

UNE GRANDE
DEMI-MONDAINE

PAR

ALFRED GIRON



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1879

Tous droits réservés.

Librairie de E. DDENTU, TU, Éditeur

DU MÊME AUTEUR :

LA PANTHÈRE

Etudes de mœurs parisiennes

Un volume in-18, prix 3 francs.

Saint-Amand (Cher). – Imprimerie de DESTENAY.

UNE GRANDE
DEMI-MONDAINE

PAR

ALFRED GIRON



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

Tous droits réservés.

UNE GRANDE DEMI-MONDAINE

PREMIÈRE PARTIE

FERNANDE MURCIANI

En 1860, les promeneurs du Palais-Royal s'arrêtaient, émerveillés, devant le magasin d'un des plus riches joailliers de la galerie de Valois. Ce n'étaient pas les diamants, les perles fines, les pierres gemmes de toute

sorte, brillamment montés, qui les frappaient d'admiration ; il y avait d'aussi belles parures et d'aussi beaux bijoux aux fastueux étalages voisins. C'était une adorable jeune fille de quinze à seize ans, assise au comptoir, v trônant comme une reine.

Fille d'un ouvrier joaillier des plus habiles, Valentine Murcian était entrée comme demoiselle de magasin chez le patron de son père. Certes, on pouvait dire sans métaphore exagérée qu'elle était la plus belle perle ou le joyau le plus digne d'attirer les regards, de toutes ces splendeurs, dont sa beauté faisait ressortir l'éclat et la richesse. Les yeux se portaient tour à tour sur les parures, les colliers, les pendeloques en brillants et sur la jeune fille, pour se fixer sur elle avec un attrait irrésistible.

Le riche bijoutier s'appelait Charles Marot. Il avait un fils, âgé de vingt-quatre ans, qui s'appelait Charles comme lui. Ce jeune homme éprouva bientôt une violente passion pour Valentine. Mais la jeune fille, sous ses traits charmants, doux et félins comme ceux d'une petite chatte, avait un cœur sec, froid et calculateur. Elle sut résister à l'amour d'un jeune homme, joli garçon cependant, jusqu'au jour où il abandonna le champ des protestations affectueuses et admiratives, mais platoniques, pour commencer la série plus positive des riches cadeaux.

Trop jeune ou trop inexpérimentée, ou peut-être ne le désirant pas, pour songer à se faire épouser en se maintenant dans une ligne de conduite correcte et régulière, sans repousser complètement son amoureux, Valentine entrevit néanmoins le moyen de posséder par lui quelques-uns de ces magnifiques bijoux étalés à profusion sous ses yeux, et qui étaient pour elle une amorce d'autant plus séduisante que, en plus de leur beauté, ils avaient l'attrait du fruit défendu. L'offre de pendeloques d'oreilles en perles fines de la plus belle eau, à l'occasion de sa fête, fut le premier rayon qui commença à fondre l'enveloppe de glace dont elle s'était entourée jusqu'à ce jour.

Charles avait trouvé le côté faible. La brèche était ouverte dans le rempart ; il ne s'agissait plus que d'amener la place à capituler, ce qu'il fit avec cette adresse et ce flair particuliers aux Parisiens.

Trois mois après, Valentine Murcian, devenue Fernande Murciani, italianisant ainsi son nom selon la mode, avait abandonné le toit paternel, au

désespoir de ses parents, et le comptoir du bijoutier, bien éloigné de penser qu'elle était devenue la maîtresse de son fils. Elle habitait un modeste appartement dans un quartier excentrique.

La vie -eût été douce et calme pour Fernande (nous désignerons ainsi désormais Valentine), si ses goûts avaient été plus modestes et si un âpre désir de luxe et de richesse n'eût dominé ses autres sentiments. Un événement bien naturel eût été un gage de plus de bonheur pour elle, car son amant lui était de plus en plus attaché et dévoué. Elle' portait, en effet, dans son sein le gage de leur amour.

A cette nouvelle Charles fut au comble de la joie. Il pensait que la grossesse de Fernande, qu'il aimait avec passion et qu'un pressentiment secret lui disait tenir peu à lui, était le plus sûr moyen de se l'attacher. Fernande, au contraire, était furieuse de ce qui lui arrivait et en gardait une sourde rancune à son amant. Elle sut cependant se contenir lorsqu'elle vit sa joie. C'était un temps critique à passer, pendant lequel Charles lui était indispensable.

Dans ses moments de solitude, Fernande songeait aux ennuis qu'allait lui causer la naissance de cet enfant, qui venait si mal embarrasser ses plus jeunes et ses plus belles années. Qu'en ferait-elle ? Le garderait-elle pour enrayer sa liberté et son indépendance. Non, il valait mieux s'en séparer une bonne fois. Le tout était d'y faire consentir Charles, qui, plus honnête et plus humain, parlait déjà avec une tendre sollicitude de l'avenir qu'il méditait pour son enfant. Pour cela, Fernande était résolue à jouer son tout. Elle sans l'enfant ou l'enfant sans elle, tel était l'ultimatum que cette femme au cœur de marbre avait arrêté de poser à son amant. Elle n'en eut pas le temps.

Auprès de la maison qu'elle habitait demeurait un homme d'une trentaine d'années, grand, mince, élancé et très-brun, les traits beaux mais fatigués, l'air effronté et presque agressif. Albert Lozart était un de ces hommes qui savent faire plier une femme sous leur volonté de fer, en même temps qu'ils comptent pour peu de chose la vie de ceux qui se mettent en travers de leurs projets. Il avait remarqué Fernande trop souvent à sa fenêtre, l'avait trouvée superbe et, sans savoir qui elle était encore, s'était juré qu'il l'aurait pour maîtresse.

Fernande aussi, avait remarqué cet homme aux grands yeux noirs, secs et brillants, et ne s'était pas retirée lorsqu'il avait eu l'impudence de lui adresser un salut familial. Albert Lozart sut dès lors à qui il avait affaire, et, un jour, il se présenta hardiment chez Fernande, qui le reçut. Toutefois, elle lui dit les ménagements qu'elle avait à garder, et l'engagea à plus de circonspection à l'avenir.

– Votre amant n'a aucun droit sur vous, lui répondit Lozart. Vous êtes libre de le renvoyer si ça vous plaît. Quant à la position qu'il vous fait, je vous en donnerai toujours bien autant. Je suis reporter et rédacteur de plusieurs grands journaux de Paris. Je gagne beaucoup d'argent et je le dépense avec la maîtresse que j'ai et à laquelle je donne l'existence la plus joyeuse que je puis.

Ce que dit Fernande pour éviter de la part de cet homme décidé, des démarches et des actes qui pouvaient la perdre ne servit à rien. Lozart lui répondit cyniquement qu'elle lui plaisait, qu'il voulait l'avoir toute à lui et rien qu'à lui, et que, pour cela, il la ferait rompre avec son amant.

La jeune femme, effrayée des conséquences d'une pareille résolution si froidement exprimée, demanda à Charles, le soir même, de lui chercher un autre appartement et aussi secrètement que possible. Celui-ci ne sut que penser de cette volonté soudaine. Mais, d'après quelques paroles irréfléchies de sa maîtresse, il entrevit la vérité. Un sentiment de jalousie déchira cruellement son cœur. Il n'avait jamais pensé qu'un autre pouvait lui enlever Fernande. Cette possibilité devint une véritable torture pour lui. Il fut assez maître de lui pour feindre une sorte d'indifférence et obtenir ainsi assez d'éclaircissements pour savoir à quoi s'en tenir. Dès lors, à son âpre sentiment de jalousie, s'ajouta un irrésistible désir de vengeance. Brave sans forfanterie, mais ne connaissant pas l'escrime et n'ayant jamais manié un pistolet, il résolut cependant de provoquer son rival en duel, s'il faisait quelque nouvelle démarche pour lier des relations avec Fernande, et, dans cette pensée, il surveilla les abords de la maison.

Plusieurs jours se passèrent sans incident. Fernande, qui guettait derrière son rideau Albert Lozart plutôt par curiosité et frayeur que par une autre raison, ne l'apercevait plus et pouvait espérer qu'il avait abandonné ses

projets. Il n'en était rien. Le reporter avait été envoyé en province pour suivre les débats d'un procès fameux.

Un matin que Charles s'était attardé chez Fernande, on sonna délibérément à la porte.

Madame Murciani ? demanda une voix d'homme d'un ton élevé à la bonne, qui venait d'ouvrir.

Fernande reconnut la voix de Lozart et devint toute pâle. Charles devina qui osait demander sa maîtresse, et, avant que la bonne n'eût répondu, il se trouvait menaçant en face du reporter.

– Que lui voulez-vous, à M^{me} Murciani ? s'écria-t-il.

Tiens, vous étiez là ! répondit froidement Lozart en le regardant à travers son pince-nez.

– Que voulez-vous à M^{me} Murciani, répéta Charles.

– La voir, parbleu ! répondit le premier, toujours de même.

– Monsieur, vous êtes ici chez moi.

– Non, monsieur, je suis chez M^{me} Murciani.

Le reporter était parfaitement renseigné. Ces deux hommes allaient peut-être en venir aux voies de fait, lorsque Fernande s'élança entre eux.

– Monsieur, je ne vous ai pas donné le droit de vous présenter chez moi, dit-elle au reporter avec assez de présence d'esprit et une certaine fermeté.

Puis, repoussant doucement Charles dans l'intérieur de l'appartement, elle ferma la porte au nez de l'insolent.

Albert Lozart avait été quelque peu décontenancé, malgré son assurance habituelle, et surtout très-humilié de cet accueil de Fernande. Mais il avait trop de bon sens pour faire du scandale. Il se retira en se promettant de revenir à la charge lorsque la jeune femme serait seule ; non pas qu'il eût peur de Charles, mais parce que, à tout prendre, un duel peut avoir de graves conséquences, même pour le vainqueur.

Dès le jour même, Charles Marrot s'occupa de trouver un autre appartement pour Fernande, ce qui ne l'empêcha pas de chercher le soir à rencontrer le reporter, qu'il connaissait de vue, et qui fréquentait les cafés des boulevards, où il allait quelquefois.

Deux jours après ce que nous venons de raconter, la fatalité voulut qu'il allât au café du Helder, où il n'entrait presque jamais.

Albert Lozart, assis à une table, causait avec quelques hommes de lettres. En voyant Charles, pâle et la figure contractée, s'avancer vers lui, il se douta de ce qui allait arriver et se tint sur ses gardes. Charles vint s'asseoir tout près de lui et se fit servir du café.

Un instant après, il se retourna vivement du côté du reporter, comme s'il eût été froissé. Celui-ci se recula sans affectation. D'un brusque mouvement Charles le rejoignit et s'écria d'un ton véhément :

– Voilà deux fois, monsieur, que vous me touchez !

– Mon Dieu, monsieur, il ne faut pas vous approcher autant, répondit Lozart avec beaucoup de sang-froid.

– Vous êtes un insolent ! s'écria de nouveau Charles d'une voix qui attira tous les regards.

Le reporter se leva, les traits contractés à son tour, mais avant qu'il eût châtié celui qui l'injuriait, comme c'était probablement son intention, la main de Charles s'abattait sur sa joue.

– Mais c'est une agression inqualifiable ! s'écrièrent les témoins de cette scène en se levant tous à la fois.

Albert Lozart pâlit affreusement, ses yeux s'injectèrent de sang, mais il resta impassible sous cet outrage.

– Messieurs, dit-il à deux des personnes avec lesquelles il s'entretenait au moment de l'entrée de Charles dans le café, je puis compter sur vous, n'est-ce pas ?

Ses deux amis firent un signe affirmatif.

– Eh bien ! veuillez, je vous prie, vous entendre avec les témoins de monsieur. Il n'y a de réparation possible que par les armes.

Et Albert Lozart sortit du café aussi calme en apparence que si rien d'extraordinaire ne lui fut arrivé.

Charles donna l'adresse de deux de ses amis et sortit à son tour. 11 courut prévenir ceux-ci, qui acceptèrent de lui rendre le service qu'il réclamait de leur amitié. Il n'était pas plus disposé à entrer en pourparlers d'arrangement que le reporter lui-même. Le rôle des témoins fut bien simple. Le choix des armes appartenait à Lozart qui choisit l'épée. Ils n'eurent plus qu'à convenir de l'heure et du lieu du rendez-vous. Ils désignèrent un terrain

bordant la forêt de Saint-Germain et fixèrent huit heures, le lendemain matin, pour la rencontre.

Tout cela convenu et arrêté, Charles vint passer-la soirée chez Fernande. Après l'acte de violence qu'il avait commis et en songeant aux graves conséquences d'un duel qui n'offrait aucune issue d'arrangement, une certaine détente s'était produite dans son esprit. Il s'était bien promis de tout cacher à Fernande. Mais, à son air sérieux et en quelque sorte recueilli, à ses regards où se lisaient une ineffable tendresse, à ses paroles plus affectueuses encore que d'habitude, Fernande soupçonna la vérité, qu'elle n'eut pas de peine à lui faire avouer. Le premier sentiment qui l'agita fut une-espèce de joie sauvage de la célébrité qui allait rejaillir sur elle d'un duel dont elle serait la cause. Néanmoins, elle était trop bonne comédienne pour ne pas paraître très-inquiète et très-douloureusement affectée. Mais un observateur moins prévenu et plus attentif que Charles Marot eût failement découvert que les expressions exagérées dont elle se servait pour manifester sa douleur et son inquiétude dissimulaient mal la sécheresse et l'insensibilité de son cœur.

A minuit, après un entretien où Charles avait montré une grande fermeté et même un enjouement qu'il était bien loin d'avoir dans l'esprit, et où Fernande avait pu verser quelques larmes, les deux amants durent se quitter.

– Tu viendras déjeuner avec moi, n'est-ce pas, mon Charlot ? lui dit en se pendant à son cou Fernande, qui se doutait que le duel devait avoir lieu le matin.

– Oui, mais ne m'attends pas avant une heure.

– Tu me le promets ? tu me le jures ?

– Compte sur moi, répondit le jeune homme en pressant sa maîtresse une dernière fois dans ses bras.

Et il s'élança dans l'escalier.

Fernande se retira dans sa chambre et se laissa choir sur un petit pouf. Elle essuya ses yeux et se mit à réfléchir bien plus au changement qui pouvait survenir dans sa position qu'au danger qu'allait courir son amant. Il était plus de quatre heures lorsqu'elle se mit au lit. Elle ne put fermer l'œil

de la nuit et ne cessa de se retourner sur sa couche dans une agitation nerveuse indomptable.

Le lendemain, bien avant midi, une table et deux couverts étaient élégamment dressés dans la petite salle à manger, et un fin déjeuner avait été commandé par Fernande chez le premier restaurateur du quartier. A une heure précise, un garçon apportait dans le traditionnel panier carré en osier les mets commandés, placés soigneusement sur des réchauds. Il remit son panier à la bonne et se retira, laissant la carte sur un meuble.

L'heure était passée depuis longtemps et Charles ne venait pas. Fernande, fort inquiète après tout et dans une anxiété dont elle ne pouvait se défendre, attendait assise auprès de la fenêtre, prêtant une oreille impatiente à toutes les voitures dont le roulement annonçait l'approche. Mais elles passaient sans s'arrêter. A trois heures Charles n'était pas arrivé, Fernande se mit à table, mangea avec appétit, malgré son inquiétude, et but plusieurs verres de beaune. Son repas fini, elle revint auprès de la fenêtre, guettant les voitures, prêtant l'oreille aux bruits extérieurs et intérieurs de la maison. Rien, toujours rien ne venait lui donner le moindre espoir de l'arrivée de Charles. Sa bonne, qui se doutait que quelque chose de grave se passait, mais n'en savait pas davantage, respectait l'isolement dans lequel paraissait se complaire sa maîtresse et se tenait à l'écart.

A cinq heures on sonna. Fernande tressaillit. Était-ce enfin Charles ? Non ! c'était le garçon qui venait chercher sa vaisselle et le montant de la note.

– Je croyais que Madame attendait quelqu'un ? hasarda la bonne.

– Oui. monsieur, et je suis très-inquiète de ne pas le voir, répondit Fernande.

– Il viendra ce soir, sans doute.

– Oh ! j'espère bien, à moins qu'il ne lui soit arrivé malheur.

– Et pourquoi lui serait-il arrivé malheur ? demanda la bonne.

– Il a dû se battre en duel aujourd'hui.

– Se battre en duel, M. Charles ! s'écria la bonne en pâlisant.

Puis elle ajouta d'un ton où perçait un amer reproche :

– Ah ! je savais bien qu'il arriverait quelque chose avec ce grand brun, qui compromettait madame !

Fernande ne répondit pas. Elle commençait à comprendre la terrible responsabilité qui pesait sur elle. A six heures elle sonna la bonne.

– Allez me chercher un journal du soir ! lui dit-elle.

Dix minutes après, la bonne revenait avec le journal. Fernande le déploya avec une vivacité nerveuse et parcourut les dernières nouvelles. Voici l'entrefilet qu'elle lut :

« Ce matin, à huit heures, une rencontre dont les suites ont été déplorables a eu lieu entre MM. Ch. M... fils d'un de nos plus riches joailliers, et A.L..., le reporter bien connu du journalisme parisien.

Le combat avait lieu à l'épée. Après un engagement très-court, M. Ch. M. est tombé percé de part en part. La mort a été presque instantanée. Nous devons à la justice de dire que M.M. avait été l'agresseur. »

Quels que soient son égoïsme et sa sécheresse de cœur, une femme n'apprend pas sans douleur, ou bien ce serait un monstre, la mort tragique de celui à qui elle a appartenu le premier, qui ne lui a donné que des preuves d'amour et dévouement, de celui enfin dont elle porte l'enfant dans son sein. Fernande demeura anéantie après avoir lu ce compte-rendu froid et sec comme la lame d'acier qui avait tué son amant. Elle resta sans mouvement, mais non sans connaissance, jusqu'à la nuit. Alors la bonne revint allumer les lampes et prendre les ordres de sa maîtresse.

– Il est mort ! murmura Fernande en montrant le journal.

– Qui est mort ? demanda la servante, n'osant arrêter sa pensée sur ce qui pouvait être arrivé.

– Lui, monsieur Charles.

– Monsieur Charles, ah ! mon Dieu ! s'écria la bonne.

Et elle se mit à fondre en larmes.

Deux jours après, Fernande avait retrouvé tout son calme et toute sa présence d'esprit. Par un oubli inconcevable, Charles ne lui avait laissé que son mobilier et les économies qu'elle avait faites ; car, contrairement à la plupart des femmes dans sa position, Fernande était prévoyante et aimait à amasser.

Du reste, il ne lui avait pas ménagé l'argent. Il ne s'était pas non plus occupé de l'enfant qu'elle portait. Était-ce oubli involontaire, ou bien était-il allé se battre avec le pressentiment de succomber, et s'était-il, dès lors, subitement désintéressé de la femme qui allait être cause de sa mort ? Il serait difficile de le dire. Toujours est-il que cet oubli, involontaire ou non, qui touchait Fernande dans tout ce qui lui était le plus sensible, son intérêt, contribua beaucoup à la consoler de la mort de son amant et la confirma dans la résolution d'abandonner son enfant. Elle prit néanmoins le grand deuil et ne se montra pas en public.

Fernande savait bien que le duel de son amant et sa mort, qui avaient occupé les journaux à sensation pendant toute une semaine, avaient attiré l'attention d'un certain monde sur elle. Elle avait lu ces journaux avidement, et ce qu'on disait d'elle, sans la nommer, suffisait et au-delà pour piquer la curiosité. Elle était devenue l'héroïne mystérieuse du jour. Les uns en disaient du mal, d'autres faisaient son éloge ; tous étaient d'accord pour vanter sa beauté remarquable.

Avec un calcul habile au-dessus de son âge, Fernande continua à garder l'incognito. Elle savait que les hommes en quête d'une maîtresse, devenue célèbre à quelque titre que ce soit, sauraient bien la découvrir. Cela eut lieu comme elle l'avait prévu. Bientôt les lettres arrivèrent, puis les visites. Mais l'ex-maîtresse du pauvre Charles Marot n'était pas femme à accepter les hommages du premier venu. D'ailleurs, sa grossesse, adroitement dissimulée, approchait de son terme, et pour rien au monde elle n'aurait voulu faire connaître son état. Sans rebuter personne et sans donner le moindre droit à aucun, elle confia à quelques-uns que sa santé avait beaucoup souffert après le coup qui venait de la frapper si soudainement et si douloureusement, et que son médecin lui ordonnait un repos absolu d'esprit et un changement d'air. Grâce à sa pâleur et à l'altération de ses traits, bien naturelles dans sa position, il ne lui fut pas difficile de se faire croire. Elle partit donc sans dire à personne où elle allait, assurant qu'elle n'en savait rien elle-même, et se rendit dans une maison d'accouchement où tout était préparé pour la recevoir, et où, moyennant de l'argent, les choses se passaient de la manière la plus discrète.

Quelques jours après, Fernande mit au monde une petite fille qu'elle ne voulut même pas voir, de crainte que sa vue ne la fît changer de résolution. L'enfant fut remis à l'hospice des Enfants trouvés ou abandonnés, après avoir été inscrit à l'état civil comme fille naturelle non reconnue de Valentine Murcian.

Un mois après, Fernande rentrait chez elle. Son retour fut annoncé par un journal très-répandu, comme on annoncerait celui d'une personne marquante ou bien d'un artiste en renom. L'essaim des adorateurs assiégea de nouveau sa porte. Elle se montra aussi réservée et aussi peu disposée à se laisser consoler qu'avant son absence. Elle savait que plus elle se ferait désirer, plus on mettrait de prix à sa possession. Elle voulait aussi que toute trace de son accouchement eût disparu. En cela, elle fut favorisée par la nature au-delà de ce qu'elle pouvait espérer. Remarquablement bien faite, de proportions admirables, son beau corps était resté aussi ferme, aussi pur de lignes, aussi intact que-celui d'une jeune fille vierge.

Enfin, le moment vint où il fallut que Fernande se décidât. Ses économies baissaient, et quelques-uns de ses-adorateurs commençaient à se fatiguer et à craindre d'être les jouets d'une habile coquette. Elle écouta les propositions d'un riche spéculateur à la Bourse, évinça doucement les autres et se lança dans la vie de faste et de luxe qu'elle avait toujours rêvée.

Seize années se sont écoulées depuis ce que nous venons de raconter.

Dans un petit, mais somptueux hôtel, bordant une des plus jolies avenues qui aboutissent aux Champs-Élysées, les rideaux d'une chambre à coucher étaient encore baissés, bien qu'il fût dix heures du matin et que les rayons d'un splendide soleil de printemps pénétrassent par les interstices. Nous n'essaierons pas de décrire cette chambre merveilleuse. Qu'on se figure tout ce que la richesse, alliée à l'élégance du meilleur goût, peut créer, et l'on n'aura qu'une idée imparfaite du tableau féérique qui se déroulait aux regards.

Le silence le plus complet régnait dans cette chambre et dans l'hôtel. Le vestibule, les escaliers et les planchers étaient couverts de moelleux tapis capitonnés épais. La cour même, garantie par un vitrage colorié, était parquetée de mosaïques de bois posées de champ. Tout avait été calculée et prévu avec soin pour qu'aucun bruit ne vint troubler le sommeil de la

femme qui reposait dans le lit, la tête doucement posée sur un coussin garni de magnifiques dentelles, une main presque d'enfant et un bras légèrement arrondi sur le drap de la toile la plus fine à laquelle ils disputaient sa blancheur de neige.

Elle était divinement belle, cette femme. Son front moyen était admirablement dessiné. Ses yeux, alors fermés, dont les paupières étalaient, sur le satin de la joue naissante, leurs franges longues, soyeuses et brunes, étaient surmontés d'une arcade finement tracée de sourcils courts, fins et épais comme les cils. Son nez droit, irréprochable, aux narines un peu ouvertes, avait une rare distinction. La lèvre supérieure, un peu charnue et séparée au milieu par une fosse nasale accentuée, se rattachait aux joues avec une harmonie parfaite. La bouche était petite, fraîche et sensuelle, le menton rond, un peu gras et à fossette. Enfin, l'oreille, une véritable miniature pour la grandeur et la délicatesse, apparaissait, sans bijou d'aucune sorte, dans toute sa beauté, en avant d'une luxuriante chevelure, blonde comme les épis mûrs, aux mèches ondulantes, et négligemment déroulée autour de ce charmant visage, auquel elle faisait un cadre voluptueux et splendide.

Enfin la dormeuse commença à s'agiter. Elle redressa d'un mouvement lent et gracieux sa tête un peu affaissée sur le coussin. Ses paupières s'entrouvrirent doucement sans effort, pendant qu'un profond soupir soulevait sa poitrine. Elle resta ainsi les yeux demi-clos sans faire de mouvement, comme si elle continuait, à moitié éveillée, la pensée qui peut-être occupait son esprit dans le sommeil.

Ses yeux, ce miroir de l'âme, ne déparaient pas sa beauté ; ils l'éclairaient au contraire d'un rayon céleste. Ils n'étaient ni grands, ni petits, avaient des reflets clairs ou sombres selon l'émotion qu'elle éprouvait. Le regard était assuré, profond quelquefois, caressant quand elle le voulait, sec à l'état normal.

A ce regard, à l'expression calme de son visage, où se lisaient la réflexion et l'assurance que donne une certaine expérience, cette femme devait avoir trente ans. Elle n'en portait pas plus de vingt-cinq. Son intelligence devait être prusqu'à l'égal de sa beauté ; son cœur, un problème.

Cette femme si remarquablement belle, cette fée entourée d'un luxe si magnifique et si élégant, émergeant de flots de dentelles, c'était Fernande Murciani, Fernande plusieurs fois millionnaire.

Après être demeurée un bon moment plongée dans ses pensées, sans remuer à peine, elle étendit nonchalamment son bras charmant et sa main mignonne et blanche vers un timbre.

Aussitôt les rideaux d'une porte s'écartèrent, et une soubrette élégamment vêtue, assez laide, mais au minois intelligent, parut.

– Madame a appelé ? demanda-t-elle.

– Est-il venu des lettres ?

– Oui, madame.

La soubrette sortit et revint une minute après avec un élégant plateau en argent ciselé sur lequel se trouvaient plusieurs lettres sous enveloppes, les unes sans timbre, les autres portant celui de la poste. Fernande les prit et les examina sans les ouvrir, comme si elle eût voulu deviner auparavant qui lui écrivait.

– Madame prend-elle un bain ? demanda encore la soubrette.

– Mais oui.

La soubrette souleva une draperie qui masquait une porte au pied du lit de sa maîtresse, ouvrit cette porte et disparut. Un instant après en entendit le bruit que fait l'eau en tombant d'un robinet, et un parfum doux et suave arriva par la porte laissée entr'ouverte. Pendant ce temps Fernande déchirait enfin les enveloppes, jetant dédaigneusement de côté quelques-unes des lettres en voyant la signature, serrant avec soin les autres après les avoir parcourues.

– Le bain de madame est prêt, dit la soubrette en reparaisant une ample peignoir de bastiste à la main.

Fernande, après s'être étirée paresseusement les bras et les jambes, sauta du lit, chaussa de petites babouches de satin bleu garnies de dentelles, jeta le peignoir sur ses épaules et suivit la soubrette dans la salle de bain.

Fernande était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Elle avait les épaules basses et arrondies comme par le ciseau d'un habile statuaire. On eût dit du marbre de Paros le plus pur pour la blancheur. Son cou blanc et un peu long, ce qui lui donnait plus de grâce, avait des contours charmants.

Sa magnifique chevelure blonde, non encore emprisonnée dans la résille qu'elle allait mettre pour la préserver du contact de l'eau, lui tombait tumultueusement jusqu'aux hanches.

Une fois dans la salle de bain, la soubrette ferma la porte, le silence se fit complet pendant un quart d'heure, après lequel les voix reprirent, celle de la maîtresse donnant ses ordres auxquels la soubrette s'empressait d'obéir. Enfin Fernande reparut, le teint animé par la chaleur du bain, les cheveux tordus à l'antique dans son réseau, entortillée dans son peignoir de neige qu'elle serrait autour de sa taille, et radieuse de beauté. Elle resta debout auprès de son lit pendant que la soubrette lui disposait une chemise de batiste garnie de dentelles. Puis, lorsqu'elle fut prête, elle se débarrassa de son peignoir par un mouvement hardi et gracieux à la fois, et se montra complètement nue dans toute la splendeur de sa magnifique beauté aux regards admirateurs, quoique habitués pourtant, de la soubrette. Enfin, lorsqu'elle eut passé sa chemise sans hâte et en prenant tout son temps, elle se remit au lit. Sur un signe, la soubrette sortit de nouveau et revint au bout d'un moment, portant un large plateau en vermeil ciselé, comme le premier sur lequel se trouvait un déjeuner complet, aussi en vermeil, pour une personne.]

– Mets tout cela sur mon lit, dit Fernande à la soubrette, qui allait poser le plateau sur un meuble.

Elle se fit verser une tasse de chocolat à la vanille, qu'elle but à petites gorgées en écornant une brioche toute chaude. Elle se rinça ensuite la bouche avec une eau parfumée et fit emporter le plateau.

– Maintenant, je n'y suis pour personne, dit-elle en se renfonçant dans le lit, excepté pour la duchesse.

La soubrette disparut, et Fernande, qui avait plus besoin de se reposer que de dormir, se mit à rêver le regard flottant dans le vague.,

Quelques instants après le départ de la soubrette, le roulement d'une voiture retentit sourdement dans la cour.

– Madame, c'est la duchesse ! fit Agathe en se montrant presque aussitôt.

Agathe était le nom de la soubrette. 1

– Ah ! très-bien ! répondit Fernande.

Une femme d'une taille élevée, à la démarche pleine de noblesse, parut entre les rideaux de la porte. Elle était brune de cheveux et blanche de peau, avec de grands yeux noirs. Elle était belle, très-belle, mais de cette beauté impérieuse qui impose plus qu'elle n'attire.

– Bonjour, Fernande, dit-elle en marchant tout droit au lit d'un pas lent et allongé. Comment va Ta Grâce ce matin ?

– Assez bien. Et Votre Majesté ? répondit Fernande en riant.

Un imperceptible plissement rida le front entre les deux sourcils de la nouvelle venue.

– Agathe, je n'y suis pour personne cette fois, c'est bien entendu, dit Fernande à la soubrette qui s'inclina et ferma la porte.

– Est-ce donc que tu m'avais consignée aussi ? demanda la duchesse sans s'asseoir.

– Oh ! vous savez bien que vous ne l'êtes jamais. Mais je ne vous attendais pas, et, fatiguée encore de la brillante fête de Mme de Fenouille, je voulais rester tard au lit.

– D'abord, tu sais bien que lorsque nous sommes seules, il n'y a que Jeanne et Fernande, deux bonnes amies, et que tu dois me tutoyer avec la même hardiesse que je le fais moi-même à ton égard.

– Moi, tutoyer Jeanne, marquise de Ronceville par sa naissance, duchesse de Vancouleurs par son mariage, je n'oserai jamais, vous le savez bien, madame, répondit Fernande d'une voix câline et douce.

– Je le veux, je l'exige ! fit la duchesse avec un sourire persuasif, mais d'un ton impérieux aussi.

– Mais non, non, je ne pourrai pas !

– Allons, obéis et parle ainsi : « Jeanne, je ferai ce que tu désires. »

– Jeanne, je ferai ce que tu désires, répéta Fernande, cédant d'une manière enfantine à la duchesse de Vancouleurs. Alors celle-ci releva son voile qu'elle avait tenu baissé jusqu'alors à la hauteur des yeux, dont il ne masquait pas l'éclat, et, s'approchant tout à fait de la jeune femme, elle glissa son bras sous le coussin sur lequel reposait sa tête charmante, l'attira doucement à elle et lui donna un baiser.

Fernande était riche, très-riche, nous l'avons dit plus haut, et dans ses prodigalités, qu'elle savait d'ailleurs faire payer à ses amants, elle songeait

toujours à amasser comme la fourmi parcimonieuse. Très-serrée, avare même, elle administrait sa fortune aussi bien qu'un homme rompu aux affaires. Nul ne se doutait de son avarice, qu'elle dissimulait habilement sous des apparences de générosité spontanée, admirable ; et elle passait aux yeux de ses amis pour bonne, serviable et charitable, lorsque c'étaient eux à qui elle faisait payer ses services et ses charités.

Mais il n'y avait pas que les hommes que cette sirène savait attirer et prendre dans ses filets : les femmes elles-mêmes la recherchaient et s'éprenaient pour elle d'affections irrésistibles. Ses manières douces, mignardes, avenantes, ses airs naïfs et câlins tout ensemble, qui la faisaient ressembler à une chatte quand elle se tenait roulée dans son petit pouf au milieu de flots de dentelle et de soie, avaient pour elles des séductions singulières. Il y en avait qui étaient heureuses de la combler de caresses et de la couvrir de baisers, comme si c'eût été un de ces gros et frais bébés caressants et réjouis dont les mères sont si heureuses et si fières. Quelques-unes, comme la duchesse de Vancouleurs, y apportaient plus d'ardeur encore.

Et il fallait que l'affection que Fernande inspirait à M^{me} de Vancouleurs fût bien irrésistible pour faire oublier à l'orgueilleuse duchesse, qui tenait la première place dans la haute aristocratie parisienne, son rang, le respect qu'elle se devait à elle-même et le danger qu'il y avait pour sa réputation à venir chez une reine du demi-monde connue, comme l'était Fernande. Mais l'étonnement cessera quand nous aurons dit que M^{me} Vancouleurs lui devait peut-être la vie.

Une après-midi Fernande longait à pied le boulevard Haussmann. Tout à coup arriva à fond de train un coupé armorié dont le cheval s'était emporté. Voitures et gens se garaient à son approche. Cependant le cocher, rassemblant toutes ses forces était parvenu à arrêter le cheval qui, affolé de douleur par le mors brisé, se cabrait à faire trembler de le voir se renverser.

Fernande s'élança courageusement et, saisissant la branche du mors au moment où le cheval retombé à terre allait se cabrer de nouveau, elle maintint immobile, le fougueux animal.

La duchesse de Vancouleurs, aussi émue d'admiration pour le courage et la présence d'esprit de la charmante jeune femme que du danger auquel elle

venait de l'arracher, lui en témoigna sa reconnaissance en termes passionnés. De ce jour data une liaison intime et mystérieuse entre ces deux femmes, dont la position sociale était si différente.

Fernande, assise dans son lit, tenait à la main une petite psyché à cadre d'ivoire sculpté et se mirait. Elle avait aux oreilles deux grosses perles d'une eau admirable, qui allaient merveilleusement aux tons doux et chatoyants de sa blonde chevelure, aux lobes transparents et roses de ses mignonnes oreilles. Elle paraissait ravie, et la duchesse heureuse et fière de son contentement.

– Jeanne, tu me combles ! dit enfin Fernande ; je ne veux plus que tu me fasses de pareils présents. L'autre jour c'était un collier de turquoises ; aujourd'hui ce sont deux perles magnifiques que tu m'apportes, parce que, sans réflexion, je t'ai dit que je les avais remarquées chez Fontana. Je ne veux plus que tu me donnes rien. Continue à m'aimer comme je t'aime, mais ne me fais plus de ces riches cadeaux, qui me font bien plaisir parce qu'ils me viennent de toi, mais qui m'embarrassent.

– Allons donc, une bagatelle que ces deux perles !

« Qui valent au moins cinq mille francs.

– Non, quatre mille cinq cents.

– Eh bien ! n'est-ce pas trop pour un simple caprice ?

– En recevant ces perles, tu n'as pu me cacher ta surprise et ta joie, c'est tout ce que je voulais.

– Est-ce une raison pour faire des folies ? Je te pardonne pour cette fois ; mais ne recommence plus, ma belle duchesse, dit Fernande avec un adorable sourire.

– Attends un peu pour te montrer inexorable ; car je veux encore t'offrir quelque chose qui, cette fois, ne sera pas des bijoux.

M^{me} de Vancouleurs se leva et fut chercher un assez gros sac en maroquin rouge, à fermoir doré, qu'elle avait posé sur un siège en entrant.

– La vente de la vieille marquise de Kerson, que ses héritiers ont eu la crasserie de laisser faire, a eu lieu hier dit-elle. Je savais que la marquise avait les plus vieilles et les plus belles dentelles de la capitale. J'ai acheté les plus remarquables, et je viens te les montrer pour que tu choisisses celles qui te plairont.

– Vraiment, tu as encore pensé à moi, Jeanne ?

– Est-ce que je n’y pense pas toujours, ma Fernande ? répondit M^{me} de Vancouleurs. Mais faire quelque chose qui te soit agréable est un bonheur pour moi, tu le sais bien. N’es-tu pas, après mon fils, ce que j’aime le plus au monde ?

– Bien vrai ? dit Fernande.

Elle voulut embrasser la main de la duchesse. M^{me} de Vancouleurs l’en empêcha.

– Pas cela, Fernande, dit-elle.

Et, se penchant sur elle, elle l’embrassa de nouveau. Elle sortit ensuite du sac les plus belles et les plus originales dentelles qu’on pût voir, des merveilles d’art et ! e patience, dont la blancheur, jaunie par le temps, annonçait l’antiquité certaine.

– Oh ! qu’elles sont belles ! s’écria Fernande avec un égard de convoitise ; mais c’est un véritable trésor que tu as découvert là !

Et elle déployait, fripait, approchait de ses yeux, pour mieux voir la finesse du tissu, les dentelles entassées devant elle sur son lit.

– Eh bien : fais ton choix, Fernande, dit la duchesse c visage épanoui du bonheur de son amie.

– C’est que je suis très-embarrassée ; elles sont si belles toutes ! Donne-moi celles que tu voudras, tu as meilleur goût que moi. Puis elles me seront encore plus précieuses, si c’est toi qui me les choisis.

– Meilleur goût que toi, enfant ? dit la duchesse en hochant la tête. Y a-t-il au monde une femme qui ait un goût plus fin, plus exquis, un sentiment plus délicat de la suprême élégance ? C’est inné en toi, l’amour et la distinction du beau. Tu saisis du premier coup ce qu’il y a de mieux entre mille objets divers. Ton regard ne fait que glisser sur les autres. Tu vas droit au but, et, quand tu t’arrêtes sur quelque chose, ce qui frappe le plus, c’est la facilité avec laquelle tu as distingué ce qu’il y a de plus beau, de plus charmant. Choisis donc, Fernande. Mais, tiens, veux-tu que je te dise comment sortir d’embarras ? ajouta Mme de Vancouleurs sous le coup d’une subite inspiration : prends-les toutes, ces dentelles : comme cela, ni toi ni moi n’aurons le doute de nous être trompées.

– Jamais, jamais ! répondit Fernande en repoussant le monceau de dentelles, comme pour ne pas céder à la tentation. Ces dentelles seront mieux portées par toi que par moi, ma belle duchesse. On pensera qu’elles te viennent d’héritages, tandis qu’on saurait bien que Fernande Murciani les a achetées.

– Oh ! moi, j’en ai déjà beaucoup de ces vieilles dentelles, qui me viennent de mes ancêtres, répondit Mme de Vancouleurs avec un éclair d’orgueil, qui donna quelque chose de hautain à sa physionomie.

Et elle ajouta, d’un ton plus doux :

– Je les ai achetées pour toi et en pensant à toi. Prends-les donc, mon enfant.

– Eh bien ! pour reconnaître ton bon souvenir, je prends celle-ci. Elle sera superbe sur un chapeau.

En même temps Fernande déroulait une des moins remarquables d’as.

– Vraiment ! je croio que tu plaisantes ! s’écria la duchesse en riant aux éclats. Tu les garderas toutes, toutes, entends-tu ; n ? ou je me fâche net !

Et, prenant les dentelles, elle les fourra sous les draps et les foula le long de Fernande, avec un plaisir d’enfant.

– Eh ! mais j’y songe, reprit-elle, la plupart de ces dentelles ont besoin de réparations.

– En effet, répondit Fernande, et il faudrait une habile ouvrière pour les restaurer sans les gâter. En connais-tu ?

– Oui, une vieille femme et sa fille ou sa petite-fille, je ne sais trop. J’ai eu déjà occasion de les occuper, et j’en ai été très-contente.

– Donne-moi leur adresse, je leur écrirai de venir.

– C’est que je ne sais si elles se dérangeront. La vieille femme est peu ingambe, et sa fille ne va seule que dans le quartier. Moi-même j’ai dû me transporter chez elle. Tiens, voici leur adresse, ajouta Mme de Vancouleurs en remettant à Fernande un feuillet sur lequel elle venait d’écrire quelques mots après l’avoir arraché d’un petit calepin en cuir de Russie.

Fernande lut : Bertrande Gossieu, rue Saint-Jacques, 215.

– Iras-tu au bois ce soir ? demanda la duchesse en remettant son chapeau.

– Oui, mais pas avant quatre heures, répondit Fernande.

– J’y serai, dit la duchesse,

Et, embrassant encore Fernande, elle s'en alla.

Fernande la suivit des yeux, et, lorsque la portière fut retombée, elle rouvrit crin qui contenait les boutons en perles fines et les de nouveau à ses oreilles, puis elle se mira dans la glace. LLîle examina alors les dentelles en femme qui sait les apprécier. Enfin, après avoir donné un bon moment à occupations futiles, elle repoussa les dentelles, serra les perles fines et, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, se mit à rêver, comme avant son bain, comme avant l'arrivée de la duchesse de Vancoulèurs.

Jeanne de Ronceville, à peine âgée de quinze ans avait épousé le duc de Vancouleurs qui en avait trente. C'était un mariage de haute convenance. La naissance, la fortune, et l'on peut même ajouter l'âge des jeunes époux, étaient en rapport. Mais si le duc, qui avait beaucoup vécu, était disposé à se reposer de sa vie agitée de garçon dans l'affection de sa toute jeune femme et dans le bonheur calme et régulier du ménage, Jeanne n'éprouvait pour le mari qu'on lui donnait ni amour, ni répulsion, pour l'existence nouvelle qui allait commencer pour elle ni attrait, ni effroi. Les commencements de leur union furent ternes et froids.

Au bout de deux ans, Jeanne donna un fils à son mari.

La naissance de cet enfant rapprocha pendant quelque temps les deux époux. Mais bientôt la jeune duchesse, qui ne voulait pas avoir d'autres enfants, redevint ce qu'elle était avant d'être mère, froide, compassée, indifférente. Le duc ne trouvant pas dans sa femme un cœur qui répondit aux élans du sien, reprit sa liberté et alla chercher ailleurs les satisfactions qu'il désirait.

Mais les deux époux se retrouvaient sur un terrain commun dans l'affection que l'un et l'autre éprouvaient pour le petit Gaston. A celui-là il ne manqua rien. Charmant enfant, il devint beau en grandissant. A cette époque c'était un cavalier accompli. Il avait reçu une instruction solide qui se doublait par son esprit sérieux et observateur. Il n'avait point voulu augmenter le nombre des désœuvrés, et, comme la carrière militaire n'avait que peu d'attrait pour lui, il voulait entrer dans la diplomatie et travaillait, en attendant d'être attaché à quelque ambassade, au ministère des affaires étrangères. Son père, portant le titre de duc de Vancouleurs, lui avait fait

prendre celui de marquis de Cambrée, nom d'une terre considérable érigée en marquisat par Louis XIV pour l'un de ses ancêtres.

Cependant Gaston voyait peu son père, dont les habitudes n'étaient pas les siennes. M. de Vancouleurs ne faisait rien et n'avait jamais rien fait. Il n'administrait même pas la fortune de la communauté, qui était considérable. Il laissait ce soin à un homme d'affaires, espèce d'intendant, qui y trouvait son compte. Il allait beaucoup dans le monde, au cercle surtout, quelquefois à l'Opéra ou aux Italiens, où il avait sa loge, ne passait jamais la soirée chez lui et ne rentrait pas toujours.

Le fait est que le duc de Vancouleurs était parfaitement conservé ; que nul ne montait à cheval avec plus d'audace et d'élégance, ni ne suivait plus intrépidement les grandes chasses à courre dans les forêts.

L'après-midi, il y avait foule au bois de Boulogne. De nombreux, et brillants équipages se suivaient à la file dans la grande allée ou se croisaient dans tous les sens. Celui de M^{me} la duchesse de Vancouleurs était remarquable par ses trois laquais en livrée bleue et orange.

– La duchesse était à demi-couchée dans le fond de la calèche, un petit chien blanc minuscule en face d'elle sur un coussin de velours pourpre.

Un groupe de cavaliers vint à passer à l'encontre. En tête était un homme qui paraissait le personnage le plus important. Il salua avec grâce la duchesse, imité avec empressement par tous ses compagnons. C'était le duc de Vancouleurs.

Un instant après, ce fut le tour d'un jeune homme seul. Il s'approcha, en mettant son cheval au pas, de la voiture de la duchesse, qu'il salua respectueusement.

Enfin apparut au bout de l'allée un petit coupé très-bas, véritable bijou de carrosserie, attelé de deux grands chevaux bais identiquement pareils de forme et de pelage, et qui avaient dû coûter un prix fou. Un laquais gigantesque, en livrée élégante, mais sans caractère, se tenait droit comme un 1 sur le siège de derrière, dépassant de toute la moitié du corps le haut du coupé. Le cocher, haut perché sur le devant, avait une culotte de peau de daim blanche et des bottes à revers jaunes. Fernande Murciani, enfouie dans des flots de dentelles et de soie, était langoureusement assise sur de

moëlleux coussins. Une douzaine d'hommes à cheval la suivaient, cavalcadant et lui faisant escorte.

Fernande paraissait complètement indifférente à cet hommage rendu à sa beauté. Elle n'avait pas un sourire, pas un regard pour ces hommes qui se compromettaient à sa suite. Le coupé suivait la file des équipages à l'encontre de celle où se trouvait la duchesse de Vancouleurs. Lorsque les deux amies se virent, elles échangèrent seulement un mystérieux sourire.

Un instant après, vint à passer le groupe où se trouvait le duc. Fernande et M. de Vancouleurs se jetèrent un regard morne et froid, tandis que les compagnons de celui-ci se faisaient part de l'impression que leur causait la ravissante créature.

Derrière le groupe, à une certaine distance, venait encore Gaston de Cambrée. Dès que Fernande l'aperçut, son regard devint fixe et brillant. Une sorte de rayon éclaira subitement son front jusque-là un peu chargé d'ennui. Par un mouvement automatique elle se redressa peu à peu et mit la tête presque à la portière, regardant toujours l'élégant jeune homme. Gaston étonné, mais non ému de la distinction dont il était l'objet, continua comme s'il n'eût rien vu.

Fernande ne fit que deux ou trois tours dans le bois et rentra dans Paris.

Vers cinq heures, un homme se présenta chez elle ; c'était le marquis de Thomay, son amant.

– Je viens dîner avec vous, Fernande. Cela ne vous dérange pas ? dit-il à la jeune femme en lui baisant galamment la main.

– Vous savez bien que vous ne me dérangez jamais, répondit Fernande, et que je suis toujours charmée lorsque vous voulez bien me faire ce plaisir.

– Je craignais de gêner vos projets pour la soirée. Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez assister à la première de Jeanne d'Arc à l'Opéra.

– C'est vrai, mais je ne suis pas encore décidée. Le bal de M^{me} de Fenouille m'a fatiguée. En tout cas, si je vais à l'Opéra, je n'irai que tard.

– A votre aise, Fernande. Moi, j'achèverai la soirée au club.

– – A propos, dit Fernande de l'air du monde le plus indifférent, il m'arrive une chose bien désagréable.

– Quoi donc ; demanda le marquis en se rapprochant.

– Il va me falloir chercher un appartement.

– Et pourquoi ? Vous ne vous plaisez donc plus ici ?

– Au contraire ; mais le bail expire à la fin du terme.

– Il faut le renouveler.

– Impossible.

– Le propriétaire veut vendre l'hôtel. Il m'a prévenue que, pour ne pas gêner l'acquéreur, il ne renouvellerait pas mon bail.

– Ah ! exclama le marquis en battant le tapis du bout de sa bottine.

– C'est fâcheux, continua Fernande, car j'étais habituée à ce charmant hôtel, et s'il n'avait dépendu que de moi je n'aurais plus demeuré ailleurs. Enfin, il faut bien subir ce qu'on ne peut empêcher. Mais, ajouta-t-elle avec un soupir contenu et en changeant de sujet, puisque vous dînez avec moi, vous serez bien aise sans doute de connaître le menu.

– Oh ! vous savez bien que je m'arrange de tout ! Dites-moi cependant ce que vous avez, répondit le marquis.

Fernande appuya le doigt sur un bouton dissimulé dans une rosace du lambris, et Agathe parut peu après.

Connais-tu le dîner ? lui demanda-t-elle.

– Le chef vient de me dicter la carte ; la voici, répondit la soubrette.

Fernande prit le papier et lut :

« Potage aux bisques d'écrevisses, hors-d'œuvre, saumon de la Loire, ris de veau piqué au jus et aux truffes, gigot de présalé d'Avranches, salade de cœurs de laitue, petits pois primeur et dessert. »

– Quant aux vins, vous les connaissez, monsieur, ajouta Fernande. Trouvez-vous le dîner suffisant ?

– Il me semble que oui, répondit M. de Thomay.

– Et nous dînerons à l'heure habituelle ?

– Si vous voulez, Fernande.

– Pour six heures, alors, dit celle-ci à Agathe, qui se retira.

L'air insouciant et léger du marquis à son arrivée chez sa maîtresse, avait fait place à une pensée sérieuse. Cette pensée se reflétait sur son front, et Fernande, qui s'en était aperçue, l'examinait à la dérobée.

Cependant, comme il gardait toujours le silence, elle jugea ne pas devoir le laisser plus longtemps à ses préoccupations, et ce fut par un lieu commun qu'elle chercha à l'en tirer,

– Il faisait un temps charmant au Bois cette après-midi, dit-elle.

– Combien donc louons-nous cet hôtel ? demanda M. de Thomay, sans répondre.

– Mais je ne sais plus trop, une vingtaine de mille francs, je crois, répondit-elle avec indifférence.

– Avec les contributions, cela atteint bien vingt-cinq mille francs par an, continua le marquis comme parlant à lui-même.

– C’est cher, trop cher peut-être, mais on est chez soi, répondit Fernande ; puis elle ajouta : J’ai bien envie, pourtant, de prendre un appartement plus modeste.

– Rien n’est trop cher pour vous, ma belle Fernande, dit M. de Thomay en souriant.

– Vous êtes trop bon, Albéric ; mais soyez sûr que je saurai me contenter d’un appartement moins considérable, dit Fernande d’un air raisonnable.

– D’un petit entresol, par exemple, fit le marquis.

– Si vous y consentiez.

– Comme la maîtresse d’un quart d’agent de change, n’est-ce pas ? Jamais ! ma chère Fernande. Vous vous plaisez ici ; il ne tiendra pas à moi que vous n’y restiez.

Il prononça cette dernière phrase d’un ton résolu. Un éclair de joie traversa le front de Fernande.

– A la condition toutefois que le nouveau propriétaire consente à me garder !... dit-elle.

– Je l’espère ainsi, répondit M. de Thomay d’un air indéfinissable.

– Madame est servie, dit Agathe en ouvrant les deux battants de la porte.

Le marquis passa familièrement le bras autour de la taille de Fernande, lui donna un baiser et l’entraîna dans la salle à manger.

Le repas fut servi dans de la vaisselle plate en vermeil jusqu’au dessert. Alors ce fut de la porcelaine de Sèvres. La cristallerie était en verre de Bohême. Le dîner était exquis ; les vins, donnés par M. de Thomay, excellents.

C’était d’un luxe insensé qui n’excluait ni le bon goût, ni l’élégance.

Fernande fit elle-même le café dans un appareil ingénieux, et, sans façon, M. de Thomay alluma un régalia. Une heure après, il prenait congé de sa

maîtresse.

Fernande, après le départ du marquis, devint pensive. Assise sur un petit pouf qu'elle affectionnait, de graves réflexions semblaient l'occuper. Elle paraissait poursuivre la solution d'un problème ou combiner un plan habile et compliqué. Sans doute qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait, car son visage perdit son air de préoccupation. Un demi-sourire effleura ses lèvres, et son regard, distrait et vague, sembla suivre une image qui l'entraînait doucement dans le pays des rêves charmants.

Tout à coup la soubrette vint l'arracher à sa rêverie attachante, en grattant à la porte du boudoir, où la jeune femme se trouvait ; une pièce ovale, meublée à l'orientale, avec un goût exquis.

– Madame, c'est.

– L'autre, acheva Fernande, dont le front se rembrunit subitement, pendant qu'une expression d'ennui et de lassitude se répandait sur son visage.

Il peut entrer...

Dans l'intervalle d'une minute à peine, qui s'écoula avant que ne parut l'autre, Fernande s'était composé un nouveau visage. L'expression en était redevenue sérieuse, mais toute trace d'ennui ou de lassitude avait disparu.

Son regard même annonçait plutôt le contentement que la contrainte.

Un homme de quarante-cinq ans environ entra sur la pointe du pied, son chapeau à Ja main. Il était de forte corpulence. Il avait le cou court et enfoncé entre deux larges épaules, le teint coloré, les favoris d'un noir douteux, et ses cheveux commençaient à grisonner. Ses petits yeux gris à fleur de tête ne manquaient pas d'expression. Mais autant M. de Thomay était distingué et avait l'air comme il faut, autant celui-ci paraissait vulgaire.

– Bonsoir, Suptow, lui dit Fernande en lui présentant la main. Un peu plus tôt vous vous rencontriez avec le marquis de Thomay.

– Vraiment ! s'écria le nouveau venu en pâlisant.

– Une fois ou l'autre, vous vous* trouverez face à face avec lui, continua Fernande.

Suptow devint plus pâle encore.

– Pensez-vous qu'il revienne ? demanda-t-il en jetant un regard circulaire, comme pour trouver un refuge en cas de surprise. –

– Non, je n’ai pas cette crainte ce soir, répondit Fernande, qui ne voulait pas trop l’effrayer. Mais soyez prudent, mon ami. Je ne veux pas de rupture avec le marquis.

– Oh ! si ce n’est que cela ! s’écria Suptow.

– Je sais bien que ça vous irait à merveille que M. de Thomay me quittât, parce que vous ne vous doutez pas des conséquences graves qui pourraient en résulter.

– Quelles conséquences ? demanda Suptow, qui avait fini par prendre un siège.

– Cette rupture n’arriverait pas sans cause, n’est-ce pas ?

– Certainement.

– Eh bien ! M. de Thomay tient énormément à moi, et s’il savait qu’il a un rival.

– Alors.

– Ce rival serait un homme mort.

Vraiment ! s’écria Suptow en bondissant sur son siège.

– Ne vous ai-je pas dépeint ce qu’est le marquis !

– Je crois que oui.

– Il tient beaucoup à deux choses.

– Lesquelles ?

– La première, à ne pas avoir de rival ; la seconde, à rester inconnu pour tout le monde.

– Vous savez bien, Fernande, que je ne suis pas un gandin, un petit crevé, un gommeux et que jamais je ne trahirai la confiance et les bontés que vous avez pour moi. Quant à savoir qui est ce marquis de Thomay, il suffit que vous m’ayez défendu de chercher à percer le mystère dont il s’enveloppe pour que je ne fasse aucune démarche pour cela.

– Puis, ça ne vous serait peut-être pas très-facile. Vous ne voyez pas le même monde. M. de Thomay est un grand seigneur, lui, dit Fernande avec une suprême ! impertinence.

– Les grands seigneurs font aujourd’hui, comme autrefois, souvent queue dans nos antichambres, répliqua avec assez d’à-propos Suptow, piqué au vif.

– – Je ne crois pas que vous voyiez jamais celui-là dans la vôtre, riposta Fernande. -4

– Peut-être... Mais vous prenez bien chaudement sa défense aujourd'hui, fit le banquier d'un air jaloux. 4

– Oh ! non... M. de Thomay n'a pas besoin de cela. Si j'éprouvais pour lui le sentiment qui vous préoccupe, je ne vous recevrais pas, Suptow.

– Vrai, Fernande, bien vrai, vous n'éprouvez rien pour le marquis ? demanda le banquier en écarquillant ses petits yeux.

– Je n'ai pas dit cela, répondit la jeune femme. M. de Thomay est un de ces hommes très-spirituels, très-grands, très-sympathiques, auxquels on ne peut refuser ni son estime, ni son... amitié. Mais laissons le marquis tranquille, ajouta-t-elle en reprenant son air sérieux et préoccupé ; j'ai bien autre martel en tête.

– C'est donc cela, ma chère Fernande, que je vous trouve impatiente et comme agacée. Qu'avez-vous, mon mie ?

– Est-il besoin de vous le dire ? Vous n'y pouvez en.

– Apprenez-le moi toujours, fit Suptow.

– Eh bien ! je vais être forcée de quitter cet hôtel.

– Quitter cet hôtel, et pourquoi ? demanda le banquier.

Fernande lui répéta à peu de chose près ce qu'elle avait dit avant le dîner à M. de Thomay. Suptow l'écoutait tout oreilles.

– Je le regrette d'autant plus, continua la jeune mme, que cette maison est parfaitement disposée. Quelqu'un peut facilement sortir par la petite porte, donnant sur les derrières, sans être vu d'une personne ni entrer par la porte principale. Jamais je ne trouverai un appartement, un hôtel, un simple pavillon aussi commode.

– Mais le nouveau propriétaire sera sans doute fort de vous conserver ?. objecta le banquier.

– Comment voulez-vous que je le sache, puisqu'il est inconnu, et qu'il le sera jusqu'à l'adjudication, qui aura lieu qu'après mon départ ?

– Diable, diable c'est vrai, murmura le banquier.

– Ah ! si j'avais de l'argent ?... dit Fernande entre ses dents.

– Si vous aviez de l'argent, répéta Suptow, que feriez-vous donc ?

– Est-ce que j'ai dit cela ? demanda-t-elle.

– Mais, oui...

– Ah !...

– Achevez, Fernande. Voyons, que feriez-vous ?

– C’est inutile.

– Je veux le savoir.

– Et moi, je ne veux pas vous le dire.

– Eh bien ! j’achèverai pour vous : vous achèleriez cet hôtel, n’est-ce pas ?

– Oh ! me prêter cette pensée ! s’écria Fernande en riant.

– Soyez franche, ma chère amie ; me suis-je trompé Fernande eut l’air d’hésiter un moment.

– Allons, vous êtes sorcier, et il n’y a rien à vous ça cher. Eh ! oui, c’est ce que je pensais. Vous me demandez d’être franche ; vous voyez, je le suis ! s’écria-t-elle comme cédant malgré sa volonté. Mais que sert de faire un souhait irréalisable ? ajouta-t-elle d’un ton résigné et dolent tout à la fois, puisque mes moyens ne me le permettent pas ?

– Eh bien Fernande, je te les donnerai ! s’écria le banquier vraiment superbe de générosité.

– Oh ! pas d’enfantillage ! répondit la jeune femme.

– Je parle très-sérieusement, fit Suptow.

– Vrai, vous m’aideriez à acheter cet hôtel ? dit Fernande avec incrédulité.

– Non, je te donnerai l’argent nécessaire pour le payer tout entier et toi-même tu feras l’affaire.

– Oh ! s’écria Fernande en bondissant comme une panthère et en entourant de ses bras nus le cou du banquier, oh ! Et elle lui donna un long baiser.

– Tu m’aimeras bien, n’est-ce pas ? dit le banquier ravi de cette caresse.

– Mais ne t’aimais-je pas, gros méchant ? répondit Fernande après cet élan spontané et en se rassoyant Je t’aime beaucoup, tu le sais bien.

– Oh ! pas tant que l’autre ! murmura Suptow d’un air soucieux.

– Qu’en sais-tu ? dit Fernande d’une voix vibrante. Si Si je te disais qu’il y a de ces liaisons fatales qu’on ne peut pas rompre sans briser une destinée, une vie peut-être. Ah ! ce n’est pas de moi dont je parle. Moi, vois-tu, Suptow, je ne crains rien, je n’ai peur de rien. pour moi. Je tremble,

oui, je tremble, mais c'est pour un autre. Le marquis ne me pardonnerait jamais de lui donner un rival, de rompre avec lui pour ce rival. Eh ! que m'importe ? Mais il se vengerait aussi sur cet autre, et c'est ce qui m'arrête, me fait fléchir sous sa volonté de fer. Oui, M. de Thomay me l'a dit assez souvent pour que je le croie, moi, qui connais son caractère implacable et jaloux, il tuerait un rival heureux.

Le banquier pâlit de nouveau et jeta un regard sur l'unique porte du boudoir. A ce mouvement, un imperceptible sourire fit trembloter les lèvres de Fernande.

– Mais s'il venait, ce terrible homme, observa Suptow dont l'émotion était visible, je serais pris comme dans un traquenard ?.

– Peux-tu supposer, mon ami, que je sois assez imprudente pour t'exposer à un pareil danger ? dit Fernande en faisant glisser sur le banquier un doux regard à travers ses paupières demi-closes. Je vais te montrer que j'ai songé à toi et que je suis plus soucieuse de ta sûreté que tu ne penses.

Elle se leva, s'approcha d'un panneau du lambris et fit jouer un ressort dissimulé dans une moulure. Le panneau s'ouvrit et laissa voir un étroit escalier pratiqué dans l'angle de la maison et assez large pourtant pour qu'un homme de la corpulence du banquier pût y passer.

– Tu vois cet escalier, dit Fernande. 11 conduit à une pièce du rez-de-chaussée au-dessous de celle-ci, à laquelle on accède par un panneau qui s'ouvre du dedans et qui se referme seul une fois sorti, sans qu'il y paraisse rien. De cette pièce on passe dans un cellier dont une porte ouvre sur un étroit couloir, qui aboutit au fond de la cour de l'hôtel voisin. Es-tu rassuré, maintenant, mon gros Suptow ? demanda Fernande d'un air jubilant où un observateur eût peut-être remarqué quelque chose de narquois et d'ironique.

– Oh Oh ! je n'ai jamais été très-inquiet, répondit le banquier, qui semblait respirer plus à l'aise et être plus tranquille depuis qu'il connaissait un moyen sûr de s'esquiver en cas de surprise. Un homme n'est qu'un homme, et ce n'est pas le marquis de Thomay que je crains, mais le scandale. Un banquier comme moi, vois-tu, Fernande, ne peut pas attirer l'attention du monde d'une manière fâcheuse sans faire un tort immense à son crédit. Un duel pour une femme, une maîtresse le compromettrait

singulièrement aux yeux des hommes d'affaires. On ne le regarderait plus comme un homme sérieux. Il serait perdu.

Je comprends parfaitement, répondit Fernande ; mais vous devez comprendre aussi pourquoi je regrette tant de quitter cette maison si bien appropriée, pour une autre où je ne pourrais plus recevoir qui je voudrais et comme je voudrais.

– Mais tu ne la quitteras pas, Fernande, et maintenant moins que jamais, s'écria le banquier avec feu. Va voir le propriétaire ou le notaire, achète cet hôtel, et je paierai tout ; c'est Suptow qui te le dit et tu peux le croire.

Fernande tendit la main, d'un air ému, au banquier qui la porta à ses lèvres.

– Merci, Suptow, merci, mon ami, dit-elle d'un ton où l'on sentait l'attendrissement.

A onze heures le banquier s'en allait plus éperdûment amoureux que jamais de la belle Circé. Fernande appelait Agathe pour l'aider à se déshabiller et se mettre au lit. Elle avait bien employé sa journée.

Le lendemain, vers onze heures du matin, le marquis de Thomay se présentait chez Me Hurier, notaire. Il y avait une nombreuse clientèle dans la salle d'attente, mais le marquis fit passer sa carte au notaire, – et, aussitôt le départ de la personne qui se trouvait avec l'officier ministériel, celui-ci parut à la porte de son cabinet et, d'un geste gracieux et respectueux à la fois, il invita M. de Thomay à passer le premier.

– Monsieur, dit le marquis en s'asseyant, l'hôtel de l'avenue Montaigne, n° ***, est à vendre ?

– Oui, monsieur...

– Quel prix en demande t-on ?

– Trois cent cinquante mille francs.

– Je les donne, mais tous frais de contrat compris.

– Je ne crois pas que le propriétaire accepte. Cependant je vais lui faire part de votre offre, répondit le notaire en écrivant des chiffres, comme s'il se livrait à un calcul.

– Moi, je pense le contraire, fit le marquis en se levant. Aussitôt que vous aurez la réponse, vous me la ferez connaître.

Le notaire reconduisit le marquis de Thomay par l'intérieur de son appartement à l'escalier d'honneur avec force saluts respectueux et obséquieux. Aussitôt rentré dans son cabinet, il prit une feuille de papier à lettre et griffonna d'une écriture impossible :

« Monsieur,

Je trouve acquéreur de votre hôtel pour trois cent cinquante mille francs, tous frais compris. Ce prix me paraît acceptable. Veuillez me faire connaître vos intentions le plus tôt possible. »

Quelques jours après, un clerc de M^e Hurier se présentait chez Mme Fernande Murciani et lui demandait sa signature au bas d'un acte minuté fin sur papier timbré.

– Enfin !... murmura-t-elle.

Et après avoir pris lecture de l'acte en femme experte, elle signa :
« Valentine Murcian. »

Le soir, M. de Thomay vint chez Fernande. Il paraissait radieux. La joie et le contentement l'avaient rajeuni de dix ans. Fernande, au contraire, était grave, presque soucieuse.

En voyant entrer le marquis, elle se leva et lui présenta son front. Il y déposa un baiser. Puis remarquant l'expression de tristesse qui l'assombrissait :

– Qu'avez-vous donc, ma toute belle ? lui demanda-t-il d'un air affectueux. Je m'attendais à vous trouver plus gaie.

– Je ne suis pas contente, murmura Fernande.

– Vous ??

– Oui, Albéric, moi.

– Et pourquoi, ma mie ?

– Ah ! vous le savez bien ! N'est-ce pas un acte de généreuse folie que de m'avoir acheté cet hôtel ?

– Mais vous-même m'avez dit que s'il était vendu vous seriez obligé de déménager, ce qui vous serait pénible ! répondit M. de Thomay assez surpris.

– Sans doute, mais c'était une nécessité à laquelle j'aurais su me soumettre.

– Du moment qu'on peut empêcher ce dérangement.

– Oui, mais à quel prix ?... Ecoutez, Albéric, je ne veux plus que vous fassiez de pareilles folies pour moi. Vous me comblez chaque jour de cadeaux et de présents splendides. Votre fortune est immense, je le sais bien, mais elle n'est pas inépuisable. Vous avez une grande position dans le monde qu'il faut soutenir avec le même éclat, la même magnificence. C'est un devoir envers votre nom et la noble famille dont vous êtes le chef. Je ne veux pas être une cause, non pas d'embarras, je ne dirai pas ce mot, mais de préoccupations pour vous.

– De la morale, des réflexions aussi sérieuses, ma chère Fernande ! Je m'attendais plutôt à de la joie de votre part, répondit M. de Thumay en souriant. Je connais votre désintéressement et bien souvent vous m'avez fait des remontrances sur ma générosité, lorsque je vous faisais quelque cadeau qui en valait la peine. Mais à quoi, chère amie, servirait la fortune, si ce n'était pour faire plaisir à ceux que nous aimons ? Ne parlons plus de cela. Cet hôtel vous plaît ; vous regrettiez d'en partir ; vous y resterez. Vous êtes chez vous.

Fernande baissa la tête comme si elle ne trouvait rien à répondre. Puis, la relevant soudain, elle colla ses lèvres sur celles du marquis avec un mouvement de reconnaissance passionnée.

– C'est donc vrai que je suis enfin chez moi, ou plutôt chez vous ! dit-elle d'un air câlin et avec une joie enfantine. Je sens que je m'attache plus encore à ce charmant hôtel et que je m'y plais davantage depuis que vous me l'avez donné. On est bien, n'est-ce pas ? de se savoir chez soi et d'ordonner à sa manière sans avoir de compte à rendre à personne. Ainsi, par exemple, ce pavillon qui forme l'unique aile de la maison et lui donne l'air estropiée, amputée, que sais-je, moi ? ne trouvez-vous pas, Albéric, qu'il serait avantageusement remplacé par une serre avec un dôme de verre et une grande porte vitrée donnant dans le grand salon. Non, deux portes vitrées vaudraient mieux, une de chaque côté de la cheminée, pour ne pas déranger l'harmonie de cette belle pièce. Si un jour il me prenait fantaisie de donner un bal comme celui de Mm⁰ de Fenouille, eh bien ! on ouvrirait les deux portes, et les invités pourraient circuler de plain pied de la salle

dans la serre. Oui, c'est un caprice que je veux me passer, et, dès aujourd'hui je vais faire des économies pour le satisfaire.

M. de Thomay se mit à rire.

– Vous riez, Albéric ! Eh bien ! vous verrez reprit Fernande d'un ton résolu. D'abord, je voulais changer l'attelage de mon coupé. Voilà deux ans que je l'ai, et tout Paris le connaît. Puis j'avais l'intention de vendre ma calèche un peu démodée pour la remplacer par une autre dans le goût de celle de la princesse Czerboï. Ce sera pour l'année prochaine ou l'autre. Qu'importe qu'on dise que j'ai des voitures démodées et des chevaux trop connus ? Je ne m'en embarrasse guère. Mais j'aurai ma serre que j'ornerai de plantes exotiques les plus rares et les plus curieuses, et si un jour il me répugne de me montrer au bois avec ma vieille relique de calèche et mon vieil attelage, eh bien ! j'irai m'asseoir dans un coin de ma serre, un livre à la main, en vous attendant.

Pendant toute cette longue tirade de sa maîtresse, le marquis n'avait cessé de jouer avec la breloque de sa chaîne de montre.

– Changez votre attelage, Fernande, achetez une autre calèche ; cela ne vous empêchera pas d'avoir une serre, dit-il d'un air vraiment magnifique.

– Non, Albéric, non, mon ami, je ne vous laisserai pas faire, répondit Fernande d'un air plus résolu qu jamais. Ma serre est une fantaisie que je veux me payer sur mes économies. Cela ne vous regarde pas ; j'en fais mon affaire, et j'espère que vous ne voudrez pas me contrarier à ce sujet.

« Singulière tête de femme ! Quels étranges contrastes dans son esprit et dans son âme ! » pensait le marquis de Thomay en s'en allant complètement ébloui et fasciné par sa belle maîtresse.

Le même jour où M. de Thomay était parti de chez Fernande en faisant les réflexions que nous avons dites sur les étranges contrastes de son esprit, le banquier Suptow se faisait admettre presque de force, lui ordinairement si timide, chez la jeune femme. Il portait sous le bras un grand portefeuille de maroquin brun. Un sourire de satisfaction s'épanouissait sur sa grosse face rubiconde.

– Je ne vous attendais pas aujourd'hui, lui dit Fernande en jetant à la dérobée un regard sur le portefeuille.

– Commentnt ! après notre dernière conversation ? reprit le banquier.

– Qu’avons-nous donc dit ? demanda-t-elle, comme si elle ne se rappelait rien.

– Mais ne m’avez-vous pas appris que cet hôtel allait être vendu et que vous alliez être dans la nécessité d’en chercher un autre ?

– M’en avez-vous trouvé un ?

– Mais vous savez bien que oui !

– Moi !... je vous jure que non.

– Est-ce exprès que vous ne voulez pas me comprendre ? dit le banquier. N’a-t-il pas été convenu entre nous que, pour ne pas déménager, le meilleur moyen était d’acheter cet hôtel ? Je vous ai même engagée à faire des démarches dans ce but le plus vite possible.

– C’est vrai ; mais j’ai cru que ce n’était pas sérieux, n’ayant pas d’argent à y mettre.

– En affaire, je ne plaisante jamais, répondit Suptow ; et la preuve, c’est que je me suis informé en sous mains du prix qu’on demande de cet hôtel.

– Comment, Suptow ! c’était sérieusement que vous parliez ainsi ? demanda Fernande dont le front s’éclaircit soudain.

– Oui Fernande, et je vous apporte les 350,000 fr. qu’en demande le propriétaire. Voyez donc le notaire le plus tôt possible pour éviter qu’on ne nous le souffle, et faites rédiger le contrat en votre nom.

En achevant, le banquier ouvrit son portefeuille et en sortit trente-cinq liasses de dix billets de banque de mille francs chacun, et les étala avec complaisance sur le guéridon.

Ce que voyant Fernande bondit à la porte, et poussant la portière :

– – Agathe, dit-elle, je suis sortie pour tout le monde et surtout pour le marquis !

Elle revint ensuite, douce et câline, s’appuyer sur l’épaule de Suptow.

– Vous êtes magnifique comme un prince, mon ami, dit-elle les mains jointes, et je suis fière d’être aimée d’un homme tel que vous.

– Soyez seulement heureuse, Fernande, heureuse un jour, une heure, et je serai amplement récompensé, dit le banquier.

– Ah ! je vous le jure, j’ai cru à une plaisanterie !

– En tout cas elle eût été de mauvais goût. Mais enfin la voilà réalisée au gré de vos désirs, n’est-ce pas ?

– De mes désirs ? Est-ce que je me permettrais, est-ce que j’oserais avoir des désirs pareils, mon ami ? Oh ! c’est pour moi un songe, et je ne suis pas bien certaine de n’en être pas encore le jouet en ce moment.

Pour lui prouver qu’elle était bien éveillée, le banquier se leva, et, entourant amoureusement de ses deux bras la taille fine et flexible de l’enchanteresse, il la serra sur son cœur et lui donna un interminable baiser.

Fernande était bien et dûment propriétaire de son hôtel, payé deux fois. : la première, par le marquis de Thomay, qui en avait versé le prix entre les mains du notaire ; la seconde, par le banquier Suptow, qui lui avait remis à elle-même les 350,000 francs, et auquel elle faisait voir, quelques jours après, le contrat d’acquêt passé en son nom.

Un matin une nuée d’ouvriers envahirent le jardin de l’hôtel. Des poteaux furent dressés et des échafaudages établis autour de la partie de la maison qu’un caprice de Fernande voulait remplacer par une serre. La démolition commença avec une activité surprenante, et la journée n’était pas finie que le toit n’existait déjà plus. Un mois après, une serre délicieuse, de forme ovale et au dôme de verre arrondi, prenait, outre l’emplacement du bâtiment démoli, un espace de plusieurs mètres carrés sur le jardin. Un bassin de marbre blanc et un jet d’eau en forme de gerbe existaient au milieu, autant pour l’ornementation que pour donner à l’atmosphère l’humidité nécessaire. Les arbustes exotiques les plus rares, les plantes et les fleurs les plus curieuses et les plus belles formaient des massifs habilement disposés pour cacher l’exiguité de la place. Enfin un calorifère établi dans le sous-sol et muni d’un appareil fumivore, entretenait une chaleur douce dans ce bijou de serre chaude qui, telle qu’elle était en ce moment, coûtait plus de 150,000.

Le caprice de Fernande exprimé quelques semaines auparavant, comme on fait un rêve ou comme on forme un château, en Espagne, était devenu une réalité. De plus, le changement qu’elle avait désiré dans ses chevaux et ses équipages avait eu lieu ; tout cela sans qu’elle eût fait un sou d’économie sur son train ordinaire, sans qu’il fût sorti un seul billet de mille francs de sa bourse.

Au quatrième étage de la maison portant le numéro 215 de la rue Saint-Jacques, deux femmes étaient courbées sur des métiers à dentelle. Un modeste mobilier composait l’ameublement de la pièce assez vaste qui

servait à la fois d'atelier, de cuisine et de chambre à coucher. Tout y était rangé avec ordre et symétrie et d'une propreté exquise.

Une grande fenêtre ouvrant au midi laissait entrer l'air et la lumière à flots. Quand le soleil se montrait, elle avait un aspect gai, presque joyeux.

Par une porte ouverte donnant sur un cabinet, on apercevait un petit lit tout blanc, un lit de jeune fille, et quelques meubles bien modestes comme ceux de la pièce principale.

L'une des deux femmes était âgée. Elle avait bien soixante ans. Sa mise était celle d'une personne qui a vécu à la campagne et qui prend peu à peu celle de la ville à mesure que ses vêtements usés sont remplacés. Elle avait un simple bonnet de linge blanc comme neige, qui laissait voir de chaque côté de son front large et encore légèrement bistré par le soleil des champs, de minces bandeaux de cheveux d'un blond douteux et mêlés de nombreux fils argentés. De grandes boucles d'oreilles en or, toutes rondes, ornaient, ou plutôt enlaidissaient ses oreilles, dont la partie supérieure disparaissait sous le bonnet.

Bertrande Gossieux, c'était le nom de cette femme, était grande et mince. Son teint était coloré, et l'expression de son visage annonçait l'honnêteté, le calme de la conscience, la finesse et une certaine énergie. Ses mains, aux doigts longs, étaient un peu fortes, mais n'avaient pas été déformées par les rudes travaux champêtres. Elle maniait les légers fuseaux de son métier à dentelle avec une agilité et une dextérité extraordinaires.

L'autre femme était une jeune fille de seize ans à peine. C'était la plus charmante créature qu'on pût voir. Ses cheveux étaient blonds cendrés, elle avait de grands yeux bruns, les plus doux du monde et surmontés d'une ligne finement dessinée de sourcils châtons, fins et soyeux, et ses paupières, d'un rose transparent, étaient frangées de longs cils presque noirs et recourbés. A ces lignes générales qu'on ajoute toutes les perfections de taille, d'élégance et de physionomie, et on aura une idée imparfaite de ce qu'était Marthe, ouvrière dentellière.

Marthe avait son métier assez rapproché de Bertrande pour suivre son travail et recevoir ses conseils. Elle n'était pas aussi habile ouvrière qu'elle, l'expérience lui manquait encore. Mais, à voir la légèreté, la précision et même la grâce avec lesquelles, sa main mignonne maniait les fuseaux, elle

ne devait pas tarder à le devenir. Elle passait pour la nièce de Bertrande ; il n'en était rien.

Bertrande et Marthe avaient quitté leur village, situé auprès d'Alençon, depuis deux ans bientôt. Bertrande n'avait fait toute sa vie que de la dentelle, mais elle excellait surtout dans les raccommodages. Pour cette spécialité, elle était une véritable artiste. Au village, on lui portait de l'ouvrage d'Alençon et des villes voisines ; on lui en envoyait même de Paris, d'où ceux qui se chargent de ces réparations lui faisaient parvenir par leurs correspondants des dentelles tellement déchirées qu'aucune ouvrière de la capitale ne voulait garantir de les réparer.

Bertrande prenait tout, grognait souvent, examinait, étudiait, se mettait au travail, et au bout de quelque temps elle renvoyait les dentelles comme neuves, et on lui comptait un modeste salaire.

Depuis longtemps les dames d'Alençon, qui avaient eu l'occasion d'apprécier son adresse et sa patience, lui conseillaient d'aller à Paris. « Là, lui disaient-elles, vous serez bien payée, car on ne trouve pas beaucoup d'ouvrières comme vous. En quelques années vous pourrez mettre suffisamment à l'épargne pour vos vieux jours, ce que vous ne ferez jamais en restant à la campagne. »

Bertrande avait hésité longtemps. Il lui en coûtait beaucoup de quitter, à son âge, le village où s'était écoulée si paisiblement sa vie jusqu'à ce jour, pour aller habiter une grande ville dont on disait beaucoup de belles choses, mais beaucoup de mal aussi. Cette pensée seule lui causait une sorte de terreur. Cependant elle se décida à partir, moins pour suivre dans son intérêt personnel les conseils qu'on lui donnait que pour un motif que l'on connaîtra plus tard. Marthe, qu'elle avait vue toute petite, lui inspirait une profonde et tendre affection. Sur elle se reportaient les sentiments de tendresse qu'elle aurait eus pour son mari et ses enfants, si elle ne fût restée vieille fille. Elle ne l'avait pas encore perdue un seul jour de vue ; elle ne voulut pas s'en séparer et l'emmena avec elle.

L'existence de Bertrande et de Marthe s'écoulait doucement entre un travail presque amusant et quelques petites distractions dont la plus grande était une promenade au jardin du Luxembourg, le dimanche, ou bien jusqu'aux Invalides, en suivant les quais.

– La prophétie des dames d’Alençon s’était réalisée. Elles gagnaient suffisamment, à elles deux, pour vivre mieux qu’au village, s’habiller plus cossûment et mettre un peu d’argent de côté.

Marthe avait bien vite perdu son accent de terroir et pris les manières simples et aisées d’une véritable Parisienne. Elle avait un goût exquis pour se mettre. D’une distinction et d’une élégance innées, elle savait tirer un merveilleux parti du moindre chiffon.

Et, le dimanche, quand elle accompagnait Bertrande à la promenade, la vieille fille se redressait avec orgueil et se sentait toute fière des regards admiratifs qu’attirait Marthe, dont on la prenait sans doute pour la mère ou plutôt l’aïeule. Marthe ne s’apercevait pas de son succès ; si elle se mettait avec tant de goût, ce n’était pas pour attirer les regards ni chercher à plaire, mais parce qu’elle avait le sentiment de l’élégance et de l’harmonie.

Depuis quelque temps, Bertrande souffrait beaucoup d’un rhumatisme, qui ne lui permettait pas de sortir.

Auparavant, c’était elle qui faisait les courses et allait en ville pour l’ouvrage, lorsqu’on la faisait demander. Mais depuis qu’elle était souffrante Marthe avait dû se charger de ce soin.

Une jeune fille aussi belle ne circule pas longtemps dans Paris sans être remarquée et suivie. C’est ce qui était arrivé à Marthe. Point coquette, l’âme aussi pure et aussi chaste qu’elle était charmante et distinguée, loin d’être flattée des regards admiratifs et des compliments dont elle était l’objet, elle en était peinée et continuait son chemin, la tête haute, la figure sérieuse, sans se déranger d’une ligne, sans répondre un seul mot aux galants propos qu’on lui adressait.

Tous les hommes en étaient pour leurs frais et respectaient ensuite cette jeune fille, à la tenue modeste et digne et dont un silence complet avait été la seule réponse aux compliments qu’ils lui avaient adressés.

Un seul faisait exception. Ce n’était plus pourtant un jeune homme : Il passait quarante ans. Il était de haute taille, mince et brun de visage ; il avait dû être beau garçon, mais ses traits durs, son regard plein d’assurance avec les hommes et d’effronterie avec les femmes le rendaient peu sympathique. Il était décoré d’un ordre étranger et avait dans la tenue et la démarche quelque chose de militaire.

Celui-là non-seulement avait poursuivi Marthe de ses compliments les plus enthousiastes, mais encore de ses propositions les plus cyniques et les plus immorales. Il était clair que cet homme n'avait guère fréquenté, en fait de femmes, que celles d'un monde interlope où la vertu se marchande et se vend après débat.

Marthe l'avait pris en horreur. Effrayée de l'obstination qu'il mettait à sa poursuite, elle avait fini par en informer sa tante.

– Eh bien ! lorsque tu seras forcée de passer les ponts ou seulement d'aller à quelque distance, lui avait-elle répondu, tu prendras l'omnibus et au besoin une voiture. Ce sera un peu plus coûteux, mais tu ne seras plus importunée. Bientôt, j'espère, je serai débarrassée de mon rhumatisme, et alors je ferai les courses comme par le passé.

Bertrande et sa nièce ne voyaient qu'un petit nombre de personnes et toutes du voisinage. La première et la plus assidue dans ses visites était une M^{me} Marnichon, qui demeurait depuis peu à l'étage au-dessous. Elle s'était introduite félinement chez elle en leur rendant de ces petits services dont on a souvent l'occasion entre voisins.

M^{me} Marnichon pouvait avoir quarante ans et jouissait d'un commencement d'embonpoint, qui ressortait d'autant plus qu'elle était de petite taille. Elle avait dû être jolie et avait un reste de fraîcheur. Ses yeux gris tirant sur le vert lançaient encore des étincelles. Elle avait la parole sûre, douceuse, et s'écoutait volontiers parler. Mais, à l'examen, on trouvait un air de fausseté et quelque chose d'hypocrite à cette femme qui, à première vue, n'avait rien de remarquable.

Bertrande avait accueilli froidement ses avances. L'adroite femme avait paru ne pas s'en apercevoir. Bertrande était entêtée comme les gens de campagne. M^{me} Marnichon ne la contrariait jamais et se rangeait volontiers de son avis, ce qui flattait cette vanité dont les plus humbles ont toujours un petit brin caché dans quelque recoin du cœur. Elle avait si bien fait que non-seulement Bertrande la voyait avec plaisir, à la fin, mais que, lorsqu'elle ne recevait pas sa visite, il lui manquait quelque chose.

Il n'en était pas de même de Marthe, qui éprouvait pour M^{me} Marnichon une véritable antipathie. La jeune fille avait remarqué que les visites de leur

voisine n'étaient jamais si longues que lorsque sa tante était absente. La conversation n'était plus la même.

M^{me} Marnichon lui faisait des demi-confidences, qui lui paraissaient singulières et qu'elle ne comprenait pas souvent. Elle l'entretenait de choses dont elle n'avait jamais entendu parler, de fortunes superbes faites en un jour par des jeunes filles, qui n'avaient passé beauté. Elle y ajoutait des conseils, qui la choquaient et auxquels elle trouvait certains rapports avec les promesses et les offres corruptrices de l'homme acharné après elle.

Cependant l'habile femme procédait plutôt par insinuations que par conseils directs. Elle citait des exemples sans dire de les suivre ; elle parlait de jeunes filles qui avaient abandonné leurs familles et menaient, sans travailler, la vie la plus douce, la plus charmante, sans la pousser à les imiter. De sorte que Marthe eût été bien embarrassée de formuler une accusation sérieuse et fondée contre elle. Il n'en est pas moins vrai qu'elle la laissait troublée, que ses pensées n'avaient plus la même tranquillité et que, si sa nature n'eût pas été foncièrement chaste et honnête, la fréquentation de M^{me} Marnichon aurait pu lui faire venir la pensée de tâcher de faire comme les « reines du jour » sa fortune.

Elles recevaient encore une autre visite, celle d'un homme, qui demeurait sur le même carré. Anselme Granger était sculpteur. Élève du grand artiste Garpeaux, il travaillait encore dans l'atelier de ce maître.

Anselme avait vingt-six ans. Il était grand, bien fait, brun de visage, et avait une belle tête couverte d'une abondante chevelure noire, parfois en désordre comme une crinière de lion. Son front était large et puissant, et ses grands yeux bruns avaient des regards où brillaient la fierté et le génie alliés à une extrême douceur.

L'ensemble de ses traits était peut-être un peu sérieux ; mais son sourire était charmant quand il entr'ouvrait, sous une fine moustachenoire, une bouche moyenne aux lèvres vermeilles, un peu charnues, où se montraient les dents les plus blanches et les mieux rangées qu'on pût voir. —

»

L'expression générale de cette belle tête d'artiste était la franchise et la loyauté.

Anselme venait chaque soir, en sortant de l'atelier, prendre des nouvelles de Bertrande et offrir ses services. Il s'asseyait rarement, bien qu'on l'y invitât toujours et ne s'arrêtait jamais longtemps.

Certes, ni Bertrande ni Marthe n'étaient bien imposantes ; cependant Anselme avait parfois comme des accès de timidité, surtout lorsqu'il s'adressait à la jeune fille. Il ne lui parlait qu'avec une sorte de soumission respectueuse, presque craintive. Sa voix devenait d'une douceur charmante, et lorsque le regard franc et chaste de Marthe rencontrait le sien, il avait des rougeurs subites comme une candide jeune fille.

Bertrande voyait le jeune sculpteur avec beaucoup de plaisir. Elle avait pleine confiance en lui et lui aurait volontiers confié Marthe pour lui faire faire un tour de promenade, le dimanche, lorsque son rhumatisme l'empêchait de sortir. Mais jamais Anselme n'avait osé lui faire cette proposition. Un refus l'eût rendu profondément malheureux. Il y aurait vu comme un sentiment de défiance contre lui.

La venue d'Anselme était comme un rayon de soleil qui éclairait gaiement leur modeste intérieur. Quand une circonstance quelconque les privait de sa visite, Marthe était triste, rêveuse, si rêveuse que sa tante lui demandait parfois la cause de son silence, que la naïve jeune fille ne songeait pas à lui cacher.

— Je m'ennuie parce que M. Anselme ne vient pas, répondait-elle simplement.

Et Bertrande, qui n'avait point oublié les mœurs de la campagne, voyait là un commencement de *fréquentation* et n'en était pas effrayée. Le sculpteur pouvait bien prétendre à Marthe, et la jeune fille valait n'importe qui à ses yeux.

Mme Marnichon et Anselme Granger étaient, avec deux ou trois autres voisines moins familières, les seules personnes que Bertrande et Marthe vissent.

Une après-midi, une jeune dame, dans une toilette d'une richesse et d'une élégance remarquables se présentait chez Bertrande Gossieux. Elle était suivie d'une femme jeune aussi, mise avec goût, mais moins richement. C'était évidemment la femme de chambre de la première. Elle portait un carton couvert de papier rouge maroquiné.

– Mm0 Bertrande Gossieux ? demanda la maîtresse, qui n'était autre que Fernande Murciani, en consultant un petit carnet de poche, à couverture d'ivoire incrustée de filigranes d'or, entourant un médaillon sur lequel étaient gravées ses initiales.

– C'est ici, madame, répondit Marthe en se levant éblouie de la beauté et de la riche toilette de Fernande ; mais pour le moment elle est sortie.

Si la jeune fille était interdite par la vue soudaine de la splendide personne qui se trouvait devant elle, de son côté Fernande était comme fascinée par la beauté non moins remarquable, l'extrême distinction, l'air de candeur, le regard pur et chaste et la voix harmonieuse de Marthe.

Pendant quelques secondes, elles se regardèrent les yeux dans les yeux, puis la jeune fille baissa modestement les siens et avança un siège à Fernande.

– J'aurais bien désiré lui parler, lui dit la jeune dame en s'asseyant, en proie à un sentiment inexplicable.

– Si c'est pour des réparations de dentelles, répondit Marthe en rougissant malgré elle et en jetant un regard sur le carton, je pourrai peut-être la remplacer. –

Précisément, c'est pour cela que je venais. Mais rien ne me presse, et j'attendrai le retour de votre tante... sans doute, reprit Fernande, qui éprouvait toujours un plaisir extrême à considérer la jeune fille.

Bertrande était allée faire une de ces courses mystérieuses qui la retenaient quelquefois plusieurs heures dehors, et comme il lui arrivait parfois.

– Après tout, nous pouvons jeter un regard sur les dentelles, dit Fernande, sauf à revenir un de ces jours si quelque chose nous embarrasse.

Elle se ménageait ainsi une occasion de revoir cette charmante jeune fille.

– Agathe, ajouta-t-elle en s'adressant à sa femme de chambre, approchez le carton.

– Si vous voulez mettre les dentelles sur cette table, mademoiselle, dit Marthe en étendant une nappe de serge noire, nous verrons mieux.

Agathe ouvrit le carton et étala sur la table toutes celles des dentelles, cadeau de la duchesse de Vancouleurs à sa maîtresse, qui avaient besoin de

réparations.

– Oh ! les belles dentelles ! s'écria Marthe restée en admiration. Elles sont de l'époque de la Régence, et bien rarement nous en avons vu d'aussi belles.

Il eût été difficile à Fernande de dire à quel siècle appartenait la Régence. Peut-être bien Marthe ne l'aurait pas pu elle-même. Mais à force de voir de vieilles dentelles et d'entendre les attribuer à l'époque du règne de tel roi ou de telle reine, elle avait acquis assez de connaissances pour les classer à leur date. –

– Je ne vous affirmerai pas qu'elles sont du temps de la Régence, répondit Fernande ; ce dont je puis vous assurer, mademoiselle, c'est qu'elles sont très – vieilles.

– Oh ! madame, vous pouvez être certaine de ce que je vous dis. M^{me} la duchesse de Vancouleurs nous en a apporté il y a quelque temps de pareilles, et elle nous a bien dit qu'elles étaient de cette époque-là. Vous connaissez peut-être cette grande dame ?

– J'en ai entendu parler, répondit simplement Fernande.

Marthe prit les dentelles les unes après les autres, fit remarquer les parties les plus abîmées et celles qui n'avaient pas grand'chose à refaire. Elle en fit ressortir les beautés avec un goût et une sûreté d'appréciation qui surprirent beaucoup Fernande de la part d'une aussi jeune fille. Puis elle se livra à l'innocent plaisir de les chifflonner de ses mains mignonnes, et poussa même l'audace jusqu'à indiquer les objets auxquels on pourrait le mieux les employer.

Fernande se sentait retenue par un charme d'une douceur inexprimable, qu'elle n'avait jamais éprouvé dans l'existence de faste et d'intrigue qui était la sienne. Le temps passait rapidement sans qu'elle s'en aperçut. Peut-être fût-elle restée jusqu'au retour de Bertrande, si Agathe ne lui eût dit quelques mots à voix basse.

C'est vrai ; j'oubliais, murmura-t-elle et elle se leva. Mademoiselle, ajouta-t-elle en s'adressant à Marthe, je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance. Je vois en effet que la présence de votre tante n'est pas nécessaire pour être parfaitement renseignée. Vous êtes plus qu'une ouvrière habile, mais presque une artiste. Je reviendrai, non pas pour

m'entretenir à ce sujet avec M^{me} Bertrande, mais pour vous voir et causer avec vous.

Marthe s'inclina en signe de remerciement et Fernande partit, non sans jeter un long regard à la jeune fille, comme si ses yeux ne pouvaient se détacher de cette tête charmante.

Après son départ, Marthe resta pensive. Cette visite inattendue lui avait causé une émotion singulière et l'avait troublée. Elle ne reprit point ses fuseaux, ne se sentant plus le courage de se remettre au travail. Assise en face de la fenêtre, elle laissait errer son regard dans l'azur du ciel ou suivre distraitement les nuées folles dans l'espace.

C'est dans celle attitude que Bertrande la trouva en rentrant. Marthe lui raconta ce qui venait de se passer. Sa tante, habituée à recevoir la visite de grandes dames, qui ne croyaient pas déroger en venant trouver elles-mêmes l'humble ouvrière, n'attacha pas à celle-ci plus d'importance qu'aux autres. Elle demanda seulement si cette dame si belle et si élégante avait laissé son adresse. Marthe répondit que non et qu'elle-même n'avait pas songé à la lui demander.

Bertrande ne s'occupa plus d'une chose fort ordinaire en elle-même, laquelle, d'ailleurs, n'avait d'autre intérêt pour elle qu'un travail assez long et qui devait être bien payé.

Marthe n'était pas la nièce de Bertrande. Elle ne lui appartenait même pas par les liens du sang.

Marthe était fille de père et mère inconnus.

Elle avait été envoyée en nourrice par l'Assistance publique de Paris chez Mariotte, une sœur de Bertrande, vigoureuse paysanne qui avait un enfant tous les dix-huit mois et dont les riches mamelles lui permettaient d'adjoindre un nourrisson à l'enfant qu'elle allaitait, sans qu'elle s'en trouvât gênée. Ordinairement elle remettait à l'Assistance le nourrisson qu'on lui avait confié lorsqu'il avait trois ans, et jamais elle ne s'en séparait sans regrets ni larmes. Mais un enfant lui était venu, et elle préférait prendre un autre nourrisson, qui ne lui coûtait presque rien, que d'en garder un dont la pension couvrait à peine la dépense.

Jamais encore Mariotte n'avait eu d'aussi beau nourrisson que la petite Marthe. Grasse et potelée, la peau fine, blanche et rose, de grands yeux

bruns qui semblaient sourire déjà et des cheveux blonds, comme beaucoup de bébés n'en ont pas à l'âge de dix-huit mois, telle elle était lorsqu'elle arriva chez la sœur de Bertrande. Son caractère ressemblait à sa gentillesse. Jamais elle ne pleurait. A peine si elle faisait entendre une faible plainte quand elle ressentait ces atteintes douloureuses auxquelles les petits enfants sont sujets. Et, plus tard, lorsque les autres enfants de son âge ne disaient rien ou ne faisaient que rechigner, quand leurs regards n'avaient encore aucune expression, Marthe riait déjà à gorge déployée, entourait de ses petits bras le cou de la personne qui la tenait, et frottait – naïve caresse – sa figure contre la sienne. Ou bien encore elle agitait ses petites mains, les doigts écartés, en leur gazouillant une sorte de petit ramage.

On l'appelait la petite demoiselle, et personne ne voulait croire qu'elle n'eût que quelques mois, à la voir si éveillée et si attentive à tout ce qui se passait autour d'elle.

Mais celle qui en était la plus fière, c'était Bertrande. Dès les premiers jours, elle s'était attachée à Marthe avec une véritable passion. A part le sein que lui donnait sa sœur, c'était elle qui lui prodiguait tous les autres soins. De sa poche, elle avait remplacé les langes grossiers, la layette et les lainages fournis par l'assistance publique. Elle lui avait confectionné elle-même toute une petite garde-robe et avait poussé la coquetterie pour sa petite protégée jusqu'à lui garnir ses petits bonnets, ses fichus, ses camisoles, etc, de dentelles qu'elle avait fabriquées exprès pour cela.

Marthe était vraiment remarquable lorsque le dimanche Bertrande la promenait fièrement, toute de blanc costumée, avec de la dentelle autour de sa mignonne figure, de son cou, de ses poignets. Elle avait bien l'air d'une petite demoiselle, et, personne, en la voyant si belle, si fraîche, habillée avec tant de goût et presque richement, n'eût pu croire que c'était un pauvre petit enfant abandonné.

Loin d'être jalouse de Marthe, Mariotte l'adorait. Elle était fière aussi des compliments qu'on adressait à l'enfant et en prenait sa bonne part. N'était-ce pas elle qui l'avait nourrie de son lait, n'était-ce pas à cette nourriture saine et abondante qu'elle devait ses fraîches couleurs, sa santé vigoureuse et sa gaieté folâtre ? Elle était plus portée à faire remarquer ses avantages que ceux de ses propres enfants et convenait très-bien que si les siens

étaient aussi forts et aussi vigoureux, Marthe joignait à ces qualités plus de distinction et de délicatesse.

En grandissant, les qualités de la belle enfant ne firent que grandir aussi. Chaque jour on découvrait en elle un progrès. Son intelligence, sa mémoire se développaient : c'était vrai prodige. Naturellement elle prit la tête des autres enfants de son âge. C'était elle qui décidait des jeux et les dirigeait. Quand une contestation s'élevait, on la prenait pour juge, et jamais il n'y avait de résistance à sa décision. Lorsque le jeu devenait trop bruyant, elle s'en retirait tranquillement et restait spectatrice.

Il ne vint jamais à la pensée de personne de la rendre à l'Assistance publique une fois élevée. De bonne heure elle fréquenta l'école du village avec ses autres compagnes, et eut bien vite appris tout ce qu'une modeste institutrice de campagne peut enseigner.

Lorsque Marthe fit sa première-communion, aucune de ses compagnes ne l'approchait pour la beauté, l'élégance de la taille et la distinction naturelle des manières. Mais il y avait sur son visage une expression si touchante de bonté alliée à un air si spirituel qu'on se sentait de suite sous le charme et qu'on se prenait à l'aimer. Si Mariolte l'aimait à l'égal de ses enfants, ceux-ci croyaient que Marthe était bien leur sœur. Quant à Bertrande, elle avait déclaré qu'elle se chargeait d'elle, et, en effet, elle eût été sa propre fille qu'elle ne lui eût pas montré plus de tendresse et de dévouement.

Marthe était trop mignonne, trop délicate pour les durs et pénibles travaux de la campagne. Bertrande lui apprit à faire de la dentelle. En peu de temps, la jeune fille devint tout à fait ouvrière. Le talent finit toujours par être découvert. Aussi le travail vint-il plus que jamais les chercher jusque chez elles.

Mais il ne suffisait pas à Bertrande de savoir que sa chère Marthe pourrait toujours gagner de quoi vivre. Elle avait ouï dire que lorsque l'employé de l'Assistance publique avait confié l'enfant au mari de sa sœur, il lui avait parlé d'une note écrite en regard de son nom sur le registre matricule. Elle disait que cet-enfant appartenait à une mère qui paraissait dans l'aisance ; c'était tout.

C'est sur cette note, cet ouï dire bien vague, que la bonne Bertrande combinait tout un plan pour aller à la recherche de cette mère, qui paraissait

dans l'aisance, mille fois récompensée si elle pouvait les voir un jour dans les bras l'une de l'autre. La jeune fille n'avait que quatorze ans. Sa naissance n'était pas encore assez éloignée pour que tous ceux qui en avaient eu connaissance fussent morts ou disparus. Mais ce n'était pas de son village qu'elle pouvait se livrer à des recherches efficaces. Il fallait être à Paris, car les démarches seraient longues et délicates et ne pouvaient se traiter par correspondance.

Bertrande fit part de son projet à sa sœur, qui l'approuva. Elle résolut de partir avec Marthe au printemps. Mais auparavant il fallut lui apprendre le secret de sa naissance, gardé religieusement jusqu'à ce jour, et le motif du voyage.

Ce fut un coup cruel pour la pauvre enfant. Elle se croyait si bien la fille de Mariotte et la sœur de ses enfants que, lorsqu'elle apprit que non-seulement sa naissance était entachée, mais qu'elle n'était qu'une étrangère pour tous ceux auxquels elle croyait tenir par les liens du sang, sa douleur fut immense. Un sentiment de honte vint de plus la faire rougir. Elle qui avait toujours été la plus aimée, la plus caressée, pour qui, dans sa famille adoptive, chacun avait les soins et les attentions les plus empressés, elle n'était que la dernière pour tout le monde. Ces doux noms de père et de mère, de frère et de sœur qu'elle leur donnait, elle n'en avait pas le droit. Il pourrait arriver telle circonstance où on lui reprocherait sa naissance et la nourriture qu'on lui avait donnée, car Bertrande ne lui avait divulgué que le secret de sa naissance sans lui dire, pour ne pas augmenter sa douleur, qu'elle était l'élève de la charité publique ; mais la pauvre enfant s'en doutait.

Certes, le cœur de Marthe n'était point ingrat ; elle adorait toujours ces braves paysans qui la regardaient toujours comme l'enfant de la maison. Mais elle ne se sentait plus à sa place dans cette maison rustique où elle avait vécu jusqu'à ce jour, dans ce village où on saurait bientôt qui elle était, si on ne le savait déjà. Elle n'eut plus qu'une pensée, qu'une hâte fébrile, partir, s'en aller n'importe où, pourvu que personne n'y connût son secret, n'eût de comptes à lui demander, de reproches à lui faire.

Bertrande fut frappée de l'empressement que Marthe montrait à partir. Elle crut que l'attrait de la grande ville en était la cause et en fut

péniblement affectée. Cela annonçait-il donc de l'insensibilité ou de la légèreté de sa part ? Mais la jeune fille lui ouvrit son cœur comme à sa meilleure amie et lui dit les pensées qui l'agitaient. Bertrande, revenue bien vite de cette injuste impression, se sentit l'aimer davantage encore., —.

Au mois d'avril suivant, Bertrande et Marthe arrivaient à Paris munies de recommandations pour quelques dames riches et les principaux restaurateurs de dentelles, et s'installaient dans le petit logement, rue Saint-Jacques, où nous les avons présentées au lecteur. L'ouvrage ne leur manqua pas, et bientôt, grâce à leur talent et à leur ponctualité, leur réputation s'établit de bonnes et honnêtes ouvrières.

Malheureusement Bertrande, comme nous l'avons dit, était souvent atteinte de douleurs rhumatismales, qui le retenaient au logis et l'empêchaient parfois de travailler. Cet état maladif avait été cause qu'elle n'avait pu apporter toute la suite qu'elle aurait voulu dans ses démarches pour retrouver la mère de Marthe. D'ailleurs les renseignements qu'on lui avait donnés étaient assez : vagues. Toutefois elle avait appris le nom et le domicile de la sage-femme qui était venue déclarer l'enfant c'était déjà beaucoup.

Bertrande se rendit à l'adresse que lui avait donné un employé, peu au courant des grands changements survenus dans Paris. Non-seulement la maison n'existait plus, mais la rue elle-même. Elle apprit cependant que la sage-femme qu'elle cherchait avait été expropriée pour cause d'utilité publique et que, avec l'indemnité qu'elle avait touchée, elle avait ouvert une maison d'accouchement du côté de la rue de Douai.

Bertrande venait d'apprendre ces intéressants détails quand elle était rentrée après le départ de Fernande. Elle ne faisait jamais part du résultat de ses démarches à Marthe, de crainte de lui donner une espérance qui pouvait être déçue. Elle lui laissait croire qu'elle s'occupait seulement dans ses courses de leurs petites affaires et de voir des chefs d'ateliers. Et lorsque la jeune fille lui rappelait, timidement et en rougissant, le but de leur venue à Paris, elle lui répondait qu'elle y pensait toujours, prenait des renseignements, et que, dès que la morte-saison viendrait, elle s'en occuperait sans interruption. Toutefois, comme elle n'était plus jeune, qu'un accident imprévu pouvait l'emporter, la brave personne se décida à lui faire

connaître ce qu'elle savait et à lui donner les conseils nécessaires pour s'en servir elle-même au besoin. Son intention, du reste, était d'aller dès le lendemain rue de Douai, mais dans la nuit même elle fut reprise de ses douleurs avec une grande violence, et au matin, il lui fut impossible de se lever.

Quelques jours après la visite de Fernande, une femme de chambre arriva une après-midi en voiture. Elle venait chercher l'ouvrière dentellière pour la conduire chez M^m la comtesse de Rossenac, villa Saint-Jouan, à Meudon. Il s'agissait de passer la revue d'une quantité de dentelles de la plus grande beauté, dont la majeure partie avaient besoin de réparations. C'était un travail considérable et qui serait parfaitement payé.

Mais la comtesse voulait voir l'ouvrière, lui faire ses observations, connaître son avis, et, pour cela, elle l'envoyait chercher en voiture. Ce jour-là, Bertrande, plus souffrante encore, pouvait à peine se remuer. Marthe proposa d'y aller à sa place. La femme de chambre parut hésiter à accepter sa proposition. Il répugnait aussi à Bertrande de laisser la jeune fille s'en aller seule. Mais il s'agissait d'un travail de plusieurs semaines, et, comme on était dans la morte saison, elle ne fit pas d'objection et dit même à la femme de chambre, dont elle crut deviner la pensée :

– Oh ! n'ayez pas d'inquiétude, ma nièce peut me remplacer parfaitement ! Elle vous accompagnera.

A ces mots, un éclair de joie traversa la figure de la femme de chambre.

– Très-bien, puisque vous m'en donnez l'assurance, répondit-elle. M^{me} la comtesse n'a pas dû sortir aujourd'hui, exprès pour vous attendre. Je ramènerai ensuite mademoiselle en voiture.

– Eh bien ! Marthe, apprête toi, dit Bertrande.

– Rien ne presse, interrompit la femme de chambre. J'ai quelques commissions à faire ; je serai de retour dans une heure ou deux,

– Mais la journée avance, observa Bertrande, et il y a loin d'ici à Meudon !

– Oh ! que cela ne vous préoccupe pas, répondit la première. La voiture est légère elle cheval excellent. La route sera bien vite faite.

A ces mots elle se leva et sortit en disant :

– A bientôt.

– Je ne sais pourquoi, observa Bertrande après son départ, cette course n’a pas été remise à demain, dans la matinée. Ces grandes dames, comme la comtesse de Rossenac, se lèvent tard ; tu aurais été tout aussi sûre de la trouver.

Au même moment, M^{me} Marnichon entra.

– Tiens, dit-elle en voyant Marthe occupée à sa coiffure, est-ce que vous allez sortir, mademoiselle ?

– Oui, répondit la jeune fille toute joyeuse d’une longue course en voiture.

– Et où allez-vous donc ?

– A Meudon. chez la comtesse de Rossenac, répondit Bertrande.

– J’ai bien envie de dire à la personne qui est venue me chercher – car ma nièce ne fait que me remplacer – de revenir demain, fit Bertrande.

– N’en faites rien, répondit Mme Marnichon avec empressement ; ces grandes dames sont habituées à ce qu’on cède à leurs volontés. Si celle-ci témoigne le désir de vous voir, il ne faut pas la mécontenter.

Elle prit une chaise et fit l’impossible pour distraire Bertrande. Elle y parvint si bien, que près de deux heures se passèrent sans qu’elle s’en aperçut. Marthe, toute prête à partir depuis longtemps, trouvait seule le temps long.

– Ah ! mon Dieu ! voilà cinq heures ! s’écria tout-à-coup Bertrande en jetant un regard sur un modeste cartel, qui décorait la cheminée ; et cette personne ne revient pas !

– Je dirai qu’on nous mène grand train, répondit Marthe, et, à huit heures, je serai de retour.

– A huit heures, la nuit est venue depuis longtemps, observa Bertrande.

– Oh ! c’est à ce moment qu’on circule le plus dans Paris, observa à son tour M^{me} Marnichon.

Comme elle achevait, on frappa trois ou quatre petits coups à la porte, qui s’ouvrit précipitamment.

– Je suis un peu en retard, dit la femme de chambre en entrant. On n’en finit jamais avec les couturières. Mais nous allons rattraper le temps perdu. Tant pis pour le cheval ! Êtes-vous prête, mademoiselle ? ajouta-t-elle en s’adressant à Marthe.

– Je vous attends depuis longtemps, répondit la jeune fille.

– Eh bien ! partons.

– Marthe, prends ton châle pour revenir, mon enfant ; les soirées sont froides, dit Bertrande avec sollicitude.

La jeune fille obéit et alla prendre dans le cabinet un châle tartan à carreaux rouges et blancs, croisés de gris, puis elle embrassa sa tante et suivit la femme de chambre. M^{me} Marnichon ne cessait de la suivre des yeux avec une sorte d'intérêt ou plutôt de curiosité. Lorsque la femme de chambre se retourna pour adresser un dernier adieu à Bertrande, on aurait pu surprendre comme un regard d'intelligence échangé entre elle et M^{me} Marnichon. 'j.

Après le départ, Bertrande devint toute soucieuse.

– Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? lui demanda la Marnichon.

– Vous allez sans doute me trouver ridicule, madame Marnichon, répondit Bertrande ; mais j'ai mauvaise idée de cette course. Si elle n'était partie, Marthe ne la ferait pas... ce soir, du moins.

– Illassurez-vous, mademoiselle ; il n'y a rien à craindre, je vous assure. Comment voulez-vous qu'on ose attaquer trois personnes dans une voiture à huitheures du soir, quand les chemins, et à plus forte raison les rues, sont-pleines de monde ?

– Oh ! ce n'est pas une attaque comme vous pensez sans doute qui me préoccupe.

– Quoi donc, alors, chère demoiselle ? Mlle Marthe n'est-elle pas avec la femme de chambre de la comtesse de Rossenac ?

– Mais cette personne, je ne la connais pas ; la comtesse, je ne sais pas si elle existe, seulement !

– Dameme ! si vous en êtes encore là, d'avoir peur de tout le monde, il vous faudra retourner à la campagne !

Et M^{me} Marnichon partit d'un gros rire.

– Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, mais pour ma nièce.

– Que voulez-vous qu'on fasse à Mlle Marthe ?

– Mais Marthe a été l'objet de poursuites opiniâtres de la part d'un homme, qui n'a pas craint de lui faire les propositions les plus injurieuses ! s'écria Bertrande. – Je n'en savais rien, répondit M^{me} Marnichon dont une

crispation nerveuse rida le coin de la bouche ; mais cela ne me surprend pas. Toutes les jeunes filles, surtout celles jolies comme M^{lle} Marthe, y sont exposées. Il leur suffit de ne pas répondre ou d'envoyer promener les importuns.

– C'est ce qu'a fait ma nièce, mais les obsessions de cet homme n'ont pas cessé pour cela, et la pauvre enfant a dû s'abstenir de faire de longues courses. Depuis quelque temps, à la vérité, elle ne voit plus cet individu, mais si je suis clouée souvent au logis comme en ce moment, il est à craindre qu'elle ne le rencontre de nouveau et qu'il ne recommence ses importunités.

– Eh bien ! il en sera pour ses frais comme auparavant, répondit la Marnichon. Je ne vois, du reste, aucun rapport entre ce monsieur et la course que fait votre nièce en ce moment. Je crois que vous avez tort d'être inquiète, et qu'à huit heures au plus tard M^{lle} Marthe sera de retour.

M^{me} Marnichon se leva.

– Je ne vous dis pas bonsoir, ajouta-t-elle en se dirigeant vers la porte ; je reviendrai savoir comment cette promenade s'est passée, et vous plaisanter un peu de vos terreurs sans raison.

Et elle sortit.

Bertrande se mit à son métier ; mais, l'esprit préoccupé et en proie à un pressentiment pénible, elle ne trouvait pas sous sa main les fuseaux qu'il lui fallait. Voyant qu'elle ne faisait rien de bien, elle laissa son ouvrage et, s'aidant d'une canne, elle se mit à vaquer aux soins du ménage.. Il était trop tôt pour s'occuper du modeste repas du soir ; elle se traîna d'un meuble à l'autre, frottant, époussetant, bien inutilement, car la main de Marthe avait passé par là, – et en fin de compte vint s'accouder à la fenêtre, suivant d'un œil anxieux toutes les voitures qui se dirigeaient de son côté.

A sept heures, Anselme Granger revint de l'atelier et entra comme de coutume chez ses voisines.

– Où donc est M^{lle} Marthe ? demanda-t-il au bout d'un instant.

– Ah ! je n'en sais rien, monsieur Anselme, répondit Bertrande dont le cœur débordait,

– Comment, mademoiselle, vous n'en savez rien ?. répéta le jeune homme en pâlisant.

– Non, et vous me trouvez dans une inquiétude mortelle. On est venu la chercher en voiture pour la conduire à Meudon, chez la comtesse de Rossenac. Je ne connais ni cette comtesse ni la femme de chambre qu'elle a envoyée pour me chercher.

– Vous chercher ? interrompit Anselme.

– Oui, c'est moi que voulait voir la comtesse ; et, comme je ne puis bouger, Marthe y est allée à ma place.

– Oh ! alors, vous n'avez pas de motif de vous inquiéter répondit le sculpteur tout à fait rassuré. Que voulez-vous qu'il arrive de fâcheux à M^{lle} Marthe ? Nous ne sommes plus au temps où on enlevait les femmes de force, surtout dans des chemins fréquentés comme ceux qu'elle doit suivre. Rassurez-vous donc, mademoiselle Bertrande ; votre nièce sera de retour avant peu. Je Tais dîner, convaincu qu'à mon retour je la trouverai ici.

Anselme s'en alla parfaitement tranquille. Son restaurant était à une certaine distance. Il fit lentement la route en flâneur et mit tout son temps à dîner. Il revint comme il était allé. Il ne voulait pas rentrer avant l'heure qu'il calculait pour que Marthe fût de retour. Enfin il arriva sur le carré et entendit parler chez ses voisines. Il était neuf heures. Ce ne pouvaient être que Bertrande et sa nièce. Il ne prit pas le temps le frapper et entra. Mais aussitôt une sueur froide perla sur son front, et ses jambes tremblèrent sous lui.

Bertrande, assise auprès des tisons éteints sur lesquels était une casserole d'où s'échappait une odeur de août, pleurait à chaudes larmes, tandis que M^{me} Marichon, le teint rouge comme si elle avait bu, le regard lignotant, cherchait à la rassurer.

– Marthe, où est Marthe ? demanda Anselme d'une voix étranglée.

– Elle n'est pas rentrée, répondit Bertrande, et il est lus de neuf heures.

– Pas rentrée ?... répéta Anselme en marchant à grands pas comme s'il eût été chez lui ; pas encore rentrée ?...

– Eh ! bon Dieu, qu'avez-vous tant à vous inquiéter ? s'écria M^{me} Marichon d'une petite voix flûtée. En définitive, il n'est que neuf heures. Peut-être que la comtesse est une de ces personnes qui n'en finissent pas de dire ce qu'elles veulent. On ne sait jamais quand on a terminé avec elles. Et puis, il y en a qui marchendent, qui marchendent.

– D’abord, interrompit Bertrande, il n’y a pas à marchander avant, quand il s’agit de restaurer des dentelles. Quant au prix des réparations, il est impossible de le préciser à l’avance. La meilleure ouvrière ne le pourrait pas, et ma nièce, qui le sait bien, ne se serait pas attardée à discuter pour cela.

– Eh bien ! répliqua la Marnichon, ne se peut-il pas que cette comtesse ait voulu faire dîner votre nièce avant de la faire reconduire !

– Ah ! s’écria Anselme en se rattachant à cette espérance, ceci est très-possible !

– Vous ne connaissez pas Marthe, allez, répartit Bertrande en hochant la tête ; elle sait que je l’attends pour souper, et rien au monde n’aurait pu la faire s’attarder de sa propre volonté.

– Peut être a-t-elle accepté sans réfléchir ? hasarda M^{me} Marnichon.

– Non, non, je vous dis que non ! répondit Bertrande avec impatience. Ah ! j’aurais mieux fait de suivre ma première pensée et de remettre cette course à demain.

– Vous eussiez pu mécontenter la comtesse, observa la Marnichon avec une expression indéfinissable.

– Eh ! je m’en moque pas mal, de cette comtesse ! Ce n’est pas moi qui ai été la chercher ! répondit Bertrande plus vivement encore.

Cela décida la retraite de la Marnichon.

– Demain, je trouverai M^{lle} Marthe ici, bien tranquillement, et vous remise de vos inquiétudes dont vous serez la première à rire. Bonsoir, mademoiselle ; bonsoir, monsieur Anselme !

Et la charitable voisine descendit de suite chez la concierge lui faire part des mortelles inquiétudes de la pauvre fille et de celles qu’elle-même simula avoir, mais qu’elle n’avait pas.

– Écoutez, mademoiselle Bertrande, dit Anselme d’un ton résolu : il est neuf heures et demie ; à dix je partirai pour Meudon, si M^{lle} Marthe n’est pas de retour.

– Ah ! je n’osais pas vous le demander, s’écria Bertrande avec un éclair de joie dans sa douleur. Oui, c’est cela, mon bon monsieur Anselme ; partez pour Meudon ; informez-vous, demandez M^{me} la comtesse de Rossenac, villa Saint-Jouan, et sachez ce qu’est devenue ma pauvre nièce.

Le jeune sculpteur passa chez lui, changea de vêtements, garnit son porte-monnaie de quelques pièces d'or, et, après être revenu prendre congé de Bertrande, partit en toute hâte.

A la première station de voitures, il choisit celle qui lui parut avoir le meilleur cheval et le moins fatigué, y monta et cria au cocher :

– A Meudon ! et un bon pourboire si vous me menez rondement.

La voiture fila au grand trot.

Après le départ d'Anselme, Bertrande s'enveloppa d'une grande mante de laine brune qu'elle avait rapportée de son village, et, ne voulant pas se coucher sachant bien qu'elle ne pourrait dormir, elle s'enfonça dans un vieux fauteuil, qui lui servait lorsque sa sciatique lui rendait le lit insupportable. Elle suivait avec une impatience fébrile la marche de l'aiguille sur le cartel. Jusqu'à minuit elle fut en apparence assez calme. Mais à partir de ce moment elle commença à s'agiter sur son siège. A mesure que l'aiguille marchait et que le temps devenait plus que suffisant pour que le sculpteur pût être de retour, son agitation augmentait et un tremblement nerveux faisait tressauter tous ses membres au moindre bruit extérieur.

Une heure, deux heures sonnèrent, et Anselme ne revenait pas. Bertrande était dans une anxiété mortelle ; la fièvre la prenait, mais elle ne ressentait plus ses âcres douleurs rhumatismales. A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe. Enfin, un peu après trois heures, le roulement d'une voiture se fit entendre dans la rue. Elle approcha rapidement et s'arrêta devant la maison. Bertrande se dressa tout debout, haletante. Un coup de marteau retentit à la porte de l'allée, et presque aussitôt un pas précipité grimpait l'escalier. La tante de Marthe d'un bond fut à la porte et l'ouvrit. C'était bien Anselme, mais il était seul. Il entra comme un fou et se jeta sur un siège.

– Et Marthe ? demanda la pauvre femme en se cramponnant au meuble le plus voisin, car elle sentait ses jambes prêtes à lui manquer.

– Je n'ai pu en avoir de nouvelles, répondit le jeune homme d'une voix étouffée.

– Mais cette comtesse de Rossenac ?

Personne ne la connaît ; la villa Saint-Jouan n'existe pas.

– Ah ! bonté divinee ! s’écria Bertrande en joignant les mains. C’est un infâme guet-apens qu’on a tendu à ma pauvre Marthe. Si j’avais écouté mon pressentiment, je l’aurais empêchée de suivre cette coquine de femme de chambre. Que faire, mon Dieu ! que faire ? Monsieur Anselme, conseillez-moi.

– J’irai demain à la préfecture de police. J’y connais un chef de bureau, et je suis sûr qu’il ne dépendra pas ! de lui que M^{lle} Marthe ne vous soit rendue.

– Pourvu qu’il ne soit pas trop tard ! Je ferais peut-être bien de vous accompagner.

— Je dirai que je viens de votre part, répondit Anselme, et on m’écouterait comme si c’était vous, soyez-en sûre.

Malgré la fatigue morale et physique qu’ils éprouvaient, Bertrande et le sculpteur ne se sentaient nulle envie de dormir. Ils restèrent plusieurs heures à s’entretenir de leurs inquiétudes mortelles, à faire mille ; suppositions, à se rattraper à quelques espérances, hélass ! bien faibles. Enfin, quand le jour parut, Anselme se retira, non pour se livrer au sommeil, mais pour réléchir à la démarche qu’il allait faire.

Le lendemain de ce jour néfaste pour les deux ouvrières et le pauvre Anselme, le due de Vancouleurs se présentait chez le banquier Suptow, un Allemand disaient les uns, un Américain selon les autres, en tout cas un des plus grands lanceurs d’affaires du moment. Il était à la tête d’une opération gigantesque en train d’aboutir, pour laquelle un journal venait d’être créé et d’immenses réclames insérées à force d’argent dans les grands journaux français et étrangers. Nous voulons parler du chemin de fer transatlantico-pacifique -australien-continental. Cette ligne, partant des États-Unis, passait par Mexico, descendait vers le sud avec un mouvement de lacet, traversait l’isthme de Panama et se dirigeait, avec des embranchements sur les deux Océans, vers le rio de la Plata. Les Andes devaient être trouées comme le mont Ceniz, et de gigantesques viaducs devaient permettre de franchir les grands fleuves de l’Amérique méridionale.

Le capital à souscrire d’abord était d’un demi-milliard, et la première émission d’obligations allait avoir lieu incessamment. Les avantages faits

aux premiers souscripteurs étaient énormes, et M. de Vancouleurs venait pour obtenir deux mille obligations avant l'émission. y

Le duc fut reçu avant d'autres personnes qui attendaient leur tour. Il jétait un des plus forts intéressés dans la maison de banque Suptow, et, à ce titre, toutes les portes s'ouvraient devant lui.

Il trouva le banquier le plan du chemin de fer projeté sous les yeux, mais l'air soucieux et souffrant.

– Eh ! qu'avez-vous donc, mon cher Suptow ? de manda M. de Vancouleurs en s'asseyant d'un air dégagé. Est-ce que vous seriez malade ?

– Non, mais je suis très-fatigué. Cette entreprise colossale de notre chemin de fer ne me laisse pas l'esprit en repos une seule minute. J'y travaille tout le jour, et la nuit j'y rêve. Il me faut voir quantité de gens de toute espèce : ingénieurs, ministres, agents diplomatiques, sans parler de tous les hommes de finances, et je suis sur les dents. Pourvu que mes forces ne me trahissent pas.

– Oh ! vous êtes taillé en hercule, Suptow, et ce qui est une grande fatigue pour un autre n'est qu'un jeu pour vous. Vous avez plus que personne l'aptitude des grandes affaires.

– Pas tant que cela, monsieur le duc, pas tant que cela. Mais, ajouta Suptow, en regardant le duc en face, vous venez sans doute m'apporter votre souscription ?

– Oui, je viens essayer de me rattraper de mes pertes sur les fonds turcs. Si je n'avais pas suivi les conseils de cet imbécile de Groslot, je n'aurais pas perdu là quatre cent mille francs, et j'aurais gagné cette somme en achetant de l'Italien, comme je le voulais.

– Vous eussiez dû me consulter, répondit le banquier d'un ton doctoral. Et combien voulez-vous d'obligations ?

– Deux mille.

– Deux mille !... Comme vous y allez ! Je ne sais si je pourrai.

– Allons donc ! cela ne fait qu'un million, et l'émission est de cinq cents.

– C'est vrai, mais nous avons tant de monde à satisfaire ? Chaque fois qu'une entreprise offrant des garanties comme la nôtre est lancée, les banquiers se réservent mutuellement un certain nombre d'actions ou d'obligations, et, plus l'affaire est bonne, plus ils se montrent exigeants. Il

est vrai que c'est à tour de réciprocity. Mais aujourd'hui je suis réellement débordé de demandes.

– Je ne connais guère tout cela, répondit M. de Vancouleurs. Je vous demande deux mille obligations, et je pense bien que vous ne me les refuserez pas.

– Soit, dit Suptow après avoir posé quelques chiffres sur une feuille de papier, mais à une condition ?

– Laquelle ? demanda le duc.

– C'est que vous figurerez parmi les patrons de l'entreprise.

– Je ne m'en soucie pas, répondit M. de Vancouleurs.

– Vous ne la croyez donc pas bonne ? s'écria le banquier en se redressant avec hauteur.

– Au contraire, puisque je souscris pour un million.

– Eh bien ! alors ?...

Le duc de Vancouleurs réfléchit un moment. Il voyait Suptow prêt à lui refuser ses deux mille obligations et à le renvoyer à la souscription générale comme le premier ou le dernier venu.

– J'accepte, fit-il ; mais alors ce n'est plus deux mille mais quatre mille qu'il me faut en échange de mon nom.

– Vous les aurez, j'en prends l'engagement, dit le banquier avec un sourire béat.

Et il écrivit quelques mots sur son calepin.

Le duc de Vancouleurs, ayant obtenu ce qu'il voulait, prit congé de Suptow, qui était ravi d'avoir à inscrire au nombre des promoteurs de son entreprise un nom aussi honorable et aussi connu que celui du duc de Vancouleurs.

– A propos, dit le duc avant de fermer la porte, ne manquez pas de me faire adresser le journal d'Albert Lozart.

A peine M. de Vancouleurs était-il parti, que Fernande Murciani entra par une petite porte dérobée sous une tenture. On voyait qu'elle connaissait les êtres de l'hôtel.

– Vous ! s'écria le banquier en allant avec empressement au-devant de la jeune femme ; par quel miracle ?

– Je viens vous voir, monsieur, puisque depuis quelques jours vous nie délaissez, dit Fernande en prenant le fauteuil que le duc occupait quelques instants auparavant.

– Ohh ! je ne vous délaisse pas, ma chère Fernande. Je ne vous oublie pas un instant, et ce soir je comptais bien aller vous voir. Mais si vous saviez dans quel tracas je suis, quelles occupations m'accablent !

– Votre grande affaire du Chemin de fer Trasatlantico-Pacifico, etc., etc.!

– Tiens ! vous savez cela ?

– Je suis avec intérêt toutes les grandes entreprises financières et industrielles.

– Quelle idée !.

– Pas si mauvaise pour vous, je pense, puisque c'est elle qui m'amène ?

– Comment cela ?

– Je viens vous demander combien vous me réservez d'obligations ou d'actions dans votre chemin de fer ?

– Vous en voulez donc ?

– Sans doute, et je pense bien que vous ne m'avez pas oubliée.

— Combien vous en faut-il, ma chère Fernande ? demanda le banquier avec un large sourire et en fixant sur la jeune femme un regard ardent.

– Ce que vous voudrez me donner.

– Cinq cents obligations complètement libérées...

– Cela fait deux cent-cinquante mille francs ! Vous êtes généreux, Suptow, et c'est beaucoup peut-être, après le cadeau que vous m'avez fait de mon hôtel. Je ne sais si je dois accepter tout cela.

– Prenez, Fernande, prenez toujours : seulement.

– Ah ! il y a une condition ?

– Non, non ; seulement, aussitôt la souscription close, vendez sans attendre la cote de la Bourse.

– Ah ! s'écria Fernande en regardant le banquier d'un air significatif ; c'est donc comme cela ?

– Je n'ai rien à vous dire de plus, Fernande ; vendez et soyez discrète.

– Quel intérêt aurais-je à ne pas l'être ? répondit Fernande. Je prônerai bien haut votre affaire au contraire, puisque me voilà un de vos principaux actionnaires.

– Ohh ! dit Suptow, je ne veux pas dire que notre affaire soit mauvaise ; au contraire, j’espère bien qu’elle donnera des résultats superbes. Mais suivez toujours mon conseil ; vendez.

Ainsi je vous verrai ce soir ? demanda Fernande dont l’opinion était faite et en changeant de conversation.

– A moins que vous ne me le défendiez.

– Non. J’avais l’intention d’aller à la première d’Aïda, mais je resterai exprès pour vous.

– Que vous êtes bonne, ma Fernande et que je vous aime ! dit le banquier en lui baisant avec ardeur les mains qu’elle lui abandonnait. Tenez, votre visite est pour moi comme un joyeux rayon de soleil. En vous voyant, j’oublie mes ingrates et absorbantes occupations.

– Plaignez-vous, dit la jeune femme en badinant Est-ce qu’il y a des occupations ingrates lorsqu’on gagne des millions comme vous ?

– Des millions, des millions !... répéta Suptow d’un air sauvage. Ah ! je gagne des millions ?.

Puis il ajouta, avec un rire forcé :

– C’est-à-dire que j’en fais gagner aux autres ; mais ils me glissent dans les mains, à moi.

– Ce n’est pas ce qu’on dit pourtant, mon cher Suptow, et vous passez pour un des plus riches capitalistes de l’époque.

– Eh bien ! tant mieux, Fernande, tant mieux...

La jeune femme prit congé du banquier, qui la reconduisit jusqu’à la porte dérobée et lui donna un baiser à travers son voile de dentelle, qu’elle avait tenu constamment baissé. Puis il revint s’asseoir devant son bureau et demeura plongé dans ses pensées, la tête appuyée sur ses mains, oubliant que le salon d’attente était rempli de monde.

Il était tout près de six heures lorsque la voiture qui emportait Marthe partit de la rue Saint-Jacques. Elle n’était pas à deux cents mètres que la femme de chambre s’écria :

– Ah ! mon Dieu ! j’allais faire un oubli.

– Quoi donc ? demanda Marthe.

– Une commission importante de M^{me} la comtesse. Vous contrarierait-il que nous la fassions de suite, mademoiselle ?

- Faut-il aller bien loin ?
- C’est presque sur notre route.

Marthe n’osa refuser, et la femme qui l’accompagnait donna au cocher une adresse rue Bergère. Cette rue était à l’opposé du chemin qu’elles auraient dû suivre pour aller à Meudon.

Mais la jeune fille ne connaissait pas assez Paris pour le savoir. La voiture revint vers la Seine, qu’elle traversa, et mit un temps considérable pour arriver au numéro indiqué de la rue Bergère.

La femme de chambre descendit et disparut sous une grande portecochère. Le temps s’écoulait et Marthe s’impatiait. Enfin, la femme de chambre reparut tout essoufflée.

– C’est toujours lorsqu’on est pressé qu’on éprouve le plus de contre-temps ! dit-elle.

Et elle raconta une histoire pour expliquer pourquoi elle avait été si longtemps.

La voiture roulait toujours doucement, et la nuit, qui arrivait vite, allait bientôt être tout à fait close. Marthe avait bonne envie qu’on la ramenât chez sa tante, mais elle n’osait le demander. D’ailleurs sa compagne lui donnait d’avance d’excellentes raisons pour lui en ôter la pensée.

– Allons toujours à la villa Saint-Jouan, lui disait-elle lorsqu’elle manifestait quelque impatience ; vous verrez la comtesse et ferez connaissance avec elle. Vous lui plairez, j’en suis sûre. S’il est trop tard pour examiner en détail toutes ses dentelles, vous lui demanderez de revenir une autre fois, demain, si vous voulez. Elle y consentira et je viendrai vous prendre de bien meilleure heure. Aussitôt cela convenu, nous remonterons en voiture, et une heure après vous serez chez vous.

Marthe n’avait pas de motif pour suspecter ce que lui disait cette femme. Elle ne fit aucune objection et continua de se laisser emporter.

Cependant la voiture n’était pas revenue sur la rive gauche. Par les rues traversières, elle, avait gagné le faubourg Saint-Martin et avait depuis longtemps dépassé les boulevards extérieurs ; elle roulait dans la campagne, du côté de la plaine des Vertus. Il était plus de huit heures, et elle roulait toujours. On ne voyait plus que rarement passer des voitures venant à

l'encontre, et il n'y avait plus de reverbères depuis une demi-heure. Le quartier semblait très-désert.

Tout à coup la voiture entra dans un chemin de traverse, et peu de temps après une de ses lanternes s'éteignit.

– Mais où allons-nous donc ? demanda Marthe.

– Nous voici bientôt arrivés, répondit la femme de chambre en abaissant la glace.

La voiture se mit au pas. La deuxième lanterne s'éteignit subitement comme la première. L'obscurité était complète.

– J'ai peur, dit Marthe, en se serrant contre sa voisine.

– Peur de quoi, mademoiselle ? Ne suis-je pas avec vous ? Voyez si j'ai peur, moi, répondit celle-ci en affectant de rire.

Ces paroles ne rassurèrent nullement la jeune fille. Elle eut comme un sinistre pressentiment et s'écria d'une voix que la frayeur faisait trembler :

– Qu'on me ramène à Paris.

– Allons, allons, pas d'enfantillage répondit sa compagne d'une voix rude, qu'elle n'avait pas encore eue jusqu'alors. Dans un instant nous sommes rendues.

– Non, non, je ne veux pas aller plus loin. D'ailleurs, à quelle heure de la nuit reviendrais-je : J'aurais bien trop peur.

– Eh bien ! vous coucherez avec la comtesse.

Et la femme de rire.

– Et pendant ce temps-là ma tante serait au comble de l'inquiétude.

Et se penchant par la portière, la jeune fille cria au cocher :

– A Paris, rue Saint-Jacques, n° 215 !

– Mais vous êtes folle de crier ainsi ! dit sa compagne en cherchant à la retirer de la portière. On croirait réellement qu'on vous fait violence.

La voiture roulait toujours, et la terreur de Marthe augmentait de plus en plus. Elle ne savait quel parti prendre.

Tout à coup, la voiture, s'arrêta. Un homme ouvrit la portière, la femme de chambre descendit lestement, et il la remplaça auprès de la pauvre Marthe terrifiée. En même temps, le cocher sautait à bas de son siège pendant qu'un autre prenait sa place, et la voiture repartait aussi rapidement que l'obscurité de la nuit et une route difficile le permettaient.

– Cependant la jeune fille avait retrouvé assez de présence d’esprit pour comprendre qu’elle était victime d’un rapt odieux. Réunissant ce qu’elle avait encore de force, elle se mit à appeler au secours. L’homme qui se trouvait auprès d’elle chercha à la rassurer en lui disant qu’il était au service de la comtesse de Rossenac, qui l’avait envoyé à sa rencontre, précisément parce qu’elle si posait qu’elle pourrait avoir peur, que le coupé n’étant tant qu’à deux places, il avait cru pouvoir prendre celle qu’occupait la femme de chambre, mais que celle-ci était sur le siège auprès du cocher.

– N’ayez donc pas la moindre crainte, *ma chère Marthe*, ajouta-t-il de sa voix la plus douce et la plus persuasive, vous ne courez aucun danger, et avant un petit quart d’heure nous serons à la villa de la comtesse.

Mais la pauvre enfant ne l’écoutait plus. En l’appelant *ma chère Marthe*, l’inconnu venait de se trahir. Comment la connaissait-il ? Qui lui avait appris qu’elle se nommait ainsi ? Ces réflexions traversèrent l’esprit de Marthe comme un jet de lumière et avec la rapidité de l’éclair. Elle se vit, elle, pauvre jeune fille, livrée sans défense à des inconnus qui avaient organisé ce guet-apens pour l’y faire tomber, et se mit à pousser des cris désespérés. Ce que voyant, l’inconnu atteignit un ample foulard et chercha à les étouffer sous une brutale et violente pression. En même temps il la serrait avec force dans le coin de la voiture, de manière à paralyser ses mouvements. La malheureuse Marthe luttait et se débattait en vain sous cette étreinte qui ne respectait ni la pudeur, ni la frayeur de la jeune fille. Elle sentait ses forces s’épuiser. C’en était fait, elle allait perdre tout à fait connaissance, lorsque la voiture s’arrêta court.

– Eh bien ! Thomas !... mais allez donc, allez donc ! cria l’homme de la voiture d’une voix dure et impérieuse.

Ces paroles n’étaient pas achevées que la portière s’ouvrait brusquement, et Marthe, qui s’y était adossée pour repousser son agresseur, eût été précipitée sur la route, si on ne l’eût reçue dans les bras. Au même instant, ce dernier, qui s’élançait pour la saisir, cevait un violent coup de poing ou de canne plombes qui le rejetait tout étourdi au fond de la voiture. Quand il revint à lui, Marthe et celui ou ceux qui lui avaient apporté un secours si inattendu, avaient disparu dans la nuit.

– Es-tu là, Thomas ? demanda l’homme de l’intérieur de la voiture.

– Oui, monsieur.

Comment n’es-tu pas venu à mon secours ?

– Il aurait fallu le pouvoir, monsieur. Je vous ai bien entendu tomber dans le fond de la voiture mais moi-même je venais de recevoir un coup qui m’a presque aveuglé.

– Que veut dire ceci ? murmura le premier avec un terrible juron. Qui peut être venu se mettre ainsi à la traverse de mes projets et porter la main sur moi ? L’imprudent !

Puis, élevant la voix, il ajouta en s’adressant au cocher :

– Peux-tu nous conduire encore ?

– Je vais essayer, monsieur, bien que je n’y voie guère, répondit celui-ci descendu de son siège pour ramasser ses guides qu’on lui avait violemment arrachées des mains.

– Eh bien ! à Paris, fit l’inconnu.

Deux minutes après la voiture reprenait sa course, abandonnant Marthe à son sort.

Le directeur du journal financier *le Moniteur général des grandes entreprises financières et industrielles étrangères* était un homme de quarante-cinq à cinquante ans. Il était grand et mince. Ses traits énergiques et beaux encore, mais durs, son front large et le derrière de la tête développé annonçaient de l’intelligence, une volonté de fer et un esprit calculateur. Ses grands yeux noirs, fatigués et enfoncés dans l’orbite, brillaient d’un feu sombre avec des lueurs fauves comme le regard du tigre. Rien de plus frappant que cette figure où les passions les plus violentes et les plus contraires avaient creusé d’ineffaçables sillons, où les sentiments les plus opposés se faisaient voir. Le bien et le mal semblaient s’y disputer la place. La franchise et la loyauté s’y mêlaient à l’astuce, à la ruse, presque à la bassesse. Pour en arriver à ses fins, on sentait que cet homme ne devait reculer devant rien, que dans les choses ordinaires de la vie il avait assez d’habileté pour éviter de se compromettre, de même que, dans les grandes circonstances, il était capable de sauter à pieds joints pardessus toutes les considérations.

Mais, de toutes les passions qui remplissaient le cœur du directeur du *Moniteur général*, la plus violente sans contredit était celle des femmes. Nul

cependant n'avait eu plus de succès que lui auprès d'elles, surtout dans un certain monde ; aucun ne pouvait présenter une liste aussi complète, aussi longue, des beautés faciles qu'il avait entraînées dans son orbite.

Une femme, peut-être la seule, avait reçu avec un dédain plein de mépris les avances de cet homme audacieux. Malgré une persévérance, que l'insuccès rendait de l'obstination, malgré son incontestable habileté, il n'avait pu s'en faire écouter ; cette femme, c'était Fernande Murciani. Il y avait de la haine dans le sentiment qu'il lui inspirait. Et lui-même avait été longtemps partagé entre ce dernier sentiment et la passion la plus irrésistible. Mais depuis quelque temps, soit enfin découragement de sa part, soit que sa passion fût émoussée, soit que d'autres visées occupassent son esprit, il avait cessé ou interrompu ses poursuites.

Du reste, le directeur du *Moniteur général* était grand et généreux. Il savait récompenser largement les services qu'on lui rendait.

Nul n'avait plus d'habileté pour amorcer les actionnaires et pour faire affluer les capitaux récalcitrants à la caisse du banquier. Plusieurs grandes opérations, préconisées par lui, avaient donné des résultats magnifiques ; d'autres avaient échoué d'une manière désastreuse. On avait gardé le souvenir des bonnes ; les secondes étaient tombées dans l'oubli, et le nom et le patronage du directeur s'étaient attachés à la réussite seule.

Tel était Albert Lozart, l'ancien reporter, celui qui seize ans auparavant avait tué Charles Marot, le premier amant de Fernande Murciani.

Dans une grande pièce encombrée de journaux, de livres, la plupart seulement brochés et dont les feuillets n'étaient pas tous coupés, et où s'étalait sur le lambris une grande carte de l'Amérique centrale sur laquelle étaient tracées des lignes coloriées, Albert Lozart, assis devant un grand bureau d'acajou, rédigeait un article-réclame à sensation en faveur du chemin de fer Transatlantico-pacifique-australien-continental. Il paraissait souffrant et avait un large bandeau sur le front que dissimulait mal une calotte grecque en velours rouge.

Tout à coup on gratta à une petite porte de la pièce. Il laissa voir un mouvement d'impatience d'être ainsi dérangé. Il alla ouvrir néanmoins. M^{me} Marnichon entra d'un pas délibéré et s'assit sans plus de façon dans le fauteuil le plus rapproché du directeur. Elle était mise avec assez de goût.

– Eh bien ? dit-elle en manière d’interrogation à Lozart, qui revenait de pousser le verrou à la porte principale.

– Le coup est manqué, mais celui que j’ai reçu ne l’était pas, répondit-il.

– Mais la jeune fille n’est pas rentrée.

– C’est possible. En tout cas, ce n’est pas moi qui l’en ai empêchée.

– Pourtant je l’ai vue partir en voiture avec Zélie.

– Eh ! parbleu, elle y était bien aussi avec Zélie 1

– Eh bien ! alors ?

– Voici ce qui s’est passé.

Et Albert Lozart, raconta ce que l’on sait déjà.

– Mais pourquoi n’avoir pas laissé Zélie la conduire elle-même au pavillon ? C’est votre présence qui a tout gâté. Marthe vous aura reconnu.

– C’est impossible ! j’avais mis une longue barbe noire qui me rendait méconnaissable ; d’ailleurs les lanternes de la voiture étaient éteintes et la nuit était complète. Je ne voulais pas que Zélie ni son mari sussent où je conduisais la jeune fille. Je me défie de tout le monde.

– C’est pour ça que vous mettiez une personne de plus, Thomas, dans la confidence.

– Oh ! pour celui-là, j’en suis sûr.

– Après ?...

– Je pouvais empêcher Marthe de sauter de voiture ; mais je ne pouvais empêcher ses cris.

– C’était bien à penser que se voyant tombée dans un piège elle appellerait au secours. Vous n’y avez pas songé, vous ?

– Oh ! que si. Mais il n’y a pas loin de l’endroit où Zélie est descendue au pavillon, et la route est tout à fait solitaire. J’étais persuadé que nous ne rencontrerions personne.

– Et le contraire est arrivé, vous voyez bien.

– Précisément.

– Ainsi, vous ne savez pas ce qu’est devenue Marthe ?

– Non. Sans doute que son mystérieux protecteur l’a emmenée quelque part, puisque vous dites qu’elle n’est pas rentrée. C’est bien cela qui me préoccupe le plus, répondit Lozart en fronçant le sourcil.

– Oui ! oui, voilà que vous allez devenir jaloux, à présent ! répondit la Marnichon. Ce qui me préoccupe le plus, moi, c'est comment cette affaire se terminera. Si l'homme qui est venu inopinément au secours de Marthe est un honnête garçon, il ne va pas laisser les choses dans cet état. Il aura reconduit Marthe chez elle, et à cette heure une plainte est peut-être déposée, et nous voilà tous compromis.

– Pour cela il faudrait que la police débrouillât l'affaire et nous découvrit. Personne de nous tous n'a intérêt à parler, je suppose.

– Si au contraire c'est un homme. un homme omme j'en connais, continua la Marnichon, alors il aut faire le deuil de la charmante Marthe, mon cher ; elle est perdue pour vous.

– Oh ! ne me dites pas cela, Léopoldinene ! s'écria le directeur en pâlisant.

– Ah ça ! c'est donc sérieux, cette fois ? demanda Mme Marnichon en baissant la voix et avec un sourire moqueur.

– Ouiui ! jamais je ne m'étais senti mordu comme aujourd'hui !!

– Et la belle Fernande Murciani, vous y renoncez donc ?

– Je ne renonce jamais à une femme qui me plaît et que je n'ai pas possédée.

– Même quand vous en aimez une autre ?.

– Même quand j'en aime une autre, répondit Lozart.

– Quel homme vous faites ! s'écria la Marnichon. ;

– Vois-tu, entre Fernande et moi il y a un événement terrible. Eh bien 1 cet événement au lieu de m'éloigner, m'attire vers cette femme. Je ne l'aime pas, je la déteste, je la hais ; mais j'aurais une volupté sauvage à la posséder.

– Pour les femmes, Albert, vous êtes un vrai démon, dit M^{me} Marnichon en regardant le directeur presque avec admiration.

– – Mais autant j'aurais de volupté à la posséder, autant j'aurais de plaisir féroce à la briser ensuite, ajouta Lozart.

– Si elle ne prenait pas d'empire sur vous comme elle en a pris sur le banquier Suptow, qu'elle tient pieds et poings liés à sa suite.

– Suptow fait des folies pour elle, et il n'est pas son amant en titre, l'imbécile !... répondit Lozart avec un haussement d'épaules.

– Comme vous en feriez pour Marthe si elle devenait votre maîtresse, répondit la Marnichon avec une nuance de dépit.

– Je ne dis pas non ; mais, du moins, moi seul aurais des droits sur sa charmante personne.

– Eh ! qui sait ? murmura la première. Puis elle ajouta : Mais quel est donc celui qui entretient Fernande si magnifiquement et qu'elle trompe avec le banquier sans qu'il s'en aperçoive ?

– Un haut personnage, dit-on, qui s'entoure d'un mystère si profond que personne n'a pu le pénétrer encore, répondit le directeur.

– Et vous n'avez jamais cherché à savoir quel est ce personnage ?

– – A quoi bon me casser la tête de cela avant de tenir la belle Fernande dans mes griffes ? J'ai bien d'autres affaires que de perdre mon temps à découvrir une chose qui m'importe fort peu, au fond.

– Ah ! s'il s'agissait de Marthe, ce serait bien différent, n'est-ce pas ? fit la Marnichon d'un ton indéfinissable.

– Quand Marthe m'appartiendra, si elle s'avisait de me tromper, je tuerais celui qui me la rendrait infidèle, répondit Albert Lozart avec un regard et une expression terribles.

– Oh ! tu n'a jamais été jaloux de moi à ce point ! s'écria-t-elle avec une familiarité qu'elle avait évitée jusque-là.

– Est-ce qu'on est jaloux d'une femme comme toi ? fit le directeur d'un ton de mépris.

A cette injure inutile, la Marnichon n'eut qu'un froncement de sourcils, mais son regard devint étrange.

– C'est vrai, répondit-elle en faisant un visible effort pour se contenir. C'est pour cela que j'ai préféré, non pas une rupture complète, mais une transaction raisonnable plutôt que de continuer des relations au risque d'une guerre continuelle entre nous. Seulement, poursuivit-elle en pinçant les lèvres, tu ne me paies pas régulièrement ma pension. Tu manies de bien grosses sommes... en chiffres, Albert ; mais je ne crois pas que ta caisse soit aussi bien garnie que ton papier est couvert de chiffres. Quant à moi, je n'ai plus le sou, et je venais te demander la somme convenue.

– Mais le coup n'a pas réussi observa Lozart.

– Ce n'est pas par ma faute, mais par la tienne. Et maintenant il me faut de l'argent.

La Marnichon prononça ces dernières paroles d'un air sec et si résolu que le directeur entrevit une scène scandaleuse peut-être. Il ouvrit un tiroir de son bureau et prit un billet de banque de cinq cents francs qu'il lui présenta.

– Ce n'est pas cela, fit Léopoldine sans le prendre.

– Je ne suis pas riche aujourd'hui, ma chère, observa Albert Lozart d'un ton dégagé.

Ça m'est égal, dit l'impassible femme.

Lozart prit un deuxième billet de cinq cents francs et le joignit au premier.

– Ce n'est pas encore cela.

– Eh ! que te faut-il donc ? demanda le premier impatienté.

– Les dix mille francs convenus, répondit la Marnichon.

– Je ne les ai pas.

– Suptow n'est-il pas là ? Votre grande affaire ne marche donc pas ?

– A merveille, au contraire, et, bien que la souscription ne soit pas ouverte, les demandes abondent de tous côtés : mais on ne verse pas encore. Écoute, Léopoldine, tu es bonne fille, je vais te donner deux mille cinq cents francs. C'est tout ce que je puis faire en ce moment.

Et Lozart ajouta trois autres billets de cinq cents francs aux deux premiers.

– Et Zélie, maintenant ? fit la Marnichon toujours immobile.

– Eh bien ! donne-lui un de ces billets, répondit le directeur.

– Allons donc ! ceci est pour moi. La part de Zélie, ou je te l'envoie !

– Ah ! tu ne voudrais pas me faire connaître de ces gens pour qu'ils me fissent chanter plus tard !.

– Je jure que je te l'adresse, répondit Léopoldine toujours impassible.

– Ah ! gredine ! murmura Lozart en s'exécutant.

La Marnichon se décida à prendre les six billets de cinq cents francs.

– Ecoute, Albert, dit-elle, si tu veux satisfaire tes passions en grand seigneur, il faut savoir agir et payer en grand seigneur. Tiens-tu toujours à Marthe ?

– Plus que jamais, répondit Lozart. Les obstacles que je rencontre sont pour la passion qu'elle m'inspire comme de l'huile sur le feu.

– Eh ! bien, le succès est aux patients. Je crois, comme toi, que personne de tous ceux qui ont trempé dans cette affaire ne parlera ; chacun a trop d'intérêt à se taire. Attendons les nouvelles. Je continuerai mes visites chez Bertrande pour me tenir au courant de tout, et dès que je saurai quelque chose d'intéressant je t'en rendrai compte ; nous aviserons alors. Mais, crois-moi, laisse-moi dresser notre nouveau plan, et sois persuadé que si Marthe doit t'appartenir elle t'appartiendra.

Après ces paroles, l'ignoble femme prit congé du directeur du *Moniteur général*. En rentrant, elle passa chez Bertrande. Marthe n'était pas revenue, et sa tante était au lit en proie à une fièvre violente. Anselme Granger, après avoir été chercher un médecin, qui ne venait pas, était allé à la préfecture de police.

M. Guérin, ainsi se nommait le chef de bureau dont avait parlé le sculpteur, venait de renvoyer plusieurs agents supérieurs et inspecteurs de police, dont il avait reçu le rapport, et lisait, en le retournant dans tous les sens, un papier maculé de sang et de boue, lorsque son planton lui remit une carte.

– Tiens ! s'écria-t-il d'un air de surprise en lisant le nom écrit sur la carte ; Anselme Granger !... Qui diable peut l'amener ici ? – Faites entrer, ajouta-t-il en s'adressant au planton.

Le sculpteur était très-changé par une seule nuit d'insomnie. Il avait les yeux fatigués et fiévreux, le teint très-pâle.

– Charmé de vous voir, mon cher Granger, lui dit le chef de bureau en se levant à demi et en tendant la main au sculpteur. Veuillez donc vous asseoir.

Anselme prit machinalement le fauteuil de cuir vert que lui indiquait M. Guérin et garda le silence. Il éprouvait un certain embarras à faire sa déclaration, comme une sorte de regret d'avoir à prononcer le nom de Marthe.

– Vous avez quelque chose à me demander ? dit M. Guérin après avoir échangé quelques phrases insignifiantes pour lesquelles le sculpteur n'était sans doute pas venu le déranger.

– Oui, répondit celui-ci en surmontant enfin sa timidité.

Et il raconta ce que le lecteur sait déjà : la disparition de la jeune fille et les circonstances qui l'avaient accompagnée.

– C'est une jeune fille sage et pas coquette ? dit le chef de bureau lorsqu'il eut fini.

– C'est l'âme la plus pure et la plus chaste qui existe, répondit le sculpteur avec feu.

– Est-elle jolie ?

– Une véritable tête de Greuse.

M. Guérin sourit imperceptiblement à cette comparaison un peu exagérée sans doute.

– Venait-il des hommes chez sa tante.

– Personne, si ce n'est moi.

– Et des femmes ?

– Peu. Une seule y venait plus assidûment que les autres.

– Comment se nomme-t-elle ?

– Mme Marnichon.

Le chef de bureau écrivit.

– Quel âge ?

– Quarante ans environ.

– Que fait-elle ?

– Rien.

– Elle a donc de la fortune ?

– Je ne sais pas ; mais c'est probable, puisqu'elle ne travaille pas et qu'elle paraît ne manquer de rien.

– Comment Bertrande l'a-t-elle connue ?

– Simplement comme voisine, répondit Anselme étonné de l'insistance que mettait M. Guérin à le questionner au sujet d'une personne qui lui paraissait n'avoir aucun intérêt à la disparition de Marthe.

– Cela me paraît bien un enlèvement, mais sans violence jusqu'ici. Comme il s'agit d'une mineure, nous allons ouvrir une enquête. Retournez à vos occupations, mon cher Anselme, ajouta-t-il, après avoir parcouru le papier sur lequel il avait écrit les réponses du sculpteur. Armez-vous de courage, prenez patience et tâchez de rassurer Bertrande Gossieux. Je vais faire tout ce qui dépend de moi pour retrouver les traces de votre protégée.

M. Guérin tendit de nouveau la main au sculpteur, qui comprit que l'audience était terminée et se retira.

– Comme il l'aime, le pauvre garçon ! murmura le chef de bureau après son départ.

Puis il sonna son planton.

– Malrut et Gloret sont-ils de service ? demanda-t-il. Assurez-vous-en, et s'ils sont ici envoyez-les moi.

Le planton sortit. Quelques minutes après, deux hommes habillés en bourgeois entrèrent.

– Une jeune fille, grande, blonde, de seize ans, très-jolie et très-sage, est partie hier au soir, vers six heures, du n° 215 de la rue Saint-Jacques. Elle était dans une voiture avec une autre femme qui était venue la chercher et l'emmenait à Meudon, à l'hôtel Saint-Jouan, qui n'existe pas, là, du moins, pour parler à une comtesse de Hossenac, qui n'existe probablement pas non plus, laquelle devait lui faire voir des dentelles à réparer. Cette jeune fille, n'a pas reparu. Ceci me fait tout l'effet d'un rapt. Occupez-vous de cela, Malrut.

– Avenue de Meudon, ce n'est pas de ce côté-là qu'il faudra chercher, observa l'agent.

– Non, mais il est probable que jusqu'à la nuit la voiture aura pris cette direction, répliqua le chef de bureau. Quant à vous, Gloret, vous aurez à surveiller une certaine dame Marnichon qui demeure dans la maison qu'habitait la jeune fille avec sa vieille tante, Bertrande Gossieux. Cette Marnichon s'était liée avec les deux femmes. A propos, la jeune fille s'appelle Marthe.

Malrut et Gloret, après s'être entretenus quelques instants avec le chef de bureau de la manière dont ils allaient faire leur enquête et avoir reçu ses conseils, se retirèrent.

– Marnichon murmura M. Guérin en cherchant dans ses souvenirs ; Marnichon, ce nom ne m'est pas inconnu.

Il écrivit quelques mots sur un morceau de papier et sonna encore son planton :

– Bureau des mœurs ; demandez ce renseignement, lui dit-il.

Un peu plus tard, on renvoyait à M. Guérin son carré de papier, avec les mots suivants :

« Victoire Marnichon, né à Mantes le 1^{er} mai 1835, dite Léopoldine, ancienne fille publique retirée. »

– Oh 1 oh ! dit M. Guérin après avoir lu !

Deux jours après, Malrut et Cloret venaient rendre compte de leurs démarches. Malgré une habileté incontestable et un flair extraordinaire, le premier n'avait rien découvert, n'avait pu obtenir aucun renseignement utile. Il avait parcouru Meudon et les environs pour l'acquit de sa conscience ; mais il n'avait pu que corroborer ce qu'avait dit Anselme, que la villa Saint-Jouan et la comtesse de Rossenac y étaient totalement inconnues.

Gloret n'avait été guère plus heureux. Il avait filé M^{me} Marnichon. Dans la soirée elle avait reçu une lettre dont l'adresse était d'une mauvaise écriture de femme. Elle était sortie peu d'instant après, avait pris un fiacre au passage et s'était fait conduire rue Rambuteau. Après avoir payé, elle avait longé le trottoir au moins deux cents pas et était entrée dans une maison où il y avait beaucoup d'allées et venues.

Gloret s'était informé auprès du concierge de la personne qu'avait demandée Mme Marnichon.

– Elle n'a rien demandé du tout, répondit le concierge.

– Vous laissez donc pénétrer tout le monde chez vous sans savoir où l'on va ? observa Gloret.

– Ah ! mais non ; je sais où vont ceux qui prennent l'escalier. Quant aux autres, je ne m'en occupe pas. La cour, que vous voyez, communique à deux rues. Les personnes qui le savent en profitent pour raccourcir leur chemin.

« Et moi qui l'ignorais, murmura Gloret en s'en allant l'oreille basse. J'aurais dû m'en douter. J'ai été refait comme un débutant. Mais j'ai appris deux choses pourtant : la première, c'est que la personne qu'est allée voir la Marnichon demeure dans le quartier ; la seconde, c'est qu'elle a intérêt à ce qu'on ne sache pas chez qui elle va, puisqu'elle ne descend pas de voiture à sa porte. Elle a la première manche, à moi les autres, j'espère. »

– Malrut, continuez votre enquête d'un autre côté, puisqu'elle a été infructueuse dans les quartiers que vous avez parcourus ; et vous, Gloret, il faut absolument que vous découvriez où s'est rendue la femme Marnichon après la réception de la lettre.

« J'ai idée qu'il doit y avoir quelque corrélation entre cette visite et l'affaire qui nous occupe, dit M. Guérin après avoir entendu le rapport des deux agents et leur avoir demandé d'autres explications qu'il est inutile de reproduire ici.

L'audience finit là.

Le jeune marquis Gaston de Cambrée revenait à cheval du château de Grosvillers où il avait été voir un de ses amis, le duc de Marfeuil, dangereusement atteint d'une fluxion de poitrine. Il s'était attardé beaucoup, parce que, avant de partir, il avait voulu connaître l'opinion du docteur, qui devait revenir, sur la gravité du mal.

Gaston suivait une chaussée nouvellement tracée à travers les terres, qui conduisait à la grande roule de Strasbourg. Il avait pris ce chemin, très-désert à cette heure, parce qu'il abrégait notablement la distance. Il n'avait que sa cravache à pomme d'argent ciselée, qui ne pouvait être une arme bien dangereuse. La nuit était obscure, et il avait mis son cheval au pas, se livrant à l'instinct de l'animal pour le conduire dans ce chemin difficile.

Il s'en allait ainsi, insouciant et sifflant doucement une fanfare de chasse, lorsqu'il vit venir de loin une voiture munie de ses deux lanternes. Une voiture dans ce chemin raboteux et à pareille heure pouvait paraître étrange. C'est l'impression qu'éprouva Gaston. Cependant, ceux qui l'occupaient pouvaient aussi avoir voulu, comme lui, abréger leur route. Il ne s'y arrêta pas. Mais bientôt les deux lanternes s'éteignirent l'une après l'autre. Il n'y avait pas d'habitations sur ce chemin, auquel aucune voie transversale ne venait, d'ailleurs, aboutir. Gaston le savait. L'extinction de la deuxième lanterne l'étonna. Il s'arrêta et prêta l'oreille. La voiture approchait lentement, puis elle s'arrêta une minute à peine pour reprendre sa course, en même temps qu'une autre voiture, qui l'attendait sans doute, aussi sans lanternes, sembla rebrousser chemin. Tout cela avait quelque chose de louche qui intriguait fort le jeune marquis. Rangé sur le bord du chemin, il attendit, immobile comme une statue équestre, que la voiture l'eût dépassé

pour continuer sa route. Au moment où elle n'était plus qu'à une petite distance, il entendit des cris perçants, puis étouffés, les cris d'une femme qui appelait au secours..

Gaston comprit de suite qu'il s'agissait d'un acte de violence, qu'une femme était en danger, qu'elle se défendait. Mettre son cheval en travers du chemin pour barrer le passage, couper la figure du cocher d'un rude coup de cravache, lui arracher les guides des mains, s'élancer à terre, ouvrir la portière, recevoir une femme dans ses bras et envoyer, d'un formidable coup de poing, rouler dans le fond de la voiture l'homme qui essayait de la retenir, – tout cela fut l'affaire d'un instant et exécuté, de la part du jeune marquis, avec une audace et un sang-froid remarquables.

Ensuite il passa le bras dans la bride de son cheval, et, portant la jeune femme inanimée dans ses bras il s'enfonça dans l'obscurité.

Peu d'instant après, Gaston entendait le roulement de la voiture qui continuait sa route. Il n'avait plus rien à craindre de ce côté. Il continua d'avancer, espérant avoir assez de forces pour atteindre la grande route de Saint-Denis, où il trouverait de l'aide. Mais elles ne tardèrent pas à s'épuiser, et il demeura convaincu qu'avec son fardeau il lui serait impossible d'y parvenir. Rien de plus lourd qu'un corps inerte et sans mouvement. Il arriva heureusement à une place où on avait ouvert une tranchée dans un petit monticule pour y faire passer le chemin. Il monta sur le bord tout en conduisant son cheval dans le chemin. Lorsqu'il fut à un endroit convenable, il déposa son fardeau, enfourcha sa monture, et, une fois bien installé, il reprit la jeune femme et l'assit devant lui du mieux possible,

Malgré ce surcroît de charge, le cheval fit au pas le reste de la route assez lestement et sortit du sinistre chemin. La jeune femme ne reprenait pas ses sens ; mais aux battements de son cœur, Gaston était rassuré sur sa vie. Il cherchait dans l'obscurité une maison où il pût compter sur quelque secours, la plupart de celles qu'il entrevoyait dans la nuit n'étaient que de misérables cahutes dont l'aspect n'avait rien d'engageant. A la fin, il avisa un bâtiment plus considérable, au rez-de-chaussée duquel on voyait de la lumière. Au-dessus de la porte, accrochée à une potence, une lanterne carrée, mal éclairée, se balançait au vent. Sur le verre jauni on lisait avec

peine les mots suivants écrits en noir : *Hôtel* des trois Pigeons. En face, sur le côté de la route, était une voiture attelée, dont le cheval battait le pavé d'impatience. Gaston s'approcha et frappa à la porte de la poignée de sa cravache. L'aubergiste parut. Il lui exposa la position où il se trouvait et le pria de l'aider à transporter la jeune femme dans la maison. L'aubergiste y consentit.

Deux personnes, un homme et une femme, étaient attablées, ayant chacune un bol de vin chaud devant elle. A la vue de la jeune femme inanimée, un geste de surprise leur échappa, auquel, dans sa préoccupation, Gaston ne fit nulle attention. D'ailleurs, à part l'inquiétude que lui causait cette syncope prolongée, il était comme subjugué par la beauté extraordinaire de celle qu'il venait d'arracher à un danger extrême. Cependant il se remit bientôt. La femme de l'aubergiste vint à son secours. Marthe – car c'était elle que Gaston de Cambrée avait arrachée des mains de son ravisseur, le lecteur l'a déjà deviné – fut d'abord assise dans un grand fauteuil de paille qu'on était allé chercher. On dégraffa sa robe et son corsage, on lui jeta de l'eau mêlée de vinaigre au visage, l'aubergiste lui frappa dans les mains, rien n'y fit. Marthe, pâle comme une morte, ne donnait aucun signe de vie que les battements précipités de son cœur. C'était plutôt une crise nerveuse qui par sa violence même, produisait cet état de prostration complète, qu'une syncope ordinaire.

Gaston était fort inquiet et voulait envoyer chercher un médecin, car il lui répugnait d'abandonner cette charmante jeune fille aux mains d'inconnus. Mais l'aubergiste lui dit qu'il faudrait aller jusqu'à Saint-Denis et qu'il était fort douteux qu'on en trouvât un, qui voulut se déranger à une heure aussi avancée. Alors il songea à emprunter la voiture qu'il avait vue devant la maison pour transporter Marthe à Paris ou au moins jusqu'à Saint-Denis. Mais Thérèse, la femme de l'aubergiste, lui apprit que, pendant qu'il prodiguait ses soins à la jeune fille, les deux personnes, qui étaient dans la salle à son arrivée venaient de partir en toute hâte dans cette voiture qui leur appartenait.

L'auberge était pauvre. Ceux qui l'habitaient disaient qu'ils n'avaient qu'un méchant lit et ne s'empressaient pas de l'offrir. L'aubergiste et sa femme, fort intrigués de cette aventure, dont Gaston ne pouvait pas leur

donner d'explications plus complètes, paraissaient inquiets. Ils craignaient de se trouver engagés dans quelque méchante affaire. Gaston était fort perplexe. Il craignait à la fin que l'état de Marthe, en se prolongeant, n'eut un résultat fatal. Le mauvais vouloir de l'aubergiste, poussé en arrière par sa femme, était évident. A tout ce qu'il lui demandait, il répondait qu'il ne savait pas, qu'il n'avait rien, ou qu'il ne pouvait pas. La pensée vint au jeune homme d'atteindre son porte-monnaie et de faire briller quelques pièces d'or aux yeux de ses hôtes.

Alors tout changea. Trouillat, l'aubergiste, se rappela qu'il y avait, sur le derrière, une chambre à un lit dont il pouvait disposer, et Thérèse, sa femme, qu'elle avait un flacon de sels oublié par une dame qui était venue, l'été précédant, chercher dans l'auberge un abri contre un violent orage.

Le lit fut garni à la hâte de gros drap de toile écrue, et Marthe, déshabillée par Thérèse, y fut couchée avec précaution. Gaston lui fit respirer le flacon de sels en même temps que, à défaut d'autre cordial, il lui faisait avaler quelques gouttes d'eau-de-vie. Les sels, le cordial, mais surtout la fraîcheur des draps produisirent une réaction salutaire. La respiration revint faible et entrecoupée d'abord, bientôt plus forte et plus régulière. La malade proféra quelques paroles, quelques phrases tronquées.

– Laissez-moi !... Au secours !... au secours !... Ah ! misérables, vous m'étouffez !... Et dans son délire elle faisait le geste de repousser Gaston.

Trouillat et Thérèse se regardaient d'un air significatif. tandis que Gaston se sentait de plus en plus embarrassé. Allait-il, pour prix de sa bonne action, être la victime d'une fatale erreur, et cette jeune fille qu'il venait de sauver allait-elle faire peser sur lui d'odieux soupçons ? Il savait bien qu'il pourrait se disculper facilement ; mais, en attendant, dans quel ennui il pouvait se trouver ! Il essaya, de sa voix la plus douce et la plus persuasive, de faire rentrer le calme et l'ordre dans les idées de la pauvre enfant, de rasséréner son esprit, de rappeler ses souvenirs. Mais que pouvait-il lui dire ? Elle lui était aussi inconnue qu'il l'était lui-même pour elle. Il ne pouvait lui parler ni de ses parents qu'elle allait revoir, ni de ses amis, ni de sa vie, ni de ses habitudes qu'il ne connaissait pas ; aussi tout ce qu'il put dire fût inutile. D'ailleurs, elle était en proie à un transport au cerveau d'une violence

extrême. Elle délirait, tordait les bras et les jambes comme si elle éprouvait d'atroces douleurs.

Gaston n'y tint plus. Ce spectacle l'affectait au-dessus de ses forces. Il recommanda la jeune fille à l'aubergiste et à sa femme et leur remit quelques pièces d'or pour les décider à la garder et à la soigner de leur mieux pendant qu'il allait chercher du secours. Puis il monta à cheval et partit.

Dès six heures du matin, il revenait en voiture, ramenant avec lui le docteur Milet, un médecin des plus connus. Ils apportaient, outre quelques médicaments, plusieurs objets qui pouvaient être nécessaires à la malade.

Le docteur Milet reconnut de suite que le cas était très-grave. C'était une méningite aiguë, maladie souvent mortelle. Il ordonna le repos le plus absolu et un traitement compliqué. Il remonta en voiture en disant qu'il allait se procurer une garde expérimentée, indispensable dans la circonstance, et qu'il reviendrait dans la journée avec elle.

Gaston s'installa au chevet de la jeune fille, la veilla avec la plus attentive sollicitude, lui faisant prendre, en attendant le retour du médecin, une potion calmante toutes les demi-heures, et lui remplaçant toutes les cinq minutes une compresse d'eau fraîche sur le front.

Marthe était tombée dans une sorte de somnolence. Le délire continuait toujours, mais ses mouvements convulsifs avaient cessé. Son regard était vague, elle n'adressait plus de reproches à Gaston.

L'aubergiste et sa femme avaient consenti, moyennant une somme assez ronde, à céder la chambre du fond. Ils avaient mis des rideaux blancs à l'unique fenêtre et s'étaient procuré dans le voisinage quelques meubles indispensables dont ils manquaient. En somme, c'était une bonne aubaine qui leur arrivait là. Ils étaient devenus bons et empressés, de durs et âpres qu'ils s'étaient montrés d'abord. L'on fait souvent de ces métamorphoses-là avec de l'or.

L'auberge des Trois-Pigeons était peu fréquentée. Quelques rouliers ou cochers s'y arrêtaient seuls pour se rafraîchir et faire reposer leurs chevaux. Quand ils faisaient du bruit ou parlaient trop haut, Trouillat leur disait qu'il y avait dans la pièce à côté une jeune fille en danger de mort, et aussitôt ils cessaient.

Gaston de Cambrée était dans un grand embarras. Il ne regrettait pas toutefois l'étrange aventure qui lui avait confié le sort d'une jeune fille complètement inconnue, et dont l'état ne lui permettait pas de donner le moindre renseignement qui pût faire retrouver sa famille. Un intérêt extraordinaire l'attachait déjà à cette pauvre enfant, dont il se voyait l'unique soutien.

Il se fit préparer un modeste repas par Thérèse, dont les talents culinaires étaient loin d'être remarquables, et s'attabla, lui, le jeune marquis de Cambrée, l'un des premiers parmi les jeunes gens élégants et distingués de l'époque, à une table de pauvre auberge, une bouteille de vin bleu devant lui.

Dans l'après-midi, le médecin revint avec une garde. Il apportait des médicaments et de la glace dans un récipient disposé à cet effet. L'état de la malade n'avait pas empiré ; c'était déjà beaucoup. Le docteur Milet procéda aussitôt à une application de glace sur la tête de la pauvre Marthe, ce qui lui produisit l'effet d'un fer brûlant. Mais bientôt une réaction heureuse suivit, et elle put supporter, sans trop de souffrance les applications successives de glace.

Lorsqu'il partit pour Paris, ramenant avec lui Gaston, qui avait quelques dispositions à prendre avant de venir s'installer, soit dans l'auberge, soit dans le voisinage, ainsi qu'il en avait l'intention, pour surveiller plus efficacement le traitement de la malade, le médecin put lui donner l'assurance qu'aucun accident n'était imminent.

Cependant, les heures et les jours passaient dans une angoisse mortelle pour Bertrande et Anselme. Le sculpteur avait quitté son atelier et s'était mis aussi en campagne à la recherche de Marthe. Mais que pouvait un franc et loyal garçon, quelque intelligent qu'il fût d'ailleurs, là où deux habiles agents de la police de sûreté ne réussissaient pas ?.

L'inquiétude extrême et la tension d'esprit de Bertrande avaient produit ce que ni les remèdes, ni les soins dévoués de Marthe n'avaient pu faire : la guérison momentanée de ses rhumatismes. En revanche, elle avait la fièvre, ce qui ne l'empêchait pas d'aller et de venir, mais lui rendait tout travail sédentaire impossible. Elle attendait avec une impatience fébrile le retour d'Anselme, espérant toujours qu'il allait lui apporter quelque bonne

nouvelle ; mais hélas ! le pauvre garçon était rentré déjà deux fois, accablé de fatigue et de tristesse, mais non découragé, sans rien lui apprendre.

Avant d'être reçu familièrement chez Bertrande, Anselme l'avait souvent rencontrée avec Marthe, soit dans la rue, soit dans l'escalier, et s'était borné à leur tirer poliment son chapeau. Il n'avait point osé se présenter chez elles ; il n'avait d'ailleurs aucun prétexte pour cela. Il aurait bien voulu leur parler cependant, mais une timidité singulière le retenait, et il n'avait pas pu prendre sur lui de leur adresser la parole.

Le hasard, ce protecteur des amoureux, était venu à son aide. Un soir, avant que M^{me} Marnichon n'habitât la maison, Marthe était venue frapper à sa porte. Sa tante était extrêmement souffrante. Le médecin avait rédigé une ordonnance assez compliquée, et la jeune fille n'osait pas laisser la malade seule pendant qu'elle irait chercher les remèdes.

– Ne vous dérangez pas, madememoiselle, avait répondu le sculpteur avec le plus vif empressement ; donnez-moi l'ordonnance, et je vais faire votre commission.

Marthe accepta avec reconnaissance.

Quelques instants après, Anselme était de retour.

Dès la première fois que le sculpteur avait vu Marthe, il s'était senti attiré vers elle par cette attraction mystérieuse qui commence les amours profondes et durables. Il la connaissait à peine, que déjà elle remplissait sa pensée ; et lorsqu'il lui eut parlé, qu'il eut entendu sa voix harmonieuse et douce, qu'il eut admiré la chaste limpidité de son regard, il l'aima de l'affection la plus tendre et la plus respectueuse. Sa manière de se conduire avec elle fut d'une discrétion et d'une délicatesse admirables. Il ne chercha pas à étouffer le sentiment qui grandissait dans son cœur, il n'avait aucune raison pour cela, mais à le cacher, pour ne pas embarrasser celle qu'il aimait, qu'il adorait.

Anselme était extrêmement sympathique. On l'aimait sans s'expliquer pourquoi, et ses camarades d'atelier l'avaient en outre en grande estime. Sa conduite était régulière et ses mœurs presque austères.

Il n'avait pas été difficile à Bertrande de s'en apercevoir. Elle subissait le charme général et aimait le sculpteur comme un brave et loyal ami en qui

on a toute confiance. Depuis quelque temps seulement, il venait presque tous les soirs passer une heure chez elle, après le repas du soir.

Pendant qu'elles faisaient jouer leurs fuseaux, il leur racontait les nouvelles qui courent le monde, ou bien il leur lisait le feuilleton du *Petit Journal*, dont la vieille fille raffolait. –

Marthe voyait Anselme avec un plaisir franc et joyeux. Parfois, quand il entraient, une fugitive rougeur animait son visage, mais la blancheur de ses faiblement teintée de rose aux joues, qui était son teint habituel, reparaisait bientôt.

Marthe aimait-elle Anselme, ou éprouvait-elle seulement un commencement d'attachement pour lui, ou bien encore était-ce une sorte d'affection purement fraternelle qu'il lui inspirait ? il eût été bien difficile de le dire, et elle, la pauvre enfant, était trop jeune et trop naïve pour penser à s'interroger à ce sujet.

Ces trois personnes formaient un groupe charmant, uni par une affection commune, quoique d'essence différente. Sur leurs visages calmes, aucune trace de passions violentes ou d'âpres préoccupations, mais l'expression d'un bonheur paisible et d'une conscience tranquille. Si Bertrande avait, comme nous l'avons dit déjà, des pensées sérieuses touchant l'avenir de Marthe, elle les gardait pour elle. Elle estimait assez Anselme pour croire que, le moment venu, l'irrégularité de sa naissance ne l'arrêterait pas dans ses projets de mariage, et aussi qu'il était incapable de chercher à s'en faire aimer si son intention n'était pas de l'épouser.

Anselme, qui aurait été trop heureux s'il eût connu ce que pensait Bertrande, n'osait s'abandonner à la douce espérance d'être l'époux de la jeune fille. Son état n'était pas fait encore, et il n'aurait pas voulu exposer celle qu'il aimait à la gêne et aux privations.

La disparition de Marthe vint montrer au sculpteur toute l'étendue de son amour. Jamais il n'aurait pu se figurer la place immense qu'elle occupait dans son existence. En la perdant, tout s'effondrait autour de lui. Sa foi dans l'avenir, son courage dans le présent, tout l'abandonnait à la fois, et des accès de désespoir le prenaient quand les efforts qu'il faisait pour retrouver ses traces restaient infructueux.

Quelle différence de cet intérieur désolé avec celui des jours précédents ! Et comme la disparition de la jeune fille y avait tout bouleversé ! Nous n'apprécions bien dans toute son étendue notre bonheur que lorsqu'il nous est ravi. Quand rien n'en vient troubler le cours, on ne saurait bien le mesurer.

M^{me} Marnichon, filée par Gloret, était en effet entrée dans la maison de la rue Rambuteau où l'agent croyait qu'elle était restée. Mais, ainsi que l'avait dit le concierge, elle n'avait fait que traverser une cour et un couloir sombre et étroit pour sortir sur la rue des Blancs-Manteaux. Longeant les maisons elle avait tourné le premier angle à gauche, et, après s'être prudemment assurée qu'elle n'était pas suivie, elle avait disparu dans une allée obscure.

M^{me} Marnichon monta prestement l'escalier et frappa à une porte du quatrième étage. Il s'écoula quelques instants avant qu'on répondit. Enfin un léger bruit se fit entendre.

– C'est moi, dit-elle par le trou de la serrure.

On tira un verrou, la clef tourna, et la porte s'ouvrit.

– Je vous attendais avec impatience, dit Zélie, la femme de chambre de la prétendue comtesse de Rossenac, lorsque la Marnichon se fut glissée rapidement dans la pièce et que la porte eut été fermée au verrou.

Zélie n'avait plus la mise simple et convenable à la position qu'elle affectait lorsqu'elle s'était présentée chez Bertrande. Elle avait une toilette prétentieuse et de mauvais goût et portait un chignon monstre de cette soie bombyx qui remplace les cheveux, devenus fort chers depuis que les femmes en font un si étrange abus. C'était une personne de trente ans environ. Elle avait le regard assuré et pénétrant. Ses lèvres minces et pressées sur les dents annonçaient une certaine résolution de caractère. L'ensemble de sa physionomie exprimait l'intelligence, mais en même temps l'hypocrisie. Elle savait, du reste, avec une grande facilité, donner à son visage l'expression la plus naïve, quand il fallait.

– Je me disposais à venir lorsque votre lettre m'a été remise, dit M^{me} Marnichon.

– Je ne sais ce qui peut nous arriver, mais je ne suis pas sans inquiétude, dit à son tour Zélie.

– J’ai vu M. Lozart ce matin, reprit la Marnichon.

– Ah ! et que vous a-t-il appris ?

– Que la jeune fille lui a échappé, ou plutôt qu’on la lui a arrachée des mains.

– Voilà qui m’étonne de la part d’un homme comme lui, répondit Zélie avec une nuance d’ironie.

– Et moi de même, il paraît que c’est un protecteur qui est tombé du ciel à Marthe, et qui n’a pas la main légère, fit la Marnichon.

– Il est assez étrange, observa Zélie, qu’il se soit précisément trouvé dans ce chemin écarté quelqu’un d’assez vigoureux pour enlever cette jeune fille à un homme aussi déterminé que M. Lozart. Et sait il ce qu’elle est devenue ?

– Non. Elle s’est perdue dans la nuit avec son protecteur, et il a jugé prudent de ne pas les poursuivre, – pas à cause du danger qu’il y avait pour lui peut-être, mais des conséquences graves que cela pouvait avoir s’ils attirait par leurs cris de détresse des gens toujours disposés à se mêler de ce qui ne les regarde pas. Il a préféré les laisser s’éloigner tranquillement.

– Eh bien ! moi, je sais où l’a conduit celui qui est venu à son secours.

– Vous ? s’écria la Marnichon étonnée. Comment pouvez-vous le savoir, puisque vous n’étiez pas présente à cette scène ?

– Oh ! je ne chercherai pas à me donner plus de mérite que je n’en ai, répondit Zélie, le hasard a tout fait. Nous nous en revenions tranquillement, mon mari et moi, avec la voiture qui avait porté M. Lozart et qu’il nous avait abandonnée pour me remplacer dans celle où se trouvait la jeune fille. L’air était froid, et je n’avais rien pris depuis midi. L’idée nous vint d’entrer dans une auberge sur notre route. Gorgel et moi nous cassâmes une croûte, et, comme nous achevions un vin chaud, on apporta Marthe.

– Mais alors elle vous a reconnue ? interrompit la Marnichon effrayée.

– Il n’y a pas de crainte de ce côté ; elle était sans connaissance et comme morte. Nous avons profité de l’embarras qu’elle causait pour filer, mon mari et moi.

– Est-ce tout ce que vous savez ?

– Oui. pour le moment.

– Marthe ne doit plus être dans l’auberge ? Son protecteur a dû la conduire ailleurs ?

– Je ne pense pas ; son état m’a paru trop grave pour permettre son transport immédiat. En tout cas, mon mari est retourné ce matin à l’auberge savoir ce qu’il en est. Il ne peut tarder à revenir.

– Je vais attendre son retour, dit la Marnichon.

– Est-ce que M. Lozart ne renonce pas à cette jeune fille après l’insuccès d’hier ? demanda Zélie.

– Au contraire, il y tient plus que jamais.– Albert est un de ceux que les obstacles irritent et excitent au lieu de les calmer. Comme chez tous les hommes qui vieillissent, l’entêtement double la passion que lui inspire une femme. Il ne reculera devant rien pour arriver à ses fins.

– C’est que nous pouvons être singulièrement compromis !. Le premier usage que Marthe fera de sa connaissance sera de faire connaître la tentative d’enlèvement dont elle a été l’objet et, si une déclaration est faite à la police, qui sait ce qui peut nous arriver ?

– Est-ce qu’on peut nous découvrir ? Vous êtes complètement inconnue de Marthe et de sa tante. Quant à moi, je suis la dernière qu’elles penseraient à soupçonner d’avoir trempé dans l’affaire. Si le coup avait réussi, cette jeune fille serait en ce moment bien près d’être consolée, car nul plus que M. Lozart ne s’entend à consoler une femme. Et puis, ma chère, il est généreux comme, personne. En voulez-vous la preuve ? Voici cinq cents francs qu’il m’a chargée de vous remettre, malgré que nous ayons échoué. –

Et M^{me} Marnichon ouvrit un portefeuille dans lequel elle avait mis en réserve un des billets de Lozart, et le présenta à Zélie. A cette vue, les yeux de l’ex-femme de chambre s’écarruillèrent de plaisir. Elle prit le billet, l’examina, le tourna, le flaira, et finalement le fourra dans son corsage.

– Oui, je vois que M. Lozart fait bien les choses, dit-C’est bien encourageant ; mais je n’en suis pas si fort inquiète de me voir lancée dans cette affaire. Si c’était à recommencer, je crois que Gorget et moi n’accepterions pas.

Vous êtes si peureuse que cela ! s’écria la Marnichon avec un sourire dédaigneux. Ma chère quand on veut palper les écus, il faut savoir les

gagner. Mais rassurez-vous ; j'ai mené à bonne fin des affaires autrement difficiles que celle-ci. Nous avons échoué une première fois ; nous réussirons mieux une deuxième. Il ne tombera pas toujours du ciel un secours inespéré à cette jeune fille.

En ce moment on frappa à la porte d'une certaine manière.

– C'est mon mari, fit Zélie.

Et elle alla ouvrir.

En voyant le cocher, la Marnichon ne put s'empêcher de rire. Ce n'était plus l'homme aux longs favoris roux coupés en côtelettes, au teint pâle, mais un gros lourdaud de charretier, la figure rasée, le teint bistré, le nez rouge, et portant une blouse de cotonnade bleue, comme les voituriers de la campagne.

– Tiens ! c'est vous, madame Marnichon ? dit-il en s'asseyant.

En quelques mots sa femme le mit au courant de ce que l'on sait déjà.

– La jeune fille est à l'auberge des Trois-Pigeons, très malade – à voir toutes les précautions que l'on prend et la garde qu'on a fait venir tout exprès de Paris pour la soigner. – Celui qui l'a si prestement enlevée à M. Lozart paraît ne pas vouloir la quitter. C'est un beau grand jeune homme, ma foi ! qu'on ne croirait pas si vigoureux à voir ses petites mains et ses petits pieds. Je ne sais si je me trompe, mais il m'a semblé qu'il ne connaissait nullement cette fille.

– Alors, vous ne pensez pas- qu'on la transporte ailleurs avant quelques jours ? demanda M^{me} Marnichon.

– Oh ! certes non, si j'en juge par toutes les mesures et les arrangements qu'on a pris. D'après ce que j'ai entendu dire à la femme de l'aubergiste, le médecin aurait trouvé Marthe très malade, en danger même, et aurait dit que tout mouvement dans son état pouvait lui être fatal.

– Dites donc, si pourtant elle allait mourir et qu'on vînt à savoir que c'est nous qui avons aidé à faire le coup ? observa Zélie toujours prête à trembler.

– C'est vrai, tout de même ?. fit son mari.

– Je vous répète que nous n'avons point à nous effrayer. Ce n'est ni vous, ni moi, ni M. Lozart qui parlerons, n'est-ce pas, répondit M^m Marnichon. Eh bien ! il n'y a que nous quatre qui soyons au fait de ce qui a eu lieu.

– Et Thomas ? demanda Gorget.

M. Lozart est sûr de lui. Du reste, nous continuerons à agir avec la plus grande circonspection. Je ne reviendrai plus chez vous. Demain je verrai M. Lozart, et nous conviendrons de ce qu'il y a à faire. Zélie se trouvera le soir, à neuf heures, derrière le square de la tour Saint-Jacques : j'y serai. Quant à vous, Gorget, il vous faudra retourner à l'auberge des *Trois-Pigeons*, savoir ce qui s'y passe et ce qu'on projette. Seulement tâchez de trouver une bonne raison pour expliquer votre présence sans éveiller de soupçons.

– C'est déjà fait, répondit le cocher. Je me suis donné comme le contre-maître d'un gros camionneur en quête de fourrages et envoyé par lui pour en acheter. J'ai même bien questionné l'aubergiste à ce sujet. Je pourrai reparaître dans l'auberge tant que je voudrai sans qu'on y trouve rien d'extraordinaire,

– C'est très bien, dit Mme Marnichon en se levant. Demain, comme je viens de vous le dire, je verrai M. Lozart et lui ferai part de tout ce que vous venez de m'apprendre ; et le soir je dirai à Zélie ce qui aura été arrêté. A demain donc, à neuf heures, derrière le square Saint-Jacques.

C'est entendu, répondit Zélie.

Le lendemain, à l'heure convenue, elle était au rendez-vous. Zélie s'y trouvait déjà. Avec une adresse incroyable, elle avait dépisté Gloret. On eût dit, à voir le soin qu'elle s'était donné pour cela, qu'elle savait qu'elle était surveillée. Le fait est qu'elle avait appris d'Anselme la déclaration qu'il avait été faire à la police, et que le chef de bureau lui avait demandé le nom des personnes qui entretenaient des relations avec Bertrande et sa nièce. Or, le sculpteur n'avait aucune raison pour ne pas la nommer, et elle savait que son dossier à la police n'était pas d'une pureté immaculée.

– Ne restons pas ici, dit-elle à Zélie. Prenons le boulevard Sébastopol et marchons vite comme si nous avions affaire. M. Lozart, dit-elle après avoir traversé la rue de Rivoli, est, comme je le pensais, plus épris que jamais. Loin de renoncer à Marthe, l'échec qu'il a éprouvé l'y attache davantage. Il est très satisfait de savoir où elle se trouve et me charge de dire à votre mari de continuer à surveiller l'auberge et à le tenir au courant de tout ce qui s'y passera. Il désire aussi connaître le nom du protecteur de la jeune fille pour lui susciter quelque bon embarras au moment voulu. Quant à craindre les recherches de la police, il ne s'en préoccupe guère, tout en vous

recommandant la prudence et la discrétion. Il ne s'agit que d'une pauvre fille, qui a disparu du domicile de sa tante ; mais rien ne dit que ce ne soit pas de sa propre volonté, et la police, dit-il, a bien autre chose à faire que de s'occuper d'une jeune fille qui a décampé ainsi. Cela se voit tous les jours. Demain soir il montera dans son américaine, à six heures, la rue du Faubourg-Saint-Denis, à la rencontre de votre mari. Dites à Gorget qu'il ne passe pas sans lui parler.

Tout en causant, elles avaient atteint le boulevard Saint-Denis. M^{me} Marnichon n'avait plus rien à dire à Zélie ; elles se séparèrent. La première suivit le boulevard jusqu'à la rue du Sentier, et l'autre descendit le boulevard Sébastopol :

Cependant l'état physique de Marthe, grâce à un traitement habile, à des soins assidus et à une grande tranquillité d'esprit s'était beaucoup amélioré ; mais son esprit était resté troublé. Sa terreur avait été si grande et la commotion si violente, qu'il en était résulté pour elle une grande confusion d'idées et une absence presque complète de mémoire.

Le marquis de Cambrée s'intéressait de plus en plus à la pauvre enfant. Mais, par une erreur facile à comprendre et qui prenait le caractère d'une pensée fixe, Marthe s'obstinait toujours à voir en lui le ravisseur, l'homme qui lui avait tendu un infâme guet-apens. Elle ne pouvait supporter sa vue sans éprouver un accès de terreur et une crise douloureuse, et il avait été obligé de s'abstenir de se présenter devant elle, dans la crainte que la méningite aiguë si difficilement arrêtée par le docteur Milet ne reparût.

Marthe ne devait cependant pas rester indéfiniment dans cette auberge, où Gaston ne pouvait exercer la surveillance qu'il aurait voulu et où il était bien difficile de lui faire suivre le traitement prescrit par le docteur Milet. La nature faisait des efforts, il fallait la seconder. Déjà la jeune fille avait retrouvé la mémoire de quelques noms. Elle avait prononcé plusieurs fois ceux de Bertrande et d'Anselme, elle avait parlé des dentelles à la belle dame qu'il ne fallait pas oublier, et d'autres choses de sa vie intime. Toutes ses paroles étaient recueillies et rapportées fidèlement par M^{me} Flore, la garde, au marquis.

C'étaient déjà quelques indices, bien faibles encore, mais-suffisant pour faire supposer que cette jeune fille, qu'à sa mise il avait jugée être une

honnête et modeste ouvrière, s'occupait de travaux où la dentelle jouait le principale rôle. Encore un peu d'amélioration dans son état, et elle pourrait tout d'un coup en dire assez pour mettre sur les traces de sa famille. Mais cette amélioration ne pouvait que se produire lentement, comme dans toutes les méningites ; et encore se produirait-elle en restant dans cette pauvre chambre, triste, froide et humide, et où parfois, malgré la recommandation de Trouillat, le bruyant tapage des buveurs venait troubler et effrayer la malade ?

Le marquis de Cambrée chercha et trouva à Pantin une petite maison isolée, entre cour et jardin que l'on consentit à lui louer de suite toute meublée, grâce aux offres généreuses qu'il fit.

Le docteur Milet fut la voir et la jugea très convenable. Il fut décidé entre eux qu'on adjoindrait à M^{me} Flore une religieuse d'un de ces ordres qui se sont dévoués aux soins des malades. Mais il fallait quelques jours encore pour mettre la maison en parfait état.

Cependant, au nombre des rouliers qui fréquentaient l'auberge des Trois-Pigeons, il y avait un homme à l'épaisse encolure, le teint hâlé comme les gens qui passent leur vie dans les champs, et le nez rouge comme quelqu'un dont l'eau n'est pas la boisson qu'il absorbe le plus. Cet homme courait la campagne pour acheter des fourrages disait-il. Il avait choisi l'auberge pour son quartier général, y faisait de longues stations et y prenait force consommations, à la plus grande satisfaction de Trouillat et de sa femme. C'était Gorget.

Le mari de Zélie était au courant de tout ce qui se passait au sujet de Marthe et, le soir, il rencontrait Albert Lozart sur la route de Paris à Saint-Denis et lui rapportait ce qu'il avait appris dans la journée. Thérèse surtout, qui aimait à bavarder, ne demandait pas mieux que de causer avec lui à ce sujet, d'autant qu'elle était elle-même très intriguée de cette aventure pleine de mystères. Mais, à part Gorget, la jeune malade lui était aussi inconnue qu'à tout le monde, et elle ne connaissait pas davantage son jeune protecteur, le docteur et aussi M^{me} Flore, peu communicative de sa nature.

Un jour, le roulier vint dans une tapissière à l'auberge des Trois-Pigeons, accompagné d'un homme qui se disait marchand d'avoine en gros de la Beauce. Il était grand et mince, et approchait de la cinquantaine. Comme

Gorget, il portait une longue blouse, mais de coutil gris blanc. Sa mise, en dessous de sa blouse, était celle de ces gros marchands de la campagne, qui courent les marchés. Son teint était haut en couleur, et ses épais favoris d'un noir douteux, mélangés de fils blancs, étaient couchés à plat sur les joues. Gorget semblait avoir pour lui beaucoup d'égards, malgré ce que faisait le premier pour paraître avec lui sur le pied d'égalité.

Ils s'attablèrent dans le coin le plus obscur de la salle et commandèrent un déjeuner, qui devait prendre d'autant plus de temps à préparer, qu'il fallait en aller chercher les éléments jusqu'au village voisin. Mais ils ne paraissaient pas pressés, et pour tuer le temps, ils se firent servir à boire et apporter un jeu de dominos.

Vers midi, le marquis de Cambrée et le docteur Milet arrivèrent. En entendant les voitures s'arrêter devant la porte, Gorget dit à son compagnon :

– Ce sont eux !

Et, aussitôt, le marchand d'avoine se dissimula mieux encore dans l'angle du mur.

Gaston et le docteur traversèrent la pièce sans s'arrêter, comme d'habitude, et sans faire aucune attention à ceux qui s'y trouvaient.

En apercevant le marquis de Cambrée, le marchand d'avoine manifesta une grande surprise et porta d'un mouvement irréfléchi la main à son visage, comme s'il eût voulu le cacher ; mais presque aussitôt il la baissa et reprit son apparente indifférence.

Le médecin et M. de Cambrée restèrent une heure environ auprès de Marthe. Gaston, pour éviter de lui causer toute émotion fâcheuse, avait la précaution d'assister à la visite sans se faire voir.

Lorsque le docteur Milet se fut suffisamment éclairé sur l'état de la malade, il la quitta et, comme il s'en allait, Gorget et son compagnon l'entendirent qui disait au jeune marquis :

– Elle est bien mieux, physiquement surtout, et je réponds d'elle désormais. Elle pourrait même supporter, dès aujourd'hui, le transport au pavillon ; mais il vaut mieux remettre cela à après-demain.

Gorget et le marchand d'avoine échangèrent un rapide regard. Le docteur partit seul dans sa voiture, ce qui parut contrarier fort le marchand d'avoine,

et Gaston s'en alla fumer un cigare sur la route. Le déjeuner ayant été servi, Gorget et son compagnon l'attaquèrent avec appétit.

– Il faut pourtant que je m'en aille, dit celui-ci lorsque le repas fut terminé, et il ne faut pas que le marquis me voie : il pourrait me reconnaître.

– Oh ! je l'en mets au défi, répondit Gorget. Chaque fois que je rentrais de jeter un coup d'œil à la tapissière, j'y regardais à deux fois avant de m'asseoir en face de vous pour être bien sûr qu'un autre n'avait pas pris votre place. Ainsi, c'est bien le marquis de Cambrée qui vous a enlevé Marthe ?

– Lui-même. Je le connais parfaitement et son père aussi, le duc de Vancouleurs, répondit le marchand d'avoine avec un froncement de sourcils et un éclair sinistre dans le regard.

– Eh bien ! lorsque vous voudrez partir, je disposerai la carriole de manière que vous n'ayez plus qu'à y monter, et c'est bien le diable si le marquis ne va pas fumer un autre cigare sur le chemin, ce qui nous permettra de filer par le côté opposé à celui qu'il aura pris.

Les choses se passèrent comme l'avait prévu Gorget. Le marquis, qui ne pouvait entrer dans la chambre de Marthe et auquel il répugnait de s'asseoir dans la salle de l'auberge en attendant l'heure qu'il avait fixée pour son retour à Paris, alluma encore un cigare et retourna le fumer dehors pour tuer le temps. En effet, il ne partait que le soir et après s'être assuré que l'état de la malade ne donnait pas d'inquiétude pour la nuit.

Gorget et le marchand d'avoine vidèrent d'un trait la tasse de café que venait de leur servir Thérèse ; ce dernier paya l'écot, et tous les deux montèrent dans la tapissière.

Lorsqu'ils furent hors de vue de l'auberge, le compagnon de Gorget essuya avec un mouchoir le rouge qui lui couvrait le visage, après avoir retiré les favoris postiches collés sur ses joues. En un clin d'œil il dépouilla sa grande blouse blanchâtre et son large pantalon d'étoffe commune, en dessous desquels il portait des vêtements de fashionable. Il retira ses gros souliers ferrés qu'il remplaça par de fines bottines, prit dans le coffre un chapeau frais et à la mode en place du feutre gris défraîchi qu'il portait, et, ainsi transformé, il sauta de la tapissière.

C'était Albert Lozart.

Le directeur du journal fit ses recommandations dernières à Gorget et, après être convenus de l'heure à laquelle ils se retrouveraient, ils se séparèrent. Gorget s'enfonça dans la campagne avec sa carriole ; Albert Lozart fit le reste de la route à pied jusqu'à Saint-Denis, où il prit une voiture qui le ramena à Paris.

Le lendemain, Gorget revint vers midi à l'auberge des Trois-Pigeons. Il paraissait furieux contre son compagnon de la veille qui, disait-il, lui avait donné rendez-vous à Saint-Denis, où il l'avait attendu inutilement depuis le matin en compagnie de son maître.

– Je viens voir, ajouta-t-il, si par mégarde nous ne nous serions pas compris et s'il ne se serait pas rendu ici, au lieu de m'attendre à l'hôtel du Bras-d'Or.

– Nous ne l'avons pas vu, répondit Trouillat,

– Que diable peut-il être devenu ? Pourvu qu'il ne me fasse pas faux bon !

Et Gorget parut réfléchir quelques instants.

– Ma foi ! décida-t-il, le plus sûr pour ne pas le manquer est d'attendre ici. S'il vient, je l'emmène à Saint-Denis ; s'il va au Bras-d'Or, il y trouvera le patron.

Et, sur cette sage décision, le roulier se plaça à une table et se fit servir un canon.

Le marquis de Cambrée et le docteur Milet étaient déjà venus et repartis. Le transport de Marthe, dont le mieux continuait, avait été définitivement arrêté pour le lendemain. Vers le milieu du jour, une voiture vaste et commode devait venir la prendre. Le médecin et la religieuse, qu'on adjoignait à Mm⁰ Flore, s'y trouveraient et tous les cinq se rendraient à Pantin. On n'avait point fait mystère de tous ces arrangements, et Thérèse, adroitement questionnée par Gorget, lui répétait tout ce qu'elle entendait dire.

Les frais du séjour de Marthe avaient été généreusement payés ; aussi l'aubergiste et sa femme étaient-ils contents et causeurs. La garde elle-même, qui s'ennuyait étrangement dans cette triste auberge et était charmée d'en partir, vint se mêler un instant à la conversation et ajouter quelques détails à ceux de Trouillat et de Thérèse.

Vers trois heures, Gorget suffisamment renseigné, vida un dernier canon et dit :

– Je crains que mon patron ne s’ennuie là-bas. Quant à l’attendre ici davantage, c’est bien inutile, je le vois. Si pourtant il venait après mon départ, vous lui diriez qu’il me trouvera au Bras-d’Or.

– Vous pouvez être tranquille, répondit l’aubergiste.

Sur cette assurance, le roulier s’en alla dans sa carriole, et on ne le revit plus à l’auberge.

Il n’y avait pas une demi-heure que Gorget était parti, qu’un marchand colporteur entra dans l’auberge. Il se jeta sur un banc plutôt qu’il ne s’assit, son mince ballot sur la table auprès de lui, et se mit à se plaindre que le commerce n’allait pas, qu’il n’avait pas encore étrenné, que pour faire de l’argent il était obligé de vendre à perte et finit par prier qu’on lui achetât quelques mètres de cotonnade ou une demi-douzaine de mouchoirs.

– Je n’ai besoin de rien, répondit Thérèse ; mais il y a une personne ici qui pourrait peut-être vous acheter quelque chose.

Elle avait entendu dire, en effet, à M^{me} Flore, qu’elle était à court de mouchoirs, n’en ayant pas apporté suffisamment.

– Ah ! cela me rendrait bien service ! dit le porte-balle.

– La garde prévenue arriva aussitôt, et le colporteur ouvrit son ballot qui ne renfermait pas grand’chose ; mais en revanche il faisait parfaitement valoir sa marchandise. Il était loquace et savait rendre les autres bavards. C’était un mélange de niaiserie et de finesse, de gaieté et de tristesse.

Il sut faire causer Thérèse et la peu communicative Mme Flore avec tant d’habileté, qu’au bout d’une heure il savait tout ce qui s’était passé à l’auberge depuis huit jours et ce qui devait avoir lieu le lendemain. Il fut du reste très-accommodant, et lorsque la garde retourna dans la chambre de Marthe avec son acquisition, il trouva moyen de s’y glisser sur ses pas, sous le prétexte de lui offrir un petit objet par-dessus le marché.

La malade reposait en ce moment, la figure tournée précisément en face du jour. Le colporteur lui jeta un regard perçant et scrutateur, et son visage exprima un vif mouvement de satisfaction. Il revint dans la salle, ramassa sa marchandise, se fit servir un verre de vin qu’il but d’un trait et partit.

– Voilà un drôle de marchand, fit l'aubergiste en le suivant du regard ; il se plaint que le commerce ne va pas, qu'il vend à perte, et il fait un cadeau par-dessus le marché.

— Ils sont tous comme cela ; ils se plaignent toujours, répondit Thérèse. Moi, je trouve le roulier plus singulier encore. Il est toujours en quête de fourrages et n'en achète jamais. As-tu remarqué que c'est précisément le lendemain de la nuit où le jeune homme a apporté ici la jeune fille sans connaissance, qu'il est venu pour la première fois ?

– Je n'y ai pas fait attention, répondit Trouillat. Mais, à présent que je suis payé, je ne souhaite qu'une chose : c'est que nous soyons débarrassés de toutes ces allées et venues.

– Et surtout de la jeune fille, fit Thérèse., ,

– Oui, surtout d'elle, répéta son mari. Avec cela que je n'ai pas été faire ma déclaration à la mairie !

– Tu iras demain, dit sa femme ; nous serons plus tranquilles après.

– Je m'en garderai bien : je serais mis à l'amende, puisque voilà huit jours qu'elle est chez nous. Tout cela sera fini dans vingt-quatre heures, j'espère bien.

Cependant la pauvre Bertrande était toujours dans le plus piteux état. Son inquiétude était devenu presque du désespoir. Elle n'espérait guère plus revoir sa chère Marthe. Elle la croyait morte peut-être ou du moins perdue à jamais pour elle et ses amis. Elle ne pleurait plus, mais ses yeux étaient brûlés et irrités par les larmes qu'elle avait versées depuis huit jours.

Anselme Granger était peut-être plus malheureux encore. En perdant Marthe, il lui semblait que le flambeau qui éclairait son existence d'une lumière si douce, si suave, s'était éteint tout à coup, et qu'il était plongé dans une atmosphère obscure et suffocante.

Il avait cessé d'aller à l'atelier, car il lui était impossible de faire aucun travail. Son esprit était ailleurs et, toujours préoccupé, il aurait pu lui arriver de commettre les erreurs ou les bêtises les plus graves. Tout le temps que ne lui prenaient pas ses courses, ses recherches, ses démarches sans nombre pour retrouver Marthe, il le passait auprès de la malheureuse Bertrande, qu'il n'avait plus le courage de chercher à consoler, même à ramener à l'espérance.

Chaque jour il allait s'informer auprès de M. Guérin si ses agents avaient enfin découvert quelque chose, et il revenait toujours avec une réponse négative.

– Je ne sais vraiment plus que penser, lui avait dit, à une de ses dernières visites, le chef de bureau. Gloret et Malrut sont cependant deux de mes meilleurs limiers, ceux que j'emploie dans les circonstances les plus délicates et les plus difficiles. Eh bien ! ils ne trouvent rien, rien absolument. Le premier croyait être sur la trace de quelque chose, mais il s'est trompé, paraît-il. Quant à Malrut, je ne l'ai pas vu depuis trois jours ; je l'attends ce soir.

Et il ajouta avec beaucoup de douceur et de ménagements :

– Mon cher Anselme, je suis tenté de croire que cette jeune fille est consentante à son enlèvement.

– Oh ! n'en pensez rien, monsieur, protesta le sculpteur avec un geste énergique de dénégation. Marthe est l'innocence même et, si vous la connaissiez, vous verriez comme tous ceux qui la connaissent que le plus léger soupçon ne peut pas même l'effleurer.

– Je sais que vous l'aimez, continua M. Guérin avec douceur, et je ne voudrais vous affliger en quoi que ce soit, ni vous ôter la moindre de vos illusions. Mais si vous saviez combien nous découvrons de misères humaines sous les apparences de la vertu la plus irréprochable, vous comprendriez que moi, qui ne connais pas Marthe, qui ne l'ai jamais vue, je puis être moins confiant que vous. Mais je veux croire que vous ne vous trompez pas, que cette jeune fille est toujours digne de votre estime et de toute votre affection, et c'est dans cette persuasion que je ferai continuer les recherches, et dussé-je en prendre moi-même la direction, nous la retrouverons, soyez-en sûr.

Anselme remercia le chef de bureau, mais son cœur était plus meurtri que la veille par les paroles qui venaient de lui échapper, peut être, et que n'avait point fait oublier sa péroraison. Il n'ajoutait pas la moindre croyance aux soupçons de M. Guérin, et pourtant malgré lui il était mordu au cœur comme avec des tenailles rougies au feu.

Il revint trouver Bertrande, qui, comme toujours, l'attendait avec une impatience fébrile. Hélas ! il n'avait rien de plus à lui apprendre que les

autres fois, et il se serait bien gardé de lui répéter ce que lui avait dit le chef de bureau, si ce n'est la promesse qu'il lui avait faite de retrouver Marthe quand même. Dans le malheur on se rattache à la moindre espérance. Ce fut peut-être la seule petite satisfaction qu'eût éprouvée la tante de la jeune fille depuis qu'elle en était privée.

Tout à coup on frappa à la porte, qui n'était jamais fermée à clef ni au verrou quand il y avait quelqu'un, et, avant qu'on fût ouvrir, Fernande entra.

Depuis sa première visite elle n'avait point oublié la charmante ouvrière dentellière. Sa figure expressive, son front virginal, son regard angélique et chaste, sa voix harmonieuse et douce lui revenaient sans cesse à l'esprit. Elle avait souvent pensé à l'aimable enfant ; et elle avait dû se faire violence pour ne pas retourner la voir dès le lendemain, sous un prétexte quelconque.

Fernande était dans un état transitoire où l'esprit, es goûts, les plaisirs se modifient. Jusqu'à ce jour, nous l'avons dit déjà, elle n'avait aimé qu'elle, rien qu'elle, mais son égoïsme avait des raffinements d'une habileté extraordinaire.

Eh bien ! Fernande commençait à sentir que sa vie, n'apparence si remplie, était vide, qu'il y avait des olitudes inaperçues jusqu'à ce jour, que l'or, le luxe et me vie raffinée ne constituent pas le bonheur uniquement ; en un mot, qu'il est d'autres jouissances plus pues, plus attachantes et plus douces que la possession le l'or et que les plaisirs matériels et physiques qu'il procure.

La rencontre de Marthe était venue donner un corps ces aspirations secrètes, leur imprimer une direction. La vue de Bertrande et d'Anselme, si tristes tous les eux, et l'absence de la jeune fille qu'elle venait uniquement pour voir, lui causèrent une surprise pénible. Et, omme personne ne prenait la parole, elle rompit la remière le silence :

– Je venais m'informer des dentelles que j'ai remises votre fille il y a quelques jours, dit-elle pour comtencer.

Bertrande alla prendre le carton dans lequel elles se ouvaient, telles que les y avait laissées Marthe. En même temps deux grosses larmes ruisselèrent le long e ses joues.

– Les voici, madame, répondit-elle ; je n’ai pas eu le temps de m’en occuper, et je crains bien de ne pouvoir le faire.

– Est-ce que votre demoiselle serait indisposée ? demanda Fernande en jetant un regard autour de la pièce.

– Je n’en sais rien, mais fasse le ciel que nous n’ayons pas ce malheur de plus à déplorer !

– Lui serait-il donc arrivé quelque chose de fâcheux reprit Fernande avec un visible intérêt.

– Oh ! oui, oui, la pauvre enfant !. pour elle et pour nous aussi !

– Y aurait-il de l’indiscrétion à vous demander ce que c’est ?

Bertrande et Anselme se consultèrent du regard.

– Peut-être ferais-je bien de ne pas parler d’une chose qui n’intéresse que nous, répondit la première qui sait si en l’ébruitant le plus possible ce n’est pas le moyen d’arriver à percer ce mystère.

Et Bertrande raconta la disparition de la jeune fille et les circonstances qui l’avaient accompagnée.

Fernande l’écouta attentivement.

– Votre demoiselle sortait-elle souvent ? demanda-t-elle. Pardonnez-moi cette question ; mais il est probable qu’elle a été remarquée à cause de sa beauté et de sa distinction.

– Marthe n’est pas ma fille, comme vous paraissent le croire, madame, observa Bertrande.

– Que vous est-elle donc ?

– C’est... ma nièce. Elle sortait rarement et toujours avec moi, si ce n’est lorsque ma santé ne me permettait pas de l’accompagner.

– Ne vous a-t-elle pas dit qu’elle était l’objet de l’obsession de certains hommes ?

– Quelquefois elle s’en est plainte, et c’était la cause pour laquelle il lui répugnait de sortir seule.

– Et, parmi ceux qui l’obsédaient, n’en avait-elle pas remarqué de plus obstinés les uns que les autres ?

C’était un véritable interrogatoire que lui faisait subir Fernande.

Bertrande regarda Anselme dont la pâleur était extrême et dont les yeux brillaient d’un feu sombre. Il était tout oreilles à l’entretien des deux

femmes, et ne savait s'il fallait attribuer les questions de Fernande à une curiosité intempestive ou à un but secret. Bertrande hésitait à répondre à la dernière question, car elle et Marthe avaient toujours caché au sculpteur, par un sentiment de pudeur offensée, l'acharnement et l'audace que mettait un de ces hommes dans ses poursuites. Cependant, puisqu'elle avait tant fait, elle ne voyait aucune raison de ne pas continuer ses réponses.

– En effet, dit-elle, il y en avait un qui n'était plus un jeune homme. Il était d'une audace et d'une effronterie sans pareilles. Celui-ci ne faisait pas de compliments. Il ne parlait ni d'amour ni de sentiments. Il savait qu'une fille de l'âge de Marthe ne prête guère l'oreille à ces choses-là de la part d'un homme de cinquante ans. Mais il lui parlait toilettes, bijoux, voiture, chevaux et plaisirs de toute sorte si elle voulait l'écouter ; en un mot tout ce qui peut troubler l'esprit et le cœur d'une pauvre fille de seize ans qui travaille du matin au soir. Ah ! s'il se fût adressé à une autre qu'à Marthe, il est bien possible qu'il l'eût éblouie par ses promesses.

– Ah ! pourquoi ne m'avoir pas dit cela ? s'écria Anselme avec feu ; je l'eusse bien vite débarrassée des importunités de ce misérable !

– Parce qu'il n'est pas bon de mêler les hommes dans ces affaires-là, répondit Bertrande, qui s'attendait à cette explosion. On pouvait espérer que la manière dont il avait été reçu l'aurait découragé.

– Et voilà où nous a conduits une discrétion exagérée ! répartit le sculpteur d'un ton de reproche. Si j'avais été informé des menées de ce séducteur cynique. je vous réponds qu'il ne les eût pas continuées longtemps.

– Peut-être, murmura Fernande, dont le souvenir de Charles Marot, son premier amour, venait de hanter l'esprit. Sa charmante figure avait une expression sérieuse qui ne lui était pas ordinaire. Son regard vague annonçait que son esprit était dans une grande préoccupation, qu'une pensée tenace et sérieuse l'accaparait. Elle questionna encore longuement Bertrande sur cet homme si obstiné dans ses lâches tentatives de séduction, comme si elle concevait déjà quelques soupçons.

Enfin, lorsque la tante de Marthe lui eut rapporté tout ce que la jeune fille lui avait dit, car elle ne savait rien par elle-même et n'avait jamais vu le lovelace, elle se leva.

– J’espère, bonne dame, dit-elle en se disposant à partir, que votre nièce se retrouvera. Nous ne sommes plus dans un temps où on enlève les femmes sans qu’on en retrouve les traces. Puisque la police est prévenue elle ne tardera pas à vous la rendre et, à ma première visite, je la trouverai ici, j’en suis persuadée. Du reste je ne suis nullement pressée d’avoir mes dentelles et, lorsque je reviendrai, croyez bien que ce ne sera pas pour les chercher, mais pour avoir des nouvelles de Marthe, à laquelle je porte plus d’intérêt que vous ne pensez.

Fernande serra la main sèche et osseuse de Bertrande de sa petite main gantée et lit un signe de tête amical au sculpteur.

Quelques minutes après son départ, Mme Marnichon entra à son tour. Elle avait eu connaissance de la visite de Fernande et venait savoir ce qu’on avait dit.

Depuis son rendez-vous avec Zélie au square Saint-Jacques, la Marnichon s’était prudemment tenue chez elle. Ayant eu autrefois des accointances avec un inspecteur de la police de sûreté, elle avait été initiée par lui aux ruses et aux habiletés de ses camarades pour débrouiller les affaires les plus ténébreuses. Elle ne sortait jamais sans jeter à droite et à gauche un regard en apparence indifférent, mais réellement très-investigateur, aussi loin que sa vue perçante pouvait s’étendre. Depuis la démarche d’Anselme auprès de M. Guérin, un pressentiment intuitif lui disait qu’elle était surveillée, et elle ne tarda pas en effet à surprendre Gloret en flagrant délit d’espionnage.

Une fois la certitude acquise que c’était bien elle qu’il visait, elle agit en conséquence. Après avoir trouvé le moyen de jeter une lettre à l’adresse de Zélie sans être vue, elle n’était plus sortie que pour ses emplettes habituelles. Elle n’avait plus voulu s’occuper de Marthe d’une manière active. Elle en avait prévenu Albert Lozart ainsi que de la surveillance dont elle était l’objet.

Elle informa la tante de Marthe qu’elle quittait son petit appartement pour aller habiter la rive droite où se trouvaient la plupart de ses connaissances. Cela n’intéressait guère Bertrande, à laquelle elle n’avait inspiré que peu de sympathie, malgré l’intérêt très-grand, mais de faux aloi, qu’elle affectait de lui témoigner dans ces tristes conjonctures. Aussi

n'éprouva-t-elle ni plaisir ni regret de son départ. Tout autre chose fut du sculpteur, qui ne pouvait la supporter et la soupçonnait d'être vile et malhonnête.

Gloret, ne trouvant plus rien dans les allures de M^{me} Marnichon pour l'éclairer, avait cessé de la filer et avait porté ses pas du côté de la rue de Rambuteau. Mais là, pas plus que rue Saint-Jacques, il n'avait rien découvert.

Sur les huit heures du soir du jour où avaient été arrêtées entre Gaston de Cambrée et le docteur Milet les dernières dispositions pour transporter Marthe dans le pavillon loué à Pantin, où l'on a vu Gorget, le mari de Zélic, attendre à l'auberge des Trois-Pigeons le prétendu marchand d'avoine, et où le porte-balle était venu offrir sa marchandise, Malrut se présentait au domicile privé de M. Guérin. f

Une fois rentré chez lui le chef de bureau de la préfecture de police n'aimait pas à être dérangé, à moins d'affaires graves et pressantes. Mais, à la vue de la carte que son agent lui avait fait parvenir, il donna l'ordre de l'introduire. –

– Qu'y a-t-il donc, Malrut, lui demanda-t-il, pour venir me trouver à pareille heure ? –

– Il y a, monsieur, répondit celui-ci, qui n'était autre que le porte-balle, que je crois être à peu près sûr d'avoir enfin trouvé la jeune fille enlevée.

– Ah ! ah ! exclama M. Guérin.

– Elle est restée malade dans une misérable auberge, entre la Courncuve et Stains, de l'autre côté de Saint-Denis. 4

– Si loin que cela ? dit M. Guérin. Et. comment êtes-vous parvenu à la découvrir à une telle distance ? f

– Le hasard est parfois pour beaucoup dans les trouvailles que nous faisons, répondit Malrut. Voici ce qui est arrivé : Après avoir échoué à l'ouest et au nord de la capitale, j'avais porté mes investigations du côté de l'est. Je remontais donc, il y a quatre jours, le matin, la rue du faubourg Saint-Denis, lorsque j'entendis venir derrière moi un cheval, au pas. Il était monté par un élégant cavalier. Il n'y avait là rien d'extraordinaire. Mais je remarquai que le cavalier avait l'air inuiet, impatient, et qu'il tournait fréquemment la tête en arrière comme s'il attendait quelqu'un, qui ne venait

pas. Bientôt arriva un coupé, dans lequel se trouvait un homme seul. Je reconnus parfaitement le docteur Filet. Le cavalier s'approcha, échangea quelques mots voix basse, et tous deux continuèrent au grand trot.

Je vous jure, monsieur, que je ne trouvai aucun apport dans cet incident insignifiant en apparence et jeune fille. Je crus qu'il s'agissait peut-être d'un duel, et je me décidai aussitôt à suivre le coupé et le cavalier. Je requis la première voiture de place que je rencontrai. Cependant les premiers filaient vite, et avant d'avoir atteint Saint-Denis, je les avais perdus de vue. Quelques renseignements heureux que je me procurai à la hâte me remirent sur leurs traces, et me voilà de l'autre côté de la ville, sur la route de la Courneuve. Mais, arrivé à une demi-lieue, je me trouvai tout à fait désorienté et sans pouvoir me procurer aucun autre renseignement. Je restai sur les lieux jusqu'à midi, interrogeant tous les passants. Je poussai même jusqu'à la Courneuve, mais je n'appris rien. Je revins à Paris ayant fait chou blanc. Le soir, je lus les journaux, en attendant qu'on parlerait du duel s'il y en avait eu un ; mais pas un n'en disait mot.

Je ne sais pourquoi cette rencontre me trottait par tête et m'empêchait de dormir. J'y voyais comme un indice d'une affaire mystérieuse, et je ne pus fermer les yeux qu'après avoir pris la résolution de me trouver le lendemain à la Chapelle avec un bon fiacre bien attelé.

Au bout d'une demi-heure d'attente, je vis arriver le jeune cavalier. Le coupé suivait à quinze pas.

C'est bien cela, me dis-je content de moi. Il faudra que je sache quel intérêt a ce jeune élégant à se donner rendez-vous, aussi matin, sur la route de Saint-Denis avec un docteur-médecin pour filer ensuite plus loin tous deux ensemble. La pensée de la jeune fille me revint. J'avoue que je l'avais un peu oubliée. Je donna l'ordre au cocher de les suivre à distance, mais sans le perdre de vue.

Ce fut une rude corvée, monsieur, pour son pauvre

« cheval que de suivre, sans être trop distancé, deux chevaux de sang et fortement poussés d'avoine. Nous dépassâmes Saint-Denis, puis la voiture et le cavalier se lancèrent dans la plaine de Marville sans ralentir leur allure. Quant au cheval du fiacre, il n'en pouvait plus. Je dus me résigner à laisser mon véhicule. Nous étions dans une campagne déserte, et en continuant la

pour suite on n'aurait pas manqué de s'en apercevoir. Du reste, je ne pouvais plus perdre leur piste. Je descen dis et suivis à pied dans la direction qu'ils avaien prise.

Vers midi, je vis revenir le coupé seul avec le docteur Milet. Le jeune cavalier ne pouvait tarder beaucoup. Je me trompais. Il ne parut que le soir, vers cinc heures marchant au pas et comme s'éloignant à regret Je remontai le chemin qu'il avait suivi. Les premier ! paysans que j'interrogeai m'apprirent que lui et le médecin allaient chaque jour à l'auberge des Trois-Pigeons où se trouvait une jeune fille malade.

Cela ne me disait pas qu'elle fût celle que je cherchais. Cependant un pressentiment me faisait penser que c'était elle.

« Il me fallait en avoir la certitude avant de venir vous trouver. J'ai pris la journée d'hier pour combiner mon plan avec prudence, afin de ne pas donner l'éveil mes oiseaux et les prendre sur le fait, tous du même coup de filet. Aujourd'hui, vers trois heures, je pénétrais, déguisé en colporteur, dans l'auberge des Trois-Pigeons. »

Ici Malrut s'arrêta pour reprendre haleine.

– Eh bien ? interrogea M. Guérin, qui savait qu'il ne fallait pas interrompre Malrut malgré la longueur de. son récit auquel, d'ailleurs, il prenait un véritable intérêt.

– J'ai fait causer l'aubergiste et sa femme. J'ai vendu des mouchoirs à la garde-malade. Oui, monsieur, je lui en ai vendu et à perte encore et, sous un fallacieux prétexte, j'ai pénétré dans la chambre de la malade.

Malrut s'arrêta de nouveau, son gosier était sec. M. Guérin sonna et fit apporter une bouteille de bière et deux verres.

– Après ? dit-il lorsque l'agent eut vidé son verre d'un trait.

– Eh bien ? monsieur, tout me porte à croire que c'est bien la jeune fille que nous cherchons. Celle que j'ai vue est toute jeune. Elle est belle, elle est blonde ; et elle a été apportée inanimée dans l'auberge par le jeune cavalier, précisément la nuit qui a suivi l'enlèvement. Depuis il vient chaque jour la voir ; le plus souvent, il accompagne le docteur que lui-même a amené le premier jour. C'est lui qui a fait disposer aussi bien que possible la modeste chambre qu'elle habite, qui lui a procuré une garde et qui paie généreusement partout, Et, chose bien accusatrice pour lui, monsieur,

malgré tout ce qu'il fait, la jeune fille ne peut supporter sa vue. Pour elle, c'est lui qui l'a trompée, l'a violentée et la garde en son pouvoir.

– Mais comment se fait-il, interrompit M. Guérin, qu'on la laisse si longtemps dans une aussi triste auberge que celle des Trois-Pigeons, que je me rappelle avoir vue une de ces dernières années ?

– Parce que l'acte de violence dont elle a été la victime lui a produit une telle commotion qu'une maladie de tête s'est déclarée, qu'elle a été deux ou trois jours entre la vie et la mort, et qu'on ne pouvait la conduire ailleurs sans danger pour elle. Demain on doit aller la prendre pour la transporter dans une maison plus convenable et plus rapprochée de Paris.

– Cette affaire prend un caractère exceptionnel de gravité, dit M. Guérin. Continuez, Malrut.

– L'état physique de la jeune fille s'est beaucoup amélioré, mais son esprit est toujours en déroute. Elle est en proie à de fréquentes hallucinations et à des terreurs soudaines, causées surtout par la présence de son ravisseur.

– Et comment se nomme ce jeune élégant !

– Pour cela, je n'en sais rien. Jamais son nom ni celui du docteur Milet n'ont été prononcés dans l'auberge. Si je n'avais connu ce dernier, je ne saurais qui ils sont l'un et l'autre.

– M. Milet nous l'apprendra. Et vous pensez que la malade de l'auberge est bien la jeune fille que nous cherchons ?

– Je le crois fermement. Son signalement répond parfaitement aux lignes générales que vous m'en avez données.

M. Guérin réfléchit quelques instants, puis il reprit :

– Savez-vous à quelle heure on doit aller la chercher ?

– Vers midi.

– Très bien ; nous avons tout le temps nécessaire. Mais il ne faut pas nous tromper. Vous n'ignorez pas combien les journaux sont à la piste des erreurs qu'il nous arrive de commettre, pour en occuper le public ? Voici comment il faut agir. Demain, au point du jour, vous verrez Gloret.

– Je le verrai ce soir.

– Bien. Vous lui direz qu'il prévienne quatre agents des meilleurs et qu'il se mette avec eux à votre disposition. Puis vous vous transporterez rue Saint-Jacques, n° 215. Vous demanderez M. Anselme Granger, sculpteur et

vous le prierez de vous accompagner à l'auberge des Trois-Pigeons. Il verra la jeune fille, et, s'il la reconnaît, vous embusquerez vos agents, et quand le jeune élégant viendra la chercher, comme il s'agit d'un flagrant délit, vous l'arrêterez. Le docteur Milet ne doit pas être inquiété. Quant à la jeune fille, on la reconduira à son domicile avec les plus grands ménagements. Puis vous viendrez me rendre compte de l'affaire.

Malrut se fit répéter ces instructions pour bien s'en pénétrer. Il vida un troisième verre de bière et s'en alla, lesté et joyeux d'avoir réussi dans la mission qui lui avait été confiée, pour préparer l'expédition du lendemain.

Malgré l'activité qu'il déploya, il était neuf heures du matin, lorsqu'il fut en mesure de partir avec tout son monde. Il emmenait Anselme Granger et Gloret dans sa voiture. Les quatre agents suivaient dans une autre.

Enfin l'espérance était rentrée dans l'âme du sculpteur. Il ne doutait pas, d'après le portrait que lui avait fait Malrut de la jeune malade, que ce ne fût la pauvre Marthe. Bertrande aussi se sentait renaître à la vie et à l'espérance. Elle aurait bien voulu partir avec eux, mais cela n'était pas possible, et elle dut attendre avec une impatience facile à comprendre le retour de la troupe.

Les deux voitures franchirent rapidement la distance et, à dix heures et demie, elles arrivèrent dans un enfoncement de terrain couvert de grands arbres, où Malrut décida qu'on les laisserait pour franchir à pied, et par groupes de deux ou de trois, la distance qu'il y avait encore pour atteindre l'auberge.

Au moment où les voitures se rangeaient dans la déclivité du terrain, une grande calèche à caisse bleue et dont les stores étaient baissés débouchait derrière une haie où elle était arrêtée et s'enfonçait dans les terres, aux regards un peu surpris de tout le monde.

Anselme et Malrut prirent les devants. Gloret venait ensuite avec un de ses agents. Les trois autres suivaient à distance. Il y avait bien un kilomètre de l'endroit où ils avaient laissé les voitures à l'auberge, et s'ils marchaient ainsi séparés c'était pour ne pas attirer les regards. Malrut allait d'un train d'enfer. Il craignait d'arriver trop tard. Ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de pas de l'auberge, dont ils apercevaient le toit de tuiles rouges à

travers les arbres. Malrut se retourna pour s'assurer que ses hommes les suivaient ; il ne vit plus personne.

– C'est étrange ! dit-il. Comment des gaillards comme eux ne peuvent pas nous suivre ? Je ne comprends pas Gloret de ne pas se hâter davantage. Marchons toujours, ils nous rejoindront à l'auberge.

Anselme n'avait pas besoin de cette recommandation pour dévorer l'espace. Au moment où l'agent principal arrivait devant la porte, il se retourna encore et aperçut Gloret et ses hommes à distance et ne formant plus qu'un groupe.

– Certainement il leur est arrivé quelque chose, dit Malrut comme se parlant à lui-même. Entrons toujours, ajouta-t-il en s'adressant à Anselme, qui brûlait d'impatience.

Ils pénétrèrent dans la maison.

– Vous avez chez vous une jeune fille malade que je voudrais bien voir, dit Malrut à Trouillat.

– Mon bon monsieur, répondit l'aubergiste qui flaira un chef de la police, je ne demanderais pas mieux que de vous la montrer. mais elle est partie.

– Comment ! elle n'est plus ici ? s'écria l'agent.

– Non. Voilà bien trois quarts d'heure qu'une voiture est venue la prendre, elle et la garde.

– Mille millions de tonnerres ! s'écria l'agent en donnant un grand coup de sa grosse canne sur la table ; nous sommes arrivés trop tard !

– Est-il bien possible ? s'écria à son tour le sculpteur dont les jambes tremblaient sous lui.

– Hélas ! Elle est partie, bien sûr, répétait l'aubergiste fort inquiet pour son compte.

– Mais vous m'avez dit hier qu'on devait ne venir la chercher qu'à midi ?.

– A vous ? répondit Trouillat en regardant l'agent avec étonnement ; mais je ne vous ai seulement pas vu.

– Oui, oui, à moi. Ne vous rappelez-vous pas le colporteur ?

– Ah ! s'écria Trouillat en reculant de trois pas.

Il venait de reconnaître, en effet, le porte-balle.

– C’était bien convenu en effet, monsieur, dit-il lorsque la parole lui fut revenue ; mais je ne sais pourquoi la voiture est arrivée deux heures plus tôt.

– Comment était cette voiture ? demanda Malrut dont une pensée soudaine traversa l’esprit.

– Une grande calèche à caisse bleue, répondit Crouillat.

– Précisément celle que j’ai aperçue sur la route !

En ce moment, Gloret arriva avec les autres agents. ceux-ci portaient une femme ivre ou endormie.

– Mais c’est M^{me} Flore ! s’écria l’aubergiste en la voyant.

– Qu’est-ce que M^{me} Flore ? demanda Malrut.

– La garde qu’on avait mise auprès de la jeune fille. Comment se trouve-t-elle dans cet état ? Elle n’avait rien pris qu’un peu de thé avant de partir, et c’est la religieuse elle-même qui l’a fait.

– Quelle religieuse ? demanda encore l’agent.

– Celle que le médecin, qui, paraît-il, n’a pas pu venir, avait envoyée pour seconder la garde pendant le transport.

Cette femme n’est pas ivre, comme vous semblez le croire, reprit le premier qui venait d’examiner M^{me} Flore, qu’on avait déposée sur le lit occupé par Marthe quelques instants auparavant. Elle dort sous l’empire d’un narcotique qu’on lui a fait prendre.

– Ça pourrait bien être, fit Thérèse en intervenant. La religieuse, qui est venue dans la voiture – une drôle de mine, ma foi ! entre parenthèses – a prétendu que la route l’avait incommodée. Elle a demandé du thé, qu’elle a fait elle-même, et elle a invité M^{me} Flore à en prendre une tasse. Elle a voulu aussi préparer et donner à la malade une potion calmante, que lui avait remise le médecin.

– Il y a dans tout ceci, dit Malrut à Gloret, une machination infernale, et nous avons affaire à des gens qui ne sont pas manchots.

L’attention de tout le monde fut attirée d’un autre côté. Une grande voiture longue s’arrêtait devant l’auberge et un jeune homme à cheval la suivait. Malrut reconnut le docteur Milet dans la voiture, et dans le cavalier celui qu’il l’avait vu accoster rue du Faubourg-Saint-Denis quatre jours auparavant. En outre du médecin, il y avait dans la voiture une religieuse pouvant avoir quarante ans, d’une douce et modeste expression de visage.

– Ah ! nous ne nous en irons pas toujours les mains vides ! dit à Gloret Malrut, qui crut que pour une raison ou pour une autre les ravisseurs revenaient à l'auberge.

Et s'avançant vers Gaston, descendu de cheval :

– Monsieur, je vous arrête, dit-il en calmant d'un geste Anselme, qui s'était approché d'un air menaçant.

– Moi ! s'écria le marquis de Cambrée en se redressant de toute sa hauteur ; et pourquoi, s'il vous plaît ?

– Pour avoir usé de violence à l'égard d'une jeune fille mineure que vous avez enlevée à sa famille il y a quelques jours.

– Mais, fit Gloret bas à Malrut, il n'y a que la bonne sœur dans la voiture.

– Ah ! s'exclama celui-ci avec désappointement.

– Monsieur, je ne sais qui vous êtes, ni en vertu de quel droit vous me parlez ainsi, dit Gaston.

L'agent lui présenta sa carte d'inspecteur de police.

– Tiens, tiens ! exposez-vous donc pour faire une bonne action et en être récompensé ainsi, fit-il avec une certaine amertume.

Puis il ajouta avec un calme parfait, où perçait quelque chose de hautain :

– Je pourrais ne rien vous répondre : mais, en raison de votre qualité, je veux bien vous donner quelques éclaircissements. Il est bien vrai qu'il y a huit jours, la nuit, j'ai arraché des mains d'inconnus une jeune fille qui appelait au secours, que je l'ai apportée sans connaissance dans cette auberge, et qu'elle y est restée jusqu'à aujourd'hui à cause de la gravité de son état, qui ne permettait pas de la transporter ailleurs. Il est bien vrai que le docteur Milet, que voilà et qui la soigne depuis, m'ayant déclaré, il y a deux jours, qu'elle pouvait supporter le transport, je venais avec lui et cette religieuse pour la conduire dans une maison où elle eût été plus convenablement sous tous les rapports. Mais ne m'en demandez pas davantage. Cette jeune fille m'est complètement inconnue, et le trouble de son esprit, depuis la tentative dont elle a été l'objet, l'a empêchée de rien dire qui pût me mettre sur les traces de sa famille.

– Mais cette jeune fille n'est plus ici ! dit Anselme frappé de l'air de sincérité du jeune homme et de cette dignité qui en impose toujours.

– Elle n'est plus ici ? répéta Gaston en pâlisant.

– Non monsieur. Une voiture est venue la prendre vers dix heures et l’a emmenée, répondit Malrut.

– C’est vrai, affirma l’aubergiste vers lequel le marquis de Cambrée s’était retourné d’un air interrogateur.

– Mais vous saviez bien pourtant que nous devions venir la prendre avec une religieuse pour seconder la dame Flore !

– Oui, mais il y avait aussi une religieuse dans la voiture. Elle nous a dit que, retenu à Paris auprès d’un malade en danger, le médecin irait vous rejoindre à la maison où elle était chargée, elle et Mme Flore, de conduire la jeune fille. Nous n’avions aucune raison de ne pas la croire.

– Mais la garde ? qu’est devenue Mme Flore ? demanda le docteur Milet très-intrigué lui-même de tout cet imbroglio.

Alors on se souvint de la brave femme qu’on avait oubliée dormant toujours dans la chambre voisine.

– Elle est ici, répondit M^{me} Trouillat enchantée de placer son mot.

Gloret trouva le moment de raconter comment, en passant le long d’un champ de blé qui bordait la route, ils avaient aperçu une femme couchée sur l’herbe ; que s’étant approchés, lui et ses hommes, ils avaient reconnu qu’elle dormait et si profondément, qu’on n’avait pu la réveiller. Alors ils l’avaient prise dans leurs bras et portée à l’auberge.

Le docteur Milet se rendit aussitôt auprès de M^{me} Flore. Il ne lui fut pas difficile de reconnaître que le sommeil, ainsi que l’avait pensé Malrut, était dû à une cause artificielle. Comme elle dormait paisiblement, le mieux était d’attendre son réveil pour recevoir sa déclaration, qui jetterait peut-être quelque lumière sur cette singulière affaire.

– Monsieur, dit Malrut qui ne croyait plus avoir devant lui le véritable ravisseur de Marthe, en s’adressant à Gaston de Cambrée, je vous prie de m’excuser pour l’erreur que j’allais commettre, mais votre rôle en tout ceci est trop important pour que je n’en parle pas dans mon rapport. Vous serez appelé à donner votre témoignage. Ayez donc la bonté de me dire vos nom, prénoms et qualités.

Gaston lui remit sa carte. Après l’avoir lue, l’agent ôta respectueusement son chapeau en renouvelant ses excuses. Le fils du duc de Vancouleurs était connu de tout Paris.

Vers deux heures, Mme Flore commença à se mouvoir et rouvrit enfin les yeux ; mais elle fut encore quelques instants sans pouvoir réunir ses idées. A la fin, elle put raconter ce qui lui était arrivé. Au moment de monter dans la calèche où la jeune fille sommeillait déjà après avoir pris la potion calmante qu'avait apportée la religieuse, elle avait bu sa tasse de thé, qu'elle avait trouvée fort bonne. A peine partie de l'auberge, ses idées s'étaient obscurcies et une irrésistible envie de dormir, à laquelle elle n'avait pas tardé à succomber, s'était emparée d'elle. Elle ne savait rien de plus et était très surprise de se retrouver dans l'auberge, couchée dans le lit de la jeune fille confiée à ses soins.

Le pauvre sculpteur, qui le matin, croyait ramener Marthe à Bertrande, était désespéré. Touché de son chagrin, le marquis de Cambrée s'approcha de lui,

– Prenez courage, monsieur, lui dit-il ; nous la retrouverons.

– Oui, oui, nous la retrouverons, ajouta Malrut ; je vous le promets.

Ce dernier resta à l'auberge avec Gloret, pour procéder à une enquête et prendre les renseignements qui pouvaient mettre la police sur les traces de la calèche à caisse bleue. Les autres agents, inutiles désormais, retournèrent à Paris.

Le marquis de Cambrée remonta à cheval ; le docteur Milet emmena Anselme Granger et Mme Flore, ainsi que la religieuse, dans la grande voiture destinée à transporter Marthe. En s'éloignant, Gaston sentit sa poitrine se serrer en jetant un dernier regard sur la pauvre auberge des Trois-Pigeons, où un puissant intérêt l'avait amené chaque jour depuis plus d'une semaine.

Pendant la route, Anselme ne fit que questionner le docteur et M^{me} Flore. Le moindre fait concernant celle qu'il aimait avait pour lui une importance extraordinaire.

Avant de se séparer, ils convinrent, lui et Gaston de Cambrée, de se retrouver le lendemain afin de se concerter sur ce qu'ils avaient à faire.

Est-il nécessaire de dire que ce nouvel enlèvement était l'œuvre d'Albert Lozart ? Tenu au courant de ce qui se passait à l'auberge des Trois-Pigeons par Gorget, il avait combiné son plan avec son audace et son habileté ordinaires, Il avait transformé Thomas en cocher de grande maison, et Zélie,

la femme de Gorget, en religieuse garde-malade. L'ex-prétendue femme de chambre, les cheveux complètement cachés sous son béguin, le front perdu sous une bande de toile blanche, la figure maquillée d'une couleur pâle tirant sur le jaune, et le dessous des yeux battu et d'une teinte de bistre, était entièrement méconnaissable.

Munis des instructions très-précises du directeur du lournal financier, ils les avaient exécutées à la lettre. Zélie avait bien administré un narcotique à la jeune malade et à sa garde. Puis, aidée de Thomas, ils avaient léposé M^{me} Flore sur l'herbe, à quelques pas de a route, où elle avait été aperçue par Gloret. Ils avaient ensuite continué en toute hâte vers le pavillon) réparé par Albert Lozart, où celui-ci les attendait en compagnie de Gorget, et ils y étaient arrivés sans en-ombre.

DEUXIÈME PARTIE

LE CRI DU SANG

La souscription des actions du chemin de fer Transatlantico-Pacifico-Australien-Continental avait été ouverte avec la solennité ordinaire aux grandes entreprises financières et industrielles. Non-seulement à Paris, mais à Londres, Francfort, Hambourg, Vienne, etc., des administrations importantes avaient été choisies pour recevoir les souscriptions et encaisser les versements. De longues annonces-réclames, savamment rédigées par Albert Lozart, avaient paru pompeusement dans les journaux les plus répandus, et *le Moniteur général des grandes entreprises financières et industrielles*, tiré à 500,000 exemplaires, avait été envoyé à toutes les personnes dont le nom figure dans le Bottin.

Patronnée par des financiers de premier ordre comme les banquiers Suptow, Grangars, Cabajoue et autres, et même par des hommes de la haute aristocratie tels que le duc de Vancouleurs, le marquis de la Haute-Poterne, les comtes de Craquelinville et de Rabattard, l'opération s'annonçait magnifiquement. La souscription close, les actions avaient même fait prime.

Selon le conseil de Suptow, Fernande avait vendu, avec bénéfice, les cinquante actions qu'il lui avait données. Mais M. de Vancouleurs, séduit par la prime qu'elles faisaient déjà, avait non-seulement gardé les siennes, mais en avait encore acheté d'autres. Fernande avait touché ainsi plus de 250,000 fr., qu'elle avait aussitôt placés en bonnes valeurs mobilières. Satisfaite de cette petite opération, qui était venue augmenter encore son opulence, elle avait complètement oublié le chemin de fer Transatlantico-Pacifique etc., et sa souscription. L'activité de son esprit, n'étant plus occupée pour le moment par quelque convoitise ou la satisfaction d'un caprice coûteux, s'était reportée d'un autre côté.

Elle songeait à Marthe, à sa disparition soudaine et mystérieuse. Elle aussi voulait savoir ce qu'elle était devenue.

Elle avait son projet ; mais avant de le mettre à exécution elle voulait bien combiner son plan pour ne pas échouer misérablement. Elle ne se pressait donc pas et réfléchissait, et plus elle réfléchissait, plus elle était portée à croire que ses soupçons étaient fondés.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'en apparence elle changeât rien à ses habitudes. Toutefois elle alla chaque soir à l'Opéra. Là se montrait toute la fashion. Aristocratie, littérature, beaux-arts, finances, etc., y avaient leurs représentants les plus connus.

On y voyait dans leurs loges le marquis de la Haute-Po terne, le comte de Craquelinville, le baron de Couranville, et bien d'autres des grandes familles nobles. Ceux de la finance se prélassaient aux fauteuils d'orchestre, tels que le banquier Suptow, Grangars, Cabajoue, Tiraldwine, Denham, etc., tous servant de point de mire aux grandes demi-mondaines. Enfin des artistes célèbres, des hommes de lettres bien connus et un grand nombre de représentants de la presse formaient des groupes ça et là.

Parmi ces derniers trônait véritablement Albert Lozart avec sa haute taille, ses grandes moustaches en pointe, sa chevelure ébouriffée, ses yeux secs et brillants au fond de l'orbite, et son binocle d'or sur le nez. Il était entouré de plusieurs confrères, qui l'écoutaient comme un oracle et en recevaient leurs inspirations pour leurs articles de bourse du lendemain. Cependant, depuis plusieurs jours il n'avait pas paru à son fauteuil, où il se montrait ordinairement un acte ou deux chaque soir.

Fernande s'était aperçu de son absence dès la première fois qu'elle était allée à l'Opéra. Ne le voyant pas à sa place habituelle, elle avait exploré la salle, de sa petite jumelle en or incrustée de nacre et d'écaille, avec cette rapidité familière aux habitués des salles de spectacle, et avait acquis la certitude qu'il ne s'y trouvait pas. Elle n'en fut point surprise et se tint tranquille le reste de la soirée, sans s'occuper du marquis de Thomay, qui se trouvait dans la loge du duc de Marfeuil, ni du banquier Suptow, pas plus que s'ils n'eussent pas existé.

Trois jours de suite elle revint à son poste sans plus de succès : Albert Lozart ne se montrait pas davantage. Le directeur du *Moniteur général* n'osait se faire voir avec la contusion causée par le coup du marquis de Cambrée. Enfin, le quatrième jour, il vint au milieu de la soirée. Il était soucieux et paraissait fatigué. Il ne répondait que d'une manière distraite à l'empressement dont il était l'objet.

A peine le rideau baissé, Fernande braqua sa petite lorgnette sur Albert Lozart avec une obstination qui fut enfin couronnée de succès. Il commença à s'agiter, à regarder de droite à gauche, et finalement se retourna brusquement du côté de Fernande, qu'il reconnut.

Fernande releva lentement sa jumelle, mais elle revint plusieurs fois à son examen, jusqu'à ce que Lozart comprit qu'il était bien l'objet de l'attention de la jeune femme. Alors il leva à son tour sa jumelle, et pendant une demi-minute ils échangèrent un de ses regards dont l'expression est plus éloquente encore à travers les tubes dorés que ceux qu'on échange naturellement. Il fixa Fernande à plusieurs reprises pendant le reste de la soirée, et chaque fois la jumelle de la jeune femme s'abaissa sur lui avec une aimable nonchalance.

Un sourire étrange, , diabolique et plein de fatuité, mais adroitement dissimulé, plissa légèrement les lèvres du directeur du journal financier.

Albert Lozart fut assidu aux soirées suivantes, et le petit manège que nous avons vu continua entre lui et Fernande. Puis il cessa de venir ou ne se montra qu'une partie de la soirée. Alors, aussitôt dans son fauteuil, il prenait sa jumelle et, regardant Fernande, il semblait vouloir lui faire comprendre que c'était pour elle seule qu'il était là. Et, par sa manière d'être avec lui, il

pouvait penser qu'enfin la glaciale Fernande Murciani se laissait prendre peu à peu.

Dans sa suprême suffisance, il ne lui vint pas à l'esprit de chercher qu'elle pouvait être la cause d'un tel changement dans les sentiments d'une femme qui, jusqu'à ce jour, n'avait eu pour ses avances que dédains et mépris. Il pensa que l'abandon dans lequel il l'avait laissée depuis la rencontre de Marthe avait opéré cette transformation, par ce dépit qu'éprouvent les femmes de se voir délaissées.

Mais Albert Lozart n'était pas homme, pourtant, à se lancer dans une aventure avec une femme comme Fernande, sans autre garantie de succès que quelques œillades à travers des lorgnettes de spectacle et quelques gestes d'une interprétation très vague et peu sûre.

– Si c'était plus qu'un caprice de femme, pensait-il, elle ne s'arrêterait pas à ces prémisses, et bientôt des démarches plus accentuées de sa part se produiraient.

Son raisonnement se trouva justifié en apparence. Au bout de deux semaines, ce qu'il avait prévu arriva. Une femme, dans une toilette du meilleur goût, mais de couleur sombre, soigneusement voilée, entra dans son cabinet. Malgré le mystère dont elle s'enveloppait, Lozart devina de suite Fernande Murciani à sa taille charmante, à sa désinvolture pleine de grâce et à sa manière de pencher la tête.

– Déjà ! murmura-t-il.

Et un sourire de triomphe plissa les coins de sa bouche sous son épaisse moustache.

– C'est moi, dit Fernande en relevant son voile.

– Je n'osais espérer un pareil bonheur, dit Albert Lozart, en s'empressant auprès d'elle.

Il approcha un fauteuil tout près du sien.

Fernande le recula un peu avant de s'asseoir.

– Ma visite a lieu de vous surprendre, dit-elle les yeux baissés et à demi-clos. J'aurais mieux fait de vous attendre encore ; mais vous ne veniez pas, monsieur.

– Je n'osais me présenter chez vous, madame, après tous les dédains dont vous m'avez accablé.

– Des dédains !... répéta Fernande d'un air fatal, vous avez pris pour des dédains ce qui n'était que les indices d'une résistance désespérée.

– En tout cas qui a duré bien des années, observa Albert Lozart en souriant d'un air peu convaincu.

– Parce que vous l'avez bien voulu.

– Moi ?

– Oui, vous.

– Ne me suis-je pas avancé bien des fois, et ne m'avez-vous pas toujours repoussé avec hauteur ?

– Non, pas avec hauteur, mais avec effroi.

– Suis-je donc si effrayant que cela ? demanda le directeur en souriant.

– Je ne sais, répondit Fernande le regard noyé dans le vague. En tout cas, vous êtes un fascinateur.

– Jadis, peut-être, j'avais un peu de ce pouvoir-là, répondit Albert Lozart en se rengorgeant d'un air de suffisance ; mais aujourd'hui je suis bien déchu.

– Vous voyez bien que non, puisque me voici chez vous.

– A mon bureau, ce qui n'est pas la même chose. Cependant, ce n'est pas ce qui m'étonne le moins et, si vous n'étiez la charmeuse Fernande et moi Albert Lozart, je croirais à une mystification.

– Une mystification !. protesta Fernande ; quel intérêt y aurais-je, monsieur ?

– Je n'en sais rien, aussi ne m'arrêterai-je pas à cette hypothèse. J'aime mieux croire à une illusion charmante.

– Ce n'est point une illusion ; c'est bien la charmeuse Fernande, ainsi que vous m'appellez, qui est dans le cabinet du non moins charmeur Albert Lozart, répondit Fernande avec un sourire triste et doux, et les yeux baissés.

« Trop d'esprit, pensa celui-ci ; tenons-nous bien. »

– C'est qu'il m'est difficile de croire au bonheur que me laisserait entrevoir cette visite, si j'étais plus fat, dit il tout haut.

– Vous m'avez trop longtemps recherchée pour être devenu tout à coup sceptique à mon égard, observa la jeune femme.

– Aussi ne suis-je pas sceptique, répliqua Lozart.

— Alors vous seriez disposé à croire que je peux me laisser attendrir.

— Oh ! si j'avais cette espérance !. s'écria le directeur, qui entrevit tout un monde d'ineffables voluptés.

— Il ne tient qu'à vous de l'avoir, murmura Fernande.

— Dites-moi, oh ! dites-moi ce qu'il faut pour cela ? demanda Albert Lozart qui prenait feu.

— Me prouver que ce n'est point chez vous un simple caprice, et que vous êtes capable d'une affection durable, répondit-elle en le regardant dans les yeux.

— Avez-vous donc une si triste opinion de moi ? Me croyez-vous si usé moralement, si blasé, que je ne puisse plus aimer ? demanda le directeur troublé par ce regard plein de promesses.

— Vous avez tant vécu et vous avez trouvé si peu de cruauté chez les femmes ! dit Fernande.

— Oh ! je ne mérite pas la réputation qu'on m'a faite, répondit Lozart avec une feinte modestie que détruisait l'expression vaniteuse de sa figure.

— Je suis persuadée du contraire, répliqua la première.

— Vous croyez que pour moi l'amour n'a plus rien de vrai que le plaisir qu'il donne ?.

— Peut-être...

— Ah ! vous me jugez bien mal, madame. Mais qui me dit aussi, à moi, qu'en ce moment même je ne suis pas un jouet dont vous voulez vous amuser, que vous ne vous moquez pas de moi ?'

— Et vous croyez que pour un jeu aussi puéril, je viendrais chez vous ?

— Dans mon cabinet, mais pas chez moi, répéta Lozart.

— Ce n'en est pas moins une démarche assez significative, murmura Fernande d'un air rêveur, et je ne sais si j'ai bien fait de venir.

— Comment vous montrer que je suis encore digne de la confiance de la plus séduisante des femmes ? demanda Albert Lozart en homme déterminé à tenter l'impossible. Comment vous prouver que mon cœur n'est pas desséché, et que l'amour, un amour profond, dévoué, peut encore l'occuper ?

— Eh bien ! en prenant au sérieux ma présence chez vous comme l'expression du sentiment intime que j'éprouve.

– C’est fait, je vous le jure, dit le directeur en affectant un ton de franchise.

– Alors, écoutez-moi, monsieur, continua Fernande en paraissant convaincue de sa sincérité. Quand je désire, c’est franchement ; quand je ne veux pas, c’est de même. Mais avant de me donner et non pas de me vendre, entendez bien, je veux être certaine que celui à qui j’accorde une faveur si enviée des autres hommes en est digne, et que je trouverai dans son amour, son dévouement et sa discrétion, la récompense du bonheur que je lui laisse prendre.

« Oh ! oh ! pensa Lozart, ceci est tout bonnement du cynisme, si ce n’est de la plus habile diplomatie. Où diable veut-elle en venir ? »

– Madame, répondit-il à haute voix, ma discrétion n’a jamais été mise en doute. Quelle preuve de mon amour et de mon dévouement exigez-vous de moi ? Parlez, je suis votre esclave.

– J’exige de vous plus que vous ne m’accorderez sans doute.

– C’est donc l’impossible ?

– Oh ! non ; le temps des paladins est passé.

– Je vous écoute, Fernande, dit tout bas Lozart.

Ce commencement de familiarité impressionna désagréablement la jeune femme, mais elle ne le fit pas paraître.

– D’abord je ne veux pas de rivales, dit-elle.

– Vous n’en aurez pas, répondit Lozart.

– Je veux ensuite qu’à partir d’aujourd’hui tous les moments que ne vous prendront pas vos occupations de rédacteur en chef et de directeur de votre journal, vous me les consacriez.

Un nuage passa sur le front d’Albert Lozart. Fernande s’en aperçut et continua comme si de rien n’était :

– Ainsi, pour commencer, nous dînerons ensemble ce soir, au Café de Paris ; nous irons ensuite à l’Opéra : vous, à votre stalle d’orchestre ; moi dans ma loge. A l’issue du spectacle, vous me reconduirez chez moi ; alors, vous serez libre d’aller où bon vous semblera. Mais demain, à neuf heures, vous viendrez prendre de mes nouvelles. A midi, vous m’apporterez un bouquet de votre choix, et de trois à quatre heures vous trouverez bien un

moment pour vous montrer au Bois dans votre américaine. Nous passerons la soirée comme la veille.

Albert Lozart ne put s'empêcher de rire.

– Vous me demandiez de la discrétion tout à l'heure ; il me semble que ce n'est pas en faire preuve que d'agir ainsi, répondit-il.

– Oh ! je m'en rapporte à votre expérience pour éviter d'attirer l'attention du monde !

– Mieux vaudrait me métamorphoser en caniche tout de suite, dit-il toujours en riant. Et combien de temps durera cet étrange noviciat ?

– Cela dépendra de vous, monsieur. Je suis très-exigeante, très-difficile dans mes liaisons. Avant de céder à un penchant quelconque, avant de m'attacher à un homme, je veux savoir s'il saura faire plier ses goûts aux miens, sa volonté sous la mienne.

– Mais c'est de la tyrannie ! s'écria Lozart de plus en plus joyeux.

Pas le moins du monde : c'est une épreuve momentanée ; et, une fois rassurée, je donne à mon amant toute la liberté qu'il peut désirer.

– Pouvez-vous, madame, demander à un homme une pareille abdication ? Ne savez-vous donc pas la masse des affaires qui pèsent sur moi ? Certes, si je le pouvais, je me conformerais non-seulement à vos désirs, mais encore je me coucherais en travers de la porte de votre hôtel si vous l'exigiez. Mais, en bonne conscience, je ne puis m'annihiler ainsi sans compromettre de grands intérêts dont la défense est confiée à ma plume. Demandez-moi toute autre chose, je vous en prie, et vous verrez jusqu'où peut aller mon dévouement. Mais n'exigez pas de moi que je m'atrophie, que je perde une position conquise avec de grands efforts et la légitime influence que je dois à mon travail.

Et Albert Lozart sembla implorer Fernande du regard.

Celle-ci parut réfléchir un moment.

– Eh bien ; répondit-elle, ne parlons ni de la visite matinale, ni du bouquet à midi, ni de la promenade au Bois. Mais toutes vos soirées m'appartiennent, et sur un désir de ma part nous les passerons ensemble.

Le directeur était confondu de cette étrange bizarrerie d'une femme qui, après avoir si longtemps repoussé ses hommages avec la plus apparente indifférence, allait le laisser entrer si complètement dans son existence, à la

condition de subir ses volontés les plus saugrenues. Cela ne lui allait guère, et peut-être allait-il traiter avec Fernande sur le ton de la plaisanterie, ce qui eût infailliblement amené la rupture de l'entretien. Mais rien ne rallume mieux une passion qui dort, comme le feu sous la cendre, que la présence de la femme qui l'a inspirée. Son regard, sa voix, son haleine, et surtout ses émotions sont autant de souffles qui l'attisent.

Albert Lozart n'eut pas la force de se soustraire à l'influence de Fernande. La perspective de la posséder bientôt lui troublait la cervelle.

– Soit, je me soumets, répondit-il ; mais j'eusse préféré un autre genre d'épreuves plus digne de vous et de moi.

– Ainsi, nous dînons ce soir ensemble ? dit Fernande.

– Impossible aujourd'hui ! répondit Albert Lozart.

– Déjà ! s'écria Fernande avec un semblant de dépit.

– Je suis précisément invité à un dîner de financiers où doivent être débattues des questions du plus haut intérêt. J'ai pris l'engagement formel d'y assister. En m'abstenant d'y aller, je m'exposerais à rompre des relations d'une grande importance pour moi et pour d'autres personnes. Vous ne le voudriez pas, madame, j'en suis persuadé.

« Je le tiens, » pensa Fernande.

Et elle ajouta à haute voix :

– Pour cette fois, j'accepte vos motifs ; mais demain vous me donnerez toute votre soirée.

– Oh ! demain vous ferez de mon temps ce qu'il vous plaira ; je suis humblement l'esclave de toutes vos volontés, de tous vos caprices même ! s'écria Albert Lozart avec joie.

Fernande se leva. Le directeur voulut la retenir encore ; mais elle avait une manière si ferme de manifester sa volonté, qu'il n'insista pas. Au moment de se séparer, il s'empara de sa main et y déposa un baiser qui parut causer à la jeune femme un mouvement de répugnance, et elle ne put réprimer un frisson comme au contact d'un reptile.

La porte de son cabinet refermé, le directeur du *Moniteur général des grandes entreprises financières et industrielles* s'assit dans son fauteuil, rejeta la tête en arrière et se mit à rire d'une manière diabolique. En même

temps son visage exprimait une suprême infatuation de son mérite personnel.

Après cette conversation, où elle avait joué Albert Lozart comme un enfant, Fernande eût parié que le dîner auquel il ne pouvait manquer d'assister était une invention de sa part pour aller passer la soirée auprès de Marthe.

A la pensée que cette pauvre enfant allait être exposée aux violences d'un homme emporté comme lui, elle éprouva tout à coup une sorte de rage concentrée de ne pouvoir y mettre obstacle. Cet intérêt immense que lui inspirait la jeune fille l'étonnait elle-même, et elle aurait bien voulu lui porter secours ; mais comment ? Elle n'avait aucune preuve que ses soupçons fussent fondés. Il pouvait même arriver qu'elle se trompât. Le mieux était encore de savoir où et comment il avait passé sa soirée. Rentrée chez elle, elle fit venir un de ses domestiques, très-fin, très-adroit, et qui lui était dévoué, ce qui est plus rare. Alphonse était son nom.

– Vous allez vous habiller en bourgeois, lui dit-elle.

– Bien, madame.

– Vous prendrez une voiture et vous irez vous embusquer rue Montmartre, en face des bureaux du *Moniteur général des grandes entreprises financières*.

– Bien, madame.

– Lorsque vous verrez un homme de quarante-cinq ans, grand, sec, brun, avec de grandes moustaches.

– M. Albert Lozart ? interrompit Alphonse.

– Vous le connaissez ?

– Oui, madame.

– Eh bien ! je n'ai pas besoin de vous le dépeindre davantage. Vous le suivrez n'importe où il ira, qu'il soit à pied, à cheval ou en voiture. Seulement faites en sorte qu'il ne vous remarque pas.

– Mais s'il sort de Paris et s'en va dans la campagne ?

– Vous le suivrez toujours. Au cas où vous le perdriez de vue, assurez-vous de la direction qu'il aura prise, et vous viendrez aussitôt me rendre compte de tout. Demandez l'argent nécessaire à Agathe, et ne le ménagez pas. Allez, et ne perdez pas de temps.

Alphonse se retira pour exécuter les ordres de sa maîtresse.

Malrut et Gloret, dont le zèle et l'intelligence avaient été mis en défaut, avaient été rendre compte à M. Guérin de leur expédition. Le chef de bureau n'était point habitué à de pareils insuccès de la part de ces deux habiles agents. Cependant il n'y avait pas de leur faute, et il ne leur fit aucun reproche. S'ils étaient vexés d'avoir été ainsi dupes, lui, de son côté, était piqué au jeu. C'était une lutte entre la police et un habile et audacieux inconnu. Il tenait à honneur que la première en sortît victorieuse.

– D'après vous, leur dit-il, Marthe Gossieux a dû être conduite dans une maison de campagne.

– Nous en sommes persuadés, répondit Malrut.

– Alors, tout porte à supposer que, transportée dans cette maison, elle devra y passer plusieurs jours avant qu'on la conduise ailleurs ?

– C'est très-probable.

– L'état de santé de Marthe ne permet pas de supposer qu'on oserait attenter à son honneur d'ici à plusieurs semaines. Ce serait abominable, et le ravisseur, qui paraît appartenir aux classes élevées de la société, n'oserait se mettre une si grosse affaire sur les bras.

– Très-bien, répondit M. Guérin. Continuez vos investigations. Cette calèche à caisse bleue ne peut manquée d'avoir été remarquée. Vous en retrouverez facilement la piste. Prenez votre temps, et que cette fois nous ne soyons pas battus.

Après ces paroles il congédia les deux inspecteurs.

Nous les laisserons vaquer à leurs affaires pour revenir trouver Bertrande Gossieux.

Exprimer la joie de la brave femme à la nouvelle qu'on était presque certain d'avoir retrouvé Marthe serait difficile. Du coup, toutes ses douleurs rhumatismales avaient disparu. Elle allait et venait, se trémoussait comme à vingt-cinq ans.

Après le départ de la troupe, elle avait balayé, nettoyé, épousseté le petit appartement comme pour un jour de fête ; et franchement, il le méritait bien, car depuis la disparition de Marthe elle ne s'en était guère occupée. Puis elle était allée faire des emplettes pour le repas qu'elle voulait, dans sa joie, offrir à tous ceux qui la lui ramèneraient.

Avant midi, tout était prêt. Les mets étaient cuits à point, le couvert mis et les bouteilles de vin qu'elle avait fait venir, débouchées. Lorsque midi sonna au cartel, Bertrande éprouva un frisson. Elle pensa aux cruelles angoisses qu'elle avait endurées la nuit que le sculpteur avait passée en partie à Meudon à la recherche de Marthe. Cependant il n'y avait pas de temps de perdu encore, et, en mettant les choses au mieux, Anselme et l'agent ne pouvaient guère être de retour.

Mais, lorsque sonnèrent deux heures, la pauvre femme éprouva un tremblement nerveux ; son cœur se serra douloureusement, et une sueur froide perla sur son front.

« Ah ! j'étais trop heureuse, murmura-t-elle d'une voix étranglée, et je me suis réjouie trop tôt ! »

Et, comme pour justifier ces paroles, Anselme Granger, pâle et la figure consternée, entra suivi du marquis de Cambrée.

– Et Marthe, Marthe ? s'écria la pauvre Bertrande les mains jointes en les voyant seuls.

– Hélas ! perdue encore une fois ! répondit le malheureux sculpteur.

– Perdue ! répéta Bertrande avec un sanglot.

– Oui, mais nous la retrouverons bientôt ; nous savons presque où elle est, se hâta d'ajouter Gaston pour la consoler.

Alors seulement Bertrande examina l'élégant jeune homme.

– Mais monsieur ne vous accompagnait pas ce matin ! dit la brave femme, qui vit au premier coup d'œil la différence qui existait entre M. de Cambrée et les inspecteurs de police.

– En effet, et je crois bien que nous ne nous étions pas encore trouvés ensemble, répondit Gaston en souriant.

– Comment se fait-il que vous soyez mêlé dans cette affaire ? demanda Bertrande portée à la défiance depuis le coup qui l'avait atteinte si cruellement.

– M. le marquis de Cambrée a déjà arraché une fois Mlle Marthe des mains du misérable qui l'avait attirée dans un infâme guet-apens, répondit Anselme. Grâce à nos efforts communs, nous saurons bien l'en arracher encore. Tout à l'heure, je vous conterai cela en détail, mademoiselle Bertrande ; mais, en attendant, nous avons de grands remerciements à

adresser à monsieur, car, sans lui, nous aurions peut-être un plus grand malheur à déplorer.

– Je vous crois, monsieur Anselme, répondit Bertrande. et, sans connaître encore la nature des services qu’il nous a rendus, je lui en exprime toute ma reconnaissance.

– Mademoiselle, je n’ai fait que ce que tout honnête homme eût fait à ma place, dit Gaston. Malheureusement, au moment où j’allais faire transporter M^{lle} Marthe dans une maison confortable, où elle eût été bien mieux que dans la misérable auberge où j’avais été forcé de la laisser quelques jours.

– Mais pourquoi ne l’avoir pas conduite directement ici ? demanda Bertrande de nouveau en défiance.

– Parce que, à la suite de l’acte de violence dont elle avait failli être la victime et de la terreur qu’elle avait éprouvée, elle est tombée si dangereusement malade que tout mouvement aurait pu lui être fatal, et que d’ailleurs il lui était impossible de donner une adresse.

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ma pauvre Marthe est morte ! s’écria Bertrande d’une voix lamentable.

– Non, non, mademoiselle, se hâta de répondre Gaston de Cambrée ; rassurez-vous. Hier soir, lorsque je l’ai quittée, tout danger avait disparu ; et, si nous n’avions été prévenus, en ce moment elle serait auprès de vous. Mais ce n’est qu’un retard de peu de durée, vous pouvez me croire.

– Tout cela est bien obscur pour moi, répondit Bertrande ; c’est une énigme dont M. Anselme me donnera sans doute l’explication.

– C’est ce qu’il me tarde de faire, dit le sculpteur qui voyait l’ennui du marquis.

– Je vous laisse alors, dit celui-ci, car je comprends votre impatience à tous les deux. Demain, je viendrai vous prendre de bonne heure, ajouta-t-il en se tournant du côté du sculpteur, et nous commencerons ensemble de nouvelles recherches.

– Je suis profondément touché de votre extrême obligeance, répondit Anselme, et je me tiendrai à vos ordres.

Gaston s’en alla triste. Un grand sacrifice s’accomplissait dans son cœur oppressé. Nous avons dit, dans la première partie, le vif intérêt qu’il avait éprouvé tout d’abord pour Marthe et la véritable affection qui l’avait doublé

pendant les quelques jours qu'il l'avait entourée des soins les plus dévoués. Ce dernier sentiment avait un caractère plus tendre que celui d'une généreuse commisération. Il pouvait devenir un de ces amours auxquels un cœur jeune et aimant se laisse facilement entraîner.

Il ne lui avait pas été difficile de s'apercevoir combien Anselme Granger aimait Marthe et combien son amour était respectueux et désintéressé. Cela lui avait remis en mémoire que la jeune fille avait souvent dans son délire prononcé le nom d'Anselme, l'implorant et l'appelant à son secours. Mais alors il ignorait qui il était : ce pouvait être un frère, un parent... Maintenant il savait que le sculpteur n'était rien de tout cela et de plus qu'il ne lui était pas indifférent.

En rapprochant les demi-confidences du sculpteur des paroles incohérentes et des exclamations échappées à la jeune fille dans les transports de la fièvre, Gaston arrivait à la conviction que si le premier avait voué à Marthe son cœur, son âme, toute sa vie, elle de son côté l'avait considéré petit à petit comme le compagnon chéri et préféré de toute son existence.

Cette découverte l'avait douloureusement impressionné. Gaston n'avait pas encore aimé. Le hasard, qui avait remis à sa loyauté, d'une manière étrange, une jeune fille aussi charmante, inconnue, et dont il s'était tout à coup trouvé l'unique protecteur, avait quelque chose de fatal et de romanesque qui pouvait bien frapper une jeune imagination. Pendant tout le temps de la maladie de Marthe, il avait attendu le réveil de son intelligence, momentanément endormie, avec une véritable anxiété, tout prêt à l'aimer si la réalité répondait à son espoir. Il se complaisait dans cette pensée, formait des projets charmants. Et voilà que tout à coup il se découvrait un amoureux estimable et sincère, qu'il avait de bonnes raisons de penser ne pas être indifférent !

Gaston allait-il disputer à ce rival inattendu le cœur de celle qu'il aimait, essayer de l'éblouir par sa haute position et sa fortune, de l'impressionner par son mérite personnel, son esprit, son élégance ? Certes, le marquis de Cambrée pouvait sans fatuité prétendre à se faire aimer de n'importe quelle femme, et rien ne disait que, s'il faisait la cour à Marthe, il ne battrait pas en brèche dans son cœur le pauvre Anselme Granger. Mais, en admettant qu'il

réussît, à quoi cela pouvait-il aboutir ? A ruiner deux existences qui semblaient si bien faites l'une pour l'autre. A briser le cœur d'un brave et digne garçon et à désespérer plus tard celui d'une noble et chaste jeune fille, car un mariage était impossible entre la pauvre enfant et le brillant fils du duc de Vancouleurs, et il viendrait un moment où il devrait se séparer de celle qui ne pouvait être que sa maîtresse.

Quelque pénible que fût pour Gaston le renoncement à un bonheur entrevu et caressé pour le laisser à un autre, d'une loyauté chevaleresque, d'une honnêteté sublime, il prit la ferme résolution de repousser de son cœur l'amour qui voulait s'en emparer et de faire tous ses efforts pour aider à retrouver Marthe et à la ramener chez Bertrande, sachant bien qu'elle y retrouverait celui qui l'aimait.

Ce ne fut pas sans un rude combat qu'il prit cette généreuse résolution. Mais, une fois prise, il ne s'écarta plus de la ligne qu'il s'était tracée.

La calèche à caisse bleue aperçue par Malrut, et dans laquelle se trouvait Marthe, toujours endormie, en compagnie de Zélie en costume de religieuse, s'était enfoncée dans la campagne l'espace de trois kilomètres. Puis elle avait rejoint la route de Saint-Denis, traversé cette ville et s'était dirigée sur Colombes.

Elle ne s'était arrêtée qu'en face la porte d'une charmante villa, qui s'élevait au milieu d'un jardin verdoyant.

Comme dans un palais enchanté, Marthe et son escorte avaient trouvé tout préparé pour les recevoir. Un grand feu de bois bien sec brillait dans la cheminée de la chambre de la jeune fille. Les rideaux de damas brun doublés de mousseline blanche, étaient tirés bien qu'on fut en plein midi. Mais deux grosses lampes répandaient dans la pièce une douce lumière.

Sur un guéridon au milieu de la chambre, il y avait une volaille froide, des flacons de vin de différentes sortes et quelques friandises.

Dans un coin on remarquait un petit lit bas en fer, pouvant se replier et destiné évidemment à la sœur garde-malade.

Enfin sur le sofa s'étalait avec intention une somptueuse et élégante toilette.

Était-ce l'effet du soporifique, ou du mouvement doux de la voiture et du changement d'air, ou plutôt le résultat du traitement du docteur Milet, mais

quand Marthe se réveilla, la connaissance et la mémoire lui étaient revenues. Toutefois, elle ne se rappelait que confusément ce qui s'était passé pendant sa maladie.

Où suis-je donc ? demanda-t-elle en jetant un regard d'étonnement autour de la pièce.

La sœur garde-malade, qui s'intitulait sœur Monique et qui n'était que la femme de Gorget déguisée, n'était point préparée à répondre à une question aussi simple. Pour ne pas s'engager elle pria la jeune fille d'une voix douce et fluttée de ne pas se tracasser, qu'elle le saurait bientôt. Elle crut devoir ajouter qu'elle sortait d'une terrible maladie et que le médecin avait recommandé le silence le plus absolu.

Marthe, la tête encore trop faible pour un grand effort de pensée, lui obéit et se rendormit tranquillement.

Lorsqu'elle se réveilla de nouveau ses idées étaient devenues encore plus lucides. Elle renouvela sa question, mais alors le docteur Fignoux, ainsi s'appelait le médecin qui avait prêté son concours à Albert Lozart, intervint et recommanda lui-même le silence à la jeune fille, en l'engageant à essayer de manger un peu de blanc de volaille et à boire un doigt de vieux malaga.

Marthe y consentit et s'en trouva bien. Sœur Monique emporta ce qui restait dans la pièce voisine. Le docteur et Gorget, qui devait faire le service avec sa femme, vinrent la rejoindre et ils eurent bientôt fait disparaître, volaille, vins et friandises. Après quoi le premier allait attendre à la gare le train montant et retournait à Paris.

Le coup de maître qui venait de remettre Marthe dans les mains d'Albert Lozart avait été exécuté sur un plan habilement conçu par Mm⁰ Marnichon, qui se croyant plus en sûreté sur la rive droite avait tenu à honneur de montrer au directeur du Moniteur de quoi elle était capable.

Cependant malgré sa réussite, Lozart avait l'esprit obsédé.

La pensée que Gaston après avoir arraché Marthe de ses mains et l'avoir presque assommé d'un coup de poing, lui, le terrible duelliste, voulait en faire sa maîtresse, lui causait des accès de rage froide et concentrée. Si c'eût été un autre que le jeune marquis, quelqu'un qui n'aurait pu avoir de prétentions sur la jeune fille, peut-être que, obsédé des ennuis qu'elle lui causait, et aussi pour éviter ce qu'il commençait à craindre – une fâcheuse

affaire avec la justice – il se fût décidé à aller, une nuit, la déposer à la porte du numéro 215 de la rue Saint-Jacques et à se sauver ensuite à fond de train.

Mais il ne pouvait se résoudre à l'abandonner à celui qu'il croyait son rival. Bien plus, la jalousie, n'était-ce pas un égoïsme impitoyable ? aiguïait encore sa passion et le poussait à aller jusqu'au bout. Mais il fallait en finir et ne pas tarder à se faire connaître, maintenant que Marthe était en pleine convalescence.

C'était précisément le lendemain de son arrivée à la villa de Bois-Colombes, qu'il avait reçu la visite de Fernande Murciani. Voulant aussi se ménager cette séduisante conquête qu'il se figurait avoir faite, il avait vu ses embarras augmenter. Fernande s'était présentée à lui au moment où il était encore sous le coup d'une scène terrible qui avait eu lieu le matin même à la villa.

La nuit avait été bonne pour Marthe. Un sommeil calme et réparateur avait fait presque disparaître le reste de sa pâleur malade. De légères et délicates couleurs animaient son teint. Ses yeux, un peu clairs pendant sa maladie, avaient repris leur nuance plus foncée et leur vivacité habituelles. Son esprit n'était plus aussi agité.

Zélie s'était aperçue de cette sensible amélioration. Le moment était propice pour lui parler du généreux inconnu qui la comblait d'attentions si affectueuses, de soins si délicats.

Renchérissant sur ce qu'elle lui avait dit la veille, elle lui exprima l'étonnement qu'elle n'eût pas demandé à le voir, à le remercier, insinuant habilement que, quel qu'il fut, elle lui avait trop d'obligations pour ne pas éprouver pour lui un vif sentiment de gratitude, voire même d'affection., '

– Mais je vous ai déjà dit, ma sœur, répondit Marthe, que je ne demandais pas mieux que de voir cette bonne et généreuse personne. Je désire d'autant plus que ce soit aujourd'hui que je me sens bien et que je souhaite retourner auprès de ma tante le plus tôt possible. Je n'ai actuellement aucune raison pour demeurer loin d'elle plus longtemps.

– A moins qu'elle ne préfère venir vivre auprès de vous ? hasarda sœur Monique. ;

– C'est impossible, ma sœur. Ma tante et moi nous sommes des ouvrières et nous vivons de notre travail. Si l'on nous perdait de vue pendant quelque

temps l'ouvrage irait ailleurs.

– Mais si l'on vous mettait à même de n'avoir plus besoin de travailler ? dit la fausse religieuse avec un regard oblique. : .

– Qui voulez-vous qui fasse cela ? demanda Marthe. D'ailleurs nous n'accepterions pas, ajouta-t-elle avec fierté.

– Oh ! mon enfant, il ne faut pas repousser le bien le quelque part qu'il vienne, car c'est la Providence lui nous l'envoie, observa l'hypocrite Zélie.

– Non, mais encore faut-il savoir qui veut nous faire ce bien et pourquoi on nous le fait, répondit Marthe.

– Si l'on vous disait que c'est quelqu'un de très-sérieux, de très honorable, un homme qui n'est plus jeune, ans être un vieillard, dont le cœur est bon et qui aime faire le bonheur, quand il peut, de ceux qui l'intéressent, sans rien leur demander en retour ? dit Monique l'une voix douce et insinuante.

– Ces personnes-là sont bien rares, ma sœur, fit Marthe en hochant la tête d'un air de doute.

– Pas autant que vous pensez et, pour n'en citer qu'une, je vous parlerai de celui qui vous a sauvée, à es risques et périls, du guet-apens où vous étiez tombée t qui a eu pour vous ensuite des bontés si tendres et si évouées ; car un père, un mari, mademoiselle, n'auaient pas eu pour leur fille ou leur femme plus d'affectueuse sollicitude qu'il n'en a eu pour vous. Voyez jusqu'où va sa prévoyance pour vous : c'est lui qui vous a pporté l'élégant peignoir que vous portez. C'est encore uiqui, ayant remarqué combien votre modeste toilette tait fripée, comme elle allait mal à votre beauté, à otre taille gracieuse, vous a fait confectionner à votre açu cette charmante et fraîche toilette que vous voyez

et que vous allez étrenner aujourd'hui, je pense ien.

– Non, ma sœur, je ne mettrai pas des objets qui e m'appartiennent pas, répondit Marthe.

– Oh ! vous pouvez bien les considérer comme à vous, répondit Zélie, et ce sera d'ailleurs montrer à votre bienfaiteur que vous êtes sensible à ses attentions.

– Je ne les mettrai pas, répéta Marthe d'un ton décidé.

– Comme il vous plaira, mademoiselle ! répliqua Monique mécontente de voir ses conseils si mal accueillis. Croyez cependant qu'en vous habillant de cette robe d'un si bon goût vous feriez, j'en suis sûre, bien plaisir à votre bienfaiteur, sans parler qu'elle vous irait à merveille.

Marthe, bien qu'ayant peu d'expérience, trouva cette manière de raisonner et de la tenter assez singulière pour une religieuse. Quoi que pût lui dire sœur Monique pour la décider, elle profita d'un moment où elle se trouvait seule pour retirer le peignoir qui n'était point à elle, et s'habiller dans la simple et modeste toilette qu'elle avait en partant de chez sa tante, sans même honorer d'un regard celle étalée avec affectation sur le sofa.

Cependant Albert Lozart, résolu à se présenter à Marthe ce jour-là, était parti de Paris par un train du matin. Il fallait qu'il fût de retour à midi pour les affaires de son journal, qui n'avait pu, malgré l'habileté incontestable avec laquelle il était rédigé, faire réussir la souscription du chemin de fer Trans-Atlantico-Pacífico etc., ouverte par le gros Suptow.

Arrivé à Bois-Colombes une demi-heure après la conversation que nous venons de rapporter, il avait été mis au courant de tout par la fidèle Zélie. Cela l'irrita, l'agaça et le confirma dans l'idée de brusquer les choses.

– Retournez auprès de Marthe, dit-il, et informez-la que dans un instant je me présenterai à elle. Conduisez-la au petit salon contigu à sa chambre. Il vaut mieux que l'entrevue ait lieu là.

Pendant que sœur Monique s'occupait de sa commission, Albert Lozart se promenait à grands pas au rez-de chaussée. Cet homme si vigoureusement trempé, si dominateur, à qui rien ne faisait peur, éprouvait une indicible émotion à la pensée de son entrevue. Il trouvait, pour la première fois sans doute de sa vie, que la séduction d'une jeune fille, qui n'a pourtant que sa vertu pour défense, n'est pas chose aussi aisée que se l' imagine un libertin qui n'a eu que des conquêtes faciles.

Au bout d'un quart d'heure, Zélie vint le prévenir que Marthe l'attendait. Le directeur n'ignorait pas ce que ses traits et l'expression de son visage avaient de lur. Il n'espérait pas que la jeune fille ne le reconnût pas. Il chercha seulement à se donner une physionomie plus affable et à adoucir autant que possible l'éclat de ses yeux. Il essaya même quelques

changements dans l'arrangement de sa chevelure et ramena modestement en bas les pointes de ses moustaches, qui menaçaient le ciel.

Pendant qu'il se préparait ainsi, Marthe, de son côté, était toute émue et toute tremblante. Elle allait donc enfin connaître celui qui l'avait sauvée d'un grand danger et pouvoir le remercier. Sans doute qu'il se rendrait à ses desirs et la ferait reconduire chez elle, n'ayant plus de motif pour la retenir davantage.

Lorsque Albert Lozart entra dans le salon, Marthe tournait le dos à la porte et regardait distraitemment les nassifs disposés avec goût d'un jardin anglais. Au bruit qu'il fit, elle se retourna vivement.

Malgré les changements qu'il avait cherché à donner à sa figure, la jeune fille reconnut en lui, du premier coup, l'homme effronté et obstiné qui l'avait poursuivie de ses importunités et de ses odieuses propositions. Elle devint blanche comme une cire. Une sueur froide perla sur son front et, si elle ne se fût appuyée à un meuble, elle fût tombée sur le parquet.

– Vous, vous !... s'écria-t-elle terrifiée et le regard d'une fixité presque effrayante.

– Oui, ma chère Marthe, c'est moi, répondit Albert Lozart, qui ne chercha pas à feindre. Oui, c'est moi, qui viens respectueusement me soumettre à vos désirs, à toutes vos volontés.

– Ah ! s'écria Marthe sans répondre, mes pressentiments ne me trompaient pas, et ce n'est pas sans raison que j'étais sans cesse obsédée d'une secrète terreur !

– Mais, mademoiselle, vous ne courez aucun danger et n'en avez jamais couru, je présume, reprit Lozart de sa voix la plus douce. Quelqu'un ici vous aurait-il manqué de respect ? Parlez. Si vous avez à vous plaindre, je vais en faire prompte et bonne justice.

– Personne ne m'a manqué ici que vous, mon sieur.

– Moi ?... interrompit Albert Lozart.

– Oui, car on m'y retient malgré moi, et toutes les personnes qui m'entourent sont à votre discrétion et n'ont qu'à exécuter vos ordres.

– Mais ne savez-vous pas, ma pauvre enfant, que pendant dix jours vous avez été à toute extrémité et que le moindre mouvement, la plus légère émotion pouvaient vous être fatals ?

– Je sais que j’ai été très-malade, que j’avais perdu la raison et la mémoire ; mais, depuis plusieurs jours je les ai retrouvées et ma santé n’est plus un obstacle ; ce qu’on me reconduise où je veux.

– Je ne demanderais pas mieux que de me rendre à os volontés, je viens de vous le dire, répondit Albert Lozart ; mais il y a le médecin, qui s’oppose à ce que vous demandez.

– Je ne discuterai pas avec vous l’avis du médecin, épondit Marthe qui retrouvait son énergie et sa présence d’esprit, dans le sentiment d’indignation qu’elle prouvait. Ce que je sais, c’est que je dors, que je nange bien, et que je me sens assez forte pour entreprendre une longue route.

– Marthe, mon enfant, vous vous abusez sur vos orces ; votre tête n’est point encore assez raffermie. Le oulement de la voiture sur le pavé vous occasionnerait un ébranlement cérébral qui pourrait avoir des suites unestes. Le docteur me le disait encore hier quand je ui ai parlé du désir que vous aviez manifesté.

– Ce médecin est à vos ordres comme les autres, répondit Marthe. Il dit ce que vous voulez pour flatter vos désirs.

– Vous ne pensez pas que cette respectable sœur, qui vous garde avec tant de bonté, soit à mes ordres aussi ? Si vous le permettez, je vais la prier de venir : elle vous confirmera ce que je viens de vous dire.

Albert Lozart avait beau faire, Marthe devinait le loup sous l’habit du berger.

– Elle, la religieuse ?... oh ! non, je n’en ai que faire, répondit Marthe.

Sœur Monique lui inspirait autant de répulsion que les autres, depuis qu’elle savait dans les mains de qui elle se trouvait.

– EL puis, continua Lozart toujours de sa voix la plus tendre et la plus persuasive, je vous ferai observer que votre tante est malade, très-malade même, et que vous seriez très-mal tombée chez elle dans l’état de santé où vous êtes encore.

– Ce qui la rend malade, c’est qu’elle est privée de m’avoir. Dès que je serai près d’elle, elle se rétablira.

– Vous seriez toutes les deux dans l’impossibilité de reprendre vos occupations et même de vous rendre réciproquement les services les plus

indispensables.

– Vous avez trop de bonté de vous occuper de tout cela, monsieur, répondit la jeune fille d'un ton sec et où perçait une légère ironie. Faites-moi reconduire chez elle, ou seulement ouvrir les portes de cette maison, et ne vous occupez pas du reste.

– Mademoiselle, est-ce bien reconnaître les services que j'ai pu vous rendre, que de vous montrer aussi revêche aux observations, dictées par la prudence et mon affection pour vous, que je me permets de vous adresser ? répondit Albert Lozart avec une certaine amertume.

– Je suis très-touchée de ces services, répondit Marthe sans abandonner son ton sec et froid, et j'ai prié sœur Monique de vous en exprimer toute ma reconnaissance. Mais ma gratitude serait plus grande encore si vous vouliez vous rendre à mes désirs et me faire conduire sans plus tarder chez ma tante.

– Ainsi, vous voulez vous en aller comme cela, tout d'un coup, sans éprouver le moindre regret ? dit le directeur d'un ton qu'il cherchait à rendre tendre et sentimental.

– Et pourquoi demeurerais-je plus longtemps chez vous, monsieur ? D'ailleurs je dois être une gêne pour vous, dont il doit vous tarder d'être débarrassé.

– Oh ! vous ne pensez pas un mot de ces paroles, mademoiselle ! s'écria Lozart. Moi, désirer votre départ !... vous, être un embarras pour moi !... Vous ne savez donc pas combien je me suis attaché à vous depuis que le hasard m'a fait vous rencontrer et vous rendre le service qu'on vous a dit ?... Vous ne savez donc pas combien votre présence m'est douce et chère, combien elle embellit pour moi la place où vous êtes ? Mais je voudrais toujours vous garder auprès de moi pour vous voir, pour vous chérir comme mon enfant, comme ma fille bien-aimée.

Albert Lozart se tut après cette tendre tirade, attendant l'effet qu'elle allait produire.

– Comme votre enfant, votre fille ? répéta Marthe dont la figure exprimait l'étonnement et l'effroi. Croyez-vous donc, monsieur, que j'ai perdu la mémoire de ce que vous m'avez dit et offert il y a quelques mois ? Et vous auriez changé ainsi tout d'un coup à mon égard ! Je n'en crois rien.

Allons ! monsieur, accordez-moi ce que je demande, et j'emporterai le souvenir reconnaissant de vos bontés, sans que rien ne vienne l'assombrir.

A ces mots Marthe se leva et se dirigea vers la porte. Aussitôt Albert Lozart se plaça en face d'elle, et, se démasquant enfin, il lui dit en se redressant de toute sa grande taille :

– Eh bien 1 vous ne vous en irez pas. Je vous aime non comme ma fille, mais comme une jeune fille charmante, qui m'inspire l'amour le plus profond et le plus ! dévoué. Je ne suis plus un jeune homme et je compte bien des années de plus que vous, continua-t-il avec cynisme, j'ai eu bien des maîtresses de tous les genres, dans toutes les classes, mais jamais une seule ne m'a inspiré un sentiment aussi ardent, aussi passionné que celui que j'ai pour vous. Il n'y a rien que je ne suis capable de faire pour vous plaire, entendez-vous bien, Marthe, et si vous voulez vous en convaincre mettez-moi à l'épreuve.

Marthe s'était rejetée vivement en arrière en voyant l'attitude d'Albert Lozart. Pâle, effrayée, le regard fixé sur lui, elle écoutait avec un indicible sentiment de honte ce langage tout nouveau pour elle. Jamais encore il ne lui avait parlé si crûment. Elle saisit néanmoins avec une grande présence d'esprit l'offre qu'il lui faisait de mettre son dévouement à l'épreuve.

– Soit, lui dit-elle en l'interrompant. Je n'ai qu'une chose à vous demander et toujours la même. Si vous me l'accordez, je croirai vraiment qu'en effet vous avez de l'affection pour moi.

– Parlez, Marthe, parlez. Que désirez-vous ? s'écria-t-il, sans penser que, pour un habile qu'il était, il s'enfermait lui-même.

– Vous ne le devinez pas ? Mais c'est de me laisser partir.

Le front d'Albert Lozart se contracta d'une manière effrayante. Son regard reprit son expression dure et méchante.

– Tout, tout, excepté cela ! répondit-il d'une voix sourde.

– Mais auriez-vous donc la pensée de me retenir ici malgré moi ? demanda la malheureuse Marthe épouvantée.

– Eh bien ! oui, répondit Lozart avec un mauvais sourire ; oui, je vous garderai près de moi quand même.

– Ah ! vous n'oseriez pas ! s'écria-t-elle avec un regard où se lisaient la menace et la prière.

– Vous verrez bien !

– Que voulez-vous donc faire de moi ?

– Je vous aime, répéta Lozart, et quand j’aime, il faut m’écouter. En même temps, il fit un pas vers la jeune fille.

Marthe s’élança vers la fenêtre.

– Ah ! n’avancez pas, s’écria-t-elle, ou j’appelle au secours, je crie au meurtre, à l’assassin !

Albert Lozart s’arrêta et se mit à rire.

– Eh ! me croyez-vous assez sot pour vous violenter ? dit-il avec un calme apparent. Vous vous tromperiez trangement, mademoiselle. Je le répète, oui, je vous aime comme je n’ai jamais aimé encore. Tout ce que l’amour peut avoir de dévouements et d’attentions délicates pour celle qu’on aime, je les ai eus et je les aurai toujours pour vous ; mais jamais il ne m’entrera dans l’esprit de rien obtenir de vous par la violence. C’est à force de soins et de prévenances que j’espère vous fléchir.

– Jamais, monsieur ! interrompit Marthe indignée.

– Jamais est un mot bien ambitieux, mon enfant, répondit Lozart avec un sourire sardonique, et vous êtes encore trop jeune pour en connaître toute la portée.

– Je ne sais si je comprends bien ce qu’on entend par aimer, répliqua la jeune fille, mais si c’est ce que je pense, jamais vous ne me fléchirez, jamais je ne vous aimerai !

– Peut-être seriez-vous moins affirmative s’il s’agissait du marquis de Cambrée ! riposta-t-il en examinant l’effet de ses paroles.

– Le marquis de Cambrée ? répéta Marthe avec un étonnement si profond qu’Albert le crut affecté.

– Oui, celui des mains duquel je vous ai arrachée.

Albert Lozart en disait trop.

A ces dernières paroles, il se produisit un travail énorme dans l’esprit de Marthe.

– Vous m’avez arrachée des mains de M. de Cambrée ? répéta-t-elle lentement.

– Vous ne vous rappelez donc pas ce qui s’est passé dans la voiture ? En effet, vous aviez perdu connaissance.

Marthe garda le silence. Malgré le trouble de ses idées, elle commençait à entrevoir la vérité ou du moins une partie de la vérité, à se rappeler la scène de la voiture.

Celui qu'elle avait devant elle n'était pas son libérateur. Loin de là, ce devait être lui qui lui avait tendu le piège dans lequel elle était tombée. Et si l'assertion concernant le marquis de Cambrée n'était pas une fable, c'était ce dernier qui avait tenté de lui porter secours.

Le danger lui parut plus grand mais, par un calcul au-dessus de son âge et de son inexpérience, elle résolut de paraître ajouter foi à ce que lui disait Albert Lozart, comprenant qu'en démasquant tout à fait sa fourberie, elle le pousserait plus vite à quelque extrémité.

– Je ne connais pas celui que vous appelez le marquis de Cambrée, répondit-elle au bout d'un instant. Il se peut que ce soit lui qui m'ait fait tomber dans le guet-apens dont vous m'avez retirée, mais je n'ai qu'un faible souvenir de ce qui s'est passé. Ce n'est donc pas ce monsieur qui peut vous porter ombrage. Je ne vous aime pas, parce que vous ne m'inspirez rien qu'une profonde reconnaissance et que, comme je vous l'ai dit déjà, je ne sais ce que c'est que d'aimer ainsi que vous l'entendez.

En prononçant ces mots comme une personne dont l'esprit subit une détente après de pénibles émotions, Marthe se rassit d'un air à moitié résignée.

Ce changement survenu dans l'esprit de la jeune fille surprit Albert Lozart, mais il était bien éloigné d'en soupçonner la véritable cause. Il éprouva une réelle satisfaction de voir que la jeune fille le croyait son libérateur et lui en gardait toujours de la reconnaissance. Si elle ne pouvait encore cacher son antipathie pour lui, c'est qu'elle se rappelait ses importunités passées, qu'il n'avait point encore eu le temps de lui faire oublier. Le principal était fait. Il s'était fait reconnaître. L'explosion à laquelle il s'attendait avait eu lieu et n'avait pas été aussi terrible qu'on pouvait le craindre. En ce moment même Marthe était calme. Il se rassurait donc et surtout se trouvait bien plus à l'aise depuis qu'il n'avait plus à garder un incognito gênant et qui n'avancait rien.

Au temps à faire le reste, pensait-il.

– Mademoiselle, je sais que vous êtes bien jeune pour connaître ce sentiment ineffable qu'on appelle amour, dit-il au bout d'un moment en prenant un accent d'une tendresse qui paraissait sincère, le seul qui donne un bonheur véritable sur la terre. Laissez-moi donc espérer que les paroles désespérantes que vous venez de m'adresser ne sont pas votre dernier mot. Vous serez ici maîtresse absolue et tout le monde vous obéira. Si Mlle votre tante veut venir habiter avec vous, j'en serai charmé. Rien ne vous manquera à toutes deux. Quant à moi, vous me trouverez toujours aussi respectueux, aussi discret et aussi dévoué que je l'ai été jusqu'à ce jour.

Albert Lozart adressa un salut gracieux et un doux regard à Marthe et sortit sans lui donner le temps de répondre. Après avoir rapporté en substance à Zélie cet entretien et lui avoir donné ses instructions, il revint en toute hâte à Paris, et ce fut peu de temps après son retour que Fernande Murciani se présentait à son cabinet.

Il arrive parfois qu'un danger certain et imminent a pour effet de rendre aux personnes les plus faibles et les plus inexpérimentées un sang-froid et une énergie qu'elles n'avaient pas. C'est ce qui venait d'avoir lieu pour Marthe. Convaincue, à la réflexion, que son prétendu libérateur était tout simplement son ravisseur et qu'elle était livrée sans défense à toutes ses volontés, – car ceux qu'il laissait autant pour la garder que pour la servir étaient tous, même la sœur garde-malade, à sa discrétion, – elle avait eu la présence d'esprit de cacher ses impressions sous l'apparence d'une confiante résignation, afin de détourner les soupçons d'une évasion qu'elle méditait dans son esprit.

Marthe n'en était pas encore à penser que Zélie avait usurpé le costume de religieuse. Mais en se rappelant ce qu'elle lui avait dit, l'éloge qu'elle avait fait de son prétendu sauveur, les conseils qu'elle lui avait donnés, elle était disposée à la croire toute dévouée à l'homme qui la tenait en son pouvoir. Néanmoins elle résolut de chercher à l'intéresser à elle, à se l'attacher et à s'en faire une protectrice au besoin.

Elle réfléchit longuement à la manière d'entamer un entretien confidentiel qui pût la prévenir favorablement et la gagner à sa cause, tout en évitant de porter une accusation trop directe contre la loyauté et les

sentiments d'un homme que la sainte fille lui avait toujours présenté comme généreux et bienfaisant.

Mais quelles ne furent pas son étonnement et presque son épouvante, lorsque sœur Monique l'arrêta dès les premiers mots en lui riant au nez, et en traitant très-lestement ses craintes et ses inquiétudes de chimériques.

– Eh quoi ! vous avez peur, s'écria-t-elle, parce qu'un galant et généreux homme vous a dit qu'il vous aimait ! Mais je vous trouve très-heureuse, et vous devriez être fière d'avoir inspiré de l'amour à quelqu'un de si comme il faut et qui ne demande qu'à faire votre bonheur. Combien à votre place seraient ravies d'une pareille chance. Croyez-vous donc qu'une jeune et belle fille comme vous, doive se cuirasser d'une vertu inébranlable ? A quoi sert d'être belle, si ce n'est pour profiter des avantages qu'attire la beauté ? Vous ferez comme vous voudrez, ma chère demoiselle, mais si j'étais à votre place je n'aurais pas tant de dédains pour la brillante position que veut vous faire celui à qui vous avez le bonheur de plaire 1

Zélie continua longtemps ainsi, se transformant de sœur de charité dont elle avait usurpé l'habit en démon tentateur, cherchant par les raisonnements les plus habiles à faire entrer l'irrésolution dans l'esprit de la jeune fille, et à la décider à ne plus repousser aussi rigoureusement les vœux et les largesses d'Albert Lozart.

Marthe l'écouta avec calme et sans protestations. Quelque blessée qu'elle fût de cet étrange langage, elle n'en fit rien paraître. Elle fut si maîtresse d'elle que sœur Monique put croire qu'elle n'était point éloignée de se rendre à ses conseils et à ses perfides insinuations. Heureusement qu'elle n'avait encore rien dit des projets d'évasion qu'elle méditait.

– Marthe n'avait pas l'expérience morale de certaines choses, mais elle était trop intelligente et trop sagace pour ne pas comprendre que des dangers la menaçaient, sans bien en définir l'espèce.

Comme avec Albert Lozart, Marthe garda ses impressions pour elle et sut cacher le dégoût et la colère que lui inspiraient les réflexions de sœur Monique. Elle écouta, elle observa et se tut.

La villa avait été construite et ornée pour la maîtresse d'un riche personnage, qui en avait fait sa maison de campagne. Elle réunissait tout le confortable, qu'on pût souhaiter.

Trompée par la résignation apparente de Marthe et par son silence, qu'elle prenait pour une adhésion tacite à ses conseils, sœur Monique céda de bonne grâce à la demande qu'elle lui fit de parcourir le jardin. Naturellement, elle l'accompagna. Le ciel était pur et l'air tiède. Le jardin avait une certaine étendue, il était soigneusement entretenu. Les fleurs y abondaient et embaumaient.

La pauvre Marthe n'avait d'autre but en faisant cette promenade que de s'assurer des moyens d'évasion qu'il pouvait y avoir, et du secours qu'au besoin elle pouvait attendre du voisinage. Hélas ! elle ne découvrit rien de bon. Comme nous l'avons dit, le jardin était grand, les murs très-hauts, aucune fenêtre des maisons voisines n'y avait vue, et la villa perdue dans les quinconces était trop éloignée pour qu'on pût entendre du dehors ses cris de détresse.

Marthe frémit. A la frayeur qu'elle éprouvait en se voyant au pouvoir d'un homme comme Albert Lozart, vint s'ajouter une terreur soudaine. Ne pouvait-on, si sa résistance était trop opiniâtre et pour éviter plus tard une dénonciation de sa part, l'enfermer dans quelque souterrain et, qui sait ? la faire disparaître ? Cette horrible pensée l'agita au point qu'une sueur froide perla sur son front, que ses jambes tremblèrent si fort qu'elle ne put faire un pas, et qu'elle fut obligée de prendre le bras de sœur Monique.

– Ah ! ma chère enfant, lui dit celle-ci, bien éloignée de soupçonner la cause de ce malaise, vous voyez que vous n'êtes pas aussi bien que vous le pensez ! Vos forces vous trahissent ; rentrons.

Albert Lozart revint sur le soir, et aussitôt Zélie, de lui raconter ce qui s'était passé pendant son absence.?

Elle lui apprit l'incident arrivé au jardin, ajoutant que Marthe n'était pas aussi forte qu'on se le figurait et qu'elle demandait encore de grands ménagements.

Le directeur ne fut pas trop contrarié de ce que lui apprenait Zélie.

Il ne voulut pas voir Marthe, de peur d'augmenter son agitation. Mais il annonça qu'il viendrait le lendemain matin de bonne heure et que, désormais, ses visites quotidiennes auraient toujours lieu à une heure matinale.

Le docteur Fignoux vint à son tour. Il fut très-surpris de trouver la jeune fille au lit avec la fièvre. Il n'attribua pas cette indisposition à la promenade dans le jardin, comme le pensait Zélie. Il y avait une autre cause, morale sans doute, qu'il ne put éclaircir. Il laissa une ordonnance et retourna à Paris.

Zélie avait cru que la situation allait se simplifier, et que Marthe se laisserait gagner peu à peu. Il n'en était rien, au contraire. L'horizon s'assombrissait de plus en plus. Ils en avaient assez, elle et son mari, et ils étaient décidés à laisser Albert Lozart se débrouiller comme il pourrait, et à s'en aller.

Le matin, Marthe se trouva plus calme physiquement, mais le moral était tout aussi inquiet et agité que la veille. Elle se leva et s'habilla, quoi que lui dit Zélie pour lui démontrer qu'elle commettait une grande imprudence. Elle se coiffa, mit son chapeau et s'enveloppa du grand châle tartan dont elle s'était munie le soir de son départ de la rue Saint-Jacques.

– Maintenant je veux m'en aller, dit-elle à sœur Monique d'un air résolu, et je pense bien qu'on ne m'en empêchera pas. 1,

– Je ne suis pas la maîtresse ici, répondit la fausse religieuse ; vous m'avez été confiée par une personne qui peut avoir des droits sur vous, mademoiselle...

– Vous voulez parler sans doute de celui qui me retient malgré ma volonté ; il n'a aucun droit sur moi, interrompit la première.

– Je l'ignore. En tout cas, vous êtes chez ce *monsieur*, et je ne puis vous laisser partir sans son consentement. Il ne peut tarder à venir ; vous vous expliquerez avec lui.

– A lors vous me retenez aussi malgré moi ? s'écria la jeune fille avec effroi.

– Je ne vous retiens pas du tout, et je ne demande pas mieux que de vous ouvrir toutes les portes. Mais il faut que j'y sois autorisée. Aussitôt la présence du maître, je me retirerai et il fera ce qu'il jugera convenable.

– Oh ! non, non ! vous ne m'abandonnerez pas seule avec cet homme ! dit Marthe avec terreur. Ne savez-vous donc pas qui il est ? Mais c'est le même qui pendant longtemps m'a poursuivie de ses odieuses obsessions, qui a tenté de me détourner de mes devoirs et qui, j'en suis certaine

aujourd'hui, voyant qu'il ne réussissait pas m'a tendu le piège où je suis tombée.

– Je ne sais rien de tout cela, murmura Zélie, presque aussi effrayée qu'elle de la voir deviner si juste.

– Eh bien ! me laisserez-vous exposée à ses caprices, à ses violences peut-être ! Je vous en supplie, ma sœur, en considération du costume respectable que vous portez, vous n'abandonnerez pas une pauvre jeune fille sans défense aux actes d'un homme que mes larmes et mes prières n'arrêteront pas, croyez-le bien.

Et Marthe implorait à mains jointes la complice mercenaire d'Albert Lozart.

– Je ne vous abandonnerai pas, mon enfant ; mais attendez l'arrivée de celui que vous jugez trop sévèrement, soyez-en sûre, pour prendre une telle détermination, répondit l'hypocrite Zélie pour gagner du temps. Je suis persuadée que lorsqu'il vous verra si résolue, il se conformera à vos désirs, si toutefois ses raisons et ses conseils ne vous font pas changer.

Marthe fit un geste énergique de dénégation.

– Maintenant je vous ferai observer, continua la première d'un air de bonté, que vous n'avez rien pris depuis hier, et que vous devez être très-faible. Allons déjeuner.

– Je n'ai besoin de rien, répondit Marthe en se dirigeant vers la porte.

– Vous vous trompez, mon enfant. Vous ne vous voyez pas : vous êtes très-changée et je serais coupable de vous laisser partir sans avoir pris une tasse de chocolat.

Elle ouvrit la porte qui donnait dans le grand salon transformé depuis deux jours en salle à manger. Au même moment la porte en face s'ouvrit et Albert Lozart ; parut.

Il n'avait plus le masque de bonté et de douceur dont il avait cherché à s'affubler la veille. Sa figure avait repris son expression dure, sèche et audacieuse. Son regard, que nul ne pouvait faire baisser, était fixe et perçant. Il le plongea dans les yeux de la jeune fille d'une manière qui la fit devenir pourpre et la rendit immobile comme une statue.

– Eh bien ! dit-il d'un air moqueur et avec un méchant rire, je vois mon enfant, que vous avez réfléchi à ce que je vous ai dit hier, et que vous

comprenez enfin mes bonnes intentions.

Zélie lui fit un signe à la dérobée pour lui dire qu'il se trompait. Il lui répondit par un haussement d'épaules, Il venait d'entendre, à travers la porte d'un petit cabinet communiquant avec la chambre à coucher de Marthe, la conversation qui avait eu lieu entre elle et sœur Monique. Devant l'opiniâtreté de la jeune fille, il s'était décidé à laisser les ménagements et la persuasion de côté, et à procéder par intimidation et menaces.

Allons, de la fermeté pour dompter cette petite volonté rebelle, pour briser cette résistance inutile et ridicule. Marthe, bientôt contente et heureuse de son sort, habiterait un bel appartement à Paris, si elle ne préférait pas demeurer à la villa, et tous les deux oublieraient en commun les quelques semaines d'ennui et d'inquiétude qui venaient de passer.

En attendant cet heureux jour, Fernande Murciani allait occuper ses loisirs d'une manière charmante jusqu'au moment où, fatigué d'elle, il l'enverrait se consoler avec le gros Suptow.

Telles étaient les pensées d'Albert Lozart et les résolutions qu'il prenait pendant qu'il écoutait à travers la porte du cabinet comme une vulgaire soubrette.

– Je n'ai rien fait pour que vous ayez cette opinion ! s'écria Marthe à qui l'indignation redonna son énergie.

– Eh ! mon Dieu, elle m'est venue parce que je vois que vous allez vous mettre à table. Quant l'appétit revient, c'est signe que l'esprit se calme et toujours d'un bon augure. Je n'ai encore rien pris ce matin et j'ai une faim de cannibale. Voici un déjeuner qui me plaît, et si vous le permettez, ma chère Marthe, je vous tiendrai compagnie.

Albert Lozart lui indiqua une des deux places à la table et prit l'autre. Mais la jeune fille, au lieu d'obéir, se recula à l'autre bout de la pièce.

– Voyons, Marthe, pas de cérémonies, pas d'enfantillages, dit-il d'un air bon enfant.

– Monsieur, je vous prie de me laisser m'en aller, répondit-elle.

– Vous avez donc toujours cette idée saugrenue ? dit Lozart en se levant et en s'approchant. Je croyais que vous l'aviez abandonnée.

Et il voulut lui prendre la main.

– Laissez-moi, monsieur, laissez-moi !... s'écria-t-elle en cherchant à se dégager.

Lozart fit signe à Zélie de se retirer. Marthe surprit ce signe et saisit la fausse religieuse par sa robe.

– Ma sœur, ne vous en allez pas, ne me laissez pas avec lui ! dit-elle d'une voix suppliante.

– Ma chère demoiselle, je ne suis rien ici, répondit sœur Monique en essayant de lui faire lâcher prise.

– Eh ! croyez-vous donc que je vais vous dévorer ? dit Lozart en riant. Je ne vous veux point de mal, ma chère enfant, mais tout simplement vous tenir compagnie et partager votre déjeuner.

Il la contraignit à s'asseoir à table.

Pendant cela, Zélie avait disparu. Albert Lozart se mit en devoir de servir, sans avoir égard à la terreur de Marthe.

Tout à coup des voix qui annonçaient une discussion montèrent du rez-de-chaussée. Albert Lozart n'y fit pas attention, mais la jeune fille les entendit. Dans l'extrémité où elle était, il ne pouvait guère lui arriver pis que le danger auquel elle était exposée, tandis qu'il pouvait se produire un secours imprévu. Cependant les voix se rapprochaient, et des pas précipités et légers montaient l'escalier. Irrité de ce dérangement, Albert Lozart courut à la porte pour en connaître la cause. Il l'ouvrit et se trouva face à face avec Fernande Murciani.

Malgré son assurance, Albert Lozart se recula comme s'il eût vu apparaître un spectre.

– Vous, vous ici ! s'écria-t-il.

– Oui, c'est moi, bien moi, répondit Fernande sans paraître émue et avec un sourire plein d'ironie.

– Et qui vous amène chez moi ? demanda le premier se remettant déjà.

Marthe était venue se placer derrière Fernande comme derrière une égide.

– Ce qui m'amène, vous le saurez tout à l'heure, dit Fernande dont les yeux lançaient des éclairs. Ah ! vous croyiez, mon bon monsieur, que je m'étais laissée prendre à vos démarches effrontées, à vos œillades furibondes et à vos airs fatals ! Que vous étiez dans l'erreur ! Il y a trop de temps que je vous connais, que je sais qui vous êtes, pour avoir jamais pris

au sérieux vos jongleries. Je vous ai toujours détesté, même avant que vous eussiez mis un cadavre entre vous et moi. J'étais une enfant alors, et si j'ai été imprudente et coquette ce n'est pas parce que vous me plaisiez, mais parce que je m'ennuyais et que vous étiez une distraction pour moi.

– Mais alors ce qui s'est passé entre nous depuis quelques jours était donc une comédie de votre part ? interrompit le directeur d'une voix sourde.

– Pure comédie, comme vous dites, mais comédie intéressée.

– Ah !. Vous m'en direz la cause, je pense ?

– La voici : J'ai appris la disparition de cette jeune fille à laquelle je m'intéresse. A certains détails, qu'il est inutile de vous dire, la pensée m'est venue que vous pouviez bien n'y être pas étranger. De là mon changement à votre égard pour expliquer ma visite d'hier. Il ne m'a pas été difficile, dans notre entretien, de voir que mes doutes étaient fondés et me voilà !

Marthe écoutait sans comprendre.

– Après ?... car ce n'est pas tout, dit Albert Lozart les dents serrées.

– Ce n'est pas tout en effet, répondit Fernande. Vous pensez bien que ce n'est pas pour avoir le plaisir de vous contempler que j'ai voulu connaître la maison où vous séquestriez cette pauvre jeune fille Et maintenant que j'ai trouvé Marthe, je vais l'emmener avec moi.

– Pourquoi faire ? demanda Lozart, ironique à son tour.

– Pour la conduire à sa famille.

– Ah ! vous croyez que sa vertu sera plus en sûreté avec vous qu'avec moi ! Ce peut être l'opinion de Fernande Murciani, mais ce n'est que la sienne, répondit Albert Lozart, en se vengeant d'un mot de tous les traits acérés qui venaient de le blesser. Et il ajouta en persiflant : Qui vous donne cette autorité ? Etes-vous sa parente ou seulement l'amie de sa famille ? Non. Vous n'êtes rien de tout cela. Vous n'avez aucun droit sur elle. Elle est ici mieux que dans les mains de Fernande Murciani ; elle y restera.

Et Lozart se mit à rire d'un air de moquerie.

– Fourbe et hypocrite !. murmura Fernande.

– Marthe, mon enfant, lui dit-elle, voulez-vous venir avec moi ou préférez-vous rester chez monsieur ?

– Oh ! madame, je vous en prie, ne me laissez pas ici !... répondit la jeune fille en se serrant contre elle.

– Vous voyez bien, monsieur, que Marthe ne veut pas de vous ! Allons, laissez-nous passer.

Et Fernande, prenant Marthe par la main, se dirigea vers la porte.

Mais Albert Lozart s'était mis en travers et, les bras croisés, regardait les deux femmes d'un air narquois.

– Sans doute que vous croyez avoir affaire à un autre que moi ? dit-il d'une voix railleuse.

– Ah ! vous ne voulez pas céder ! s'écria Fernande d'un ton de menace. Eh bien ! de ce pas je vais trouver la tante de Marthe et, avant deux heures, une plainte en soustraction de mineure sera déposée au parquet.

– Il faudrait pour cela que vous-même fussiez libre 1 dit Lozart en pâlisant devant cette menace, et, malheureusement pour votre bonne intention, vous ne l'êtes pas. Vous êtes venue, ma chère, vous mettre dans la gueule du loup. Les femmes ont de la finesse, mais elles ont l'esprit court. Je vous tiens, et je vous tiens bien. Vous ne vous en irez que lorsque j'y consentirai.

– Ah ! vous êtes un misérable ! s'écria Marthe.

– Vous avez voulu vous jouer de moi, engager la lutte, et vous avez eu la première manche ; mais à moi la seconde : nous verrons bien qui aura la troisième, dit Lozart. En attendant, Marthe et vous, vous êtes en mon pouvoir. Et ne songez pas à faire du bruit, car je saurais bien vous faire taire. Il y a des caves voûtées dans celle villa, d'où vos clameurs ne pourraient se faire entendre, ajouta-t-il d'un air menaçant.

– Je vous crois capable de tout, répondit Fernande qui n'avait point l'air intimidée, même d'une lâcheté. Mais n'espérez pas m'effrayer. Nous ne sommes plus au temps où l'on enfermait les gens dans des souterrains sans que l'on s'occupât d'eux. Ceux qui m'ont conduite ici, lorsqu'ils ne me verront pas revenir, voudront savoir ce que je suis devenue, et alors...

Albert Lozart devint blême.

– Ah ! ne me pousse pas à bout, s'écria-t-il en fermant les poings, car je ne sais pas ce que je ferais !

– Madame, de grâce, ne l'excitez pas ! il m'épouvante ! s'écria la pauvre Marthe affolée de terreur.

Puis, se tournant vers Albert Lozart, pâle et défaite comme une morte, elle ajouta :

– Monsieur, je vous en supplie, ne nous retenez pas davantage, et je jure de garder le secret sur tout ce qui s’est passé, de ne jamais parler de vous. Je le jure sur tout ce qu’il y a de plus sacré au monde pour moi.

Lozart abaissa sur la jeune fille un regard sec et froid. Rien de ce qui émeut les cœurs les plus insensibles n’avait de prise sur lui. La crainte seule des poursuites judiciaires parut l’influencer, non pas qu’il fit une idole de son honneur, – il était de ceux qui savent cotoyer la police correctionnelle sans y verser jamais, – mais parce que cela pouvait porter préjudice à son prestige et à ses intérêts. Dans ce moment, il éprouva un de ces mouvements d’indécision qu’il avait eus déjà, et il se demandait s’il ne valait pas mieux une fois pour toutes se dégager de l’impasse où il se trouvait fourvoyé en donnant aux deux femmes la clef des champs. Mais tout aussitôt la pensée du marquis de Cambrée lui revint à l’esprit et l’arrêta court.

– Vous n’avez rien à craindre de moi, lui répondit-il avec une feinte bonhomie, et vous auriez bien tort de prendre mes paroles au sérieux. À part le désir que vous avez de quitter cette maison, vous y êtes maîtresse absolue et, je vous l’ai dit, vos volontés seront pour moi des ordres. Peut-être la promesse que vous me faites aurait-elle quelque influence sur moi, car rien ne m’est plus pénible que de résister à une jeune fille qui m’inspire une profonde affection. Si je ne cède pas, prenez-vous-en aux menaces que vient de faire madame.

Fernande se mit à rire d’un air de pitié.

– Vous ne croyez pas sans doute que vos paroles me semblent sérieuses ? fit-elle.

– Il m’importe peu, répondit Lozart.

– A la bonne heure ! Mais Marthe non plus ne Vous prend pas au sérieux et sait bien que si vous refusez ce n’est pas à cause de moi. Cependant, le salut de cette pauvre enfant – que vous tuez par vos violences – avant tout ! Laissez-moi l’emmener, et je vous jure à mon tour de ne rien divulguer de ce qui a eu lieu.

– Un serment de Fernande Murciani ! s'écria Albert Lozart avec un rire insultant ; jolie garantie, ma foi ! je n'en veux pas.

Il n'avait pas achevé que Fernande, qui s'était peu à peu rapprochée, osait lui donner un soufflet de sa petite main gantée. Le directeur poussa un cri de tigre blessé. Il leva le poing sur la tête de la jeune femme et l'eût certainement terrassée à ses pieds, s'il n'eût vu cette même main qui venait de le souffleter armée d'un petit poignard fin et acéré, prête à lui percer la poitrine ; il abaissa son poing.

– Il est empoisonné, je vous en préviens, dit Fernande impassible.

– Pas un cri, pas une parole, dit-il, ou je vous tue toutes les deux !

Décidément il perdait la tête. En ce moment des pas d'hommes firent craquer l'escalier et attirèrent de nouveau son attention.

On se rappelle que la veille, Fernande avait donné l'ordre à Alphonse, son cocher, de guetter la sortie d'Albert Lozart des bureaux du *Moniteur général des grandes entreprises financières et industrielles*, et de le filer n'importe où il irait.

L'intelligent cocher avait exécuté l'ordre de sa maîtresse avec autant de promptitude que d'adresse. Il avait suivi Albert Lozart à sa sortie des bureaux du *Moniteur général*, à la gare Saint-Lazare, pris le même train et l'avait vu entrer à la villa de Colombes.

Quelques renseignements que lui donna un homme, qui taillait une haie d'épine auprès de la porte achevèrent de l'éclairer. Il revint à Paris rendre compte à sa maîtresse du succès de sa mission.

A huit-heures, le lendemain matin, Fernande partait dans son coupé.

Persuadée de n'éprouver aucune résistance, Albert Lozart ne devant pas être à la villa à une heure aussi matinale, elle était, sans crainte. Cependant elle s'était armée, de ce qu'elle appelait « son porte-respect » ce petit poignard qu'elle avait dirigé vers la poitrine du rédacteur en chef et dont la pointe acérée avait été réellement trempée dans un poison terrible, le curare.

A dix heures, elle sonnait à la porte de la villa, et sous prétexte que la propriété était à vendre elle demandait à visiter la maison.

Gorget n'avait reçu aucun ordre de refuser de la laisser voir. Une femme aussi jeune et aussi charmante que Fernande ne pouvait d'ailleurs lui inspirer la moindre inquiétude. Il ne fit d'objection que lorsque, après avoir

visité le rez-de-chaussée, elle demanda à voir les étages supérieurs. Il s'y opposa et, comme elle insistait, Zélie était intervenue.

En voyant cette religieuse se montrer tout à coup, Fernande avait été quelque peu décontenancée ; mais, soit qu'elle flairât une ruse, une supercherie comme était bien capable d'en inventer Albert Lozart, ou qu'elle n'accordât pas une grande considération à son costume, qui n'est pas toujours une garantie que celle qui le porte est honnête, elle ne s'était pas plus arrêtée aux observations de sœur Monique qu'à celles de Gorget et s'était élancée dans l'escalier.

Son entrée dans le salon avait été un coup de théâtre.

Albert Lozart avait à sa vue un peu perdu son sang-froid, tandis que Marthe, en reconnaissant la dame aux dentelles, avait deviné en elle une libératrice. Mais le premier avait bien vite repris son calme et retrouvé sa présence d'esprit, comme on vient de le voir.

En entendant des voix d'hommes et des pas dans l'escalier, Fernande crut que c'étaient ses gens qui venaient s'informer auprès d'elle et prendre ses ordres. Mais la porte s'ouvrit, et Gaston de Cambrée entra. Il était suivi d'Anselme Granger.

Trois exclamations différentes s'échappèrent à la fois de Marthe, de Fernande et d'Albert Lozart.

– Monsieur Anselme ! s'écria la première avec une indicible expression de joie en reconnaissant son voisin.

Elle voulut s'élancer vers le sculpteur mais tant d'émotions l'avaient épuisée. Elle retoihba sur son siège et perdit connaissance.

– Gaston de Cambrée !! s'écria Fernande Murciani, pendant que son regard allait avec une mobilité singulière du jeune marquis à la jeune fille, essayant de surprendre le lien mystérieux qui les rattachait l'un à l'autre.

– Le marquis de Cambrée ! murmura Albert Lozart les dents serrées et furieux de le voir venir encore se jeter à la traverse de ses projets.

– Oui, c'est bien le marquis de Cambrée, répondit Gaston, dont le calme contrastait singulièrement avec l'émotion des autres acteurs de cette scène.

– Et vous osez pénétrer ainsi chez moi de force !... reprit Lozart prêt à éclater.

– Je l'ose, monsieur, répondit tranquillement le premier.

– – J’espère, monsieur le marquis, dit enfin Albert Lozart d’une voix sourde et concentrée qui n’annonçait que mieux la terrible colère qui l’animait, que, comprenant votre odieuse et ridicule intrusion chez moi, vous allez vous retirer, vous et votre compagnon, sauf nous retrouver ailleurs.

– Très disposé à vous obéir, monsieur, répondit Gaston toujours calme, mais avec une pointe d’ironie, une condition cependant ?...

Laquelle, monsieur ?

– C’est que nous emmènerons cette jeune fille, M^{lle} Gossieux.

Et les regards de Gaston se dirigèrent vers Marthe, qui ne cessait de le considérer avec attention.

– Vous plaisantez sans doute, monsieur, en émettant cette prétention singulière ! répondit Lozart d’un ton roid et hautain.

– Nullement, monsieur.

Et vous croyez naïvement que je suis homme à y aller ?

– Je n’en sais rien, mais ce que je puis vous dire, est que nous ne sortirons d’ici qu’avec M^{lle} Marthe Gossieux, que nous sommes chargés de ramener à celle qui lui sert de mère et qui remplace sa famille, répondit Gaston de Cambrée.

– C’est peut-être madame ? dit Albert Lozart en montrant Fernande d’un geste qu’il croyait méprisant et qui n’était qu’insolent.

Pour la première fois depuis son entrée, Gaston considéra Fernande et reconnut aussitôt cette reine du demi-grand monde, celle qu’il était habitué à voir au soir escortée d’un essaim d’adorateurs.

– Madame n’est rien à cette jeune fille, répondit-il, je ne m’explique pas comment elle se trouve ici.

N’allez pas au moins, monsieur le marquis, faire des suppositions blessantes pour moi, répondit avec dignité Fernande, qui éprouva le besoin de protester contre les pensées mauvaises que Gaston de Cambrée pouvait avoir sur elle. Comme vous, j’ai appris la disparition de Marthe, et je me suis mise à sa recherche. Seulement je suis arrivée avant vous. –

– Ce que dit madame est l’exacte vérité, ajouta la jeune fille d’une voix faible ; et, sans le refus de mon sieur de me laisser partir avec elle, vous ne m’eussiez pas trouvée ici.

– Toutes ces explications me sont parfaitement in différentes et me paraissent oiseuses, dit Albert Lozar d’une voix qui frisait la menace. Monsieur de Cambrée voulez-vous vous retirer, oui ou non ?

Et le rédacteur en. chef se croisa les bras ; ses poing étaient fermés.

A ce ton, Anselme Granger s’était rapproché de Gas ton pour lui porter secours au besoin, car il voyait que des voies de fait étaient imminentes. Albert Lozar était grand, sec et nerveux. Son regard provocateur et son air disaient clairement qu’il ne reculerait pas devant une rixe à coups de poings.

– Je n’ai pas besoin d’aide pour repousser M. Lozar s’il ose lever la main sur moi, répondit Gaston avec un regard de dédain pour son adversaire. Seulement veillez sur M^{lle} Gossieux, mon cher Anselme.

Albert Lozar s’approcha lentement de Gaston toujours les bras croisés, en homme qui connaît la lutte et ne veut pas indiquer à son adversaire de quel côté il va l’attaquer.

A cette vue Marthe s’était dressée en jetant un cri de terreur. Fernande Murciani s’était mise résolument entre les deux hommes, la main sur le manche, de son poignard dissimulé sous ses vêtements. Lozar allait l’envoyer rouler à l’autre bout de la pièce, lorsqu’une voix douce et goguenarde prononça par la porte entr’ouverte les paroles suivantes :

– Eh bien ! qu’est-ce que c’est, monsieur le directeur ? Vous êtes donc aussi fort aux coups de poing qu’à l’épée ?

Et la figure fine et narquoise de Malrut se montra par l’entrebâillement. Albert Lozar se retourna vivement à cette interpellation moqueuse. Devina-t-il qui était ce nouvel arrivant ? Toujours est-il que sa figure perdit son aspect menaçant et se couvrit d’une pâleur verdâtre. En même temps ses poings se détendirent et ses bras retombèrent inertes le long de son corps.

Malrut entra tout à fait ; Gloret venait après.

– Ah ! mademoiselle, dit le premier en apercevant Marthe je vous retrouve encore une fois, mais vous m’avez donné bien du mal ! Monsieur le rédacteur en chef, ajouta-t-il en s’adressant à Albert Lozar, je pourrais vous arrêter séance tenante, car le crime de séquestration de mineure avec violence est flagrant, mais je ne le ferai pas, vu votre position et votre notoriété bien connue.

– Qui êtes-vous ? demanda enfin celui-ci en faisant à l’agent une question inutile.

Il avait deviné à qui il avait affaire.

– Mon camarade et moi, nous sommes inspecteurs de la police de sûreté. Si vous en voulez la preuve, je puis vous la donner.

Et Malrut chercha sa carte dans la poche de son paletot.

– Je n’en ai pas besoin, je vous crois, répondit Lozart.

– Mais, reprit Malrut, je ne cherchais qu’une femme, et j’en trouve deux. Madame serait-elle maîtresse de la maison, ou bien est-ce une parente de mademoiselle ?

Et il désigna Fernande.

– Je ne suis ni l’une ni l’autre, répondit la jeune femme. Comme vous et ces messieurs, j’étais à la recherche de M^{lle} Marthe. Je suis arrivée ici la première, et je ne sais comment j’en serais partie avec un homme de la trempe de M. Lozart, sans le secours que vous et ces messieurs venez de nous apporter.

Le directeur jeta un regard de basilic à Fernande.

– Maintenant, messieurs, reprit Malrut en s’adressant à Gaston de Cambrée et à Anselme, vous pouvez emmener M^{lle} Marthe Gossieux, si elle consent à vous suivre. Mon camarade et moi, nous resterons quelques instants encore pour établir certaines constatations. Mais où allez-vous donc, monsieur le directeur ? dit-il à Lozart qui s’approchait de la porte.

– Je n’ai plus rien à faire ici, et ne venez-vous pas de dire que vous ne me reteniez pas ? répondit celui-ci avec un singulier aplomb.

– Je ne vous arrêterai pas pour le moment, mais votre présence est indispensable et je vous invite à rester, dit Malrut d’un ton d’autorité qui fit plier Lozart.

– Ce serait avec le plus grand plaisir que je reconduirais M^{lle} Marthe chez elle, mais mon cabriolet n’est qu’à deux places. Je vais envoyer chercher une voiture, mademoiselle y montera, et M. Anselme et moi nous l’escorterons, dit Gaston.

– Mais la mienne est au service de Marthe, proposa Fernande.

Marthe accepta avec un vif empressement l’offre qui lui était faite, et, heureuse et légère comme un oiseau qui retrouve sa liberté, elle monta dans

le coupé de Fernande Murciani.

Au moment où le marquis de Cambrée passait devant Albert Lozart sans le saluer, sans même l'honorer d'un regard, celui-ci lui-dit :

– Nous nous reverrons, monsieur de Cambrée.

– Cela dépendra, monsieur, répondit Gaston sans se retourner.

Malrut et Gloret voulurent dresser procès-verbal. Ils s'enquirent des domestiques, qui pouvaient être compris dans les poursuites ou du moins servir de témoins à charge. Il n'y avait plus personne à la villa. Zélie et son mari avaient décampé.

– Maintenant, dit le premier au directeur, lorsqu'ils eurent achever de consigner sur papier timbré le résultat de leurs investigations, vous pouvez aller à vos affaires ; mais attendez-vous à être appelé avant qu'il soit longtemps dans le cabinot de M. le juge d'instruction.

Quelques mots sont indispensables pour expliquer la présence presque simultanée de Gaston de Cambrée et d'Anselme Granger, de Malrut et de Gloret.

Le lendemain du jour où Marthe avait été si adroitement enlevée de l'auberge des Trois-Pigeons, ces quatre personnes étaient revenues dans les environs de Saint-Denis. Ils découvrirent facilement la route qu'avait prise la calèche à caisse bleue et suivirent sa piste jusqu'à Gennevilliers. Là elle leur échappa. Malrut et Gloret restèrent pour explorer la ville, tandis que Gaston et son compagnon se dirigeaient sur Colombes où les deux premiers devaient les rejoindre en cas d'insuccès, en prenant par Asnières.

Sur la route de Colombes Gaston retrouva la piste de la calèche, mais il faisait nuit quand ils y arrivèrent. Ils remirent au lendemain à poursuivre leurs investigations. Malrut et Gloret n'avaient pu terminer les leurs à Gennevilliers où ils se retrouvèrent au petit jour. Ils ne furent pas plus heureux. Au moment où ils partaient pour Asnières un exprès du marquis de Cambrée leur apprenait que la nouvelle retraite de Marthe était découverte et les invitait à venir en toute hâte à Colombes, à la villa qu'il leur indiquait et où ils se rendraient ensemble.

L'impatience d'Anselme l'avait empêché d'attendre leur arrivée et ils étaient allés à la villa sans eux.

On connaît le reste.

Albert Lozart demeuré seul, n'ayant plus ni Gorget ni Zélie sous la main pour le mettre au fait de ce qui s'était passé au rez-de-chaussée, pendant qu'il disputait au dessus, tenant tête tantôt à Marthe, plus tard à Fernande Murciani, puis à Gaston et à Anselme, pour céder enfin, à l'arrivée des deux inspecteurs, devant tout le monde ameuté contre lui, était en proie à de grandes inquiétudes.

Il connaissait assez son code pour apprécier la position grave dans laquelle il s'était mis, aujourd'hui que les tribunaux se montrent justement sévères pour les violences et les attentats contre les femmes, et surtout contre les jeunes filles mineures. Il pouvait être condamné à une peine infamante, perdu, déshonoré à tout jamais. Eh bien ! dans cette grave circonstance, le sentiment qui l'animait le plus était une haine féroce contre Fernande Murciani et le marquis de Cambrée, , et il cherchait dans son esprit le moyen d'en tirer une vengeance éclatante.

La pensée que Marthe allait sans doute devenir la maîtresse de M. de Cambrée n'était pas non plus la moins âcre, et il se demandait comment faire pour empêcher cette liaison.

Cependant ses affaires le rappelaient à Paris. Dans la crainte d'une arrestation, il aurait pu passer à l'étranger ; mais il n'était pas homme à fuir un danger quel qu'il fût. Il fit un geste de tête comme pour chasser les pensées qui l'obsédaient et se dirigea vers un buffet sur lequel se trouvaient plusieurs flacons de cordiaux. Il remplit à moitié un verre ordinaire de rhum et l'avalait d'un trait. Puis, ayant fermé les portes, il mit les clefs dans sa poche et partit, laissant triste et solitaire cette charmante villa si animée une heure auparavant.

Depuis la disparition de Marthe, Bertrande Gossieux avait passé le temps tantôt clouée sur son lit par la fièvre de l'inquiétude, tantôt en proie à une excitation nerveuse qui l'empêchait de tenir en place. Pour faire diversion à son chagrin et surtout parce qu'il lui était doux de s'occuper de la jeune fille et que c'était une consolation pour elle, Bertrande avait recommencé ses démarches pour retrouver la sage-femme chez laquelle MMarthe était venue au monde, et elle avait fini par la découvrir. Mais cette personne n'avait fait que lui répéter ce que lui avait appris la note mise sur le registre matricule de l'Assistance publique, c'est-à dire que la mère de l'enfant paraissait dans

l'aisance. La sage-femme, M^{me} Cornet, lui avait appris que cette jeune fille-mère était très-belle, si belle qu'on ne pouvait l'oublier lorsqu'on l'avait vue, et M^{me} Cornet avait assuré qu'à seize ans de distance elle la reconnaîtrait facilement, à moins qu'elle n'eût été défigurée.

Ces renseignements avaient leur valeur, mais ils n'étaient pas suffisants pour mettre sur les traces de la mère de Marthe, ni savoir ce qu'elle était devenue. M^{me} Cornet s'était fort intéressée au récit de Bertrande et lui avait dit que de son côté elle ferait son possible pour l'aider dans ses recherches. En partant, Bertrande lui laissa son adresse.

M^{me} Cornet, propriétaire en même temps que directrice d'une maison d'accouchement bien connue, était très-répandue dans le monde. Dépositaire de secrets importants, l'honneur de plus d'une famille était dans ses mains. Elle allait beaucoup en ville et connaissait quantité de gens. Il était très-possible que dans une de ses courses ou une de ses visites elle rencontrât la mère de Marthe, et que son attention étant appelée par ce que lui avait dit Bertrande, elle la reconnût ; c'est ce qui eut lieu.

Le jour même où Marthe avait été si heureusement arrachée des mains d'Albert Lozart, vers dix heures du matin on frappa à la porte de Bertrande qui fut ouvrir, et M^{me} Cornet entra.

C'était une femme de cinquante ans, d'une belle prestance, d'une mise convenable et d'un aspect respectable. A sa vue, elle eut un mouvement de joie.

– Auriez-vous donc quelque bonne nouvelle à m'annoncer ? demanda-t-elle à la sage-femme en lui avançant un siège.

– Oui ; mais ne vous flattez pas trop, ma chère demoiselle, car ce n'est pas grand'chose : la mère de la jeune fille existe.

– Ah !

– Elle est à Paris.

– Vraiment ?

– Je l'ai rencontrée hier comme elle sortait des bureaux du *Moniteur général*. Malheureusement, j'étais à pied. Elle est montée dans une voiture de remise qui l'attendait et a disparu sans que j'aie pu la suivre. Mais c'est déjà quelque chose que de l'avoir vue sortir d'une maison où l'on pourra peut-être me donner quelques renseignements sur elle.

– Etes-vous bien sûre que c'était la mère de Marthe ? demanda Bertrande avec inquiétude.

– Parfaitement, ma chère demoiselle, bien que son visage fût couvert d'un voile de dentelle assez épaisse. Certes, si mon attention n'avait pas été mise en éveil par vous, j'avoue que je l'aurais laissée passer sans la remarquer. Mais depuis votre visite je m'évertue à regarder les jeunes femmes que je rencontre sur mon chemin.

– Mais, observa Bertrande, n'écrivez-vous pas quelque part le nom des personnes qui viennent chez vous réclamer votre ministère ?

– Oui, certes je ne suis pas à rechercher le registre où ces noms sont inscrits. Malheureusement celui où j'aurais pu trouver celui de la mère de Marthe a été perdu lors de mon expropriation, ou on me l'a soustrait : en tout cas, il est égaré. Mais je vais me livrer à de nouvelles recherches, et je finirai peut-être par le retrouver. Donnez-moi toujours le nom de la jeune fille.

Bertrande prit dans un coffret en chêne massif noirci par le temps, où elle serrait ses papiers et ce qu'elle avait de précieux, une feuille de papiers écrite et revêtue d'un large cachet noir, et la remit à la sage-femme.

– C'est bien, dit Mme Cornet après l'avoir parcourue. Avec cela, si je mets la main sur mon registre, nous saurons d'une manière certaine s'il y a identité entre Marthe et l'enfant de la jeune personne qui est accouchée chez moi.

A ces mots, elle se leva et partit en répétant à Bertrande qu'elle avait bon espoir.

Bertrande n'avait jamais dit un mot à Anselme de la naissance illégitime de Marthe. Les peines communes provoquent l'expansion, de même que la joie porte aux confidences.

Le jour où elle avait enfin découvert Mme Cornet, elle avait dévoilé au sculpteur le mystère de la naissance de la jeune fille.

Loin d'être refroidi par cette confidence, Anselme avait au contraire senti son affection grandir encore. A part Bertrande, il devenait le seul protecteur de Marthe, si elle voulait écouter ses vœux et lui accorder sa main, et il se promettait de remplacer par l'amour et le dévouement dont le cœur est susceptible l'affection de la famille qui lui manquait.

Il était plus de midi. Bertrande, qui n'avait plus le courage de se préparer des aliments, grignotait un morceau de pain et de fromage, assise dans un coin et regardant le petit métier devant lequel sa nièce s'était mise gaie et souriante tant de fois. Son cœur était gros et ses yeux brûlés par les larmes, prêts à les laisser déborder encore.

Tout à coup des pas légers se firent entendre au haut de l'escalier et sur le carré. On ouvrit la porte sans frapper, et Marthe, un peu pâle encore, mais rayonnant de bonheur, se précipita dans les bras de Bertrande immobile de surprise et de joie. Elle était accompagnée de la dame aux dentelles.

– C'est toi, ma fille, mon enfant, ma bonne Marthe ! disait la pauvre Bertrande en pleurant de joie et en la pressant sur son cœur. Par quel miracle m'es-tu rendue, ma fille bien-aimée ?

– Oui, ma bonne tante, c'est bien ta fille qui a été bien malheureuse va, d'être privée de toi ! répondait Marthe en lui rendant caresse pour caresse.

– Mais je ne me trompe pas, au moins ? Je suis bien éveillée, n'est-ce pas ? ajouta la première.

– Tu ne te trompes pas, ma tante, tu es bien éveillée.

– Mais, reprit encore Bertrande dans une grande confusion d'idées et en reconnaissant Fernande, est-ce que madame serait cette comtesse qui t'avait envoyé chercher pour Le conduire à Meudon ?

– Comment, ma tante, tu ne reconnais pas madame, répondit Marthe ? Mais c'est elle qui la première a découvert où on me retenait malgré moi.

– Ah ! pardon ! s'écria Bertrande en s'adressant à Fernande. Le chagrin, la joie, le bonheur, tant d'émotions diverses, tout cela en même temps me trouble l'esprit. Mais je me rappelle maintenant tout l'intérêt que vous m'avez témoigné du malheur qui était venu m'atteindre.

– Et madame ne s'est pas bornée à cela, ajouta Marthe. Elle s'est mise en campagne à ma recherche, comme M. de Cambrée et notre bon voisin Anselme, et, plus heureuse qu'eux, elle m'avait déjà trouvée quand ces messieurs sont arrivés.

Nous laisserons les trois femmes se livrer ensemble à leur joie expansive, Marthe et Fernande raconter à Bertrande les incidents de cette mémorable journée. Nous dirons toutefois qu'au bout d'une demi-heure celle-ci se

retira discrètement, bien heureuse de voir Marthe revenue saine et sauve et d'avoir contribué à son retour.

Malgré le bonheur vrai qu'elle éprouvait, Fernande ne laissait pas que d'avoir une préoccupation pénible. Albert Lozart était certainement l'auteur de l'enlèvement de Marthe. Mais à quel titre Gaston de Cambrée était-il fourré dans cette affaire ? Ce mystère lui paraissait singulier, étrange. Était-il, lui aussi, épris de la jeune fille, et n'avait-elle aidé à la retirer des mains de l'un que pour la voir tomber dans celles de l'autre ?

Fernande aimait Gaston. Lui seul avait trouvé accès dans son cœur de marbre. Elle avait choyé et caressé ce sentiment si doux et si nouveau pour elle et dont souvent elle s'était moquée dans son scepticisme. Dans la vie fastueuse et tourmentée d'intrigues qu'elle menait, au milieu de ses âpres convoitises qui faisaient de son existence une comédie continuelle, cet amour naissant avait été comme une rosée bienfaisante qui vient après une journée torride rafraîchir la terre desséchée, ranimer les plantes et les fleurs. Peut-être, en détendant les ressorts de son esprit, était-ce lui qui l'avait disposée à ressentir pour Marthe l'intérêt profond qu'elle venait de lui montrer, autre sentiment bien doux pour elle. Aussi lui était-il douloureux de penser qu'une des rares bonnes actions, la seule peut-être qu'elle eût accomplie de sa vie, fût récompensée par la menace d'une rivalité.

Les premiers moments de son retour en tête-à-tête avec la jeune fille furent pénibles pour elle. Elle ne savait que lui dire.

A la fin, elle voulut sortir du doute qui lui serrait le cœur. Elle lui demanda d'où elle connaissait le marquis de Cambrée et comment, lui aussi, s'était mis à sa recherche.

– Le marquis de Cambrée ? répéta la jeune fille avec un étonnement facile à comprendre ; mais je ne le connais pas !

– C'est cet élégant jeune homme qui nous suit dans son cabriolet avec M. Anselme.

– Je ne me souviens pas d'une manière certaine de l'avoir vu avant ce matin, répondit Marthe. Cependant il me semble vaguement, comme dans un songe, d'avoir entrevu ses traits déjà. Mais, avant que vous ne l'eussiez nommé, j'ignorais son nom et qui il était.

– Mais comment s’est-il présenté à la villa en compagnie d’Anselme ? demanda Fernande.

– Je ne puis le dire.

– C’est peut-être un ami de M. Granger ?

– Je ne le pense pas ; M. Anselme nous en eût parlé.

Il n’y avait pas à se méprendre sur la sincérité des paroles de la jeune fille. Si Gaston était un de ses amoureux, à coup sûr elle n’en savait rien, et son calme annonçait assez qu’elle ne songeait pas à lui. La cause de la présence du marquis restait toujours une énigme pour Fernande, mais l’intérêt et l’affection que lui inspirait Marthe n’en étaient plus altérés.

Gaston, après avoir conduit Anselme à sa porte, l’avait laissé. Il n’avait pas voulu monter chez Bertrande pour ne pas gêner l’effusion de joie et de bonheur entre le sculpteur, Marthe et sa tante. Il s’était fort bien aperçu de la contrainte que s’imposait Anselme pour cacher son émotion quand ils parlaient de Marthe, de même que des nuages qui assombrissaient son front. D’un autre côté, il ne se sentait pas le courage d’être témoin du bonheur des deux jeunes gens de se trouver ensemble, après tant d’angoisses et d’inquiétudes.

Pendant le retour, ils s’étaient entretenus de la conduite à tenir à l’égard d’Albert Lozart.

Anselme était d’avis que Bertrande déposât sans retard une plainte au parquet. Le marquis de Cambrée pensait le contraire.

– Vous allez par esprit de vengeance, lui répondit-il, donner une célébrité fâcheuse à une jeune fille honnête et dont la vertu n’a jamais été soupçonnée, sans profit pour personne. Par la position d’Albert Lozart, celle de M^{me} Fernande Murciani et des autres témoins à charge qui seront entendus, l’affaire prendra les proportions d’une cause célèbre. Les journaux s’en empareront, et Marthe va devenir une héroïne que tout le monde voudra voir. M. Lozart sera condamné à une peine grave c’est certain, de même qu’à de gros dommages et intérêts, si on en demande. Mais il ne sera pas déshonoré pour cela, au contraire : il deviendra l’homme à la mode et il aura des envieux, tandis que la pauvre Marthe, obligée de comparaître à l’audience sous les regards d’un public curieux et avide de scandales, sera l’objet des commentaires les plus affligeants, et sa

réputation, ce parfum de la jeune fille pure que le moindre souffle altère, sera sûrement atteinte. Si vous m'en croyez, mon cher Anselme, loin d'exciter M^{lle} Bertrande, vous lui conseillerez d'étouffer cette triste affaire et d'aller sans retard trouver M. Guérin pour qu'il ne transmette pas au parquet le rapport de ses agents.

– Mais si cet Albert Lozart recommence ses menées à l'égard de M^{lle} Marthe ? objecta Anselme.

– Son dossier sera à la préfecture de police, répondit Gaston. A la première incartade de sa part, on saura bien l'arrêter.

Vous avez raison, monsieur le marquis, dit Anselme, après avoir réfléchi un moment ; les inconvénients d'un procès ne balanceraient pas le plaisir de la vengeance. Il ne faut pas que la réputation de M^{lle} Marthe soit exposée au moindre soupçon de la part de gens qui ne sauront jamais bien comment les choses se sont passées ; il ne faut pas qu'on dise qu'une jeune fille est restée près d'un mois hors de chez elle, sans qu'elle y ait mis au moins de la bonne volonté. Mais je crains que M^{lle} Gossieux ne se rende pas aux raisons que je lui ferai valoir. Venez donc la voir dans la soirée, et je pense qu'elle vous écouterait mieux que moi.

Gaston de Cambrée le lui promit. Ils étaient arrivés en face du n° 215 de la rue Saint-Jacques. Anselme sauta sur le trottoir et Gaston revint chez lui la conscience nette, mais le cœur plein de mélancolie.

Anselme trouva Marthe et Bertrande encore toutes à leur bonheur et à leur joie. Il dut éprouver à son tour l'effusion des sentiments de reconnaissance de la brave femme. Marthe n'avait pu lui apprendre grand'chose de ce qui la concernait, et Bertrande ne lui avait rien dit encore. Anselme fut obligé de recommencer l'histoire de tout ce qui s'était passé depuis le départ de Marthe en compagnie de la fausse femme de chambre.

Marthe, en apprenant ce qu'elle devait à Gaston de Cambrée éprouva pour lui un vif sentiment de gratitude

regretta beaucoup de ne pas le lui avoir déjà exprimée.

– Qu'à cela ne tienne ! répondit Anselme ; le marquis de Cambrée reviendra dans la soirée savoir de vos nouvelles.

Celui-ci vint comme il l'avait promis. Il eut d'autant moins de peine à convaincre Bertrande de ne pas époser de plainte contre Albert Lozart, que

Marthe insista avec force dans le même sens. La jeune fille, timide et rougissante, exprima à Gaston sa vive reconnaissance pour le service signalé qu'il lui avait rendu et qu'elle avait ignoré jusqu'à ce jour.

— M^{me} Fernande Murciani me demandait en revenant, jouta-t-elle naïvement, où je vous avais connu. Je lui ai répondu que je ne vous connaissais pas et que cependant il me semblait vous avoir vu quelque part, C'est pendant que j'étais privée de ma raison et que vous veniez interroger mes traits pour juger de la gravité de ma maladie, que vous m'êtes apparu comme dans un rêve.

— Et que vous me preniez pour le misérable auquel je vous avais arrachée !... interrompit Gaston en souriant.

— Oui, et vous me voyez toute honteuse de moi erreur. Je vous en demande bien pardon, répondit Marthe avec une grâce charmante.

— Ma pauvre enfant, dit Gaston avec une affectueuse familiarité aussitôt regrettée, pouviez-vous être responsable d'une erreur commise dans le délire, quand vous étiez entre la vie et la mort ?

— J'ai donc été bien malade ? demanda la jeune fille plus étonnée qu'inquiète., "

— Oui ! si malade qu'au premier moment le docteur Milet a désespéré de vos jours !

Le lendemain, Anselme Granger alla prier M. Guérin de la part de Bertrande Gossieux, de ne pas donner suite au rapport des deux agents. Le chef de bureau comprit très-bien les motifs de ce désistement.

— Il vaut mieux, en effet, surtout pour la jeune fille qu'il n'y ait pas de poursuites, répondit-il ; mais Malru et Gloret ne seront pas contents.

A la suite de ces événements, les choses reprirer leur allure habituelle. Dès le jour suivant Anselme se tourna à l'atelier, et Marthe et Bertrande se remettaient à leurs métiers. Mais de nouveaux sentiments avaient surgi dans le cœur de nos principaux personnages.

Gaston de Cambrée, très-occupé de Marthe depuis nuit où il l'avait portée inanimée à l'auberge des *Trois Pigeons*, éprouvait un grand vide, un ennui insurmontable. L'image de la jeune fille était sans cesse devant ses yeux. Il ne se trompait pas sur la nature du sentiment qui menaçait d'envahir son cœur et luttait de bonne foi pour ne point y céder. Il cherchait le moyen

pour cela Le meilleur était de trouver une occupation d'esprit assez grande pour le détourner de ses pensées. Un maîtresse aimable et jolie pouvait lui apporter la diversion qu'il désirait.

Fernande Murciani n'était pas une inconnue pour lui. Pour qui d'ailleurs de la fashion parisienne l'était-elle ? Mais il était passé si souvent auprès d'elle froid et indifférent, qu'elle pouvait bien lui garder un peu de cette rancune que les jolies femmes ont souvent pour ceux qui, par affectation ou indifférence, ne rendent pas hommage à leurs charmes.

Sans être fat, Gaston savait qu'il ne déplaisait pas aux femmes. Fernande ne s'était pas donné la peine de cacher la distinction qu'elle avait faite de sa personne. Restait à savoir si l'indifférence, peut-être un peu affectée qu'il lui avait montrée, ne serait pas une entrave à sa liaison avec elle.

Après de profondes réflexions et à la suite de beaucoup d'autres considérations, Gaston de Cambrée résolut de faire plus ample connaissance avec Fernande Murciani.

Cependant Albert Lozart avait repris ses occupations journalières ; seulement il s'abstenait de paraître en public. Il s'attendait chaque jour à être appelé au parquet et préparait dans son esprit ce qu'il croyait Le plus propre à sa défense et à atténuer son action. Au bout d'une semaine, n'entendant parler de rien et voyant qu'on le laissait tranquille, il se rassura. Il présuma que, dans l'intérêt de Marthe et aussi des principaux témoins qui ne devaient pas être curieux de paraître en justice, on ne le poursuivrait pas.

Lorsqu'il crut n'avoir rien à craindre, il reprit ses airs d'audace et d'effronterie, à tel point qu'un jour, passant sur la place de la Bourse, Malrut, qu'il rencontra, en fut choqué et lui, dit :

– Oh ! oh ! monsieur Lozart, nous sommes bien fier ! Il n'y a pas pas bien longtemps, cependant, que les scènes de l'auberge des Trois-Pigeons et de la villa de Colombes sont passées. Il n'y a pas encore prescription.

Le directeur parut ne pas entendre et continua son chemin.

Mais si la justice semblait l'oublier, lui, depuis que la sécurité lui était revenue, n'oubliait pas ses projets de vengeance contre Fernande Murciani, qui l'avait joué, et contre M. de Cambrée.

Pour celui-ci, son plan était arrêté, et il n'attendait que l'occasion pour l'exécuter, occasion qu'il saurait bien faire naître si elle tardait trop à venir.

Pour Fernande, son embarras était plus grand. Il savait bien qu'elle trompait un amant fastueux et mystérieux avec le gros Suptow. Il pouvait chercher à connaître ce mystérieux personnage et l'informer de l'infidélité d'une maîtresse qu'il entretenait magnifiquement.

Mais quels que fussent les vices d'Albert Lozart, il n'était pas assez vil pour se venger par une ignoble délation. Il pouvait avoir son opinion fausse et injurieuse sur la vertu des femmes, mais il était incapable de faire de l'espionnage un moyen de satisfaire ses caprices ou sa vengeance. Il lui fallait, pour se venger de Fernande Murciani, quelque chose de plus raffiné, qui ne fût pas ordinaire et la blessât dans son orgueil et aussi dans son amour-propre.

Fernande Murciani, occupée pendant plusieurs jours d'une bonne action où son intérêt personnel n'avait rien à voir, avait aussi repris ses habitudes un moment dérangées. Elle continuait à recevoir les visites mystérieuses de la duchesse de Vancouleurs, celles du non moins mystérieux marquis de Thomay, et enfin du pusillanime banquier Suptow. Les plus riches cadeaux, les plus étonnantes surprises lui pleuvaient des uns et les autres. Mais à part la hautaine duchesse, dont la figure conservait toujours une expression sereine dans les épanchements de son amitié, Fernande apercevait le sombres nuages sur le front de M. de Thomay, remarquait des distractions inexplicables de sa part. Il en était de même du gros Suptow. Celui-ci avait, de plus que le marquis, des affaissements moraux et physiques dont il sortait comme un homme qui s'éveille en sursaut.

Ces changements dans la manière d'être de ces deux hommes, qu'elle croyait connaître à fond, n'échappaient pas à Fernande, et elle cherchait à en pénétrer la cause.

De son côté, la jeune femme n'était plus la même. Elle n'avait plus la même indifférence pour tout ce qui était pas source de profits ou de plaisirs pour elle. Elle ne passait plus une partie de ses loisirs à calculer les moyens d'augmenter son opulence. On eût pu penser qu'elle commençait à se blaser sur ce genre de satisfaction. Par moments le marquis de Thomay, et sur-but le gros Suptow, l'obsédaient.

Elle faisait de fréquentes visites à Marthe et à Berrande qu'elle trouvait toujours à leurs métiers, calmes et gaies dans leur modeste et précaire

position. Elle tait étonnée de ce bonheur intérieur si pur, elle, qui e l'avait rêvé que dans les satisfactions que procure la richesse, l'étalage d'un grand luxe et le fracas des plaisirs mondains. Ces visites étaient devenues ses plus douces distractions.

Un jour, au Bois, Gaston aperçut le coupé de Fernande qui prenait une allée conduisant dans un endroit des moins fréquentés. 11 était à cheval. L'occasion, était 'elle ; il voulut en profiter et se lança sur les traces de voiture, qu'il eut bientôt rejointe.

Le coupé avait ralenti sa marche. Gaston modéra son cheval, et quand il fut par le travers de la voilure, il salua Fernande avec cette aisance familière aux gens comme il faut. Elle lui rendit son saint, non plus avec ce sourire de Circé qu'elle savait si bien trouver quand elle voulait attacher un homme de plus à la foule de ses adorateurs, mais avec un regard doux et charmant où elle mit une partie de son âme.

– Madame, lui dit Gaston, je suis heureux de cette rencontre, qui me permet de m'informer de vos nouvelles.

– Vraiment, monsieur ! répondit Fernande, il me semble pourtant que ce n'est pas la première occasion qui s'offre à vous.

– Je craignais d'être indiscret, de vous déplaire, fit-il un peu embarrassé de l'observation fort juste de la jeune femme.

– Êtes-vous sincère ? interrogea cell-e-ci avec un regard fin. Ne serait-ce pas plutôt que vous ne vouliez pas ?

Gaston rougit légèrement ; Fernande avait frappé juste.

– Vous avez un peu raison, madame. Il y, a certains dangers auxquels il est impruimprudent de 'exposer, ajouta-ajouta-t-il avec un sourire ppur se faire pardonner ce lieu commun. fit

– Je vous croyais plus, brave, riposta Fernande en riant à son-tour d'un rire franc.

La conversation continua ainsi, moitié plaisante, moitié sérieuse. Il n'en pouvait être autrement en présence d'Alphonse sur son siège de cocher et du laquaisuais gigantesque, droit comme un I derrière la voiture.

Comme ils venaient de passer une allée transversale, M. de Thomay y arrivait seul à cheval ; ils ne l'aperçurent pas.

M. de Thomay allait au pas. Lui aussi paraissait chercher la solitude. Son visage avait cette expression soucieuse et pensive que Fernande avait plusieurs fois surprise depuis quelque temps. Cependant, en reconnaissant le coupé de sa maîtresse et Gaston qui l'escortait, un sourire narquois et indéfinissable dérida sa figure. Loin de montrer le moindre sentiment de jalousie ou de mécontentement en surprenant Fernande en conversation intime avec un cavalier aussi charmant que Gaston, on eût dit que cette vue le récréait fort. Il arrêta son cheval dans l'allée même qu'il suivait, mit son binocle et les regarda jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

« Oh ! non, murmura-t-il moitié souriant, moitié sérieux ; tout ce qu'elle voudra, hormis cela ! »

Il revint à pas comptés dans la grande allée, où il retrouva Fernande et Gaston, en apparence indifférents l'un à l'autre.

Le marquis de Thomay vint passer une heure avec elle le soir. Il ne dit rien de l'incident du Bois. Fernande n'eut elle-même garde d'en parler. Cependant, par deux fois, le nom de Gaston de Cambrée revint dans la conversation.

– Comment trouvez-vous ce jeune homme ? demanda-t-il à sa maîtresse d'un air indifférent.

– Très-beau cavalier, très-élégant et très-distingué, comme le trouve tout le monde, du reste, répondit-elle.

– Je suis de votre avis et de celui du monde, dit le marquis sans peser sur le sens qu'il donnait à ses paroles.

Puis il ajouta d'un air dégagé :

– Il est fâcheux pour lui que son père, le duc de Vancouleurs, soit à peu près ruine.

– M. de Cambrée est le fils du duc de Vancouleurs ? s'écria Fernande avec une émotion de surprise dont elle ne fut pas maîtresse.

– Que trouvez-vous donc de si étrange à cela, Fernande ? demanda le marquis en la regardant du coin de l'œil.

– Mais rien, vraiment !

Et la jeune femme demeura songeuse pendant quelques instants. Puis elle reprit en interrogeant le marquis du regard :

– Ce duc de Vancouleurs, le père du marquis de Cambrée, serait-il le mari de Jeanne de Ronceville ?

– De Jeanne de Ronceville ? répéta lentement M. de Thomay, comme s’il eût été choqué de la familiarité avec laquelle Fernande parlait d’une si grande dame. Je n’en connais pas d’autre. Mais vous, Fernande, d’où connaissez-vous si bien M^{me} la duchesse de Vancouleurs ? demanda le marquis en appuyant sur le titre nobiliaire et le nom aristocratique.

– Oh ! mon Dieu ! pour l’avoir vue dans sa loge à l’Opéra, belle et parée de diamants comme une reine, et si imposante dans sa beauté que tous ceux qui ne la connaissaient pas s’informaient qui elle était ; j’ai fait comme eux.

– Ah !... En effet, M^{me} de Vancouleurs, quoique n’étant plus de la première jeunesse, est encore furieusement belle, répondit M. de Thomay en relevant la tête comme si les suffrages donnés à la fière duchesse flattaient son propre orgueil aristocratique.

– Et vous dites que le père du marquis de Cambrée est à peu près ruiné ?

– Le bruit en court. mais vous savez, comme les grands seigneurs sont ruinés, c’est-à-dire qu’ils conservent leurs terres, mais grevées d’hypothèques.

– Ne vaudrait-il pas mieux que M. le duc de Vancouleurs vendit quelques unes des siennes pour débarrasser les autres ? observa Fernande.

– Est-ce l’intérêt que vous portez au duc ou celui que vous portez à son fils qui vous fait parler ainsi ? demanda M. de Thomay en clignant des yeux et en balançant la tête.

– Eh ! mon Dieu 1 ce n’est ni l’un ni l’autre, répondit Fernande en regardant vaguement ; c’est une simple réflexion que je me permets. Le marquis de Cambrée connaît-il la position de son père ? demanda-t-elle d’un air indifférent.

– Je ne le pense pas, répondit M. de Thomay ; mais il ne peut pas tarder.

Cette triste nouvelle impressionna assez Fernande pour qu’elle ne pût fermer les yeux de la nuit, et le soleil paraissait à l’horizon lorsqu’elle put goûter un peu de repos.

Le lendemain elle alla rue Saint-Jacques. Marthe se trouvait seule. Elle travaillait à son métier. Chaque fois

que les deux femmes se voyaient, leur bonheur éclatait ; sur leur visage.

– Je pensais à vous, madame, dit la jeune fille.

– Vrai, mon enfant, vous pensiez à moi ! répondit Fernande charmée de ces affectueuses paroles. Et elle embrassa tendrement la jeune fille. Après ce premier panchement de plaisir, elle prit un siège et s'assit en face de Marthe.

– Ma chère Marthe, dit-elle après un échange de quelques phrases insignifiantes, voyez-vous quelque-
ois M. de Cambrée ?

– M. le marquis de Cambrée ? répéta Marthe dont les joues se colorèrent légèrement ; il vient rarement.

– Et vous regrettez la rareté de ses visites ?

– Oui, répondit elle avec une naïve franchise, car ma tante et moi nous aimons sa conversation. Puis nous lui avons tant de reconnaissance !...

– Seriez-vous Contente s'il venait plus souvent ? demanda Fernande scrutant toujours le visage de la jeune fille.

– Certainement. Les visites de M. le marquis nous font toujours bien plaisir. Mais il ne vient plus nous voir aussi souvent que les premières semaines qui ont suivi mon retour. C'était une bien agréable distraction, et maintenant encore, quand il s'en va, la maison me semble plus gaie qu'avant sa visite,

– Et savez-vous, Marthe, pourquoi ses visites ne sont plus aussi fréquentes ?

– Non, madame. Ce sont sans doute ses occupations qui le retiennent davantage.

Fernande continua à faire parler la jeune fille en lui adressant à l'improviste les questions les plus inattendues.

Elle cherchait à savoir si Gaston était aimé de Marthe, ou seulement si elle éprouvait pour lui un sentiment de préférence à tout autre, et dans ses réponses simples et naïves elle ne découvrait rien qui pût lui donner quelques indices à cet égard. Une femme habile et coquette, qui aurait voulu détourner de son but un interrogatoire indiscret, n'eût pas répondu avec plus de finesse que la chaste et simple enfant le faisait sans y penser.

Cependant Fernande voulut pousser plus loin ses investigations, et pour cela, elle prit une autre voie, où nous ne la suivrons pas.

Que devenait la hautaine et fière duchesse de Vancouleurs pendant que tous ces événements se déroulaient ?

Mme de Vancouleurs avait beaucoup de chagrin. Elle souffrait dans son amitié pour Fernande dont la vie ordinairement si réglée se dérangeait singulièrement depuis quelque temps. Elle était venue plusieurs fois pour la voir à son heure habituelle, c'est-à-dire entre dix et onze heures du matin, et ne l'avait pas trouvée. Aucun mot de sa part non plus pour lui faire connaître la cause de cette absence insolite. La duchesse avait le caractère trop haut pour chercher à surprendre un secret que son amie voulait lui cacher sans doute. Cependant elle avait voulu savoir si Fernande ne consacrait pas une grande partie de son temps à la jeune ouvrière dentellière pour laquelle elle s'était éprise d'une affection soudaine et si étonnante.

Elle alla un jour chez Bertrande dans l'espoir qu'on lui parlerait de Fernande, de l'y trouver peut-être. Elle apprit seulement la disparition de Marthe.

1 Ce n'était donc pas Marthe qui prenait une partie des loisirs de Fernande, ainsi qu'elle l'avait pensé. Ce qui surprit beaucoup la duchesse, ce fut d'apprendre que son fils se trouvait mêlé dans cette mystérieuse affaire. Elle questionna Bertrande à ce sujet, croyant à une amourette de Gaston, mais son étonnement redoubla quand elle connut l'étrange hasard qui lui avait remis entre les mains le sort de la pauvre enfant.

Que devenait donc Fernande ?... La duchesse reprit ses promenades au Bois, interrompues depuis quelque temps, espérant l'y rencontrer. Un jour elle y alla dans la voiture d'une de ses amies, mise avec empressement

sa disposition. La sienne avait éprouvé la veille un léger accident, et les autres, dont elle aurait pu se servir, étaient chez le carrossier. Au tournant des lacs elle aperçut enfin le coupé de Fernande qui s'enfonçait sous bois. Elle donna au cocher l'ordre de suivre la même direction. Au moment où le coupé arrivait dans un endroit retiré, Gaston de Cambrée le rejoignit par une allée de côté. Il mit pied à terre, ouvrit la portière et présenta la main à Fernande, qui s'élança lestement sur le gazon.

Il serait impossible de dire l'impression que cette vue produisit sur la duchesse. Elle-même n'aurait pu la bien définir. Il y avait un peu de tout dans les sentiments qui agitèrent son esprit. Evidemment c'était un rendez-

vous entre Fernande et Gaston. Etait-elle déjà ou allait-elle devenir la maîtresse de son fils ? Elle ne chercha pourtant pas à pénétrer ce mystère. Elle donna l'ordre de rebrousser chemin, regrettant d'avoir découvert un secret qui l'affligeait.

Ni Fernande ni Gaston de Cambrée ne se doutaient de la découverte de M^{me} de Vancouleurs. Ils avaient bien vu une voiture rebrousser chemin comme si les personnes qui s'y trouvaient ne voulaient pas les déranger ou être aperçues d'eux, mais cette voiture, ils ne la connaissaient pas et ils ne s'en étaient pas occupés.

– Vous n'allez donc plus chez Bertrande ? demanda Fernande au marquis.

– Qui vous l'a dit ? répondit Gaston en étouffant un soupir.

– C'est Marthe.

– Ah !

Comment interprétera-t-on votre absence ? reprit la première.

– Je n'en sais rien. Mais pourquoi revenir sur ce sujet ? demanda Gaston d'un air contrarié.

– C'est que je voudrais savoir si vous êtes plus clairvoyant que moi et si vous vous êtes aperçu que Marthe eût pour vous un sentiment plus tendre que l'amitié et la reconnaissance.

– Je n'ai jamais songé à m'assurer que cette aimable enfant eût dans le cœur un autre sentiment que ceux-là pour moi, répondit Gaston ; et, Dieu merci, je ne suis pas assez sot pour le supposer gratuitement. Si la pensée m'en fût venue, je me serais bien donné de garde d'y céder. Anselme G ranger m'a confié qu'il aimait profondément Marthe, mais il n'a point encore osé lui en faire l'aveu et ne sait comment elle prendrait cet aveu. Quant à Bertrande, je crois qu'elle tient le sculpteur en grande estime et qu'elle le verrait avec un vif plaisir épouser sa nièce. Je pense que cela vous est tout à fait indifférent.

– Non, répondit Fernande ; cela ne m'est pas aussi indifférent que vous paraissez le croire.

– Ah ! s'écria Gaston qui se méprit sur le sens des paroles de la jeune femme ; craindriez-vous donc que le mariage ne se fit pas ?

– Au contraire, je ne voudrais pas qu'il se fît.

– Mon Dieu, madame, je vous avoue que je n'explique pas votre pensée.

– Je ne me comprends peut-être pas bien moi-même, répondit. Fernande en proie à une émotion visible.

Gaston la considéra avec étonnement. Il avait cru jusqu'à ce moment que Marthe lui inspirait de la jalousie. Son mariage avec le sculpteur devait la rassurer, et elle venait lui dire que cette union la contrarierait. Il attendit qu'elle s'expliquât.

– Je voudrais que Marthe n'eût aucun sentiment de préférence pour Anselme, continua Fernande paraissant hésiter à achever sa pensée.

– Je suis curieux de connaître le motif d'un pareil désir, répondit Gaston de Cambrée, et de savoir le mot de cette énigme.

– Parce que je voudrais que ce fût vous qu'elle aimât, acheva Fernande d'une voix tremblante.

– Vous voudriez que Marthe m'aimât ! s'écria le marquis stupéfait.

– Oui, monsieur le marquis, je voudrais cela, répéta Fernande.

– Mais ne vous ai-je pas dit que ma conscience m'interdisait de faire ma maîtresse de cette charmante créature et que de graves considérations sociales élevaient d'insurmontables barrières à un mariage entre nous ?

– Oh ! loin de moi la pensée de souhaiter voir Marthe votre maîtresse, cela ne va pas à tous les caractères, à toutes les natures ! s'écria Fernande, dont les traits, jusque-là très-pâles, se couvrirent d'une rougeur subite. Cette jeune fille est trop pure et trop chaste pour suivre une voie que d'autres envient, d'autres dont la nature n'est pas d'élite comme la sienne. Mais ne peut-il se présenter certaines considérations puissantes qui modifieraient singulièrement la position de Marthe et abaisseraient beaucoup les obstacles que vous voyez à son mariage avec vous.

– Franchement, je ne les devine pas, répondit Gaston, et je vous serai obligé de me les faire connaître.

– Le moment n'est pas venu, répondit Fernande d'un ton très sérieux : je désire même n'avoir pas de motifs suffisants pour satisfaire votre désir à ce sujet.

– Madame, vos paroles, de plus en plus énigmatiques, jettent le trouble dans mes idées, dit Gaston de Cambrée. Si je m'attendais à quelque chose, ce n'est certes pas au désir, tant soit peu étrange, que vous venez de m'exprimer, ajouta-t-il de plus en plus froid.

Lorsqu'ils se séparèrent, leurs impressions particulières étaient bien différentes. Fernande venait de commencer un grand acte de dévouement et d'abnégation, non-seulement pour celui qui avait fondu l'enveloppe de glace où son cœur s'était si longtemps isolé, mais encore pour cette jeune fille qui l'attirait fatalement à elle comme l'aimant attire le fer.

Nous avons dit qu'Anselme Granger avait repris ses habitudes de travail. Il était entré en loge et travaillait avec ardeur à un « Spartacus appelant les esclaves à la révolte », pour le concours au grand prix de Rome.

C'était une œuvre d'une valeur réelle, bien qu'inachevée, à laquelle il manquait l'âme, la pensée.

Les événements qui venaient de se passer l'avaient retardé dans son travail, mais aussi les émotions diverses qu'ils lui avaient causées avaient surexcité son imagination et son génie. S'inspirant sans doute de ses angoisses, de sa colère et de ses espérances, il avait modifié avec un rare bonheur les traits de la fière image de l'esclave révolté.

Jusqu'au jour de la disparition de Marthe, la face avait conservé une expression d'apathie contrastant singulièrement avec l'énergie et la colère du terrible esclave. Cette face était assurément belle, mais elle n'était point émue, elle ne vivait pas. Il le voyait, en était désespéré, et pourtant n'osait y toucher dans la crainte d'augmenter encore ce défaut. D'ailleurs la physionomie qu'il entrevoyait dans son esprit y était confuse. Elle ne se dégagait pas avec les lignes nettes, précises, qu'il aurait voulu.

Le premier jour qu'il entra en loge, après le retour de Marthe, il y arriva de grand matin, en proie à une sorte de délire artistique. Il s'arrêta devant le modèle d'argile de sa statue, resta longtemps les yeux fixés sur la face, puis, s'emparant tout à coup d'un grattoir, il entama hardiment cette figure épaisse et charnue, qui n'avait d'autre qualité que d'être régulièrement belle. Lorsqu'il eut fini son travail d'une main conduite par une volonté fébrile, il se recula de quelques pas, regarda son œuvre et laissa échapper une exclamation de joie.

– Ah ! enfin !... s'écria-t-il.

Et, sans plus de répit, il se mit à entamer le marbre avec la même hardiesse et la même sûreté de main que s'il eût tenu encore le modèle de

terre. Il n'eut de cesse que lorsqu'il reproduisit avec plus de bonheur encore l'expression du modèle.

Nous n'essaierons pas de décrire cette statue, véritable chef-d'œuvre.

Anselme en attribua tout le mérite à celle qu'il aimait, à Marthe.

« C'est elle qui m'a inspiré, pensait-il, c'est le désespoir de sa disparition, l'espérance de la retrouver, la colère indignée de l'attentat de son lâche ravisseur, qui ont fait sortir mon esprit de sa torpeur et réveillé en moi la fièvre artistique, cette fièvre qui conduit la main de l'artiste comme la plume du poète. »

Il ne se trouvait jamais avec Fernande, mais il savait qu'elle venait souvent voir Marthe. Ces visites lui déplaisaient : cependant il n'osait le faire voir.

Et lorsqu'il avait appris que c'était Mme Fernande Murciani, il craignit que le contact de cette séduisante personne ne nuisît à la jeune fille. Mais il ne pouvait rien dire ni faire pour empêcher Bertrande de la recevoir.

L'absence de la jeune fille, pendant laquelle Bertrande n'avait point eu le courage de se mettre à l'ouvrage, avait causé un grand retard dans les réparations de dentelles qui leur avaient été confiées. Leur épargne était à peu près épuisée, et Bertrande allait se trouver dans la nécessité de vendre une petite valeur mobilière, si quelques rentrées ne leur arrivaient pas.

Cependant des sommes relativement importantes leur étaient dues. Les dentelles de la duchesse de Vancouleurs étaient prêtes depuis plusieurs semaines, et les réparations de celles de M^{me} Murciani terminées depuis trois jours. Mais la duchesse ne venait que rarement et n'envoyait jamais, et, contrairement à son habitude, Fernande avait été plusieurs jours sans paraître. Bertrande n'osait les prévenir de faire prendre l'ouvrage ; c'eût été à ses yeux une demande indirecte d'argent. Pourtant, avant de vendre une des trois ou quatre obligations de chemin de fer, petit pécule économisé avec tant de peine, il valait mieux chercher à rentrer dans ce qui leur était dû.

Ecris à M^{me} Murciani, dit enfin Bertrande à sa nièce, il le faut bien, mais sans lui marquer ce qu'elle doit. Je suis persuadée qu'elle accourra aussitôt.

Marthe prit une feuille de papier à lettre et écrivit un billet fort bien tourné pour une chose aussi simple.

– Comment faut-il signer ? Pour toi ? demanda-t-elle quand elle eut fini.

– Mets : « Pour ma tante, » et signe ton nom, répondit Bertrande.

– C'est fait, dit la jeune fille.

Elle plia la lettre, la mit sous enveloppe et fut la jeter à la poste.

Dans l'après-midi Bertrande et sa nièce penchées sur leurs métiers travaillaient avec ardeur.

Tout à coup un pas précipité retentit dans le corridor qui aboutissait à leur petit appartement. On frappa.

– Mais ouvrez donc ! dit une voix de femme du dehors.

Bertrande retira le verrou, et Fernande Murciani entra, en proie à une émotion indescriptible. Elle était blanche comme une statue d'albâtre, et ses yeux avaient un éclat étrange. Toujours d'une mise élégante et correcte, sa toilette était en ce moment incomplète et elle n'avait pas de chapeau. On eût dit qu'elle sortait de son salon et qu'elle était accourue sans prendre le temps de s'habiller pour une course au dehors. Elle tenait tout ouvert à la main le billet que lui avait écrit Marthe, le matin.

Qui a signé cette lettre ? demanda-t-elle d'une voix que l'émotion rendait expirante.

– Il ne fallait pas vous déranger pour ça, madame, répondit Bertrande, pendant que la jeune fille, qui craignait de s'être servie d'une expression qui avait déplu, restait muette.

Oh ! mais, répondez-moi, de grâce ! reprit Fernande, qui semblait les implorer toutes deux.

– C'est moi, madame, murmura Marthe en baissant la tête.

– C'est vous qui avez signé : Marthe Murcian ? demanda la première d'une voix haletante.

– Oui, madame, c'est bien moi. Je m'appelle Marthe Murcian, répondit la jeune fille dont le front se couvrit de rougeur.

– Mais alors tu es ma fille ! s'écria Fernande.

Et, ouvrant les bras, elle attira Marthe sur sa poitrine, la couvrit de baisers et la serra avec passion sur son cœur. Puis tout à coup ses bras se détendirent, et elle tomba sans connaissance sur le plancher.

Bertrande et sa nièce, dans un état inexprimable elles-mêmes de surprise et d'émotion, s'empressèrent auprès d'elle. Marthe prit de l'eau et lui en

frotta les tempes et le front pendant que la première, qui avait découvert un flacon de sels suspendu par une chaîne d'or à sa ceinture, le lui faisait respirer. Fernande ne tarda pas à recouvrer ses sens. Aidée des deux femmes, elle se releva et se plaça dans l'unique fauteuil qu'elles eussent.

– Marthe, Marthe, je suis ta mère, dit-elle d'une voix douce comme une caresse. Ah ! viens auprès de moi. Là plus près encore.

Et comme la jeune fille s'était agenouillée tout près d'elle, Fernande lui prit la tête à deux mains et déposa sur son front un long baiser ; puis, l'attirant sur son sein elle continua ainsi :

– Oh ! j'aurais dû deviner que tu étais mon enfant à cette affection irrésistible, inexplicable, que tu m'as inspirée dès le premier jour ! Si tu savais combien depuis j'ai pensé à toi, comme ton image me suivait partout ?. Et moi qui ne pensais à rien de plus, je me disais : « Elle m'a ensorcelée, cette étrange enfant, » et, dans ma sollicitude pour toi, je songeais à ton avenir quand ta lettre m'est arrivée. Ah ! que le bonheur que j'éprouve en ce moment est doux et suave, qu'il ressemble peu aux autres bonheurs que nous poursuivons et qui jamais ne nous satisfont ! Que les larmes qu'il fait répandre sont bonnes et rafraîchissantes !

Et, de fait, des pleurs silencieux roulaient comme des perles de cristal du visage charmant de Fernande jusque sur celui de Marthe, que les larmes – elles sont contagieuses – gagnaient aussi.

– Bien vrai, je suis votre fille ? répétait celle-ci qui n'osait croire à une si douce réalité et craignait d'être le jouet d'un songe. Mais alors cela m'explique pourquoi j'étais si heureuse de vous voir, pourquoi je ne me rassasiais pas de vous regarder ! Ah ! que de fois, je vous aurais demandé de vous embrasser ! Mais je n'osais pas : une si belle et si grande dame !. Mais qui êtes-vous donc, madame ? demanda tout à coup Marthe en proie à une sorte d'égarement causé par la crainte de voir tant de bonheur pour elle s'évanouir comme une ombre.

– Mais, je le répète, je suis ta mère et je m'appelle comme toi Murcian.

Puis, tout à coup, un sentiment pénible traversa son esprit, et elle s'écria :

– Ah ! je comprends pourquoi tu hésites à m'appeler ta mère ! C'est la punition de mon lâche égoïsme d'autrefois, l'abandon où je t'ai laissée.

Et la pauvre femme baissa tristement la tête. Mais déjà Marthe avait entouré de ses bras le cou de sa mère et lui rendait ses baisers et ses caresses.

– Oh ! ma mère, ma mère ! s'écria-t-elle : si tu savais comme, moi aussi, je t'aime, comme je suis heureuse de te donner ce doux nom !.

La porte, qui s'ouvrit, interrompit cette scène attendrissante et émouvante à la fois.

M^{me} Cornet entra.

– Nous la tenons, nous la tenons ! s'écria-t-elle gaiement en s'adressant à Bertrande, sans voir Fernande et Marthe.

La parole expira sur les lèvres de la sage-femme. Elle recula de surprise, presque d'effroi, en apercevant Fernande, qui la considérait elle-même avec une singulière attention.

Mais retrouvant aussitôt ce sang-froid habituel aux personnes qui assistent souvent à des scènes émouvantes, elle ajouta, en montrant Fernande de la main à Bertrande ébahie :

– La mère de Marthe Murcian, c'est vous, madame ; vous vous nommez Valentine Murcian.

– Je vous reconnais bien aussi, répondit Fernande. Oui, je suis sa mère ; oui, Marthe est mon enfant, ma, fille bien-aimée.

Et elle ajouta, en la serrant plus fort encore sur son cœur, comme si elle eût craint qu'on ne voulût la lui arracher, en même temps qu'un rayon du ciel semblait éclairer son visage :

– Et l'on se plaint du bonheur qui nous fuit, quand il y a dans la vie d'immenses félicités que Dieu nous donne et que nous foulons aux piedss !

TROISIÈME PARTIE

LA LIQUIDATION

Un jour, à l'ouverture de la Bourse, un bruit sinistre éclata comme une bombe. La maison de banque Suptow et C^{ie} venait de suspendre ses paiements. On par lait d'un passif considérable. L'actif se composait de valeurs industrielles, sans cote à la Bourse par suite de leur grande dépréciation, et d'un nombre considérable d'actions du chemin de fer Trans-atlantico-pacifico-australien-continental encore en portefeuille.

La principale cause de cette faillite était, disait-on, la souscription ouverte pour cette gigantesque voie ferrée, laquelle, après avoir été accueillie favorablement, surtout par les petits capitalistes, et avoir fait prime, avait été bien vite délaissée, et, finalement, était tombée à plat devant l'indifférence, sinon l'hostilité des grands financiers.

Une partie des sommes versées par les souscripteurs des premières actions avait servi, pour la banque Suptow, à combler d'importants découverts et, lorsqu'ils s'étaient présentés à la caisse pour retirer leurs versements, l'opération ayant échoué, ils l'avaient trouvée vide.

On parlait de familles ruinées, de commerçants menacés de faillite, d'industriels arrêtés dans leur travail. On citait même de grands noms aristocratiques qui figuraient au nombre des créanciers les plus atteints,

entre autres le duc de Vancouleurs. Sur la foi des articles pompeux du *Moniteur général des grandes entreprises financières et industrielles étrangères*, ils avaient perdu de grosses sommes dans des opérations qu'il avait fait *mousser* et avaient, toujours entraînés par le mirage de gros bénéfices qu'il avait fait briller à leurs yeux, pensé se rattraper sur les actions du grand chemin de fer Trans-atlantico, etc. On ajoutait même que M. de Vancouleurs se trouvait tellement engagé que ses grands biens territoriaux, déjà fortement hypothéqués, passeraient pour la plus grande partie dans sa liquidation.

La veille de ce jour néfaste, sur les sept heures du soir, Suptow s'était présenté chez Fernande Murciani. La jeune femme achevait de dîner et se préparait à passer dans son boudoir. Son visage avait une expression étrange. La joie la plus pure et la tristesse la plus profonde semblaient s'y heurter. A ses yeux légèrement rougis on pouvait croire qu'elle avait pleuré. C'était précisément le jour où elle avait reconnu sa fille dans la nièce de Bertrande et où, après avoir éprouvé la plus grande joie qu'elle eût jamais ressentie, son cœur avait été déchiré par la plus profonde douleur.

La figure du gros Suptow était bouleversée. A peine s'il souhaita le bonsoir à Fernande. Il la suivit machinalement dans son boudoir et se laissa tomber sur un siège comme un homme prêt à défaillir.

– Vous à pareille heure, Suptow, et sans me prévenir ? lui dit Fernande qui avait déjà repris la physionomie habituelle qu'elle avait avec lui. Vous voulez donc me susciter des ennuis, des embarras.

– Ah ! le temps des ménagements est passé ! s'écria le banquier avec un tremblement de lèvres nerveux. Je viens vous demander, Fernande, si vous voulez me sauver ?

– Vous sauver ! qui donc vous menace, et comment le pourrais-je ? répondit Fernande d'un ton sec et les lèvres pincées.

– Je suis perdu si vous ne me venez en aide.

– Perdu ! comment cela ?...

– Je suis ruiné, fit Suptow d'une voix éteinte.

– Ruiné, vous ? allons donc ! Vous voulez plaisanter sans doute, dit Fernande en simulant l'incrédulité.

– Non, madame non, je ne plaisante pas, et si vous me refusez le secours que je viens vous demander je n’ai plus qu’à faire faillite et à me faire sauter la cervelle.

– Oh ! oh ! voilà un tableau bien sombre que vous me faites là. Permettez-moi de le trouver très-exagéré, répondit la jeune femme sans s’émouvoir.

– Je n’exagère rien, Fernande. Dans quelques jours, demain peut-être, je serai en faillite si mes amis ne me viennent en aide. J’ai pensé à vous la première.

– Mercici ! murmura Fernande sans qu’on pût définir si c’était de l’ironie ou de la satisfaction qu’elle éprouvait.

– Vous m’avez témoigné une amitié et un intérêt dont je vous serai toujours reconnaissant, continua Suptow. Je me suis dit : Dans l’embarras momentané où je me trouve, Fernande ne m’abandonnera pas, et je suis venu à vous avec confiance.

– Enfin, venons au fait. Que voulez-vous ? interrompit-elle d’un ton d’impatience qui n’avait rien d’encourageant.

– Eh bien ! il me faudrait un million comptant demain.

– Rien que cela ! répondit Fernande d’une voix de tête.

– Oui, avec un million dans ma caisse et ce que j’ai, je puis en trouver deux fois autant chez les banquiers mes amis, et je sors d’embarras. Vous avez d’excellentes valeurs, je le sais. Elles sont toutes parfaitement cotées, et vous pouvez, en les donnant en nantissement, trouver dans deux heures le million qu’il me faut. Et le pauvre Suptow interrogeait d’un regard avide et anxieux la figure impassible de Fernande.

– Mon cher ami, répondit-elle avec calme après avoir réfléchi quelques secondes, le bon sens me dit que le million que je vous prêterais ne vous sauverait pas. Vous en trouveriez quatre fois autant et les feriez voir à vos créanciers, que cela ne vous sauverait pas davantage. Bien que je n’entende rien aux affaires d’argent, vous m’en avez entretenu assez fréquemment pour que je croie qu’à l’extrémité où vous me dites être réduit vous ne puissiez vous en tirer autrement que par une liquidation pure et simple. Si je vous écoutais, vous m’entraîneriez dans votre ruine sans profit pour personne. Cet argent ajouté à celui que vous trouveriez ailleurs, si vos

créanciers rassurés vous le laissaient en caisse, serait bien vite absorbé par quelque grosse spéculation d'autant plus hasardée qu'il vous faudrait faire de gros bénéfices sans désespérer, et vous creuseriez ainsi encore plus le gouffre que vous espérez combler.

– Ainsi, vous me refusez, Fernande ? dit Suptow abattu.

– J'y suis forcée, et je suis persuadée qu'en votre âme et conscience vous m'approuvez.

– Rappelez-vous, madame, ma générosité à votre égard.

– Voudriez-vous me reprocher les cadeaux que vous m'avez faits quand vous étiez dans l'opulence, sans que je vous aie jamais rien demandé ? répondit Fernande d'un ton dédaigneux. En ce cas, en me les offrant, il fallait me prévenir que vous faisiez des réserves mentales et que ce n'était qu'un dépôt.

– Oh ! non, Fernande, ce n'est pas ma pensée, dit le malheureux Suptow en se débattant comme un homme qui se noie. Je voudrais pouvoir vous les continuer, ces cadeaux, et les faire plus magnifiques encore. Si dans ma détresse je me suis adressé d'abord à vous, c'est que je me suis rappelé certaines protestations de votre part qui me faisaient espérer que votre dévouement ne serait pas stérile. En tout cas, ce n'est qu'un prêt que je venais vous demander.

– Eh ! mon cher, un honnête homme quand il emprunte croit toujours pouvoir rendre. Mais la meilleure volonté ne fait pas loi en matière d'argent et, quelle que soit l'intention, où il n'y a rien le roi perd ses droits.

– J'ai sorti de ma caisse plus de douze cent mille francs pour vous ! s'écria le banquier révolté de tant de sécheresse et d'égoïsme.

– Ah ! vous l'avez pris en note et je n'étais à vos yeux que votre caissière, certain que le moment venu je sortirais à mon tour de ma caisse l'argent que vous me donniez ?. répondit Fernande avec sarcasme. J'ignorais cela, monsieur Suptow. Ce que vous avez bien voulu me donner dans vos caprices de largesses, j'en ai fait emploi selon mon caprice et ma fantaisie à mon tour ; il me serait impossible de dire comment et d'en réaliser seulement la moitié.

– C'est bien, madame, dit le banquier en se levant ; je me suis trompé, voilà tout.

Il sortit sans se retourner, la tête inclinée sur la poitrine et d'un air accablé.

Fernande le regarda aller sans qu'un muscle de son visage tressaillît. Mais après son départ elle eut comme une attaque de nerfs. Elle pâlit extraordinairement, se cramponna aux bras de son siège et, les yeux secs et fixes, elle eut le courage de supporter cette crise douloureuse sans appeler à son secours. Un combat terrible se livrait dans son cœur.

Lorsque Suptow monta dans son coupé, qui l'attendait à cent pas de l'hôtel de Fernande, ses traits avaient repris leur sérénité et sa grosse figure débonnaire son calme habituel. Il rentra tout droit chez lui et fut se renfermer dans son cabinet. Là, assis sur son fauteuil de bureau, la tête dans ses mains, il se laissa aller, sans témoins, à tout son désespoir. Ses yeux s'injectèrent de sang, son front se couvrit de rougeur, ses oreilles lui semblèrent percevoir le sifflet lointain d'une locomotive, et peut-être le malheureux banquier allait-il être foudroyé d'une attaque d'apoplexie, quand il entendit un débat dans l'antichambre et une voix d'homme, bien connue de lui, insister pour lui parler.

– Je sais qu'il est dans son cabinet, et personne ne m'empêchera de le voir.

En effet, la porte s'ouvrit et Albert Lozart entra.

Cet incident avait produit une réaction heureuse sur le banquier. Ses traits s'étaient détendus. La rougeur de son front avait presque entièrement disparue, et c'est presque en souriant qu'il tendit la main au directeur.

– Mon Dieu ! mon cher Albert, s'écria Suptow d'un air dégagé, qui me procure le plaisir de vous voir.

– Eh ! pas grand chose, répondit Lozart en prenant le fauteuil que lui poussait le banquier ; un petit règlement de compte, voilà tout.

– Ah ! ah ! exclama Suptow ; les bureaux sont fermés.

– Bahh ! entre amis !. Vous savez nos conditions pour le concours et l'appui qu'a prêté mon journal au chemin de fer Trans-atlanatlantico-pacífico, , etc ?

– Parfaitement.

– Et le mal que je me suis donné pour faire mousser cette malheureuse affaire.

– Peut-être pas aussi malheureuse qu'on le pense, murmura le premier.

– Ce n'est pas ma faute si la souscription n'a pas réussi, continua Albert Lozart sans s'arrêter à l'observation de Suptow. Il y a eu ligue contre vous, mon cher Suptow, ligue suscitée par l'envie et la jalousie, car l'affaire pouvait devenir fructueuse.

– Elle peut le devenir encore, dit Suptow.

– Peuh ! pour vous peut-être, mais pour les souscripteurs je n'en crois rien.

– Eh bien ! si elle peut devenir fructueuse pour nous, pourquoi ne pas la reprendre en sous main ? insinua le premier.

– Comment cela ? demanda Albert Lozart.

– Les actions sont tombées à rien, et par une habile et prompte combinaison on pourrait les ravoir à vil prix.

– Je sais bien cela ; mais le public ne s'y laissera pas prendre.

– Des actionnaires, mon cher Albert, allons donc !... Est-ce que vous ne les connaissez pas ? Il n'y a pas de gens au monde plus faciles à retourner qu'eux. Il faut demain, monsieur le rédacteur en chef, ajouta Suptow, lancer un article habilement rédigé, où vous insinuerez que nous sommes en train d'élaborer une combinaison pour reprendre l'affaire en sous main, comme je le disais il y a un instant.

– On peut toujours essayer, répondit Albert Lozart.

– Cet article devrait paraître avant l'ouverture de la Bourse.

– Impossible. Le *Moniteur* ne paraît qu'après la cote.

– Faites-en deux éditions.

– Il faut un motif plausible, ou on se doutera que mon article est un ballon d'essai et nous ferons four. Connaissez-vous quelque grave incident politique pouvant se rattacher aux fonds d'Etats et aux valeurs mobilières ?

– Mon Dieu ! non, répondit Suptow. Depuis quelques jours je suis si occupé que je n'ai guère le loisir de lire les journaux.

Voyons, cherchons bien, dit Lozart. Eh ! mais, j'ai notre affaire ! s'écria-t-il tout à coup d'un air de satisfaction. Il y a une heure, je me trouvais avec le directeur d'un grand journal du soir, qui tire à 40,000 exemplaires. Il venait de recevoir, après le tirage, la nouvelle la plus abracadabrante qu'on puisse imaginer. Il est vrai que le directeur n'y ajoute pas la moindre

croyance. Mais, en s'en servant habilement, elle peut néanmoins produire un grand effet sur les gens crédules et expliquer notre deuxième édition. Cette nouvelle dit que le Caucase est en insurrection complète contre la Russie, et que le grand-duc Michel lui-même, le gouverneur, serait à la tête des insurgés et fait appel aux Arméniens pour venir en aide à l'insurrection. Ce n'est pas croyable, mais nous aurons l'air d'y ajouter foi, et je broderai là-dessus un article de fond à grand effet qui expliquera notre seconde édition paraissant avant la première. Nous lancerons ensuite un entre-filet de vingt lignes, c'est assez, bien condensé et d'un style officiel qui intriguera le public, le fera réfléchir et finalement l'intéressera.

– Albert, s'écria le gros Suptow avec admiration, vous êtes un homme de génie ! Ah ! pourquoi nos grands intérêts politiques et financiers ne sont-ils pas toujours dans les mains d'hommes de votre valeur ?

Dans la sombre position où se trouvait le banquier, la moindre lueur était un phare propice, la moindre espérance presque une réalité.

– Maintenant, parlons de l'affaire qui m'amène, reprit Albert Lozart, en prenant assez sceptiquement les flatteries du banquier. Je viens vous prier, mon cher Suptow, de me régler une partie de ce que vous me devez ; j'ai besoin d'argent.

– Vous avez besoin d'argent ? répéta Suptow que ce dernier mot rappelait à son affreuse position.

– Oui ! nous n'avons jusqu'à ce jour procédé que par à-compte, et, dans ce moment, vous me devez plus de cent mille francs !

– Plus de cent mille francs ? répéta encore le premier.

– J'ai ici le compte détaillé ; vous pourrez le vérifier après coup.

Et Lozart retira de son portefeuille une feuille de papier recouverte de chiffres.

– Laissez-moi cela, dit Suptow, et demain vous repasserez ou vous enverrez quelqu'un.

– Je ne puis pas. Demain matin, à l'ouverture de mes bureaux, une traite du marchand de papier doit m'être présentée. L'imprimeur, à qui je dois un mois de composition, veut son argent pour midi, et je ne vous cacherai pas, mon cher Suptow, que je suis en arrière avec mon personnel.

– Mais le caissier est parti depuis longtemps, et il emporte toujours la clef du coffre-fort, objecta Suptow.

– Comment, il ne la laisse pas dans quelque tiroir de son bureau ? observa Lozart.

– Non ; mais quand elle s’y trouverait je n’aurais pas pour cela le mot sous lequel il a fermé le coffre

– Allons, mon brave Suptow, un banquier archimillionnaire comme vous doit bien avoir cent mille francs dans sa caisse particulière, répondit Albert Lozart d’un ton où le banquier aurait pu découvrir une pointe d’ironie s’il n’eût été aussi préoccupé.

– Ce que vous me demandez là est tout à fait irrégulier, répondit-il. Mon argent particulier n’a rien de commun avec celui du caissier.

– Eh ! mon bon, vous régulariserez cela demain avec lui ; rien n’est plus facile. D’ailleurs, bien que votre maison me doive plus que ces cent mille francs, je ne vous demande que cette somme, à titre de service, si vous voulez.

Il n’y avait pas moyen de reculer. Suptow savait, que s’il ne satisfaisait pas le directeur il serait à la caisse dès l’ouverture des bureaux, ce qui paraîtrait étrange, et que d’un autre côté, s’il le mécontentait, il serait bien capable de ne pas faire paraître l’édition matinale du *Moniteur général*. Or, il comptait beaucoup sur le fameux entre-filet pour calmer les inquiétudes du public et lui donner, à lui, le moyen de faire surgir une combinaison qui pouvait le sauver peut-être. Il s’exécuta.

– Soit, dit-il en se levant d’un air résigné ; je veux bien vous payer de ma poche, mais c’est à mon ami Albert Lozart que je rends ce service, nullement au directeur du *Moniteur général*.

Il prit une clef sur l’étagère de son bureau et se dirigea vers un meuble élégant dans lequel personne n’eût soupçonné un coffre-fort. Il fit jouer un ressort, pressa sur quelques boutons dissimulés dans l’ornementation et, donnant deux tours de clef, il souleva le couvercle. Suptow jeta un regard désolé dans sa caisse particulière. Cependant il y prit dix liasses de dix billets de mille francs chacune, les vérifia et les remit au directeur qui les serra tranquillement dans la poche de son pardessus. Lozart prit ensuite

congé du banquier, sans paraître remarquer la consternation répandue sur sa figure.

Le lendemain matin, à l'ouverture des bureaux, tous les employés de la banque Suptow étaient à leur poste. Chacun paraissait plongé dans sa besogne, mais il y avait, comme on dit, quelque chose dans l'air. Au moindre incident les employés levaient la tête, se regardaient avec inquiétude et échangeaient quelques paroles à voix basse, puis ils reprenaient leur travail.

A l'heure où l'on ouvrait les guichets de la caisse, les déposants à la souscription du chemin de fer Trans-Atlantico qui voulaient être remboursés, faisaient déjà queue.

Le caissier mettait une lenteur magistrale à examiner les titres, qu'il passait ensuite au contrôleur, qui les examinait à son tour et les remettait à un autre employé chargé de dresser le bordereau. Puis, au vu de celui-ci, le caissier payait autant que possible en pièces de cinq francs. Tout cela pour gagner du temps.

Une demi-heure plus tard, le Moniteur général des grandes entreprises financières et industrielles, édition supplémentaire, paraissait. On en mit négligemment quelques numéros sur les tablettes, à la portée des clients.

L'entrefilet convenu, rédigé avec une incontestable habileté par Albert Lozart, venait à trois articles plus loin que le fameux « canard » caucasien, rapporté comme une diversion fort heureuse pour la Turquie, et qui pouvait avoir une influence considérable sur le maintien de la paix.

Le premier effet de cet entrefilet et du canard fut prodigieux. Beaucoup d'actionnaires et de souscripteurs se groupèrent pour en discuter le sens et la portée.

La paix allait-elle être gardée ? Les affaires, rassurées, allaient-elles reprendre avec un nouvel essor ? L'entrefilet annonçait-il une mine d'or nouvelle, ouverte à leurs convoitises ? On sait que la masse des actionnaires est insatiable : charmante quand les dividendes sont gras, elle est cruelle et impitoyable quand ils sont maigres.

Plusieurs parlaient déjà d'attendre au lendemain pour retirer leur argent, afin de connaître l'explication de l'énigme du journal financier. D'autres, plus confiants ou plus rassurés encore, s'en allaient. En ce moment le gros

Suptow, la figure souriante et épanouie, traversa les bureaux pour donner quelques ordres. Apercevant plusieurs personnes de connaissance parmi les réclamateurs, il se dirigea vers elles et les entretint avec un air de franche gaieté et un calme parfait.

Cette attitude calme et sérieuse, si en opposition avec les bruits inquiétants qui circulaient, produisit un bon effet. Nombre de gens quittèrent les antichambres et se dirigèrent vers la porte de sortie, et nul ne pourrait dire à quoi ce retour de confiance eût abouti, si un déposant plus avisé ou moins naïf ne se fût écrié au milieu des groupes :

– Ma foi ! puisque je suis venu, je ne m’en irai pas sans mon argent. Après tout, je le rapporterai, s’il le faut, et Suptow me le reprendra bien encore sans se faire prier.

Ce fut comme l’étincelle qui met le feu aux poudres. La réflexion circula rapidement.

– Il a raison, dit-on de toutes parts.

Les indécis s’arrêtèrent. Ceux qui étaient déjà sortis, ie se voyant pas suivis, revinrent sur leurs pas, et la procession vers les guichets de la caisse recommença de plus belle. Il aurait fallu un miracle pour sauver désormais la banque Suptow et C^{ie}. Après quelques allées et venues vertigineuses de la caisse au cabinet du banquier et du cabinet de celui-ci à la caisse, Florenin (ainsi s’appelait le caissier), pâle et les traits alérés, ouvrit un vasisas et lança lentement ces paroles terribles qui retentirent comme un glas aux oreilles de ceux qui n’avaient pas encore été remboursés :

– Messieurs, les paiements seront repris à deux heures !

Un grognement formidable accueillit cette déclaraion. Tous les bruits sinistres qui circulaient depuis quelques jours sur la banque Suptow se réalisaient : Elle suspendait ses paiements.

A onze heures et demi la caisse avait fermé. Avant nidi, on connaissait la nouvelle à la Bourse, et elle y produisait une émotion indescriptible. En vain, pendant une demi-heure, les agents de change crièrent-ils es valeurs mises en vente, personne ne répondait. On oulait, avant de s’engager, connaître l’étendue du sinistre, qui trouvait encore quelques incrédules. Plueurs ordres d’achat ou de vente donnés la veille ou le aatin même furent retirés séance tenante.

Les plus optimistes disaient que sans doute Suptow adigné allait apparaître pour démentir de sa personne les bruits malveillants répandus sur sa maison. Mais : temps s'écoulait et le banquier ne paraissait pas. Alors les pessimistes et les plus irascibles de ceux qui se trouvaient pris dans la faillite devinrent enragés. Si 1 malheureux Suptow se fût montré en ce moment sans apporter rien de complètement rassurant, ils se fussent certainement portés à des voies de fait contre lui.

Tout à coup les voix qui bruissaient dans la corbeille se turent, et toute affaire cessa. On se rapprocha, on causa bas. Les figures prirent une expression plus sombre et plus atterrée encore.

– Il a bien fait ! s'écria en dehors de la corbeille un homme grand et sec, avec de longues moustaches et des crocs, l'œil dur et brillant.

La nouvelle que le gros Suptow venait de se faire sauter la cervelle s'était répandue avec la même rapidité que celle de sa suspension de paiements une heure auparavant.

Celui qui venait de crier qu'il avait bien fait, c'était Albert Izart, et il ne s'était pas trouvé un homme pour lui crier à son tour que si Suptow avait entraîné bon nombre de gens dans sa ruine, lui, plus que toute autre, pouvait être accusé d'y avoir contribué par l'usage des articles louangeurs sur ses opérations et surtout : pour la grande affaire du chemin de fer Transatlantique pacifique-australien-continental.

C'est que le directeur du *Moniteur général des grandes entreprises* était bien connu, et personne n'osait exposer sa poitrine à la pointe de sa terrible épée.

La nouvelle n'était que trop vraie : Suptow venait de se suicider. Lorsque Florentin était venu le prévenir que les demandes de remboursement, qui avaient presque cessé lors de l'apparition du journal d'Albert Izart, avaient recommencé plus activement que jamais il l'avait trouvé à moitié rassuré. Il avait eu connaissance du temps d'arrêt qui s'était produit et avait vu de la fenêtre de son cabinet plusieurs capitalistes s'en aller gaiement sans argent. – Il espérait les voir imiter par bien d'autres. Ce que lui apprit son caissier l'atterra.

– Combien vous reste-t-il encore ? lui demanda-t-il.

– À peine cent mille francs, répondit celui-ci.

Suptow se leva sans mot dire, ouvrit le même meuble élégant que la veille, y prit deux cent mille francs en billets de banque et les remit à Florentin.

– Voilà tout ce qui me reste, dit-il. Payez les appointements du mois courant aux employés et mettez le reste dans la caisse.

– Mais vous, monsieur ? interrogea le caissier avec un regard d'affectueuse sollicitude.

– Moi, mon cher Florentin, je vais écrire à Denham de m'envoyer un million. Je l'ai obligé souvent, j'espère qu'il ne me refusera pas.

– Et s'il vous refuse ? murmura le caissier.

– Eh bien ! s'il me refuse, répondit Suptow le regard vague, je n'aurai plus besoin de rien.

– Oh ! vous n'y pensez pas ! s'écria Florentin les traits altérés.

– Si, Florentin, j'y pense sérieusement, dit le banquier toujours calme. Retournez à la caisse, mon ami, et tâchez de traîner le plus que vous pourrez vos paiements en longueur. Il faut une demi-heure pour aller et revenir en voiture de chez Denham. Dans trois quarts d'heure au plus, nous serons fixés. Envoyez-moi Gascoin.

Le caissier, revenu à son bureau avec les billets de banque que lui avait remis le banquier, reprit ses paiements toujours avec une lenteur calculée. Pendant ce temps Suptow écrivit les lignes suivantes sur une feuille de papier à lettre portant la vignette de sa maison de banque :

« Mon cher Denham,

Il me faut un million. Pouvez-vous me le prêter ? Si oui, envoyez-le-moi de suite. En tous cas, réponse par le porteur du présent. »

Il signa et mit le billet sous enveloppe, à l'adresse de John Denham et C^{ie}, banquiers, rue Lafayette.

En tête, il écrivit les mots : *Personnel*, urgent.

– Gascoin, dit-il au commis qui entra en ce moment, prenez ma voiture que vous trouverez tout attelée dans la cour, comme d'habitude, et portez cette lettre à Denham lui-même : vous entendez bien ! Vous rapporterez sa réponse. Ne perdez pas de temps.

Le commis prit la lettre, s'inclina et sortit par une porte particulière que le banquier lui indiqua.

Suptow rouvrit la porte, courut après lui et lui cria, comme il descendait les dernières marches de l'escalier privé :

– C'est très pressé, et je vous attends !

Il revint, ferma la porte et se mit à se promener de long en long dans son cabinet, les mains derrière le dos.

Pendant ce temps, la procession continuait à la caisse, et, malgré toutes ses lenteurs, Florentin arrivait à ses derniers mille francs. Enfin Gascoin revint et remit à Suptow son propre billet, mais placé dans une autre enveloppe. Denham s'était borné à écrire simplement ces mots au-dessous de la signature de Suptow :

« Impossibility, my dear. J'ai moi-même beaucoup d'échéances to day. Une autre fois.

J. DENHAM. »

– Je m'y attendais, dit froidement Suptow en froissant le papier entre ses doigts.

Et il ajouta en s'adressant au commis :

– – Monsieur Gascoin, priez Florentin de passer dans mon cabinet.

Le commis se retira en jetant un regard triste et curieux sur la figure du banquier.

Deux minutes après le caissier parut.

– Mon cher ami, dit Suptow, Denham ne veut rien faire. Quand vous n'aurez plus d'argent, vous leur direz ce que vous voudrez et fermerez votre guichet. Vous renverrez tous les employés, qui auront soin d'emporter ce qui leur appartient.

Le caissier voulut dire quelque chose mais le banquier lui fit un geste qui tenait du commandement et de la prière, et il ne put qu'obéir. Il comprit que tout était perdu. Cependant, avant de sortir, il se retourna. – – Monsieur Suptow !. dit-il le regard humide.

Il ne put achever ; la voix lui manqua.

Suptow ouvrit les bras et Florentin s'y jeta. Mais l'étreinte fut courte. Le temps pressait. Il fallait renvoyer les clients qui affluaient toujours et dont le

bourdonnement s'entendait jusque dans le cabinet du banquier. Il fallait aussi congédier les employés, auxquels le paiement anticipé de leurs appointements avait appris la déconfiture de leur patron.

Le caissier revint en toute hâte. Il ouvrit le vasistas et renvoya le monde à deux heures pour la reprise des paiements ; on savait ce que cela voulait dire.

Il donna ensuite congé aux employés, en leur disant que si on avait besoin d'eux on les ferait prévenir à domicile. Il revint après cela trouver le banquier, mais la porte de son cabinet était verrouillée en dedans. Il eut un pressentiment sinistre. Il n'avait que trop compris le sens des paroles de son patron. Cependant il ne pouvait croire à l'accomplissement d'un projet fatal de sa part sans qu'il se fût assuré au juste de sa position. Or, il n'avait encore rien demandé à ce sujet à l'employé qui tenait le grand-livre. Il ne s'était occupé d'aucun inventaire sommaire. Florentin pouvait donc espérer que si une pensée de suicide était venue au banquier, l'exécution n'en était pas imminente.

C'était un honnête homme que ce caissier. Il était marié et père de deux charmants enfants. Pendant sa gestion il avait fait des économies et les avait placées en bonnes valeurs mobilières. Ses titres étaient au porteur et il les conservait dans le tiroir de son bureau. Il savait qu'aussitôt la suspension de paiements de la banque Suptow connue du public, les scellés seraient mis. Il ne voulut pas que ses titres fussent exposés à être saisis, ce qui lui aurait causé de graves embarras. Il vint les prendre, se jeta dans un fiacre et courut les porter chez lui.

Tout cela demanda une bonne demi-heure.

Cependant Suptow, après avoir fermé la porte sur les pas de son caissier, était passé dans son appartement particulier et s'était dirigé vers une armoire qui se trouvait dans son cabinet de toilette. Il en sortit une petite caisse dont le dessus était décloué. Cette caisse contenait du foin et des rognures de papier. Il avait été prendre ensuite dans le grand salon un groupe en bronze florentin attribué à Benvenuto Cellini, en tout cas un véritable chef-d'œuvre. Ce groupe représentait Cupidon s'exerçant à lancer des flèches sous les yeux de sa mère. Il l'enveloppa soigneusement de foin

et le mit dans la caisse. Il traça ensuite sur un papier blanc les mots suivants au crayon :

« A Fernande, souvenir d'un sincère ami. »

Il plaça ce papier sur le groupe et recloua le dessus de la caisse avec la poignée en fer d'un poignard moyen âge qu'il prit à une panoplie. Il écrivit ensuite sur une carte l'adresse de Fernande Murciani et sonna.

– Allez me chercher un commissionnaire, dit-il au domestique venu à son appel.

Suptow décrocha de la même panoplie deux pistolets richement décorés d'incrustations d'or, prit dans un tiroir une boîte renfermant des cartouches, chargea et amorça les pistolets avec le plus grand soin. Il les emporta dans son cabinet et attendit le commissionnaire, assis tranquillement dans son fauteuil. A peine un sourire triste et amer crispait les coins de sa bouche. Il paraissait être dans l'état d'un homme qui, après avoir éprouvé les transes et les émotions les plus grandes, subit une détente générale causée soit par une grande prostration morale, soit par la disparition de tout danger, soit enfin par une résolution qui ne laisse plus de place aux incertitudes.

Un bruit de pas se fit entendre dans la pièce voisine. Suptow y alla en toute hâte, pour ne laisser personne entrer dans son cabinet.

– C'est le commissionnaire, dit le même domestique.

– Qu'il entre, répondit Suptow. Tenez, ajouta-t-il en s'adressant à l'homme médaillé, portez cette caisse à l'adresse que voici.

En même temps, il remit la carte et paya largement la course.

Le commissionnaire mit la caisse sur son épaule. Suptow le conduisit jusqu'à l'escalier en lui recommandant de prendre des précautions, l'objet contenu dans la caisse étant fragile. Il ferma ensuite toutes les portes au verrou, revint dans son cabinet et s'y enferma à double tour.

Ses pistolets étaient posés sur son bureau de manière à les saisir facilement par la crosse. Suptow s'approcha de la fenêtre et vit le commissionnaire sortir de l'hôtel. Il tira sa montre et regarda l'heure. Il était midi. Il laissa cinq minutes s'écouler, puis il revint s'asseoir devant son bureau, ses pistolets à la portée de sa main.

Cependant Florentin avait gagné son domicile avec ses titres, et, après les avoir mis en sûreté, il revenait à la banque, aussi vite que le cocher, stimulé

par la promesse d'un bon pourboire, pouvait le conduire. Malgré ce qu'il se disait pour se rassurer, il était en proie à une vive inquiétude. A peine à l'hôtel, il s'élança, non pas vers ses bureaux, mais par l'escalier privé qui conduisait à l'appartement de Suptow.

– Où est votre maître ? demanda-t-il au laquais toujours de faction dans l'antichambre.

– Chez lui. Monsieur n'est pas sorti, répondit le laquais.

– Prévenez-le que je désire lui parler.

Le laquais se dirigea vers la porte ; mais, avant qu'il eût mis la main sur la poignée, une détonation retentit à l'intérieur.

– Ah ! je suis arrivé trop tard ! s'écria le pauvre Florentin.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda le laquais effrayé de la détonation et de l'émotion du caissier.

– Il y a. que votre malheureux maître vient, c'est probable, de se brûler la cervelle !

– De se brûler la cervelle ? s'écria à son tour le domestique effaré.

Et en même temps il essaya d'ouvrir la porte, qui résista. Il courut à une autre : elle était fermée aussi. A la fin, on en trouva une d'ouverte, celle de la salle à manger, que Suptow avait oubliée sans doute. Florentin et le domestique s'élançèrent vers le cabinet du banquier ; on se rappelle qu'il s'y était enfermé à double tour.

– Monsieur Suptow, monsieur Suptow ! appela le caissier en frappant à grands coups de poing à la porte.

Il ne reçut aucune réponse. Seulement, une odeur de poudre brûlée leur parvint à travers la serrure.

– Il s'est tué, dit Florentin avec un indicible mouvement de commisération.

Et il ajouta en s'adressant au domestique :

– Restez ici ; n'ébruitez rien ; ie vais chercher le commissaire de police. Florentin sortit de la pièce, mais déjà les gens de la maison, mis en éveil par la détonation, accouraient de tous côtés.

Suptow avait fixé cinq minutes pour donner le temps au commissionnaire de s'éloigner assez de l'hôtel pour qu'il ne pût avoir connaissance de ce qui allait s'y passer. Les cinq minutes écoulées, il était venu s'asseoir devant

son bureau, comme on l'a vu, et, prenant de la main droite un des pistolets, il s'était fait sauter le crâne en plaçant le bout de l'arme à feu à un pouce de la tempe.

Lorsque le commissaire de police, amené par le caissier, eut fait ouvrir la porte du cabinet, ou trouva le banquier la tête fracassée et rejetée en arrière sur le dossier de son fauteuil. Il tenait encore la main gauche sur la crosse du deuxième pistolet pour s'en servir au cas où le premier n'eût pas suffi ; mais la mort avait été instantanée.

Jamais suicide ne fut accompli avec plus de volonté et de sang-froid, sans moins de parade ni de visée à l'effet ; jamais non plus on n'eût cru Suptow, si craintif et parfois si pusillanime, capable de montrer autant de calme et de fermeté dans l'accomplissement d'un acte qui, quoi qu'on en dise, et dans les conditions où celui-ci venait de se produire, dénote un véritable courage.

La mort du gros Suptow excita un sentiment général de pitié, même chez ceux qui se montraient le plus irrités de sa faillite. On aimait à voir de temps en temps, à la Bourse, sa bonne face réjouie et point méchante. On se rappela qu'il s'était montré souvent très-obligé et très conciliant en affaires. Son plus grand tort avait été de se lancer dans des opérations au-dessus de ses forces et pleines de hasards, qui pouvaient l'enrichir colossalement ou le ruiner complètement et, avec lui, ceux qui l'avaient suivi dans ses combinaisons.

Deux jours après eurent lieu les funérailles du banquier Suptow. Elles furent convenables, et une foule considérable accompagna ses restes jusqu'au cimetière du Père-Lachaise.

Le soir de cette journée où tant d'émotions avaient agité le monde financier de Paris, sur les huit heures, M. de Thomay vint voir Fernande Murciani.

Depuis quelque temps les visites du marquis devenaient rares. Les nuages que sa maîtresse avait remarqués sur son front s'étaient épaissis.

Ce soir là, au contraire, quoique très-sérieux, sa figure était ouverte, son regard franc et son sourire bienveillant, bien qu'un peu forcé peut-être. Ses traits dans leur ensemble exprimaient une volonté ferme, arrêtée. Il entra en parfait gentilhomme, salua Fernande et lui baisa galamment la main comme à une grande dame. Contrairement à son habitude de s'asseoir auprès d'elle,

soit sur le sofa quand elle s'y trouvait, soit tout près du petit pouf qu'elle affectionnait, il prit un siège à trois pas d'elle.

Fernande avait reçu le suprême souvenir du pauvre Suptow, et elle venait d'apprendre son suicide par un journal du soir.

Elle était très-pâle et elle avait pleuré. Devant elle, sur une console, était placé le groupe de bronze, qu'elle regardait d'un air profondément triste. La mort de Suptow l'avait frappée de stupeur et sincèrement affligée. Elle n'avait jamais eu grande confiance dans son courage, qu'elle s'était parfois amusée à mettre à l'épreuve. Aussi la preuve de caractère et d'énergie qu'il venait de donner en se tuant avait-elle lieu de l'étonner singulièrement et de l'émouvoir.

Se rappelant les délicates attentions, les largesses, les infatigables marques d'affection et de dévouement du banquier, elle avait ressenti pour le pauvre Suptow, dont la dernière pensée avait été pour elle, – ce groupe de bronze qu'il lui avait envoyé au moment de se donner la mort, dernier et suprême adieu !. en était la preuve, – un profond sentiment de commisération auquel se mêlait le remords amer et cuisant d'être en partie la cause de cet acte terrible.

Le caractère âpre et sec de Fernande Murciani s'était bien modifié depuis quelque temps.

Quelques années auparavant, la mort de Suptow l'eût plus affectée dans ses intérêts que frappée dans sa sensibilité. A peine eût-elle trouvé pour lui quelques paroles de regret ; aujourd'hui, elle le pleurait sincèrement.

– Ma chère Fernande, dit le marquis de Thomay après les compliments d'usage, voici cinq ans que nous nous connaissons.

– Y a-t-il déjà ce temps ? demanda de bonne foi la jeune femme.

– Oui, mon amie, et je puis dire que je ne regrette pas un seul des jours qui les composent. J'ai passé dans votre société des instants bien agréables, et j'ai trouvé en vous la maîtresse qu'il me fallait.

– Quel exorde, marquis ! dit Fernande en regardant M. de Thomay comme quelqu'un qui se demande si ce n'est pas une scène qu'on veut amener, – et, certes, c'eût été la première de sa part.

– Oh ! je ne viens pas vous demander compte de votre fidélité, continua le marquis en souriant. Nous avons toujours mauvaise grâce à le faire, nous

autres hommes, les premiers à donner l'exemple de l'inconstance et de l'infidélité. Si vous m'avez trompé, je n'ai pas cherché à le savoir et je ne m'en suis pas aperçu. Je n'en ai donc éprouvé ni peine ni dommage. Si vous méritez des reproches, je l'ignore et, par conséquent, je n'en ai pas à vous adresser. J'ajouterai même que si j'avais des raisons pour cela, je ne le ferai pas aujourd'hui.

– Mon Dieu ! expliquez-vous, monsieur, car en vérité je ne sais pas où vous voulez en venir, répondit Fernande dont la conscience n'était pas parfaitement immaculée à l'endroit de M. de Thomay. –,

– Ma chère Fernande, répondit le marquis en étouffant un soupir, je viens vous rendre votre liberté.

– Vous me quittez ! s'écria Fernande avec plus de surprise que de tristesse.

– Oui, ma chère.

– Avez-vous donc quelque chose à me reprocher ?

– Mais je viens de vous dire tout à l'heure que non ! e pensais avoir prévenu cette question.

– Mais, alors, pour quel motif ?

– Eh ! mon Dieu ! tout simplement parce que je suis ruiné.

– Vous ?... s'écria Fernande avec un geste d'incrédulité.

– Pourquoi le dirais-je, si ce n'était pas ?

– Ruiné, comme cela, tout à coup ?

– Oh ! tout à coup, non. mais petit à petit. Et aujourd'hui ma fortune vient de subir un échec terrible.

– Comment cela ?

– N'avez-vous pas entendu parler de la catastrophe financière qui vient d'avoir lieu ?

– Quelle catastrophe ? fit Fernande avec un fâcheux ressentiment.

– La maison de banque Suptow et C^{ie} qui a suspendu ses paiements. On parle d'un passif considérable et d'un actif insignifiant.

– Et vous y êtes pris ? demanda Fernande devenue toute pale.

– Oui, ma chère ; et pour une somme énorme, homme actionnaire et souscripteur.

– Mais peut-être que cette faillite n'est pas aussi déastreuse que vous paraissez le croire ? observa la jeune femme.

– Je vous répète que l'actif est à peu près nul, et ce ui le prouverait c'est que le malheureux Suptow s'est brûlé la cervelle.

– En effet, je viens de lire son suicide dans un journal, murmura Fernande d'un voix étranglée.

– Le pauvre diable s'est fait justice Lui-même, ou lutôt il a voulu se punir d'avoir entraîné dans sa débâ-à bon nombre de naïfs comme moi. Enfin cette faillite achève ma ruine ou à peu près, et, me trouvant dans l'impossibilité de vous continuer l'existence fastueuse à laquelle vous êtes habituée, je viens vous rendre votre liberté, ma chère Fernande, que je n'ai jamais songé à restreindre beaucoup, vous en conviendrez.

– En effet, marquis, vous avez toujours été avec moi d'une grande générosité et d'une admirable délicatesse, répondit la jeune femme. Jamais vous ne m'avez fait sentir que je n'étais que votre maîtresse et qu'en cette qualité je devais me soumettre à tous vos caprices, quels qu'ils fussent.

– Je vous remercie de me rendre cette justice, ma chère amie, répondit M. de Thomay. Ainsi, notre liaison ne nous laissera que d'agréables souvenirs, qu'en nous séparant, chacun de nous emportera de son côté.

– Il est donc bien vrai que vous me quittez, marquis ? dit Fernande qui commençait à ressentir quelque peine de cette séparation.

– Il le faut bien, Fernande.

– Et pourquoi ? Ma porte ne vous sera jamais fermée. Venez me voir en ami, en vieil ami, monsieur le marquis. J'aimerai toujours votre société, et je n'ai qu'à gagner à la pratiquer.

– J'accepte, fit M. de Thomay, et quand je viendrai à Paris, une de mes premières visites sera pour vous.

– Vous allez quitter la capitale ? demanda Fernande.

– Il le faut bien. Je ne pourrais plus rester à Paris sans réduire énormément mon train de maison, et je ne veux pas donner ce spectacle à mes bons amis, répondit le marquis d'un ton sardonique.

– Vous êtes si ruiné que cela ? s'écria Fernande.

– A peu près, à ce que me dit Me Hurier, mon notaire. Quand j'aurai fait ma liquidation, non pas en me brûlant la cervelle comme le gros Suptow,

mais en payant mes dettes, il me restera juste de quoi mener la vie d'un gentillâtre campagnard, dans la terre qui appartient à mon fils.

– Vous avez donc un fils ? exclama Fernande avec ; étonnement.

– Et j'en ai le droit, étant marié légitimement, répondit le marquis d'un ton enjoué.

– J'ignorais que vous fussiez marié et que vous fussiez père, répondit Fernande devenue rêveuse.

– Que trouvez-vous donc de surprenant à cela ?

– Rien certainement, répondit la jeune femme. Cependant, je vous dirai que je connais de nom, sinon de vue, presque tous les jeunes gens titrés qui fréquentent le Bois, et que je n'ai jamais entendu prononcer le nom de votre fils.

– Et le mien ? demanda M. de Thomay d'un air un peu narquois pour un homme aussi distingué.

– Ni le vôtre non plus, naturellement, répondit Fernande.

– Il n'y a là rien qui me surprenne, dit le premier. Et, changeant brusquement de conversation, il ajouta : Je vous disais donc que je me retirerais en province, non pas pour essayer de rétablir ma fortune, ce que je ne crois pas possible, mais pour réparer du moins quelques brèches et laisser à mon fils un héritage de quelque importance... Après tout la vie de château a du charme. On passe à la campagne de bons moments ; le tout est d'y prendre ses habitudes Je penserai à vous, Fernande ! Et M. de Thomay se renversa sur son fauteuil, regardant en l'air avec le calme résigné d'un philosophe.

– Quand partez-vous donc ? demanda Fernande.

– Dès que j'aurai vendu mes chevaux, mes voitures, et réglé mes affaires les plus urgentes. Quant à mon hôtel, je le garderai, à moins qu'on ne me force à le vendre aussi.

– Mais encore, cela demandera un certain temps. Votre départ n'est donc pas imminent ?... observa la première.

Oh ! que non. Nous ne nous envolerons pas comme les hirondelles qui émigrent dès que s'annoncent les mauvais jours, et j'espère bien avoir le plaisir de vous voir encore, *en vieil ami*, souligna le marquis. Mais je tenais

à prendre dès aujourd'hui la position que désormais je dois garder vis-à-vis de vous, ma chère amie.

Fernande comprit la pensée secrète de son amant, pensée que la délicatesse ne lui permettait pas de formuler plus clairement.

La conversation continua encore ainsi quelques instants, sans prendre un caractère plus intime, sans qu'aucune allusion fût faite aux relations qui avaient existé entre eux jusqu'à ce jour. Enfin, M. de Thomay se leva, et, prenant la main de sa maîtresse, il lui dit avec un regard où se lisaient bien des choses que ne pouvaient faire pressentir ses paroles et son air dégagé :

– Adieu, ma chère Fernande, ou plutôt au revoir comme de vieux amis que nous serons désormais.

Et il attira la charmante femme dans ses bras, la serra avec tendresse sur son cœur ; mais il lui donna un baiser sur le front, comme à une fille ou à une sœur. Il se dirigea ensuite d'un pas ferme vers la porte du boudoir. Fernande le suivait, se croyant le jouet d'un songe ou plutôt la proie d'un cauchemar. Prêt à sortir M. de Thomay se retourna, et, lui prenant de nouveau la main, il lui dit moitié comme un conseil qu'on donne, moitié comme une prière qu'on adresse :

– Je n'ai plus qu'une recommandation à vous faire, ma chère Fernande ; ne faites pas la connaissance de M. le marquis de Cambrée, pour vous, pour lui, -et. aussi pour moi. Et il laissa la jeune femme étourdie de cette apostrophe, qui annonçait qu'il connaissait le commencement de leurs relations et ne les voyait pas avec l'indifférence que l'entretien qu'ils venaient d'avoir aurait pu faire supposer.

Fernande se trouvait libre de toute attache, de toute sujétion. Il est vrai qu'elle perdait deux amants magnifiques, chacun dans son genre, qui avaient puissamment contribué à l'enrichir.

Le lendemain matin la duchesse de Vancouleurs vint voir Fernande, beaucoup plus tôt que d'habitude, au moment pourtant où elle allait se lever. Elle s'en aperçut aux apprêts que faisait Agathe.

M^m de Vancouleurs était fort pâle. Ses yeux avaient un éclat fiévreux. Ses cheveux noirs, fins et luisants comme de la soie, étaient simplement refoulés sous son chapeau de velours en forme de toque. On voyait qu'elle s'était vêtue à la hâte. Dans cette toilette négligée, Jeanne de Vancouleurs,

malgré sa pâleur, la fièvre de son regard et ses quarante printemps, était admirablement belle et plus séduisante peut-être que lorsqu'il ne lui manquait ni un diamant, ni une agrafe.

– Tu t'habillais pour sortir, Fernande ? dit-elle en jetant un regard sur les objets de toilette éparpillés ça et là.

– Oui, répondit celle-ci.

Et elle ajouta en s'adressant à sa femme de chambre qui rentrait :

– Agathe, laisse-nous.

– Où allais-tu donc porter tes pas si matin ?

– Chez Bertrande Gossieux.

– Ah ! dit la duchesse.

– Oui, j'allais voir nia -fille, répondit Fernande le regard radieux et en appuyant sur ces paroles.

– Ta fille ?... répéta M^{me} de Vancouleurs, qui ne savait ce qu'elle voulait dire.

– Marthe est ma fille, je l'ai eue à seize ans, dit encore la première avec un mouvement d'orgueil.

– Toi ! s'écria la duehessse.

Et elle ajouta avec incrédulité :

– Quel âge as tu donc ?

– C'est facile à savoir. Marthe à seize ans à peine.

– Au fait, c'est possible, fit la première après un moment de silence. Mais pourquoi ne m'avoir pas confié cela plus tôt ?

– Savais-je moi-même que j'avais un enfant, répondit Fernande rougissante et honteuse.

Et elle se mit à raconter ce que l'on sait déjà, sans chercher à pallier ses torts.

La duchesse l'écouta, pâle et émue, avec une expression de sévérité presque austère.

– C'est mal, bien mal, ce que tu as fait là, dit elle lorsque Fernande s'arrêta.

– Je le sais bien, répondit Fernande en baissant la tête.

– Abandonner son enfant est la plus insigne des lâchetés, continua la duchesse les sourcils froncés. La femme qui trompe son mari, après lui

avoir juré fidélité au pied de l'autel, est moins coupable que la mère qui délaisse son enfant, car sa faute peut s'expliquer par des entraînements irrésistibles ou des circonstances fatales, tandis que la mère commet un crime contre nature et longuement prémédité.

– Je l'ai compris trop tard, murmura Fernande ; et, par mes regrets et mes remords, j'expie déjà cruellement ma faute.

Et elle semblait implorer du regard l'indulgence de la duchesse.

– Enfin, reprit celle-ci désarmée par l'air humble et repentant de la jeune femme, le mal n'est pas irréparable, et tu peux encore aider au bonheur de ta fille.

– – Je l'espère, répondit Fernande.

– Va voir Marthe, continua M^{me} de Vancouleurs. J'avais bien remarqué sa beauté, ses grâces, sa candeur, sans m'y arrêter beaucoup. Depuis que je sais que tu es sa mère, je sens naître en moi un vif intérêt pour elle.

– Merci, dit Fernande avec un regard où se lisait une indicible reconnaissance.

Puis elle ajouta :

– Mais toi même, tu as un motif pour venir d'aussi bonne heure chez moi ?

– Je venais te dire que bientôt j'allais m'éloigner de Paris, répondit la duchesse d'une voix grave et triste.

– Tu vas voyager encore ? demanda Fernande.

– Je vais habiter la province.

– En passant, comme tu fais chaque année ?

– Non, pas en passant : toujours.

– Toujours ? répéta Fernande en ouvrant de grands yeux ; et quelle est la cause de cette subite détermination ?

– A toi, je ne la cacherai pas, répondit la duchesse. La fortune de M. de Vancouleurs se trouve très-compromise et nous force à vivre désormais à la campagne.

– Ne serait-ce pas dans la faillite du banquier Suptow ? demanda Fernande.

– Je crois qu'elle n'est pas étrangère aux perles qu'il vient d'éprouver en dernier lieu.

Fernande resta pensive pendant une demi-minute. Une étrange évolution d'idées s'opérait dans son esprit. Elle reprit avec un profond intérêt que ne semblait pas expliquer sa question :

– Mais si tu es forcée de quitter Paris, dans quelle partie de la France iras-tu habiter ?

– Nous hésitons encore, M. le duc de Vancouleurs et moi, et ne savons si ce sera Vancouleurs, sa terre patrimoniale, située dans la Gascogne, ou la terre de Cambrée, qui appartient à mon fils.

– Au marquis de Cambrée ? s'écria Fernande avec un profond étonnement ; alors M. Gaston de Cambrée est ton fils ?

– Ne le savais-tu pas ? répondit la duchesse en cherchant à surprendre la pensée intime de la jeune femme dans l'expression de son regard.

– Non, non ! je n'en savais rien du tout, dit Fernande qui croyait rêver. Dis-moi, Jeanne, toi qui connais toute la noblesse marquante de France, as-tu entendu parler du marquis de Thomay ?

– Du marquis de Thomay ? répéta la duchesse en interrogeant sa mémoire ; non, jamais, et je crois bien qu'il n'existe pas en France de famille de ce nom.

– C'est tout ce que je voulais savoir, répondit Fernande dont le front se plissa imperceptiblement, en même temps qu'un éclair adouci par ses longs cils recourbés s'échappait de ses yeux.

– Mais pourquoi cette question ? demanda la duchesse.

– Oh ! pure curiosité... Ainsi c'est à Vancouleurs peut-être à Cambrée que tu te retireras ?

– Oui, et j'espère bien que tu viendras m'y voir, répondit la duchesse, qui oubliait sans doute en ce moment la découverte qu'elle avait faite des relations de Fernande et de son fils.

– Oh ! s'écria Fernande avec une intonation indéfinissable. Puis elle ajouta : « Vancouleurs et Cambrée sont de grands domaines, n'est-ce pas ? »

– Cambrée est d'un revenu de 15,000 fr. par an. Vancouleurs est bien plus considérable, mais le duc m'a prévenue qu'il était fortement hypothéqué et qu'il serait obligé d'en détacher une partie pour la vendre. Il y a un vieux et vaste château sur chacune de ces terres ; tu y viendras, ma Fernande ?

: – Tu ne penses pas sérieusement en 'disant cela, Jeanne ?

– Je t’assure que si et je saurai bien arranger les choses en conséquence. Promets de venir passer quelque temps avec moi et rien que pour moi, quand nous serons installés.

– Nous verrons, murmura Fernande avec la même expression qu’en prononçant son exclamation : « Oh ! » Mais ton départ n’est pas si précipité ? demanda-t-elle comme la veille au marquis de Thomay.

– Non. M. de Vancouleurs veut auparavant apporter une grande réforme dans son train de maison. En attendant je viendrai te voir souvent, n’est-ce pas ?

– Tous les jours si tu veux, répondit Fernande.

Vingt minutes après la duchesse quittait Fernande avec peine et celle-ci s’habillait à la hâte.

Nous sommes obligés de ramener le lecteur en arrière pour le faire assister à la scène qui s’était passée chez Bertrande après que Fernande Murciani eut reconnu sa fille dans Marthe, scène ou plutôt explication qui fera connaître pourquoi elle ne l’avait pas emmenée avec elle. Mais auparavant, il nous reste encore quelque chose à rapporter.

On se rappelle que Bertrande avait dit à sa nièce de signer de son nom le billet qu’elle écrivait à Mme Murciani. Jusqu’à ce jour, elle avait pris le nom de Marthe Gossieux, mais il fallait qu’elle l’habitât à signer comme elle le devait. C’était un moyen de se faire connaître personnellement des personnes qui leur confiaient de l’ouvrage, et il y allait de son intérêt. Elle avait donc écrit Marthe Murcian au bas de la lettre.

En lisant cette signature, Fernande avait été éclairée d’une lueur soudaine. Toute une épopée se déroulait et tout s’expliquait pour elle. Le profond intérêt que lui avait inspiré Marthe à première vue, l’affection étrange qui avait suivi, cette sollicitude entraînant, irrésistible, n’était-ce pas le cri du sang qui se faisait entendre dans son cœur, dans son âme, qui remuait toutes les fibres de son cerveau, tous les muscles de son corps, qui faisait palpiter toute sa chair ? Ah ! pour Fernande, il n’y avait pas l’ombre d’un doute Marthe était bien sa fille. Alors un coin du ciel lui était apparu splendide, rayonnant, lui montrant dans l’amour maternel des jouissances ineffables dont jamais elle n’avait soupçonné l’existence. Et elle était accourue émue et palpitante, tenant dans sa main crispée le billet magique

qui lui faisait entrevoir une autre existence toute céleste, parfumée et remplie d'un bonheur indicible.

Après de longs instants de la plus tendre effusion, de baisers et de caresses entre la mère et la fille, auxquels assistaient, profondément impressionnées, Bertrande Gossieux et M^{me} Cornet :

– Tu vas venir avec moi, dit Fernande en tenant les deux mains de Marthe dans les siennes et en la regardant les yeux dans les yeux avec une ineffable tendresse, doublée du sentiment de fierté et d'orgueil que Bertrande avait prévu. Oh ! tu vas voir comme je vais le rendre heureuse, ma fille bien-aimée !...

A ces mots, Marthe releva la tête, et son regard alla chercher sa tante, qui, en les entendant, avait pu à peine retenir un sanglot.

– M^{lle} Bertrande viendra nous rejoindre. plus tard.. quand j'aurai pris quelques dispositions, ajouta Fernande, qui crut avoir deviné la pensée de sa fille.

– Eh quoi ! déjà !... s'écria la vieille femme avec un sentiment de révolte. Je ne vous aurais fait retrouver votre enfant que pour que vous me l'arrachiez ainsi tout à coup !... Oh ! non, madame, vous ne ferez pas une chose aussi cruelle.

– Oh ! je reconnais tout ce que vous avez fait pour elle, et je ne l'oublierai jamais, mademoiselle. Mais Marthe est bien ma fille, à moi, souffrez que je l'emmène. D'ailleurs vous la rejoindrez bientôt, je vous le promets.

– Madame, répondit Bertrande, souffrez à votre tour que je vous rappelle qu'il n'y a pas deux heures vous ignoriez que vous eussiez encore une fille, et Marthe, que vous fussiez sa mère. J'étais encore sa véritable mère, moi, et je suis sûre qu'elle n'eût pas mieux demandé, alors qu'elle ne vous connaissait pas, que de me considérer toujours de même.

Marthe fit un signe d'assentiment.

– Et parce qu'une reconnaissance fortuite que j'ai amenée vient de se produire, vous étayant d'un titre dont vous avez su vous dégager autrefois, vous voudriez m'enlever ma fille ? ajouta Bertrande en s'animant.

M^{me} Cornet arrêta d'un regard la brave femme au moment où elle la voyait prête à dire des choses que Marthe ne devait pas entendre.

– Vous avez raison, j’allais m’oublier, dit Bertrande. Marthe, mon enfant, veux-tu passer dans ta chambre avec madame ? Je désire m’entretenir seule avec tamère.

Marthe précéda M^{me} Cornet dans son cabinet et ferma la porte.

– Vous voulez emmener votre fille ? dit Bertrande à Fernande d’une voix contenue et en se dressant de toute sa grande taille devant la jeune femme.

– Oui, répondit celle-ci avec douceur, mais avec fermeté.

– Je pourrais vous faire observer que vous n’avez aucun droit sur elle encore, car votre enfant, madame, appartient toujours à la ville de Paris qui me l’a confiée.

Fernande se redressa comme sous un coup de verge.

– Je pourrais vous prier de me la laisser encore pour m’habituer peu à peu à cette cruelle séparation en faisant appel à votre bon cœur, en vous représentant tout ce que j’ai fait pour votre fille depuis le jour où elle est entrée avec son pauvre petit trousseau dans la maison de mon frère, jusqu’à ce moment où je viens de la rendre à sa mère, mais je préfère mettre en jeu d’autres sentiments dans votre cœur, et j’espère, madame, que vous me comprendrez.

– Parlez, mademoiselle, interrompit Fernande d’un ton qui annonçait que sa résolution était prise.

– Madame, continua Bertrande avec une douceur qui n’excluait pas la sévérité, Marthe est la plus candide et la plus chaste jeune fille. Jamais la moindre souillure n’a terni son âme, ni sa pensée. La violence dont elle a été l’objet naguère n’a point atteint son innocence. Voilà votre fille telle que vous la trouvez au jourd’hui.

– Je le sais bien, et je vous en suis profondément reconnaissante, murmura Fernande.

– N’allez pas vous trouver blessée de ce qui me reste à dire, continua Bertrande avec sa rude franchise ; mais je dois le faire dans l’intérêt même de cette charmante enfant, que vous serriez il y a un instant dans vos bras avec une si vive tendresse. Avez-vous bien réfléchi à votre position avant de vouloir emmener Marthe chez vous ? Il y a seize ans, toute jeune fille, vous avez eu un enfant, et vous n’avez pas eu le courage de le garder. Vous l’avez abandonné. tant pis, si je me répète. Ah ! je ne suis pas de ceux qui crient

haro sur une pauvre fille-mère ; j'excuse sa faiblesse, et je voudrais qu'au lieu de la poursuivre impitoyablement et lâchement, comme trop souvent on le fait, on lui tendit une main secourable, mais à la condition qu'elle se réhabilitât par sa tendresse et son dévouement pour le petit être à qui elle a donné le jour. Vous n'avez compris ni ce dévouement ni cette tendresse, vous, madame, et vous avez détourné vos regards de votre enfant. Vous n'en vouliez pas l'embarras, soit ; mais depuis qu'avez-vous fait, aujourd'hui que faites-vous encore ? Ah ! je ne prétends pas m'ériger en juge de votre conduite : vous êtes libre. Mais où votre liberté cesse, c'est lorsque vous voulez conduire dans le milieu où vous vivez une chaste et naïve enfant, une jeune fille pure, la vôtre, madame.

Fernande, d'abord révoltée du ton de la terrible Bertrande, baissait la tête d'un air accablé. Jamais on ne lui avait parlé avec une si austère franchise ; jamais encore elle n'avait envisagé sa position comme la lui montrait Bertrande.

– Non, madame, vous ne ferez pas cela ; non, vous n'emmènerez pas votre fille chez vous avant qu'elle puisse y entrer sans que son âme soit exposée à un souffle impur. Je vous le demande pour elle, pour vous aussi, madame, qui vous ménageriez de terribles remords, et pour moi que le désespoir tuerait, s'il me fallait assister à la perte de ma bien-aimée Marthe.

Et la brave et digne Bertrande implorait la jeune femme, les mains levées au ciel, le regard suppliant prête à tomber à ses pieds.

Fernande, pâle comme une morte, et dont la poitrine se soulevait avec violence, restait muette. Enfin elle éclata en sanglots : 1

– Oh ! s'écria-t-elle, vous venez de me désiller la vue, de me montrer la voie dans laquelle je dois m'engager. Non, il ne faut pas que rien vienne altérer la pureté de cet ange que le ciel m'envoie dans sa clémence. Je ne puis racheter mes torts envers ma fille, effacer ce qui est ; mais l'expiation sera aussi grande que possible : vous verrez. Si je ne puis lui rendre une mère digne de son respect et de son amour comme je donnerais tout mon sang pour le devenir, je veux au moins me faire pardonner mon passé, que jamais elle ne regrette d'être la fille de Fernande Murciani.

Alors elle alla ouvrir la porte du cabinet.

– Marthe, dit-elle en prenant sa fille par la main, viens, mon enfant ; vous aussi, madame, venez, ajouta-t-elle en s'adressant à M^{me} Cornet, qui, à quelques éclats de voix, à des lambeaux de phrase avait deviné la scène qui s'était passée.

Serrant alors la jeune fille dans ses bras avec ivresse, elle la remit toute palpitante de cette étreinte passionnée dans ceux de Bertrande, en lui disant avec un singulier accent de résolution.

– Voici ta mère ; reste avec elle jusqu'à ce que je revienne te dire : moi aussi, je suis ta mère, ta vraie mère, – jusqu'à ce que je puisse le donner ce doux nom le front haut et que tu puisses, toi, l'entendre sans que le tien rougisse.

En achevant ces mots, Fernande essuya les larmes qui coulaient de ses beaux yeux et sortit sans se retourner, laissant Marthe et sa tante dans une émotion facile à comprendre.

Le soir, en rentrant de l'atelier, Anselme Granger apprit l'événement considérable survenu dans l'existence de celle qu'il aimait et entrevit l'influence qu'il allait avoir sur sa destinée. Marthe était radieuse, bien que dans sa joie on démêlât comme une vague tristesse.

La joie de Marthe lui causait d'autant plus de mal que, pour paraître y prendre part, il s'efforçait de cacher, sous une apparence de contentement, ses impressions pénibles. Cependant la jeune fille paraissait l'associer si intimement à son bonheur, elle parlait avec une si douce expansion de cet événement qui, à ses yeux, ne pouvait que lui causer une vive satisfaction qu'il ne pouvait songer à la détromper. D'ailleurs il y avait une grande compensation pour lui dans cette association naïve que la jeune fille faisait de leur bonheur à tous les deux. N'était-ce pas, en effet, l'aveu de la plus tendre amitié ?

– Est-ce que vous n'êtes pas content que j'aie retrouvé ma mère ? lui demanda Marthe, surprise de la froideur visiblement contrainte avec laquelle il avait accueilli cette nouvelle.

– Pardon, Marthe, je suis heureux de votre bonheur, répondit Anselme, sans pouvoir réprimer un soupir.

– Non, mon ami, vous paraissez soucieux. Bien sûr, vous ne me dites pas toute votre pensée.

– Eh bien ! à dire vrai, hasarda le jeune homme, je crains que cet événement ne rende nos relations moins fréquentes. J'étais si heureux en rentrant de l'atelier de passer ma soirée avec vous et votre tan Le, que je suis effrayé du vide qui va se produire pour moi quand je ne vous verrai plus !

– Mais, s'écria Marthe en pâissant, nous ne nous séparerons pas pour cela ! Vous viendrez toujours passer vos soirées avec nous, n'est-ce pas, ma tante ?

– Certainement, répondit Bertrande, qui partageait néanmoins les appréhensions du sculpteur.

– Votre mère le permettra-t-elle ? observa Anselme. Trouvera-t-elle bien qu'un pauvre garçon comme moi, qui n'a que ses bras et peut-être quelque chose là, – et en même temps le sculpteur se frappait le front, – vienne tenir compagnie à sa fille ?

Et son visage se couvrit d'une subite rougeur.

– Pourquoi ma mère y mettrait elle obstacle, dès que cela me fait plaisir et que c'est notre bonheur de nous voir ? répondit Marthe avec une adorable ingénuité. Si j'en crois ce qui s'est passé cette après-midi, ma mère m'aime trop pour me refuser une chose que je lui demanderai – s'il le faut.

En s'éveillant le matin la première pensée de Marthe fut pour sa mère, la seconde pour Bertrande et Anselme, ou plutôt elle pensa à tous les trois en même temps, les confondant dans un même sentiment d'amour et de tendresse.

Telle est l'habitude du travail qu'à huit heures elle et sa tante étaient à leurs métiers, comme si rien d'extraordinaire ne fût arrivé la veille.

Sur les dix heures, Agathe, la femme de chambre de Fernande, entra et remit à Bertrande un petit paquet soigneusement enveloppé, ficelé et cacheté.

– De la part de Mme Murciani, dit-elle.

Et sans attendre la réponse, elle partit.

Bertrande défit l'enveloppe. Elle renfermait un élégant portefeuille de maroquin rouge dans lequel il y avait dix billets de mille francs chacun.

– Nous ne nous en servons pas, répondit simplement Marthe.

Bertrande embrassa la jeune fille avec une sorte de fierté. Elle serra les billets dans le portefeuille et le mit sur une étagère.

Une affaire imprévue avait empêché Fernande d'aller rue Saint-Jacques après le départ de la duchesse de Vancouleurs, comme c'était son intention. Alors elle avait dépêché Agathe à Bertrande avec les dix mille francs renfermés dans le portefeuille. L'après-midi elle y alla et trouva les deux femmes à leurs métiers, ce qui parut la surprendre singulièrement. L'entrevue fut pleine d'une tendre effusion. Mais Fernande ne put cacher son étonnement de les voir à l'ouvrage après ce qu'elle leur avait envoyé le matin.

Bertrande se leva, prit le portefeuille où elle l'avait mis, et le présentant à Fernande :

– Tenez, madame, voici notre réponse.

Fernande rougit et baissa la tête.

– Je comprends, dit-elle ; vous ne voulez pas vous servir de cet argent.

– Mère, mère, pardonne-moi, pardonne-nous, je t'en supplie ! s'écria Marthe rougissant elle-même de la confusion de sa mère.

– S'il y a quelqu'un à qui l'on doive pardonner, c'est à moi, dit-elle.

Elle serra le portefeuille, cause de cette scène pénible. Un moment de silence succéda. Mais déjà Fernande domptait son impression et revenait à l'idée qui remplissait son esprit depuis la veille. Elle amena la conversation sur le marquis de Cambrée ; mais, pas plus que l'autre fois, elle ne put saisir le plus léger embarras sur le visage de sa fille.

Marthe convint de tout, renchérit même sur les éloges qu'elle fit de Gaston, mais demeura toujours d'une tranquillité complète. Le nom d'Anselme Granger ayant été prononcé dans la conversation, il n'en fut pas de même. La jeune fille garda le silence. Une faible rougeur couvrit son front, et ses doigts ne saisirent plus avec la même précision les légers fuseaux.

Cette passagère émotion n'échappa pas à Fernande. Cependant elle avait peine à croire qu'entre les deux Marthe eût hésité à faire un choix, s'il n'avait dépendu que d'elle. Mais il fallait se presser, car le symptôme surpris était grave. Le meilleur moyen pour empêcher un amour inopportun

de se développer dans le cœur de sa fille était l'intervention de M. de Cambrée lui-même.

Ainsi, Fernande arrangeait les choses dans son esprit, selon ses visées, et comme elle avait toujours réussi dans ce qu'elle désirait, elle ne pensait pas qu'il pût en être autrement cette fois encore.

Elle ne voulait pas écrire au marquis de Cambrée, dont elle connaissait l'adresse depuis qu'elle savait qu'il était le fils de la duchesse, mais elle était à peu près certaine de le rencontrer au Bois. Elle y arriva le lendemain de bonne heure, et peu après elle le vit qui venait à sa rencontre. Elle se dirigea vers la partie du bois où ils avaient coutume de s'entretenir. Le marquis ne tarda pas à l'y rejoindre. Elle remarqua qu'il était un peu pâle et avait l'air soucieux.

– Savez-vous, lui dit-elle, lorsqu'ils eurent mis pied à terre, que Marthe est ma fille ? Elle examinait en même temps l'effet que produisait sur lui cette étonnante révélation. ;

Gaston fut un instant sans comprendre. Il fallut que Fernande recommençât.

– Marthe est votre fille ? s'écria-t-il avec une profonde stupeur.

– Oui, répondit Fernande, et en quelques mots elle le mit au courant.

– Vous ne me croyez peut-être pas ? continua-t-elle en devinant la cause de son étonnement et avec un vif sentiment d'amour-propre flatté auquel, même dans les circonstances le plus graves, – une jolie femme n'est jamais insensible ; j'ai trente-deux ans et ma fille en a seize.

– Ah ! c'est donc bien vrai ? dit Gaston dont mille sentiments divers remplissaient l'esprit. Et M^{lle} Marthe, où est-elle ? demanda-t-il avec hésitation.

– Toujours chez Bertrande, chez cette brave femme qui en a pris soin depuis sa naissance, répondit Fernande avec courage, mais non sans confusion. Elle y restera jusqu'au jour où elle entrera chez son mari. Allez la voir.

– Oh ! oui, j'irai dès aujourd'hui pour la féliciter de tout mon cœur ! répondit Gaston d'un air rêveur et distrait.

Cette étrange nouvelle l'avait bouleversé de fond en comble. Il se demandait si cette découverte était un bien ou un mal pour Marthe. En tout

état de chose, il regrettait le commencement de cour qu'il avait fait à Fernande, et la pensée que cette jeune fille, que l'honneur et la raison l'empêchaient d'aimer passionnément, aurait pu apprendre plus tard qu'il était l'amant de sa mère, lui était pénible. Il fut quelque temps avant de retrouver le calme de ses idées, et ce fut Fernande qui, la première, fut la maîtresse des siennes. Cependant elle n'osa faire aucune allusion au projet qu'elle méditait au plus profond de son esprit et amena l'entretien sur un autre sujet.

– Monsieur de Cambrée, connaissez-vous le marquis de Thomay ? lui demanda-t-elle.

La réponse de Gaston fut comme celle de sa mère, ! que jamais ce nom n'était venu à son oreille.

Fernande connaissait parfaitement les habitudes de l'hôtel de Vancouleurs. Le duc rentrait toujours après sa promenade au Bois pour faire une autre toilette, soit qu'il dînât en ville ou chez lui. Il ne sortait guère avant six heures.

Revenue chez elle, elle se débarrassa de la toilette exquise qu'elle avait au Bois, pour mettre celle beaucoup plus sombre et plus sévère de sa visite à Albert Lozart. Elle s'installa ensuite en face d'un véritable bureau d'homme d'affaires, dans un petit cabinet attenant à sa chambre à coucher. Elle ouvrit un tiroir, fermé à secret, avec une clef en or, véritable bijou, qu'elle portait à l'agrafe de sa montre, et atteignit un registre.

Ce registre renfermait la liste détaillée de la fortune mobilière de Fernande et l'origine des valeurs qui lui avaient servi à les acquérir. Le marquis de Thomay et le banquier Suptow, et bien d'autres encore y figuraient nominativement. Elle prit une feuille de papier et fit le relevé du premier. Elle referma ensuite registre et tiroir, sortit du cabinet où il n'entrait jamais qu'elle et sonna.

– Envoie chercher une voiture de remise, dit-elle à Agathe.

Vers cinq heures et demie, Fernande et la voiture étaient rue de l'Université, en face de l'hôtel de Vancouleurs.

C'était une vaste construction du dix-huitième siècle d'aspect sévère, imposant et aristocratique. L'habitation principale occupait le fond d'une grande cour carrée avec deux ailes en retour terminées par deux pavillons

ayant accès sur la rue même. Entre ces deux pavillons se trouvait la porte-cochère, porte monumentale et ornée de sculptures.

Le duc de Vancouleurs occupait l'aile droite : lui, la duchesse et son fils, le marquis de Cambrée, l'aile gauche, où le concierge avait son logement. Mais le palefrenier demeurait au rez-de-chaussée du pavillon de droite, et sa femme y remplissait aussi l'office de concierge.

La maison principale était le terrain neutre où se réunissaient pour les repas le duc, la duchesse et Gaston de Cambrée. Là avaient lieu les grandes réceptions d'hiver, celles qui n'avaient rien d'intimes, comme les visites du mardi, jour où la duchesse restait chez elle..

Fernande, enveloppée dans un grand cachemire des Indes serré autour de sa taille, ses cheveux dissimulés sous son chapeau et impossible à reconnaître à travers son voile de dentelle chargé de broderie, sauta de voiture et demanda M. le duc de Vancouleurs.

La femme du palefrenier la conduisit à l'appartement du duc et la fit entrer dans un somptueux salon de médiocre grandeur, dont l'ameublement, du commencement du règne de Louis XV, portait les armes de la maison de Vancouleurs. C'était élégant., riche, princier.

Le duc de Vancouleurs recevait parfois dans son appartement particulier des visites qui n'eussent pas été admises sur le *terrain neutre*, mais il avait trop le souci de sa dignité pour y admettre des femmes. Il fut très-surpris de la démarche de cette personne qui se présentait chez lui, hermétiquement voilée, et demandait à lui parler sans faire connaître qui elle était. Cependant il lui fit dire, par son valet de chambre, qu'il la priait d'attendre.

Quelques instants après il entra dans le salon, froid, poli et l'air un peu hautain. Il était ganté et tenait son chapeau à la main pour faire comprendre qu'il allait sortir et que l'audience ne pourrait être bien longue.

– Madame, dit-il en saluant légèrement, que désirez-vous ? Je suis à vos ordres.

Fernande Murciani se leva toute droite et resta immobile un instant sans répondre. Puis elle écarta lentement son voile et montra son visage un peu pâle où se dessinait un sourire plein de malice et même de bonne humeur.

– Vous, vous ici ! s'écria le duc en reculant de trois pas.

– Oui, monsieur le marquis de Thomay, c'est bien moi.

Et Fernande se mit à rire.

En effet, le duc et le marquis ne faisaient qu'un. Fernande l'avait deviné depuis peu.

– Ah ! madame, en voulant pénétrer le mystère dont je tenais à m'envelopper, reprit-il avec un peu d'humeur, vous n'avez pas tenu la promesse que vous m'aviez faite.

– Ne m'avez-vous pas rendu ma liberté, toute ma liberté ? demanda Fernande.

– C'est vrai.

– Eh bien 1 monsieur le duc, tant que les liens qui nous unissaient n'ont pas été rompus, j'ai tenu ma promesse, et jamais le nom du marquis de Thomay n'a été prononcé par moi. Jamais je n'ai fait quoi que ce soit pour percer le mystère dont il s'entourail. Mais aujourd'hui j'ai voulu m'éclairer.

– Vous voici éclairée, Fernande. Maintenant me direz-vous dans quel but cette démarche ? Et M. de Vancouleurs invita la jeune femme à se rasseoir et prit lui-même un siège.

Fernande ne savait trop comment débiter dans ce qu'elle avait à dire.

– Un événement considérable, imprévu, vient de m'arriver, commença-t-elle enfin.

– Ah ! ah...

– Événement qui va changer de fond en comble mon existence.

– Oui, notre séparation. Mais, ma chère amie, les liaisons comme la nôtre ne sont pas éternelles et, quels que soient nos regrets, il vient un moment où elles doivent forcément prendre fin, répondit le duc.

— Oh ! ce n'est pas ce que vous croyez qui m'amène. Notre séparation d'un jour à l'autre a toujours été pour moi une éventualité. Je n'ai donc pas été surprise. L'événement dont je parle ne vous concerne pas, monsieur le duc ; je suis mère et j'ai retrouvé ma fille.

– Vous êtes mère ? s'écria M. de Vancouleurs en la regardant curieusement ; mais c'est impossible !

– Non, monsieur, ce n'est pas impossible, et a fille a seize ans.

– Seize ans ! répéta le duc avec un nouvel étonnement.

Il ignorait l'âge de Fernande mais il ne lui donnait pas plus de vingt-cinq ans.

– Et je puis dire avec orgueil et sans exagération que c’est la plus charmante créature qu’on puisse voir.

– Je vous crois si elle vous ressemble, madame, répondit galamment M. de Vancouleurs. Mais vous ne m’avez jamais parlé de cela.

– Ah ! j’ai eu de bien grands torts envers ma fille, et je ne chercherai pas à les atténuer. J’ai abandonné mon enfant, monsieur le duc, et j’avais presque oublié que j’étais mère. Mais la Providence s’est chargée de me le rappeler, et, dans sa bonté, elle m’a rendu la fille la plus pure et la plus charmante qu’une mère puisse désirer.

– Recevez-en mes sincères compliments, répondit le duc qui, à ces paroles de Fernande, eut peine à réprimer un sourire sardonique.

– Aussi suis-je résolue à tout pour faire son bonheur.

– C’est un devoir sacré qu’il vous sera doux de remplir, dit M. de Vancouleurs du même ton.

– Je n’ai point oublié la confidence que M. le marquis de Thomay m’a faite au sujet de MM. le duc de Vancouleurs et du marquis de Cambrée, poursuivit Fernande sans s’arrêter au ton du premier.

– Ah ? ahh ! exclama celui-ci ignorant où elle voulait en venir.

– M. de Thomay a été très-grand, très-généreux pour moi, plus peut-être qu’il n’aurait dû...

– Est-ce une critique ? interrompit le duc qui se sentait les nerfs agacés.

– Oh ! non ! le marquis était bien le maître d’agir à sa guise, de même que moi de tenir un compte rigoureusement exact de tout ce qu’il m’a donné.

– J’ai toujours pensé, Fernande, que vous étiez une femme éminemment d’ordre, dit le duc avec une pointe d’ironie.

– Je ne parlerai pas de l’argent que j’ai dépensé pour mener la vie fastueuse qu’il désirait.

– Et dont vous vous faisiez honneur en véritable grande dame, interrompit le duc avec un gracieux sourire.

Mais il me reste encore de M. Thomay, continua Fernande, huit cent cinquante mille francs, et je viens prier M. le duc de Vancouleurs de vouloir bien les recevoir de la part d’une ancienne amie.

M. de Vancouleurs tomba de son haut. Il s'attendait à toute autre chose. Il regarda Fernande avec stupeur admiration. Il se leva, s'approcha lentement et, lui venant la main, il la porta à ses lèvres.

– Avez-vous bien réfléchi à ce que vous venez m'offrir : fer, mon amie ? lui dit-il en gardant sa main mignonne dans les siennes.

Parfaitement, répondit Fernande.

– Mais votre désintéressement est tout simplement blâmable.

Pas tant que cela, monsieur. Il y a deux jours, je ne aurais pas eu et j'eusse bel et bien gardé ce que vous avez donné, tout ruiné que vous fussiez.

– Mais qui donc alors a pu vous suggérer cette noble généreuse pensée, Fernande ?

– Ma fille, monsieur, dont je veux me rendre digne je vous l'ai dit, faire le bonheur.

– Ah !! s'écria le duc en laissant échapper la main qu'il tenait encore. Et il ajouta d'un ton de résolution ébranlable et avec une expression de grande fierté sur – visage :

– Ma chère Fernande, les de Vancouleurs ne reprennent jamais ce qu'ils ont donné.

– Mais le marquis de Thomay n'est pas le duc de Vancouleurs, répliqua Fernande.

– Subtilité d'homme d'affaires que le duc de Vancouirs ne peut admettre, répondit celui-ci.

– Alors, je remettrai cet argent au marquis de Camille, riposta la première d'un air décidé.

– Gaston de Cambrée ne reprendra pas de la main la maîtresse de son père les largesses dont elle a été objet de sa part, dit le duc d'un air superbe.

– Mais alors que voulez-vous que j'en fasse ? demanda Fernande un peu décontenancée.

– Vous doterez votre fille avec, répondit M. de Vancouleurs.

– C'est précisément à quoi je pensais, avoua Fernande.

– Oh ! oh ! s'écria le duc, vous vouliez. Oui, c'est cela... Eh bien ! ma chère Fernande, soyez-en sûre mon fils n'épousera jamais non plus la fille de celle qui fut ma maîtresse.

Ces dernières paroles furent sèches, cassantes, sans réplique.

Elles produisirent un véritable écroulement dans l'esprit de Fernande. Avant de savoir que le marquis Cambrée fût le fils du duc de Vancouleurs, une pensée singulière lui était venue : celle d'une union entre Marthe et lui.

Fernande eut quelque peine à se remettre de son étonnement douloureux. Sa figure l'exprimait avec toute la vivacité que le duc en eut pitié. Il se rapprocha, lui prenant de nouveau la main :

– Ma bonne Fernande, lui dit-il, le sentiment que vous fait agir prouve combien votre nature est bonne et généreuse. Mais permettez-moi de vous dire que milieu dans lequel vous avez été jetée toute jeune vous a pas permis toujours une juste et saine appréciation des choses du monde. La fortune est priseée beaucoup de nos jours, plus qu'elle n'a jamais été peut-être aux époques antérieures. Mais pour bien des gens n'est pas tout, et il y en a qui font passer certaines considérations sociales avant elle. Croyez-en mon expérience ; le mariage de votre fille et de mon fils ne ferait pas leur bonheur ; au contraire, et ils achèteraient par billet des déboires la fortune qui en serait la conséquence que Vous êtes très riche, Fernande ; votre fille. comment se nomme-t-elle ?...

– Marthe, murmura Fernande.

– Eh bien ! Marthe, richement dotée, pourra être dangereuse avec un mari de son choix... Gardez ce que vous ai donné : c'est bien à vous ; je vous répète que les de Vancouleurs ne reprennent jamais.

Fernande se leva et se retira sans prononcer une parole, tout étourdie du coup qu'elle venait de recevoir. Le duc la reconduisit jusqu'en bas et lui baisait gauchement la main au moment où, par un singulier hasard, Albert Lozart passait en face. Fernande n'avait pas encore rabattu son voile. Le rédacteur en chef la reconnut facilement. Il n'en fut pas de même du duc de Vancouleurs resté dans l'ombre, qu'il prit pour Gaston de Cambrée.

La voiture de Fernande l'attendait à cent mètres de l'hôtel. Dans le trajet, elle rencontra la duchesse de Vancouleurs, qui rentrait à pied de quelques courses dans le voisinage. La duchesse alla droit à elle ?

– Toi dans mon quartier, ma Fernande ? lui dit-elle lui avançant la main ; et par quel miracle ?

Fernande parut sortir d'un songe et répondit quelques mots décousus.

– Tu paraissais très émue. Qu’as-tu donc ?

– Mais je n’ai rien.

– Si, si, tu me caches quelque chose. Mais ce n’est pas ici le lieu des confidences. J’irai chez toi et tu me enteras tout cela.

Mme de Vancouleurs serra de nouveau la main de Fernande et rentra chez elle.

Les deux femmes n’avaient pas remarqué un témoin de cette scène arrêté à quelque distance : c’était encore Gilbert Lozart. Il s’approcha de Fernande et, au moment où elle montait en voiture, il lui dit à voix basse :

– Le fils vous baise la main, la mère vous la serre... quel est donc ce mystère ?

Et il accentua ces paroles d’un regard moqueur insolent.

Mme Marnichon se tenait coite dans le nouveau quartier qu’elle habitait. Elle ne passait jamais les ponts de la rue Saint-Denis. Elle s’était vue embarquée dans une mauvaise affaire et n’avait pas dormi toutes ses nuits tranquille. Elle ignorait ce qui s’était passé depuis quelque temps rue Saint-Jacques. Mais n’entendant pas de rien, ne se voyant pas inquiétée et Gloret ayant cessé de la filer, la tranquillité était à peu près revenue dans son esprit.

Un jour elle se hasarda à aller chez Zélie.

– Ah ! c’est vous enfin ? s’écria la femme de Gorge. Je brûlais d’envie de vous voir.

La porte fermée au verrou, les deux femmes se recoururent dans la pièce du fond et parlèrent à voix basse.

– Que fait Gorget ? demanda la Marnichon surprise de ne pas voir l’homme de Zélie.

– Il a repris une voiture.

– Ah ! oui... Et comment s’est terminée l’affaire de la jeune fille ?

– Vous n’en savez rien ?

– Non.

– Eh ! bien, nous l’avons échappé belle.

Et Zélie raconta ce qui s’était passé à la villa de Colombes.

– Vous comprenez bien, continua-t-elle ensuite, lorsque nous vîmes arriver les deux inspecteurs de lice, nous n’eûmes rien de plus pressé que de déguerpir. En deux minutes, et pendant qu’on s’expliquait au premier étage,

Gorget eut dépouillé sa livrée et moi le coûtume de religieuse que M. Lozart m'avait fait prend et nous eûmes remis nos vêtements ordinaires. Pis-nous esquivant à la faveur des massifs, nous sommes sortis de la villa emportant les objets que nous venions de quitter, et qui eussent amené peut-être des complications pour le patron.

– Ah ! que vous avez bien fait ! dit la Marnichon.

– De la villa nous filâmes tout droit à la gare. Un train passait. Nous y montâmes, et une heure après nous étions ici.

– Et M. Lozart, en avez-vous entendu parler ?

– Pas plus que s'il fût mort depuis cent ans. Nous nous sommes tenus renfermés, ne sortant que pour acheter ce qui nous était indispensable. Ça ne pouvait pourtant pas durer toujours ainsi. N'entendant parler de rien, nous avons pensé qu'on avait laissé M. Lozart tranquille ou qu'il n'avait rien dit de compromettant pour nous. Gorget est allé demander de l'emploi aux Petites voitures, et on lui a donné un numéro.

– Alors c'est qu'on n'a pas inquiété M. Lozart.

– Vous pourriez vous assurer de ce qui en est ? dit Zélie.

– En allant voir Bertrande Gossieux ?... J'y pense bien.

– Et vous viendrez me le dire, fit Zélie. M. Lozart nous doit gros, à Gorget et à moi. S'il l'oublie, nous ne l'oublions pas, nous.

– Il vous payera, soyez-en sûre. D'ailleurs, je serai là pour lui rafraîchir la mémoire, s'il le faut.

Le jour suivant, M^{me} Marnichon se transporta rue Saint-Jacques. Sa mise était des plus modestes ; elle avait même abandonné, pour la circonstance, le chignon ébouriffé qu'elle affectionnait. Le bonheur et le contentement disposent toujours favorablement. A part un léger tremblement que Marthe éprouva en la voyant (c'était la première fois depuis son enlèvement), elle reeut un assez bon accueil de la tante et de la nièce.

Nous ferons grâce de toutes les exclamations de joie de la Marnichon à la vue de la jeune fille. Elle voulut qu'on lui racontât en détail ce qui s'était passé et n'eut pas de termes assez forts pour manifester l'indignation qu'elle éprouvait. Elle apprit aussi que, après avoir été sur le point de déférer l'affaire aux tribunaux, Bertrande s'était arrêtée sur les conseils du marquis de Cambrée et d'autres personnes qui leur portaient intérêt, comme

Anselme Granger et M^{me} Murciani, qui avaient vu dans la condamnation de M. Lozart bien plus d'inconvénients que d'avantages pour Marthe.

Forte de sa découverte, ne craignant plus de poursuites désormais, elle vola, en sortant de chez Bertrande, au domicile particulier du rédacteur en chef. C'était l'heure à laquelle il avait coutume de se trouver chez lui. En effet, Albert Lozart venait de rentrer après avoir vu Fernande sortir de l'hôtel de Vancouleurs et échanger une poignée de main avec la duchesse.

Au moment où M^{me} Marnichon entrait, l'ancien reporter était assis dans un fauteuil bas, les jambes croisées et un genou à la hauteur du visage. Il tortillait sa barbe tout en cherchant à résoudre l'important problème de la liaison qui existait entre M. de Cambrée, la duchesse sa mère et Fernande Murciani, sans pouvoir y parvenir.

– Ma foi ! s'écria Albert Lozart en reconnaissant la Marnichon, tu viens fort à propos ! Je ne pensais pas à toi, vrai ! Mais si j'y avais pensé et que j'eusse connu ta nouvelle adresse je t'aurais envoyé chercher.

– Au fait, vous ne vous êtes guère mis en quête de savoir ce que j'étais devenue depuis quelque temps, répondit M^{me} Marnichon. J'aurais eu le temps d'aller en Chine et d'en revenir depuis notre dernière entrevue.

– C'est qu'il m'est arrivé bien des choses qu'il serait trop long de raconter en ce moment.

– Je les connais.

– Comment cela ?

– Vous oubliez que j'ai été la voisine de Bertrande..

– Ohh ! que nenni ! mais Zélie m'a appris que tu avais jugé prudent de déménager, et j'ignore où tu es allée percher. Tu es retournée chez Bertrande ?

– Parbleu ! j'en viens tout droit.

– Alors tu peux me donner des nouvelles de sa nièce. Je m'intéresse toujours à elle malgré les ennuis qu'elle m'a causés. –

– Marthe est plus jolie encore et heureuse comme elle ne l'a jamais été.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il vient de se produire un événement de la plus haute importance pour elle.

– Ah !...

- Marthe est une fille naturelle.
- Je n’en savais rien. Bertrande serait sa grand’– mère ?
- Elle ne lui est même pas parente.
- Diable ! si j’avais su cela.
- Qu’auriez-vous fait de plus ? . Eh bien ! Marthe vient de retrouver sa mère.
- Pas possible !
- C’est comme je vous le dis, et je vous défie de deviner qui. Vous la connaissez bien.
- Allons, ne me fais pas poser. Je n’aime pas chercher les devinettes.
- Eh bien la mère de Marthe, c’est Fernande Murciani, répondit la Marnichon voyant l’impatience gagner Lozart.
- Fernande !... s’écria-t-il en bondissant sur son siège, puis il murmura : En effet, il y a déjà seize ans !
- Je viens d’apprendre cette nouvelle, et je suis venue aussitôt vous l’apporter toute chaude, sachant bien qu’elle vous intéresserait.
- Enormément, dit-il d’un air distrait.
- Peut-être cet homme étrange avait-il un remords d’avoir voulu séduire la pauvre enfant après avoir tué son père. En tout cas, ce bon mouvement ne l’occupa pas longtemps.
- Et Fernande, comment prend-elle cette trouvaille ? demanda-t-il.
- Très bien ; elle est dans le ravissement. Elle dit et répète à tout venant que l’intérêt immense qu’elle a éprouvé pour Marthe à première vue, c’était le cri du sang qui parlait dans son cœur.
- Le cri du sang a été bien long à se faire entendre, observa Lozart, revenu déjà à ses habitudes sarcastiques.
- Peu importe. En apprenant tout cela, j’ai pensé à vous aussitôt.
- Pourquoi à moi tout d’abord ?
- Ne m’avez-vous pas dit que Fernande était immensément riche ?
- Elle l’est, en effet.
- Eh bien ! dès que j’ai su que Marthe est sa fille, j’ai songé qu’elle lui donnerait une dot magnifique.
- Tiens, tiens ! s’écria Lozart avec un sourire narquois.
- Et que ça ferait bien l’affaire d’un homme adroit.

– De moi, par exemple ?...

– Pourquoi pas ?

– Eh ! j’ai quarante six ans, ma chère : juste trente de plus que Marthe !

– L’âge ne fait rien pour un homme. Vous n’avez pas l’intention d’épouser Fernande, n’est-ce pas ?

– Si je le faisais ce serait pour la ruiner, répondit l’ancien reporter avec un sourire diabolique ; mais elle ne voudrait pas de moi.

– Epousez la fille, alors, et vous n’aurez plus de raison de ruiner la mère. Mais hâtez-vous, parce que la place est vigoureusement assiégée de deux côtés : par Anselme Granger, le jeune sculpteur, et le marquis de Cambrée.

– M. de Cambrée va donc chez Bertrande ? demanda Albert Lozart devenu blême, en fronçant les sourcils.

– Oui ; je viens même de l’y laisser. J’ai lu dans ses yeux qu’il aime Marthe.

– Et comment est-elle avec lui ?

– Comme une jeune fille qui s’ignore encore aujourd’hui, mais qui demain peut aimer avec passion. Aussi ferez-vous bien de ne pas perdre de temps. Vous êtes presque un homme célèbre, votre nom est imprimé tous les jours dans les journaux, et une femme, une mère ne peut qu’être très flattée de vous avoir pour gendre.

– D’abord, tout mariage entre Marthe et moi n’est pas possible pour une raison connue de Fernande et de moi seulement, répondit Lozart d’un air sombre.

– Eh ! bon Dieu, seriez-vous le père de Marthe, par hasard ? exclama la Marnichon frappée de son expression.

– Non, oh ! non, au contraire, mais l’obstacle n’en est pas moins grand. Ce que tu viens de m’apprendre jette une lumière soudaine sur un problème que je me tuais à résoudre quand tu es entrée et me suggère une idée.

– Laquelle ?

– Qu’il pourrait bien, en effet, être venu dans l’esprit de Fernande de marier sa fille à Gaston de Cambrée.

Et Lozart raconta ce qu’il avait surpris quelques heures auparavant, rue de l’Université.

– Naguère une pareille alliance n’eût pas été possible, continua-t-il ; les Vancouleurs étaient bien trop riches et sont bien trop fiers. Mais aujourd’hui ils ne sont plus riches. Les audacieuses spéculations du duc avaient commencé sa ruine, la faillite du banquier Suptow l’a achevée. De nos jours nous voyons souvent des descendants des croisés ruinés comme les de Vancouleurs redorer leur blason par une mésalliance, rien d’impossible dès lors à un mariage entre Marthe et M. de Cambrée.

– Il faut pourtant tirer un avantage quelconque de ce que nous savons, dit M^{me} Marnichon.

– J’y pense bien.

– Que comptez-vous faire ?

– C’est mon secret, répondit Albert Lozart.

M^{me} Marnichon savait que personne n’était plus maître de sa parole que l’ancien reporter et que lorsqu’il ne voulait pas parler on ne pouvait l’y forcer ; elle n’insista pas.

– Gardez votre secret, mon cher, lui dit-elle d’un air dégagé, mais n’oubliez pas les services rendus et ceux qu’on peut vous rendre encore.

– Je comprends, répondit Albert Lozart en prenant son portefeuille ; question de porte-monnaie, n’est-ce pas ?

Le directeur ne tenait pas à l’argent, nous l’avons dit, et quand il en avait, il l’éparpillait généreusement. Quelques jours avant il avait reçu cent mille francs de Suptow, on se le rappelle. Il prit un billet de mille francs et le présenta à M^{me} Marnichon, qui trouva sans doute que c’était une somme convenable, car elle le serra précieusement sans faire d’observation.

– Tu diras à Zélie qu’elle vienne me voir dans quelques jours, dit-il ensuite.

– Si cela vous dérange, je lui remettrai ce que vous me donnerez pour elle.

– Non. Je désire lui parler.

La Marnichon allait se retirer contente, lorsque Albert Lozart l’arrêta.

– Tu peux me rendre un service. dit-il après un moment d’hésitation.

– Quel service ? demanda-t-elle.

– Je veux aller ce soir chez Fernande, mais je n’y serai pas reçu à moins d’y rentrer par surprise. Malheureusement, un de ses gens me connaît trop

bien. Il se nomme Alphonse. Il faut que tu trouves le moyen de l'attirer hors de l'hôtel lorsque je m'y présenterai.

– Je m'en charge. Mais il faut convenir de l'heure précise à laquelle vous irez, répondit l'habile femme.

– A huit heures et demie.

– C'est bien. A huit heures vingt je serai à la porte de Fernande, et j'aurai bien trouvé d'ici-là un motif pour faire sortir Alphonse. Du reste, tenez-vous aux abords de l'hôtel pour en avoir la certitude.

Après le départ, de M^{me} Marnichon, Albert Lozart fit grande toilette, et en se rendant chez Brébant, où il mangeait, il entra chez un graveur du boulevard Montmartre et se fit graver quelques cartes au nom de Gaston de Cambrée.

De toutes ses passions, celle qui dominait en ce moment dans son cœur, c'était un désir immodéré de vengeance. Il voulait d'abord s'emparer de Fernande, ou, s'il échouait, empêcher sa fille d'épouser Gaston. Pour atteindre ce but son plan était bien simple et d'exécution assez facile à ses yeux : c'était de faire de la première sa maîtresse et, si elle acceptait, la laisser libre de marier Marthe au marquis ; si elle refusait, se battre en duel avec M. de Cambrée et le tuer. Dans le premier cas, il saurait prendre assez d'empire sur Fernande, par crainte ou autrement, pour en faire ce qu'il voudrait, la ruiner si cela lui plaisait, mais, en tout cas, il ferait tant de tapage autour d'elle qu'il empoisonnerait du même coup sa vie et celles de Gaston et de sa jeune femme ; calcul infernal, comme on le voit.

Sa visite à Fernande était pour tâter le terrain, bien décidé à user de tous les moyens pour atteindre son but.

A l'heure convenue, Albert Lozart laissa à quelque distance la voiture qui l'avait amené et se plaça en embuscade à trente pas de la porte de Fernande, en face de laquelle, peu d'instants après, une autre voiture s'arrêtait. M^{me} Marnichon en descendit et sonna. On vint ouvrir. Il se produisit un certain mouvement dans l'hôtel, et un homme en sortit : c'était Alphonse le valet de confiance de Fernande. Après avoir échangé quelques mots avec Mme Marnichon, il s'éloigna avec elle dans sa voiture.

M^{me} Marnichon s'était présentée à Alphonse comme venant de la part d'une grande dame qui désirait l'avoir. Mais les avantages qu'elle était

autorisée à lui offrir étaient de plusieurs sortes et demandaient un certain temps pour être exposés ainsi que le service dont il serait chargé.

Il Elle l'avait en conséquence invité à monter auprès d'elle. Ils seraient mieux en voiture que dans la rue pour causer. Alphonse, qui se trouvait bien chez Fernande Murciani et ne songeait point à la quitter, accepta néanmoins.

If M^{me} Marnichon, naturellement, n'avait pu s'entendre avec lui et le ramenait à l'hôtel trois quarts d'heure après. Mais le tour était joué : Albert Lozart était dans la place.

Il pouvait être huit heures et demie. Fernande, à demi-couchée sur son petit pouf, les pieds posés sur un coussin de soie rose garni de dentelles, songeait et formait maints projets aussi vite abandonnés que conçus. La porte du boudoir s'ouvrit, et Agathe présenta à sa maîtresse la carte de Gaston de Cambrée.

Une émotion indescriptible s'empara de Fernande. Que venait faire chez elle le marquis de Cambrée à pareille heure ? Elle ne l'avait point autorisé à s'y présenter, et lui-même ne l'avait pas demandé. Sans doute que par suite de la visite qu'il avait du faire à Marthe après l'entretien qui avait eu lieu au Bois, il avait une importante communication à lui faire. Elle n'était pas encore assez sûre de son cœur pour ne pas éprouver une terrible impression de cette visite inattendue et dans un tel lieu, et c'est toute tremblante et le sein agité qu'elle donna l'ordre de faire entrer. Agathe se retira, et une minute après Albert Lozart parut.

Le directeur avait mis une sourdine à ses airs de capitaine Fracasse.

A sa vue, par un mouvement irrésistible de surprise et d'indignation, Fernande bondit toute droite de son pouf et courut au cordon de la sonnette ; mais déjà Albert Lozart s'en était emparé et le lançait au haut d'un trumeau de Venise, où il restait accroché.

– Madame, dit-il d'une voix contenue, mais où sourdait une terrible menace, et avec un regard effrayant, n'appellez pas, ne faites pas de scandale, où je ne répons pas de moi. D'ailleurs vos gens ne vous entendraient pas, occupés qu'ils sont à jouer aux cartes à l'autre bout de la maison.

Fernande ne s'épouvantait pas facilement, mais l'aspect d'Albert Lozart n'était rien moins que rassurant. Tout ce que la haine et la vengeance alliées à des désirs effrénés peuvent avoir de hideux se lisait sur son front tourmenté et dans son regard brillant et enfiévré. Elle eut peur. Elle se tint debout, appuyée d'une main au dossier d'un fauteuil et regardant son ennemi en face.

– Je ne pense pas, monsieur, que vous soyez assez lâche pour vous livrer à des actes de violence envers une femme sans défense, dit elle d'une voix assez calme.

– Je n'en sais rien. Cela dépendra de vous.

– Que venez-vous donc me demander ? interrogea-t-elle.

– Je vous dirai d'abord que je connais tout ce qui vous concerne directement ou indirectement et ce qui s'est passé depuis notre entrevue à la villa de Colombes : la ruine du banquier Suptow, à laquelle vous avez contribué pour une bonne part, je crois ; celle du duc de Vancouleurs qui entraîne celle de Gaston de Cambrée, son fils, et enfin la découverte imprévue que vous avez faite de votre fille.

– Oui, de Marthe, cette chaste et pure enfant que vous avez voulu lâchement séduire et que, n'y pouvant parvenir, vous avez violemment enlevée ! répondit Fernande avec indignation.

– Je ne le nie pas, dit Lozart avec cynisme, mais vous ferez bien de ne pas chercher à m'agacer les nerfs, car je suis peu disposé à la patience et je vous tiens.

– Oh ! pas tant que vous croyez, riposta Fernande qui retrouvait son sang-froid.

Albert Lozart jeta un regard sur la porte pour s'assurer qu'il y avait un verrou à l'intérieur. Il y en avait bien un, mais il fermait au moyen d'un secret. Un sourire railleur effleura les lèvres de Fernande, qui avait surpris le mouvement du directeur.

– Oui, je sais tout cela, reprit celui-ci, et de plus l'étrange idée qui a germé dans votre esprit.

– Quelle idée ? demanda Fernande.

– Eh ! mon Dieu ! tout simplement celle de marier votre fille, dotée magnifiquement par vous, avec Gaston de Cambrée, ruiné ou à peu près,

grâce aux spéculations de Bourse de son père.

Fernande fut très surprise de le voir si bien connaître la pensée qui l'avait occupée pendant quelques jours.

– Et quand ce serait, cela ne vous regarde pas, ce me semble ?

Ce n'est pas que je m'y oppose formellement, continua Albert Lozart d'un ton goguenard, mais à certaines conditions que vous aurez à remplir.

– Ah ! ah !... voulez-vous avoir la bonté de me les faire connaître, monsieur ? répondit Fernande sur le même ton.

– C'est que vous serez ma maîtresse.

– Vraiment !... Eh bien ! votre condition ne me surprend pas. Je m'attendais à quelque chose de saugrenu de votre part.

– N'allez pas croire au moins que j'éprouve pour vous un de ces amours profonds, d'une pureté immaculée comme en inventent les romanciers et les poètes ; vous vous tromperiez étrangement. Je vous déteste, je vous hais au contraire...

– Parbleu ! fit Fernande.

– Mais depuis que je vous ai vue, je vous ai toujours passionnément désirée.

– Cela m'est bien égal et vous ne m'apprenez rien. De même que vous me détestez, moi, je vous ai toujours abhorré.

– Même quand vous me receviez chez vous ? demanda Albert Lozart en persiflant et sans craindre de réveiller un sinistre souvenir.

– Même lorsque jeune fille, sans expérience et obsédée de dangereux loisirs, je commettais l'action irréfléchie de vous recevoir ? répondit Fernande dont un épais nuage assombrit les traits.

Et elle ajouta d'une voix tremblante et saccadée :

– Vous avez mis un mort entre nous, monsieur, et ce mort, c'est le père de ma fille. Sachez que dans le plus fort de ma vie de luxe et de folies je ne l'ai pas oublié un instant. Alors, j'avais le cœur de marbre : bientôt je suis devenue d'un égoïsme sans pareil.

– Eh ! c'est une espèce de confession que vous me faites-la ! répondit Albert Lozart toujours railleur ; mais votre haine ne me fait rien et ne m'empêche pas de maintenir mes conditions.

– Et si je refuse ? dit Fernande avec calme.

– Alors je m’en prendrai au marquis de Cambrée, répondit froidement le rédacteur en chef ; je le provoquerai en duel, et je le tuerai comme jadis Charles Marot.

– Oh ! vous êtes ce que j’ai toujours pensé, un franc misérable ! s’écria Fernande, qui n’avait pas prévu cette éventualité.

– Injuriez moi, appelez-moi comme il vous plaira, ma résolution est irrévocable

– Mais le marquis de Cambrée n’a jamais pensé à ma fille, et ce mariage, s’il m’est venu à l’esprit un moment, est complètement abandonné de ma part à cette heure.

– C’est pour cela que vous êtes allée cette après-midi chez votre futur gendre. qui vous a reconduite respectueusement comme une future belle-mère, et vous a baisé galamment la main à la porte, riposta Lozart. C’est pour cela que vous et la fière duchesse de Vancouleurs vous échangiez de cordiales poignées de mains à quelques pas de son hôtel et que, moins d’une demi-heure après, M. de Cambrée était à faire sa cour rue Saint-Jacques !

Fernande avait suivi avec attention ce que disait Lozart, où je vrai et le faux se mêlaient dans une égale proportion.

– Je vous répète, monsieur, que vous vous trompez, répondit-elle. Cessez donc de chercher à m’influencer par vos promesses ou à m’intimider par vos menaces, vous perdriez votre temps. Quant à être ce que vous me proposez, ce ne sera jamais, entendez-vous bien ! Je vous déteste et vous hais autant que vous pouvez me détester et me haïr.

Tout en parlant avec un calme extraordinaire dans une pareille situation, Fern & nde, par une évolution lente, s’était rapprochée de la porte. Albert Lozart, un sourire narquois sur les lèvres, la regardait faire. Puis, par un brusque mouvement, il s’était placé entre elle et la porte au moment où elle allait l’atteindre. Sa figure mobile avait pris une étrange expression. Dans son regard il y avait des lueurs fauves qui avaient quelque chose d’inquiétant pour une jeune et jolie femme ardemment désirée et livrée à sa merci.

– Eh bien ! que vous disiez vrai ou non, dit-il d’un ton sec, tant pis pour votre responsabilité de -ce qui arrivera, par votre faute, au marquis de

Cambrée.

Fernande connaissait la terrible adresse de l'ancien reporter et les affaires, toutes malheureuses pour ses adversaires, qu'il avait eues souvent. Elle eut peur pour Gaston de Cambrée. a

– Si vous mettez vos menaces à exécution, répondit-elle d'un ton froidement décidé, je vous jure qu'à l'instant même où je l'apprendrai, j'irai au parquet déposer une plainte en rapt et séquestration violente de mineure.

– Cela m'est bien égal, comme vous disiez tout à l'heure, et je m'en moque, répondit Lozart. En attendant je vous tiens en mon pouvoir, et je ne vous lâcherai pas que vous ne m'ayez appartenu.

Et Albert Lozart, la face altérée et la bouche crispée par un ricanement de satire, fit un pas vers – Fernande et allongea le bras pour la saisir. Mais, agile comme un oiseau, elle lui échappa et s'élança vers la porte. D'un bond il fut de nouveau en face d'elle et se mit à rire plus fort.

– Laissez-moi sortir ! dit Fernande pâle, haletante.

– Jamais ma chère ! Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez cédé, et pour vous le prouver je vais pousser ce joli petit verrou, qui empêchera vos gens d'entrer si vous vous avisiez de crier assez fort pour qu'ils vous entendissent.

– Ah ! je vous avais toujours pris pour un lâche ; je vois que je ne me trompais pas ! s'écria la jeune femme avec terreur en reculant à l'autre extrémité du boudoir.

– Allez toujours, belle Fernande ; vos injures ne me blessent ni ne m'arrêtent. Au contraire, elles m'excitent, répondit, avec une tranquillité plus apparente que réelle, Lozart en s'efforçant de mettre le verrou, qui résistait arrêté par le secret. L'impatience le gagnait. Il jurait et pestait de ses efforts infructueux, lorsqu'un petit bruit sec comme un ressort qui se détend vint lui faire tourner la tête. En même temps, un éclat de rire moqueur et lointain lui arriva à travers la boiserie. Il était seul dans le boudoir ; Fernande avait disparu.

Nous n'essaierons pas de dépeindre la surprise et la fureur d'Albert Lozart. Il se mit à tourner, comme une bête fauve dans ce charmant réduit, frappant à grands coups de poing aux panneaux du lambris pour découvrir l'issue qui avait donné passage à la jeune femme. N'y pouvant parvenir et

se voyant l'objet d'une mystification qui allait le couvrir de ridicule, sa fureur ne connut plus de bornes. Dans l'impossibilité de la passer sur quelqu'un, il saisit un vase de porcelaine de Sèvres et le lança contre le trumeau de Venise, les brisant l'un et l'autre du même coup.

Au même instant parut Alphonse, un candélabre chargé de bougies allumées à la main, un sourire moqueur aux lèvres.

– M^{me} Murciani ne retient plus monsieur, dit-il d'un air gouailleur.

Albert Lozart fut sur le point de recommencer l'acte de sauvage qu'il venait de commettre, en lui jetant quelque objet à la tête, mais il aperçut deux autres laquais, dont l'un était un homme à taille gigantesque, immobiles dans la pièce voisine. Il jugea plus prudent de suivre tranquillement l'invitation que venait de lui adresser Alphonse. Il prit son chapeau et, son pardessus au bras, il passa avec une morgue affectée, mais au fond cruellement humilié et le front baignant de sueur, devant les trois laquais rangés en ligne.

En voyant entrer l'ancien reporter dans son boudoir à la place de Gaston de Cambrée qu'Agathe annonçait, Fernande avait éprouvé une telle surprise qu'elle était demeurée muette. Sa femme de chambre avait eu le temps de fermer la porte et de s'éloigner avant qu'elle n'eût retrouvé la parole et la présence d'esprit. A l'expression sinistre d'Albert Lozart, à son regard brillant d'un feu sombre, elle avait compris qu'il complotait quelque chose de diabolique et s'était tenue sur ses gardes. –

Jouant la comédie avec toute l'habileté dont elle était capable, elle avait paru tour à tour haineuse, indignée et pleine d'épouvante, sincère, douce et presque convaincue. Puis, lorsqu'elle avait vu le rédacteur en chef arrêté par le verrou de la porte et sa défiance endormie, elle s'était approchée d'un panneau du lambris, avait pesé sur un ressort qui l'avait fait glisser, et elle s'était enfuie par le petit escalier dérobé qu'elle avait montré un soir au banquier Suptow. Aussitôt après son passage, le panneau s'était refermé de lui-même.

Fernande était allée en toute hâte prévenir ses gens et avait assisté, derrière une draperie, à la sortie honteuse du terrible Lozart.

Connaissant-depuis peu la ruine de – sa famille, coup qu'il avait supporté avec beaucoup de fermeté, Gaston s'applaudissait d'avoir choisi une

carrière. Dans la position où il se trouvait, une absence prolongée était tout ce qu'il pouvait espérer de plus efficace comme garantie contre lui-même. Il fit donc des démarches pour être attaché à une ambassade quelconque. Mais, en attendant sa nomination, il résolut de fréquenter le monde, qu'il n'aimait guère pourtant, afin de faire diversion à ses sentiments ; et, pour commencer, dès le lendemain il s'en fut louer une stalle à l'Opéra.

Le hasard voulut qu'on lui en donnât une voisine de celle d'Albert Lozart.

Jeanne de Honceville montrait dans le malheur commun autant de fermeté et de courage que son mari, sauf pour la ruine de son fils qui l'avait douloureusement affectée. Elle n'avait pas un mot de reproche ou de récrimination contre le duc, et lorsqu'il était venu l'informer que peut-être il faudrait vendre quelques terres qui lui appartenaient en propre, mais sur les contrats hypothécaires desquelles elle avait apposé sa signature, elle avait simplement répondu :

– Eh bien ! nous vendrons.

Une chose, cependant, l'embarrassait fort. Elle avait engagé au Mont-de-Piété pour plus de cinquante mille écus de diamants et de bijoux de famille, et presque toujours c'avait été pour faire de riches cadeaux à Fernande. Elle ne savait comment les retirer et ne pouvait pas cependant les laisser vendre. Il fallait pour éviter ce dernier et fâcheux incident prévenir le duc.

Fernande n'ignorait pas ces engagements, qu'elle avait devinés avec sa perspicacité ordinaire. Elle aurait bien voulu rendre à Jeanne les riches présents qu'elle en avait reçus.

Mais, depuis l'échec qu'elle avait eu auprès du duc et qui l'avait profondément humiliée, elle était devenue très-circonspecte.

Comme elle le lui avait annoncé, la duchesse de Vancouleurs vint la voir le lendemain matin.

– Me diras-tu, demanda-t-elle à Fernande, la cause de ton émotion d'hier ?

– – Non, répondit celle-ci ; je ne le puis. Il y a de ces confidences impossibles à faire.

– Pas même à une amie comme moi ?

– Pas même à ma meilleure amie. Mais toi-même, ajouta Fernande, n’as-tu rien à me confier ? Tu me paraissais plus soucieuse que d’habitude.

– Je serai plus franche que toi, répondit la duchesse, et je t’avouerai qu’en effet je suis très-ennuyée.

– Oh ! conte-moi cela, s’écria Fernande.

– J’ai pour plus de cent cinquante mille francs de bijoux au Mont-de-Piété, et je crains qu’on ne les vende. –

– Il faut les dégager, répondit la première.

– C’est ce que je ferais si j’avais de l’argent ; mais je n’en ai pas. Je vais être obligée d’en informer M. de Vancouleurs, ce que j’aurais voulu éviter. Voilà une cause de mon ennui.

– Jeanne, tu m’as dit quelquefois que mon affection n’était pas l’égale de la tienne ! dit Fernande le regard brillant.

– Je l’ai pensé souvent.

– Veux-tu montrer que tu n’as plus si mauvaise opinion de moi ?

– Je ne demande pas mieux.

– Eh bien ! j’ai là de l’argent, prends-le et dégage tes diamants.

– Non répondit la duchesse ; je n’en veux pas.

– Et pourquoi n’en veux-tu pas ? demanda Fernande tremblant à la pensée d’un nouvel affront.

– Parce que tu pourrais croire que ma confiance est une demande d’emprunt déguisée.. –

– Oh !... est-ce bien ma noble duchesse qui me juge avec un esprit si étroit ? s’écria Fernande avec un véritable chagrin.

– Vraiment ! tu n’auras jamais cette pensée ? demanda Jeanne de Vancouleurs frappée de l’expression de son amie. &

– Jamais, oh ! non, jamais. Il ne faudrait pas connaître Jeanne de Ronceville pour l’avoir.

– Eh bien ! j’accepte, à la condition que je te donnerai un reçu.

– A quoi bon ? demanda Fernande.

– C’est ma condition absolue. Si tu refuses, je n’accepte rien.

– Qu’il soit fait selon ta volonté, répondit la première, qui craignit que par un retour de susceptibilité outrée la duchesse ne voulût plus de son argent.

Elle entra dans le cabinet où elle tenait ses comptes et en revint bientôt avec quinze liasses de dix mille francs chacune et les remit à M^{me} de Vancouleurs.

– Je t’apporterai le reçu demain, dit la duchesse.

– Quand tu voudras, ma Jeanne.

M^{me} de Vancouleurs s’en alla avec un souci de moins dans l’esprit. Fernande prit alors une feuille de papier vélin timbrée à son chiffre et écrivit :

« M^{me} Fernande Murciani désire avoir un moment d’entretien avec M. le duc de Vancouleurs. Elle sera chez elle de quatre à six heures. »

Elle mit sur l’enveloppe l’adresse et envoya porter le paquet à l’hôtel de la rue de l’Université.

Après son déjeuner elle se fit conduire chez Bertrande. Lorsqu’elle y arriva Marthe était seule.

La pauvre enfant était triste, et ses paupières rougies et encore gonflées attestaient que la nuit ne s’était point passée pour elle sans larmes.

C’est que la veille, après le départ du marquis et lorsque Anselme se fût retiré, l’austère Bertrande avait eu une conversation bien sérieuse et bien touchante avec elle.

La naissance de Marthe était illégitime. Sa mère avait commis une faute qu’elle avait aggravée en abandonnant son enfant. Mais il se pouvait que depuis elle eût mené une conduite régulière et que le mépris, dont le monde a le grand tort de poursuivre lâchement la fille-mère, était la cause, avec d’autres considérations peut-être, de l’oubli dans lequel elle l’avait laissée depuis sa naissance.

L’intention de Bertrande, en voulant retrouver cette mère oublieuse de ses devoirs, était de lui rendre sa fille, s’il n’y avait pour elle aucun inconvénient sous le rapport de la moralité. Dans le cas contraire, elle garderait son secret et sa découverte pour elle et continuerait de veiller sur Marthe, de la guider et de la protéger jusqu’au jour où elle pourrait la marier convenablement.

L’incident imprévu qui avait jeté tout à coup la jeune fille dans les bras de sa mère avait rendu inutile ce qu’avait arrêté Bertrande dans son esprit.

Fernande lui avait beaucoup plu par ses allures rondes et point fières, de même que par l'affection qu'elle avait témoignée à sa nièce et le dévouement qu'elle avait mis à la retrouver après sa singulière disparition. Mais enfin elle ne pouvait se faire d'illusion sur ce qu'elle était. Pouvait-elle remettre à cette femme, si jeune et si charmante encore, dont la vie était très-irrégulière, une jeune fille chaste et charmante aussi, et l'exposer ainsi aux mauvais exemples ? Non ! et avant que Fernande ne vînt réclamer sa fille elle avait cru de son devoir d'avoir avec Marthe une explication à ce sujet.

Aux premières phrases elle s'aperçut que l'esprit de sa nièce avait beaucoup travaillé depuis deux jours et qu'une triste lumière l'avait soudainement éclairé. Marthe adorait sa mère, mais le rouge de la honte couvrait son front à la pensée de ce qu'elle était. Bertrande n'eut pas grand'chose à dire pour déterminer une résolution qui flottait déjà dans sa pensée.

— J'aime ma mère plus que tout au monde, excepté toi et mon honneur, dit la jeune fille très-pâle et très-émue, mais tant qu'elle restera ce qu'elle est, je demeurerai avec toi, ma tante, si tu veux me garder.

— Si je le veux ! s'écria Bertrande en attirant Marthe dans ses bras et en la pressant sur son cœur, mais je ne demande que ce bonheur-là.

— Pauvre mère, reprit Marthe, mon cœur saigne pourtant bien en songeant à son chagrin quand elle apprendra ma résolution.

— Si ta mère t'aime comme elle le paraît et comme je le crois, elle saura se rendre digne de ta tendresse, répondit Bertrande.

Cet entretien roulait sur un sujet trop délicat pour qu'il se prolongeât sans devenir pénible pour l'une et l'autre. Elles se retirèrent bientôt mais elles dormirent mal, et la pauvre Marthe pleura souvent.

En voyant entrer sa mère, Marthe s'élança vers elle. Toutes deux confondirent leurs baisers et leurs caresses dans une mutuelle étreinte. Puis Fernande s'assit auprès de sa fille, lui garda les deux mains dans les siennes et lui dit, en la dévorant du regard :

— Comme tu es belle, ma fille, ma Marthe chérie ! que ton front est pur, que ton regard est chaste. Et dire que je me suis privée de tes premiers sourires, de tes caresses enfantines et que je n'ai pas guidé tes premiers pas,

que je n'ai pas assisté au développement graduel de ton intelligence ! Oh ! j'ai été bien coupable et bien lâche d'avoir ainsi fait taire, par un froid calcul, le sentiment le plus naturel et le plus doux qui existe au monde, celui de l'amour maternel. Mais j'en suis bien punie aujourd'hui, va ! Et aux cruels regrets, aux remords cuisants que j'éprouve de t'avoir abandonnée, je sens bien tous mes torts et tout le bonheur que j'ai perdu.

Marthe cacha son visage dans le sein de sa mère, en proie à une émotion douce et cruelle à la fois, pendant que des pleurs silencieux ruisselaient en perles de cristal sur ses joues empourprées.

– Mais désormais nous ne nous séparerons plus, ma fille bien aimée- Nous nous verrons sans cesse. A tous les instants du jour, nous serons l'une avec l'autre, moi n'ayant qu'une pensée, la tienne, qu'un désir, celui de faire ton bonheur. Oh ! n'est-ce pas que nous serons bien heureuses ainsi et que tu me pardonneras mon odieuse conduite à ton égard ?

Et, en parlant ainsi, la figure de Fernande avait une expression suppliante, son regard se noyait dans les larmes.

– Te pardonner, mère ! s'écria Marthe en relevant subitement la tête. Oh ! ne prononce jamais ce mot là.

– Est-ce qu'un enfant peut censurer la conduite de sa mère ? Ne doit-il pas l'aimer aveuglément, la respecter sans examen ? Sait-il lui-même le sort que l'avenir lui réserve ?

Puis elle reprit au bout d'un moment, en souriant à travers ses larmes :

– Tu me dis que je suis belle : mais, toi, mère n'es-tu pas la plus belle de toutes les femmes ? Quel enfant n'éprouverait pas de l'orgueil et de l'admiration en te voyant ? Ah ! si j'avais pu former un désir à cet égard, je t'aurais souhaitée telle que tu es !

– Et quand nous réunirons-nous pour ne plus nous quitter ? demanda Fernande anxieuse ; quand viendras-tu demeurer sous le même toit que ta mère ?

Marthe pressa plus tendrement encore sa mère sur son cœur, et murmura d'une voix qui semblait implorer :

– Quand tu jugeras toi-même que ta fille peut le faire.

– Toi aussi, Marthe, tu me fais sentir ce que je suis ? répondit Fernande avec un douloureux accent.

– Ah ! Dieu m’en garde, ma mère. Jamais, ni dans mes regards, ni dans mes actes, tu ne trouveras l’expression d’un reproche, ni rien qui puisse te blesser ! s’écria la jeune fille avec protestation. Mais écoute ; ajouta-t-elle avec prière, ce que va te dire la plus respectueuse et la plus tendre des filles pour l’unique fois de sa vie après, tu lui pardonneras et jugeras.

– Tu sais comment j’ai été élevée par celle que j’ai longtemps considérée comme ma plus proche parente ; tu vois aussi ce que sa tendresse austère mais éclairée a fait de moi, les principes qu’elle m’a inculqués, le goût du travail qu’elle m’a donné, l’existence modeste et réglée qu’elle m’a habituée à regarder comme celle qui doit être la mienne toujours, et qui me paraît offrir le bonheur calme et vrai qu’on doit désirer. Eh bien mère, avec toi je n’en veux pas d’autre. Si l’opulence et les brillants plaisirs du monde sont nécessaires au tien, ne me force pas à les partager ; ils me rendraient malheureuse et m’en tueraient peut-être. Je ne te blâmerai jamais de continuer à mener la vie fastueuse qui te plaît, mais laisse-moi à la vie simple et modeste qui me convient. Nous nous verrons tous les jours néanmoins, et ta tendresse me comblera de joie : mais nous nous verrons ici, chez Bertrande, de laquelle tu ne voudras pas me séparer et dont tu deviendras l’amie.

Pendant que sa fille lui tenait ce langage si digne, si juste, et si ferme à la fois, Fernande l’avait regardée, sans l’interrompre, avec une ineffable tendresse.

– C’est bien, répondit elle lorsqu’elle eut fini, c’est bien de parler ainsi. Ali ! il n’y a qu’une instruction chrétienne et morale pour inspirer des pensées aussi élevées !. Qui sait si, ayant puisé aux mêmes sources que toi, je recevrais aujourd’hui la leçon que tu me donnes ?....

– Oh ! mère, mère, je t’ai blessée, je t’ai manqué sans le vouloir ! interrompit Marthe prête à éclater en sanglots.

– Non, Marthe, tu ne m’as pas blessée. Tu m’as parlé comme tu es en droit de le faire ; tu m’as dit ce que je mérite que tu me dises. Il faut que le bon exemple vienne aussi des enfants. Sois sans crainte, ma fille ; je ne te séparerai jamais de Bertrande. Bientôt, je l’espère, tu trouveras un abri sous mon toit, mais alors c’est qu’il sera digne de vous recevoir toutes les deux.

Fernande se tut un moment, puis elle ajouta :

– Jel’ avais dit cependant à ta tante. Elle ne t’en avait donc pas prévenue ?

– Ma tante m’a laissée libre d’agir comme je voudrais ; mais elle a cru devoir m’éclairer. Elle n’a pas cherché à influencer sur ma décision, mais elle a voulu que j’agisse en connaissance de cause. Elle est trop bonne et trop prudente pour avoir dit un seul mot contre toi dans une pensée désobligeante, mais elle a des principes trop arrêtés pour farder la vérité. Ne lui en veux pas, mère ; elle n’a fait que ce que tu aurais fait toi-même à sa place.

Fernande était de plus en plus pénétrée par le langage de Marthe, véritablement empreint d’une raison au dessus de son âge. Elle buvait ses paroles pour ainsi dire. Chaque fois qu’elle était venue chez Bertrande, cet intérieur honnête et modeste avait produit sur elle le même effet qu’une brise rafraîchissante au milieu d’une journée caniculaire. En rentrant chez elle, il lui semblait entrer dans un brouillard opaque et étouffant. En ce moment elle eût donné son somptueux hôtel et sa serre magnifique pour occuper un petit lit blanc comme celui de Marthe, dans l’humble appartement de Bertrande.

Etrange et complète transformation que l’amour maternel trop longtemps méconnu et éclatant tout à coup avec une fougue indomptable était en train de faire dans l’esprit et le cœur de Fernande !

– Marthe, répondit Fernande, sois sûre que je songe à toi et que je m’occupe de nous deux. Bientôt tu sauras ce que ta mère a fait, et tu pourras lui donner ce doux nom sans que la rougeur te monte au front.

Et sans attendre de réponse, elle baisa Marthe, rajusta sa toilette et partit.

La banque Suptow et C^{ie}. avait été déclarée en faillite par le tribunal de commerce. Les liquidateurs étaient en train d’établir l’actif et le passif de la banque et de faire l’inventaire au fur et à mesure de la levée des scellés, lorsque Fernande se présenta et demanda un entretien particulier au syndic.

Fernande était très-émue. La vue de cet hôtel, où s’était fait sauter la cervelle un homme qui l’avait passionnément aimée et s’était montré si prodigue envers elle, avait bien de quoi l’impressionner vivement. Sa conscience d’ailleurs lui reprochait durement d’être en partie cause de cette fin tragique, et elle avait beau se dire que Suptow était un de ces esprits

faibles, qui ne peuvent résister à leurs passions, et qu'une autre femme qu'elle l'eût peut-être copduit plus rapidement encore à cette fin déplorable, elle ne parvenait point à se débarrasser de ses remords.

Mais la préoccupation de la démarche qui l'amenait fit une heureuse diversion à ses tristes pensées, et c'est entièrement maîtresse d'elle-même qu'elle se trouva en présence du syndic.

C'était un homme de cinquante ans, froid et positif comme un chiffre. Mécontent d'être dérangé dans ses importantes et délicates occupations, il reçut assez sèchement la jeune femme et ne l'invita pas à s'asseoir. Il s'attendait à une de ces réclamations insolites comme il en était importuné depuis l'ouverture de la faillite et cherchait déjà le moyen d'éconduire cette nouvelle visiteuse le plus promptement possible.

– Monsieur, lui dit Fernande sans lever son voile et nullement intimidée de l'accueil qui lui était fait, je désire faire un versement à la faillite de M. Suptow.

– Un versement ? répéta le syndic surpris – il s'attendait à toute autre chose. – Vous seriez débitrice de la banque. –

– Si vous entendez par là que j'aie contracté des obligations envers elle que je dois acquitter, vous vous trompez, monsieur. Je ne dois rien à personne, répondit-elle.

– Madame, vous parlez de versement. A quel et titre ? Ou c'est un remboursement, ou c'est une restitution. Le premier suppose un emprunt, la seconde une somme indûment reçue.

– Ce n'est ni l'un ni l'autre, monsieur ; je viens tout simplement vous proposer de vous remettre une somme importante pour être ajoutée à l'actif de la faillite. –

– Je ne comprends pas bien, madame. A quel chiffre monte le remboursement, la restitution, le versement veux-je dire, que vous voulez faire ?

– A douze cent mille francs, monsieur.

– Douze cent mille francs ? s'écria le syndic ébahi.

Mais il ajouta aussitôt :

– Vous voulez dire douze mille francs, sans doute, madame ?

– Non, monsieur ; c’est bien douze cent mille francs ; ou, si vous aimez mieux, un million deux cent mille francs.

Le syndic s’empressa d’avancer un fauteuil et pria Fernande de vouloir bien l’accepter.

La jeune femme s’assit.

– Seulement, monsieur, pour des raisons personnelles, je désire rester complètement inconnue. Je vous remettrai un titre de rente au porteur représentant ce capital, et vous m’en donnerez un reçu.

– Ce n’est pas possible ainsi, madame, répondit le syndic. Pour faire un pareil encaissement il faut en indiquer la provenance.

– Il faut bien cependant que vous trouviez un moyen de me débarrasser de cet argent, que je ne veux pas garder.

Le syndic demeura silencieux. Il se crevait les yeux à percer le voile de Fernande. Tout à coup il s’écria, comme si un jet de lumière était venu soudainement éclairer son esprit :

– Ah ! vous êtes M^{me} Fernande Murciani !...

La jeune femme ne put retenir un brusque mouvement.

– Qui peut vous suggérer une telle pensée ? demanda-t-elle.

– C’est que nous nous sommes déjà entretenus de vous et de vos relations avec le malheureux Suptow.

– Sous quel rapport ?

– Sous celui des sommes folles qu’il vous a prodiguées et par suite de l’influence qu’on vous attribue dans ses mauvaises affaires.

– Pure curiosité indiscrete ! murmura Fernande d’une voix quelque peu tremblante. –

– Non, madame, car l’intention des liquidateurs de la faillite était de provoquer une enquête judiciaire et de faire faire retour à la faillite des sommes que Suptow vous a données et qui ne lui appartenaient pas.

A cette menace Fernande rejeta son voile en arrière d’un geste rapide et montra son visage charmant, mais singulièrement animé et éclairé d’un regard sec et brillant, où se lisait une étrange énergie pour une physionomie si douce.

– Oui, monsieur, je suis Fernande Murciani, répondit-elle au syndic, véritablement ébloui de l’éclatante beauté qu’il avait devant lui. Mais ne

croyez pas que ma démarche ait pour cause d'éviter l'enquête judiciaire dont vous me menacez. Cette enquête je ne la crains pas, et, en admettant qu'elle eût lieu, elle n'aboutirait à rien. Avant de connaître M. Suptow j'étais déjà très-riche. Les dons que son affection pour moi l'a porté à me faire l'ont été dans son opulence et sans la moindre pression de ma part. Personne n'a le droit de m'en demander compte aujourd'hui. C'est spontanément et pour des motifs que vous n'avez pas à connaître et qui ne sont point ceux que vous pourriez supposer, que je viens vous offrir de vous remettre douze cent mille francs. Voulez-vous les recevoir ? Si vous acceptez, demain je vous apporterai le titre dont je vous ai parlé. Mais s'il faut des formalités longues et difficiles, si d'un autre côté vous espérez obtenir davantage de moi, vous n'aurez rien ; je connais assez le code pour le savoir. Je donnerai cet argent à la ville de Paris pour fonder cinquante lits de plus dans ses hôpitaux, et tout sera dit !

En parlant ainsi, Fernande était calme, digne et froide ; son visage exprimait une volonté inébranlable. Le syndic était subjugué. Il ne savait ce qu'il devait admirer le plus, de cette beauté sans pareille qui, sous une apparence de douceur presque enfantine, cachait une âme aussi ferme, ou de cet étrange désintéressement qui la faisait se dépouiller d'une telle somme sans plus de regret en apparence que s'il se fût agi d'une bagatelle.

– Madame, dit-il, lorsque son étonnement fut un peu calmé, je comprends maintenant ces dévouements extrêmes que nous inspirent certaines natures essentiellement privilégiées. Quoi qu'ait pu faire pour vous celui dont je ne veux pas prononcer le nom en ce moment, je ne saurais ni l'accuser ni même adresser un reproche à sa mémoire.

– Ainsi, vous acceptez mon offre ? interrompit Fernande qui voyait le syndic se lancer dans une voie où il allait s'égarer.

– Oui, madame, au nom des créanciers reconnaissants, répondit-il en s'inclinant profondément.

– C'est bien, monsieur. Demain, vous me reverrez à la même heure.

Fernande rabattit son voile et se retira la tête haute, répondant à peine aux profonds saluts du syndic. Il la reconduisit jusqu'à l'escalier et rentra au bureau dans une émotion indescriptible.

– Messieurs, dit-il aux deux liquidateurs, je viens de voir la plus séduisante créature qu'on puisse imaginer.

– Une femme ? demanda l'un d'eux.

– Non, un ange.

– Vous êtes toujours favorisé du ciel, monsieur Lureau.

– Et quelle est cette beauté qui vous a frappé d'admiration ? demanda un autre liquidateur.

– M^{me} Fernande Murciani.

– Ah bah !... J'aurais bien voulu la voir, cette femme dont j'entends parler depuis si longtemps.

– Et savez-vous la proposition qu'elle est venue me faire ? demanda M. Lureau.

– Une proposition, monsieur le syndic ? Diable ! j'aurais bien voulu être à votre place.

– Elle est venue vous demander sans doute qu'on ne l'inquiète pas ? répondit à son tour l'autre liquidateur, qui se distinguait par son air grincheux.

– Elle connaît la loi, cette femme étonnante, et ne nous craint pas. Elle me l'a bien dit sans se gêner.

– C'est une femme-homme.

– Non ; c'est la femme la plus séduisante, douce et féline, mais sous son enveloppe de grâces et de douceur, ayant des griffes et un caractère d'acier.

– Vous êtes séduit, mon cher. Je vais prévenir M^{me} Lureau.

– Mais vous oubliez de nous dire le motif de sa visite ! reprit le liquidateur grincheux.

– Elle est venue me demander de recevoir douze cent mille francs pour les joindre à l'actif de la faillite.

– Douze cent mille francs !

– Elle a peur de l'enquête, ajouta le grincheux.

– D'abord l'enquête ne serait peut-être pas accordée si on la demandait, répondit M. Lureau ; ensuite, M^{me} Murciani la redoute si peu que, si on voulait l'ennuyer à ce sujet, elle ferait don, sans désespérer, aux hôpitaux, de ces douze cent mille francs, et que la faillite les perdrait.

– Et vous pensez, monsieur le syndic, qu'on ne pourrait pas la faire « cracher » davantage ?

– J'en suis persuadé ; M^{me} Murciani sait qu'il n'existe aucune loi qui puisse la contraindre à ce que vous appelleriez sans doute une « restitution », et dont il serait l'ailleurs impossible d'établir le chiffre. Je crois que le meilleur est de profiter du bon mouvement qui l'anime.

– Mais comment faire figurer cette somme à l'actif ? demanda l'un des liquidateurs.

– Cela ne serait pas embarrassant si M^{me} Murciani l'eût mis pour condition absolue à ce versement que son nom n'y figurât d'aucune manière.

Le liquidateur grincheux était devenu songeur. Il eut un regard oblique sur ses collègues.

– Nous ne sommes qu'au début de l'inventaire, reprit le syndic. La caisse seule a été vérifiée au vu du grand-livre. Quand nous serons à l'inventaire des valeurs mobilières laissées par M. Suptow, rien de plus facile que de glisser parmi elles le titre de rente au porteur que M^{me} Murciani m'a promis de m'apporter.

– Cela peut se faire ainsi. Attendons que cette dame l'exécute, répondit le liquidateur grincheux sans pouvoir cacher un certain désappointement.

Le lendemain, à l'heure dite, Fernande remettait à

Lureau un titre de rente au porteur de cinquante mille francs 3 00. Cette rente étant à 70 fr. en ce moment, elle y ajouta trente-trois mille et quelque cents francs en billets de banque, qui complétèrent les douze cent mille francs.

Le syndic lui remit un reçu en due forme, signé de lui et des liquidateurs.

Fernande s'en alla contente et comme débarrassée d'un fardeau. Jamais elle n'avait éprouvé plus douce satisfaction dans ses affaires d'argent, même lorsque le marquis de Thomay et le banquier Suptow lui avaient fait cadeau de son hôtel, chacun de son côté.

Le soir du même jour, plusieurs grands journaux publièrent l'entre-filet suivant :

« La faillite Suptow et Cic ne sera pas aussi désastreuse pour les créanciers qu'on l'avait cru d'abord. Les commissaires liquidateurs, en continuant l'inventaire, ont trouvé dans un meuble du cabinet particulier de M. Suptow une somme qu'on dit n'être pas inférieure à 1,200,000 fr. »

Pendant que Fernande traitait avec M. Lureau, le duc de Vancouleurs était en consultation avec le notaire Hurier.

M^e Hurier avait couvert de chiffres toute une grande feuille de papier et repassait ses calculs dont M. de Vancouleurs attendait, ferme et stoïque, le résultat. Il allait connaître jusqu'où allait sa ruine. Enfin le notaire s'arrêta, prit la feuille de papier d'une main, rajusta son binocle de l'autre, et exposa ainsi la situation du duc :

– Au prix où est la terre aujourd'hui, et en tenant compte des cantons où se trouvent les biens de M. le duc de Vancouleurs, votre fortune immobilière peut s'élever à quatre millions cinq cent mille francs. Ils sont hypothéqués pour trois millions, dont la moitié est exigible et pour laquelle on ne veut pas accorder de prorogation. C'est donc quinze cent mille francs qu'il faut, et je ne vois pas la possibilité de les trouver pour l'époque très-rapprochée de l'échéance. Votre position, monsieur le duc, est loin d'être aussi mauvaise -qu'on en a fait courir le bruit. Il vous reste un million et demi. C'est presque une fortune, même pour le chef de la noble famille de Vancouleurs, mais à la condition de tirer vite la part du feu.

– Ainsi, vous me conseillez de vendre pour rembourser ces quinze cent mille francs ? demanda M. de Vancouleurs toujours calme et digne, comme s'il se fût agi de la vente ou de l'achat d'un cheval de caprice..

– Je me déciderais même, à votre place, à me libérer de tout ce que je dois. Pensez, monsieur, que vous rez à payer annuellement 150,000 fr. d'intérêts, et les revenus que vous vendrez vous rapportent à peine la moitié.

– C'est que toutes sont encore très-bien garnies de bois et, bien que j'aie fait quelques abattements ces dernières années, je crois que je pourrais en vendre encore pour plusieurs centaines de mille francs sans leur faire tort à vendre.

– Détrompez-vous, monsieur le duc, répondit le notaire les yeux baissés. Si l'on ne connaissait votre position embarrassée, cela n'aurait peut-être pas une

ande influence. Mais on sait le contraire. On dirait que vous dépouillez vos terres avant de les vendre, et cela leur causerait une dépréciation considérable.

– Eh bien ! monsieur Hurier, je vendrai les terres les quelles, mais sans toucher à Vancouleurs et à mbrée, si c'est possible.

– C'est ce que j'examinerai avec la plus scrupuleuse attention, répondit le notaire et, avant de rien faire, j'ai l'honneur de vous soumettre mes plans.

– Très-bien, monsieur ; je compte sur votre activité pour mener cela rondement ; j'ai une grande impatience d'être débarrassé de cette affaire qui m'importune et sagace.

Le duc se leva et, après avoir salué M^e Hurier sans lui présenter la main, sortit de l'étude digne et impassible.

A peine eut-il fermé la porte, que le notaire écrivit le billet suivant :

« Le duc de Vancouleurs, que j'ai amené à vendre ses terres, vient de me donner carte blanche. Il y aura là de bonnes affaires à faire. Tenez-vous prête. »

Il mit l'adresse et envoya aussitôt un clerc porter le plus

Lorsque le duc de Vancouleurs fut remonté dans sa voiture et que personne ne pouvait plus surprendre sur son visage la trace des sentiments qui l'agitaient, un sourire amer ridait le coin de ses lèvres, son front se couvrit de tristesse et un profond soupir souleva sa poitrine. C'est que, quoi qu'il voulût paraître, il éprouvait de douloureux regrets de se séparer de terres patrimoniales depuis longtemps dans sa famille, et dont chacune représentait un cadeau de rois ou une alliance brillante. À ce moment, il payait cher des prodigalités irréfléchies (moins à cause de la diminution de sa fortune que par ce qu'il voyait des apanages qui formaient comme les chaînons historiques de sa noble famille, passer dans des mains étrangères.

En rentrant, il trouva le billet de Fernande Muciani. Il le lut, le relut et le retourna dans tous les sens mais il ne laissa voir aucune mauvaise humeur contre cette femme, qui était bien certainement en partie cause de l'extrémité où il se voyait réduit.

– Que peut-elle bien avoir à me communiquer ? demandait-il en faisant un peu de toilette. Il me sembla cependant que j'ai été assez explicite.

Fernande reçut le duc non plus dans son boudoir, mais au salon.

– Merci, monsieur, lui dit-elle, de vous être rendu aussi vite à mon invitation.

Et elle lui indiqua un fauteuil en face du sien.

– Avez-vous craint un moment que je ne m’y rendisse pas ? répondit M. de Vancouleurs en lui baisant la main, selon son habitude.

– Non, mais vous pouviez avoir des affaires qui vous auraient forcé de remettre votre visite, et ce que j’ai à vous dire est urgent.

– Parlez donc, madame, je vous écoute, dit le duc avec une vague inquiétude.

– Vous m’avez refusé hier de reprendre l’argent disponible des grosses sommes que vous m’avez données pendant la durée de nos relations.

– Oui, madame ; j’ai répondu, je crois, à votre offre vraiment magnanime que les de Vancouleurs ne reprenaient jamais ce qu’ils avaient donné.

– Ce sont en effet vos fières paroles. Mais, monsieur le duc, ne pourrait-on considérer cet argent comme un dépôt ?

Jamais, madame, interrompit M. de Vancouleurs avec impétuosité. En vous le remettant j’avais bien la pensée de m’en dessaisir à jamais, sans m’occuper de l’emploi qu’il vous plâirait d’en faire. Je vous l’ai bien donné, il est à vous, je ne puis le reprendre ; gardez-le donc, Fernande, et qu’il n’en soit plus question.

Puis il ajouta d’un ton plus sec :

– Ce n’était vraiment pas la peine de vous déranger pour renouveler une proposition que, si vous me connaissiez mieux, vous vous seriez épargnée.

En achevant, il se leva. Fernande ne bougea pas.

Asseyez-vous, monsieur, dit-elle, j’ai autre chose à vous proposer. Ce n’est plus votre ancienne maîtresse qui vous parle maintenant ; c’est Fernande Murciani, qui s’entend assez bien en affaires et à la gestion de sa fortune.

– Ah ! ah ! voyons, exclama le duc en souriant. Et il reprit son siège.

– Monsieur, continua Fernande, le marquis de The may m’a déclaré qu’il était à peu près ruiné. Or, comme vous et lui ne faites qu’une même personne, c’est vous qui êtes ruiné.

M. de Vancouleurs releva subitement la tête et lança à Fernande un regard nullement encourageant.

– Eh ! monsieur, n’oublions pas que nous parlons d’affaires ! observa la jeune femme sans être intimidée

Et elle ajouta d’un ton sec et froid comme une lame d’acier :

– Ce que j’ai à vous dire ne m’intéresse pas moins que vous, et si vous y trouvez quelque avantage, de mon côté j’en trouve beaucoup pour moi.

– Je vous écoute, madame, répondit le duc devenu impassible.

– Vous allez vendre et peut-être par licitation, ce qui discrédite toujours les propriétés, cela parce que M. Hurier, votre notaire, prétend qu’un transfert d’hypothèques n’est pas possible en ce moment et que d’un autre côté, personne ne voudrait s’exposer à des affaires litigieuses en vous prêtant les quinze cent mille francs qu’il vous faut immédiatement, M. Hurier vous trompe, monsieur le duc.

Le duc écoutait Fernande avec un profond étonnement. Jamais il ne l’avait envisagée sous le nouvel aspect qu’elle avait en ce moment. Il l’avait jugée un peu rapace, un peu avare même, de cette avarice mesquine de beaucoup de femmes, tout en satisfaisant largement ses fantaisies. Jamais il ne lui avait cru un coup d’œil très-prompt et très-juste en affaires. Mais ce qui l’étonnait bien plus, c’était de la voir si au courant de ses propres affaires, à lui.

– Qui a pu vous éclairer aussi bien, madame, tant sur ma position que sur la pensée de mon notaire ? demanda-t-il visiblement intéressé.

– M. Hurier lui-même. Je suis capitaliste, monsieur le duc, et assez riche. Je cherche à faire de mes capitaux le meilleur emploi possible. Connaissant le désastre arrivé au duc de Vancouleurs, j’ai pensé à acquérir quelques-unes de ses terres, qui ne pouvaient manquer d’être vendues bon marché. J’ai donc été me renseigner auprès de votre notaire, que j’ai trouvé le mieux disposé du monde et qui s’est fait fort de me rendre acquéreur de celles que je désirais dans d’excellentes conditions. mais moyennant un pot de vin.

– Vraiment ! s’écria le duc.

– Vous êtes allé chez lui cette après-midi, monsieur ?.

– J’y étais il y a une heure et demie.

– Oui ; j’ai vu votre voiture qui vous attendait à la porte. Quelques instants après que vous sortiez de son étude, moi, j’y entrais. J’y allais pour

être fixée sur la manière dont je devais agir. Mais M. Hurier, qui ne m'attendait pas, venait de m'envoyer le billet que voici.

Et Fernande présenta à M. de Vancouleurs le petit mot que le notaire s'était empressé d'écrire aussitôt son départ.

– Ah ! la canaille ! s'écria le duc après en avoir pris connaissance. A qui donc se fier désormais ?.

– Vous voyez ! monsieur le duc ; mais j'estime que vous me rendez cette justice de me croire incapable de cummettre la mauvaise action que me proposait votre notaire.

Le duc fit un affirmatif.

– Merci, monsieur, dit Fernande. Non, jamais je ne ferai rien de semblable. J'ai bien pu, dans le passé, accepter les cadeaux qu'on m'offrait, mais jamais je ne me suis attribué quoi que ce soit par des moyens qui ressemblent au vol. Cependant j'ai trop de valeurs mobilières, continua Fernande. Elles sont toutes cotées en hausse en ce moment. Mais je me rappelle ce qui est arrivé en 1870, et aujourd'hui je suis résolue à en vendre une partie et à placer mes fonds sur hypothèques.

– Vous avez peut-être tort, madame ! observa le duc. –

– Tort ou non, je suis décidée. J'ai même donné des ordres à ce sujet à mon agent de change. Je vous ai écrit, monsieur, pour vous prier de m'accorder cet entretien, voulant vous proposer de me transférer pour quinze cent mille francs des hypothèques dont sont grevées quelques-unes de vos terres.

M. de Vancouleurs regarda Fernande comme pour pénétrer sa pensée intime.

– Vous paraissez surpris de ma demande ? dit-elle.

– En effet ; n'est-ce pas un moyen détourné de faire reprendre ce que je vous ai donné ? répondit-il.

– Ce l'est si peu, monsieur le duc, que, si vous me refusez, je m'adresserai ailleurs dans le même objet. Je sais très-bien, monsieur, que je vous rends un véritable service, mais en même temps je fais une bonne affaire en plaçant d'un bloc une somme de quinze cent mille francs sur des terres qui, quoi qu'en dise M. Hurier, ne sont pas hypothéquées à la moitié de leur valeur. C'est si bien une affaire, que vous me paierez l'intérêt de cet

argent à quatre et demi pour cent, et que vous ne pourrez m'en rembourser tout ou partie qu'en me prévenant légalement six mois d'avance.

M. de Vancouleurs réfléchit avant de répondre. Son esprit paraissait en proie à deux sentiments contraires. A la fin il rompit le silence.

– Présentée dans ces conditions, madame, j'accepte, dit-il, l'offre que vous me faites.

– Je puis compter sur vous, monsieur le duc ? demanda Fernande du même ton qu'elle eût pris avec un étranger.

– Oui, madame, répondit le duc avec une franche expression de joie, et je ne vous cacherai pas la satisfaction que me cause la conclusion de cette affaire.

Il se leva, baisa de nouveau la main de Fernande et sortit avec les mêmes marques de politesse et de déférence que si c'eût été du salon de la douairière la plus collet-monté du faubourg Saint-Germain.

Après son départ, Fernande écrivit :

« Monsieur Hurier est prévenu que je trouve plus avantageux, quoi qu'il m'ait dit, un placement hypothécaire de la somme de quinze cent mille francs sur les biens de M. le duc de Vancouleurs, que d'acheter des terres.

Valentine Murciani. »

Le notaire fut tout bouleversé à la réception du billet de Fernande, qui venait déranger ses plans les mieux conçus. Malgré l'heure tardive il se transporta aussitôt à son hôtel et chercha à la faire revenir sur sa détermination, l'effrayant sur les risques qu'allaient courir ses capitaux et les difficultés qu'elle aurait à en obtenir le remboursement. Il fit valoir toutes les considérations qu'un homme madré et habile en affaires et dont la délicatesse n'est pas la qualité dominante, peut croire décisives. Fernande fut intraitable. et lorsque, voyant qu'il s'entêtait dans ses conseils, elle lui eût répondu d'un ton sec et sans réplique qu'elle savait parfaitement ce qu'elle faisait et que, s'il ne voulait pas lui prêter son ministère, elle s'adresserait à l'un de ses collègues, il céda sur tous les points.

Battu par Fernande, M. Hurier voulut du moins se donner au yeux du duc de Vancouleurs le mérite d'avoir amené cette heureuse solution Mais M. de

Vancouleurs savait à quoi s'en tenir, grâce à Fernande, sur l'intérêt que lui portait son notaire. Il l'écouta d'un air si ironique, que celui-ci jugea prudent de modérer ses protestations.

Le million et demi prêté par Fernande dispensa M. de Vancouleurs de vendre une seule de ses terres et lui permit de renvoyer un intendant qui s'était grassement enrichi à ses dépens. Il prit lui-même l'administration de ses biens et devint bientôt son meilleur homme d'affaires. Ses fermiers, qui n'avaient point été augmentés depuis bien des années, grâce à de gros cadeaux qu'ils étaient tenus de faire au régisseur, acceptèrent d'autant plus facilement une augmentation qu'elle ne dépassait pas de beaucoup la somme qu'ils remettaient de la main à la main à celui-ci.

Les bois de haute-futaie sagement aménagés permirent des coupes assez considérables sans que les terres parussent dépouillées et produisirent des sommes importantes. De grandes étendues de terres demeurées vagues, faute de capitaux, et qui ne demandaient que la main-d'œuvre pour produire des récoltes, furent mises en culture. Tout cela, ajouté aux réformes économiques de sa maison, permit à M. de Vancouleurs de prévoir le jour où, sans avoir rien vendu, il aurait remboursé tous ses créanciers et où il se trouverait plus riche qu'il ne l'avait jamais été.

Fernande, en moins de deux jours, avait versé 1,200,000 francs à la faillite Suptow. Elle avait remis 150,000 francs à la duchesse de Vancouleurs pour dégager ses diamants du Mont-de-piété et venait de prêter à M. de Vancouleurs un million et demi.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout. Fernande paraissait prise de vertige. Ce qui lui restait encore lui donnait le cauchemar, l'étouffait, et il lui restait beaucoup.

Elle chercha à se rappeler ceux auxquels elle aurait voulu rendre les somptueux cadeaux qu'elle en avait reçus et consulta ses livres ; elle ne trouva personne. Les uns avaient disparu, les autres étaient mariés et fort riches, et il y aurait eu plus d'inconvénients que d'avantages à leur faire une restitution.

Enfin, la majeure partie de sa fortune lui venait d'un legs d'un jeune Américain, le dernier de sa famille, qui l'avait passionnément aimée et était mort dans ses bras, à Nice, d'une maladie de poitrine.

Quel emploi faire de ce qui lui restait ? Car elle ne voulait rien garder de ce qu'elle ne pouvait avouer comme lui venant d'une source honorable. Son but était de se présenter à sa fille la tête haute, le regard fier, épurée par l'expiation et de pouvoir lui dire s'il fallait :

– Marthe, voici ce que ta mère vient de faire, non pour effacer son passé, mais pour le racheter et se le faire pardonner. Ses richesses, elle les a restituées sous une forme ou sous une autre. Celles qu'elle n'a pu rendre à ceux qui les lui avaient données, elle les a employées en œuvres de bienfaisance. Rougiras-tu encore de ta mère ?

Se rendre digne de sa fille était toute sa pensée. Elle lui donnait le courage et la force d'accomplir des prodiges de charité et de désintéressement, à elle dont l'amour du luxe et des richesses avait toujours été la passion dominante.

Fernande vendit ses chevaux et ses voitures et renvoya ses gens, ne gardant qu'Agathe et Alphonse, et encore pour peu de temps.

Sa vente mobilière et celle de son délicieux hôtel parurent dans les principaux journaux.

Et tout cela se faisait rapidement, mais sans embarras ni confusion. Elle se séparait sans un regret de ce qui lui avait été cher, et les objets auxquels elle était le plus attachée naguère, elle les voyait s'en aller avec indifférence. Elle semblait insensible à tout, excepté à ce qui touchait à sa fille.

Tous les jours elle allait voir Marthe et ne lui parlait de rien encore. Elle trouvait chaque fois la jeune fille et Bertrande à leurs métiers, et elle se gardait bien de leur rien dire pour les décourager de leur travail. Au contraire, elle les regardait avec le même intérêt que si elle eût voulu apprendre. Bertrande et Marthe voyaient bien comme quelque chose de mystérieux dans l'expression de son visage, en même temps qu'elle paraissait plus gaie et plus expansive. La première n'y comprenait rien. Elle se demandait avec inquiétude, en regardant Marthe, si sa mère n'était pas une de ces femmes superficielles et frivoles dont le caractère futile et léger ne peut se prêter longtemps à quelque chose de sérieux. Et n'eût-il pas mieux valu qu'elle n'eût pas retrouvé sa fille ?

Marthe n'avait ni les mêmes pensées ni les mêmes craintes. Elle n'avait point oublié l'entretien qu'elle avait eu avec sa mère, pendant l'absence de Bertrande, et avait confiance dans l'avenir prochain qu'elle lui avait fait entrevoir et où elles seraient réunies pour ne plus se quitter jamais. Un secret pressentiment lui disait qu'elle s'occupait de cet avenir. Elle attendait, non sans impatience, le moment où elle apprendrait que ce jour tant désiré était arrivé.

Une fois, en l'embrassant, elle lui demanda bien bas :

– Mère, quand n'attendrai-je plus ta visite ? Quand pourrai-je toujours te voir comme je voudrai ?

Et Fernande avait répondu de même, avec un regard tout radieux de bonheur :

– Bientôt, ma fille bien-aimée.

Un jour Anselme Granger entra rayonnant de joie.

– Qu'avez-vous donc, que vous paraissiez si content ? lui demanda Bertrande pendant que Marthe l'interrogeait aussi du regard en souriant :

– J'ai lieu en effet de l'être, répondit-il ; je suis grand prix de Rome.

– Grand prix de Rome ! répéta Bertrande qui ne savait ce que cela voulait dire. Quel avantage y a-t-il pour vous ?

– Celui d'aller travailler pendant trois ans à Rome aux frais de l'Etat.

– Vous nous quitterez donc ? demanda Marthe en pâlisant.

Anselme ne répondit pas d'abord. Dans sa joie, il avait perdu de vue cette éventualité. Certes, c'était un grand succès qu'il venait d'obtenir, duquel allait dépendre son avenir.

Déjà son nom n'était plus inconnu. Les maîtres de l'art allaient le suivre désormais dans le développement de son talent et, sur leur verdict, le public, ce grand juge du mérite des artistes, prononcerait en dernier ressort.

Anselme avait le feu sacré. Il venait de justifier cette opinion qu'il avait de sa force et de ses moyens et qui lui était échappée comme une protestation dans un moment de défaillance, quand il s'était écrié en se frappant le front :

– Et cependant je me sens quelque chose là !...

Mais, bien qu'il eût travaillé longtemps dans l'atelier du célèbre Carpeaux et sous ses yeux, qu'il eût vu des chefs-d'œuvre sortir de son

ciseau habile, il sentait n'avoir point encore, lui, ce souffle divin qui crée les grandes œuvres et fait penser le marbre.

Devant les chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'antiquité et de la Renaissance, ce souffle allait-il lui venir et faire de lui non pas seulement un artiste estimé et recommandable, mais un maître aussi ? Problème dont la solution appartenait à l'avenir.

En attendant, il se sentait un immense courage et une indomptable volonté, et, dans la pensée des succès qu'il espérait, il associait Marthe à sa destinée. C'était elle, la jeune fille charmante et chaste, qui le soutenait, l'inspirait, elle était son Egérie. Elle était comme il la souhaitait, naïve, simple et modeste, douée d'une intelligence assez large pour ne pas éprouver de vide auprès d'elle, d'un esprit assez juste pour apprécier ce qui était bien, assez courageux en même temps pour partager avec lui ces jours difficiles de la vie qui ne sont épargnés à personne. Après s'avoir été-la jeune fille vertueuse dont une pensée mauvaise n'avait jamais effleuré l'âme pure, elle ne pouvait manquer d'être une épouse chaste et fidèle, élevant et soignant elle-même ses enfants, charmant et embellissant l'intérieur de son mari, heureux, après les émotions et les fatigues du jour, de venir se reposer auprès d'une compagne aimable.

Mais s'il fallait se séparer de la jeune fille qui pouvait lui donner l'existence heureuse qu'il avait rêvée, il était bien résolu à renoncer à ce séjour à Rome, qui était peut-être pour lui le commencement de la gloire.

– Non, répondit-il à Marthe, je ne vous quitterai jamais.

Et son regard exprimait énergiquement cette détermination.

Elle ne parut pas aussi joyeuse de cette déclaration qu'on aurait pu le penser. Elle devinait l'énorme sacrifice que le sculpteur faisait à son affection pour elle, et l'émotion qu'elle en éprouva se traduisit par une rougeur plus vermeille qui colora ses joues.

– Monsieur Anselme, je suis trop ignorante pour bien apprécier tous les avantages qu'il y a pour vous à aller à Rome, dit Bertrande en laissant ses fuseaux ; mais je comprends qu'ils sont considérables, et la France doit y trouver les siens puisque l'Etat juge utile de payer les frais de votre séjour là-bas. Il faut partir.

– Je ne pourrai pas, répondit-il. Je suis seul au monde. Vous et Marthe vous êtes tout pour moi. Je suis habitué à vivre auprès de vous, à vous voir chaque jour. Vous remplacez pour moi la famille que je n’ai jamais eue, car, vous le savez bien, je n’ai ni père, ni mère, ou, du moins, ils sont inconnus, et jamais il ne m’est venu à l’esprit que je dusse vous quitter.

– Mais, si vous ne partez pas à Rome, qu’advient-il ? demanda Bertrande.

– Eh bien ! je travaillerai à l’atelier. Avec de la persévérance et de l’énergie, je parviendrai bien à acquérir quelque réputation, ne fût-ce qu’en copiant les chefs-d’œuvre de nos musées.

Comme sa tante, Marthe avait laissé ses fuseaux ; elle était devenue très pâle, et ses beaux yeux se noyaient dans les larmes prêtes à déborder.

– Cela ne remplacera pas votre séjour à Rome, observa Bertrande. Vous-même le savez aussi bien que moi, monsieur Anselme.

Le sculpteur garda le silence. Un combat violent se livrait dans son cœur partagé entre l’amour ineffable qui le retenait captif auprès de Marthe et le désir d’aller achever son instruction et de développer le feu sacré dont il croyait avoir une étincelle.

– Ma tante a raison, M. Anselme, dit la jeune fille à son tour. C’est l’avenir qui s’offre brillant pour vous, et vous auriez tort de briser votre carrière pour une pauvre fille comme moi. Mais cet effort était au-dessus des forces de la pauvre enfant, et ce fut dans un sanglot qu’elle prononça ces dernières paroles.

N’était-ce pas le plus vrai, le plus charmant aveu qu’elle pût faire au jeune homme ? Jusqu’à ce jour, il avait été de la plus admirable discrétion avec elle. Jamais il ne lui avait dit un mot, adressé un regard qui eussent fait rougir son front ou lui eussent causé le moindre embarras. Mais en ce moment il ne put taire ses sentiments : ils débordèrent de son cœur avec d’autant plus de force qu’ils les y avait renfermés plus longtemps. Là, devant Bertrande, qui n’en était pas à apprendre son amour, il s’exprima avec une éloquence qui puisait sa grandeur dans celle de son affection même.

– Partir, me conseillez-vous, Marthe ! s’écria-t-il ; mais est-ce que c’est en mon pouvoir ? Ah ! vous ne savez pas combien je vous aime ! Votre âme

candide et pure ignore, n'a pu deviner l'amour que vous m'inspirez. Mais laissez-moi dire, en présence de votre tante que j'aime et vénère comme si elle était votre véritable mère, que depuis l'instant où je vous ai vue pour la première fois vous avez rempli ma pensée tout entière, que chaque jour je m'attachais davantage à vous, que plus tard vous étiez tout mon bonheur, toute ma joie et tout mon courage dans cette noble carrière où mon étoile m'a poussé, mais où les débuts sont si ingrats et si désespérants parfois ! Et puis, quand un soir j'appris votre disparition, oh ! personne ne saura jamais ce que j'ai souffert ! Ah ! si le misérable qui vous a ravie avait osé porter la main sur vous, je l'aurais tué !...

– Depuis votre retour, j'ai retrouvé une partie de ma tranquillité et tout mon courage, continua Anselme avec plus de calme. C'est en pensant à vous que j'ai fait sortir d'un bloc de marbre cette statue qui vient d'être couronnée. – C'est vous seule qui m'avez inspiré ; c'est à vous que je dois mon succès, et vous voudriez que je me séparasse de vous ? Oh ! non, Marthe, je n'en aurais ni la force ni l'énergie, en admettant que j'en eusse la volonté. Mais je ne l'ai pas. Ah ! si vous n'êtes pas insensible à un amour aussi profond que respectueux, ne me repoussez pas, et permettez-moi de demander à votre seconde mère ce qui a toujours été l'objet de tous mes vœux, votre main.

Marthe avait écouté avec une expression indicible de bonheur cette tirade simple et expansive, véritable éloquence du cœur qui tient lieu des plus belles phrases de rhétorique. A mesure que le sculpteur parlait, un rayon splendide de lumière remplissait son esprit et son cœur. Cette amitié qu'elle avait éprouvée pour lui dès le principe, ce vide qui souvent lui avait semblé pénible lorsqu'une circonstance imprévue empêchait sa visite de chaque soir, ce vague désir qu'elle ressentait de voir approcher l'heure à laquelle il venait d'habitude, la douce satisfaction de le voir et de l'entendre, la place qu'il avait prise dans sa pensée pendant son absence, le bonheur réel et profond de se retrouver auprès de lui après tant d'émotions et de dangers, tout cela n'était-il pas un indice que l'amour d'Anselme avait trouvé un écho prolongé dans son cœur ?

Dans ce moment, elle entrevit ce que c'était que l'amour, ce sentiment si doux et si tendre qui fait que deux êtres se confondent dans la même

aspiration, celle de se consacrer mutuellement à leur bonheur réciproque, de se dévouer l'un à l'autre d'une manière absolue, d'être heureux de ses joies, de souffrir de ses douleurs, en un mot de se confondre tous les deux dans une même existence. Et comme elle gardait le silence et que son regard seul reflétait le rayon céleste qui éclairait en même temps son âme, son esprit et son cœur, sa tante lui dit avec un doux sourire et d'une voix pleine de caresses et d'engagement :

– Eh bien, Marthe, mon enfant, tu ne réponds rien à M. Anselme ?

– Non, ma tante, mais il me semble que bien des choses qu'il vient de me dire je les avais pensées comme lui, répondit la jeune fille avec la plus charmante ingénuité.

– Et pour lui ? demanda Bertrande qui pensait peut-être au marquis de Cambrée.

– Oui, ma tante, et pour lui, répondit encore Marthe, mais cette fois avec un aimable embarras de plus que la première fois.

– Merci, Marthe ! Oh ! merci, du plus profond de mon cœur, s'écria Anselme en mettant toute son âme dans son regard.

Alors Bertrande se leva, et, prenant les mains des deux jeunes gens, elle les joignit. Par un mouvement spontané, Marthe et Anselme se levèrent aussi, puis ils s'agenouillèrent dans une même pensée.

– Mes enfants, dit Bertrande le front comme illuminé, vous êtes dignes l'un de l'autre. En attendant que le ciel sanctifie votre union, je vous fiance tous les deux et je vous bénis.

Ce furent ainsi qu'eurent lieu leurs fiançailles.

Ils se relevèrent.

– Maintenant que vous voilà rassuré sur l'avenir, reprit Bertrande après cette scène attendrissante et quand chacun eut repris sa place, Anselme, mon ami, vous partirez à Rome.

– Oui, je partirai, répondit le sculpteur d'un air résolu.

– Il le faut pour que vous soyez plus digne encore de Marthe, pour que sa mère soit fière de vous comme elle l'est déjà de sa fille.

– Oh ! sa mère ! s'écria Anselme avec effroi ; si elle n'allait pas consentir ?.

– N’ayez pas cette crainte, mon ami. M^{me} Murciani veut avant tout le bonheur de Marthe ; et quand elle saura qu’elle est aimée d’un brave et honnête garçon comme vous, d’un artiste déjà remarqué, et que, de son côté, elle n’est pas insensible à votre amour, elle sera heureuse de l’autorité que je viens de m’arroger et s’empressera d’ajouter sa bénédiction à la mienne.

f L’annonce de la vente mobilière de Fernande avait fait grand bruit dans le monde parisien, où on s’était livré aux commentaires les plus invraisemblables. Les uns disaient qu’elle avait été ruinée par la faillite de la banque Suptow, où tous ses capitaux étaient placés ; d’autres, en petit nombre, qui savaient que le banquier avait été son amant, l’accusaient d’être la cause de sa ruine et de sa mort par les folles dépenses auxquelles elle l’avait entraîné. Sa vente mobilière et celle de son hôtel n’étaient qu’un trompe-l’œil pour qu’on la laissât tranquille. Enfin, il y avait des plaisants qui affirmaient que, soudainement frappée par la grâce, elle se retirait du monde comme le rat de la fable dans son fromage, pour aller vivre de ses grandes économies dans une ville de province, y donner l’exemple de toutes les vertus, devenir dame patronnesse de quelque œuvre de bienfaisance et, finalement, se faire épouser.

Quoi qu’il en fût de tous ces racontars, dès qu’on sut, quelques jours à l’avance, que l’hôtel de Fernande Murciani était ouvert au public, la foule commença à l’envahir. On voulait voir par curiosité ou intérêt les choses merveilleuses qu’il renfermait. Ce furent non-seulement ces marchands à la toilette qui, le plus souvent, vivent de la folie des uns et de la ruine des autres, ces commerçants qui ont la spécialité des objets de luxe et de fantaisie du goût le plus raffiné, mais encoie des dames du grand monde arrivant dans leurs voitures armoriées, qu’elles laissaient à quelque distance, pour pénétrer dans l’hôtel le visage caché sous un voile épais. Enfin, il y avait aussi de ces amateurs passionnés pour les reliques des femmes à la mode et qui voulaient avoir un souvenir d’une première étoile prête à filer.

Aussi, rien de surprenant à ce que, lors de la vente, tout fut poussé avec une véritable frénésie, au point que la chambre à coucher de Fernande fut vendue un quart plus cher qu’elle n’avait coûté. Les marchandes à la toilette

et les tapissiers étaient outrés de cette vogue insensée. Ils ne pouvaient rien acheter sans s'exposer à de grosses pertes si cet engouement venait à passer comme il avait pris. Les plus avisés vinrent s'établir aux abords de l'hôtel avec des objets pris dans leurs magasins, et qu'ils cherchaient à vendre comme provenant de M^{me} Murciani.

Mais ce qui fut le mieux vendu encore, ce furent les arbustes, les fleurs et les plantes rares de la serre. Littéralement, on se les arracha. Chacun, même les plus jeunes et les plus charmantes femmes, voulait emporter ce gracieux souvenir d'une beauté que tout le monde avait admirée sans qu'aucune en fût jalouse, tant la véritable perfection s'impose. Alors personne ne fit plus mystère de ses acquisitions, et l'on vit de riches équipages armoriés s'emplir de fleurs et de verdure à la porte de Fernande.

La vente produisit une somme énorme, qui resta déposée jusqu'à nouvel ordre dans la caisse des commissaires priseurs.

Moins d'une semaine après, l'hôtel lui-même fut vendu quatre cent mille francs.

Pendant que tout cela se passait, Fernande était venue s'installer dans le voisinage de Bertrande. Elle avait loué un modeste troisième et y vivait comme une petite rentière.

Cependant Bertrande attendait le moment propice de lui apprendre les fiançailles des deux jeunes gens.

– Madame, lui dit-elle une fois, vous ne venez pas nous voir le soir.

– Je n'osais vous le demander, dit Fernande.

– Vous ai-je donc jamais fait un froid accueil ?

– Oh ! jamais.

– Et quel eût été mon droit d'en agir ainsi à l'égard de la mère de Marthe ?

– Je ne suis pas encore tout à fait sa mère, répondit Fernande avec un soupir.

– Parce que vous ne l'avez pas encore reconnue civilement ? demanda Bertrande.

– Oh ! ce n'est pas cela. Je ne ferai cet acte que lorsque je pourrai l'appeler ma fille sans qu'elle ait à rougir de moi. J'y travaille, mais tout n'est pas fini.

Bertrande ne savait pas que la mère de Marthe fût sa voisine. Elle croyait qu'elle habitait toujours le somptueux hôtel que lui avait dit Anselme ; elle ignorait qu'elle venait la voir à pied ; elle ne s'était pas aperçu non plus du changement survenu dans sa mise, où la laine avait remplacé la soie et le velours, les rubans la dentelle Rien de tout cela n'avait échappé à la jeune fille, qui avait deviné en outre que c'était pour elle que sa mère se transformait ainsi, qu'elle avait quitté son hôtel et laissé ses voitures. Aussi lui en avait-elle une profonde reconnaissance et se prenait-elle à l'aimer avec passion.

– Venez toujours voir Marthe, reprit Bertrande qui croyait Fernande empêchée par des liens inavouables et difficiles à rompre, et qui d'ailleurs avait sa pensée. ; ;

– Je viendrai, répondit celle-ci.

En effet, un des soirs suivants, Fernande arriva un peu émue et tout essoufflée. Bertrande ne le remarqua pas, mais il n'en fut pas ainsi de Marthe.

– Qu'as-tu, mère ? lui demanda-t-elle avec inquiétude.

– Rien, ma fille ; je n'ai rien.

– Tu me caches quelque chose.

– Que veux-tu que je te cache, mon enfant ?

– Tiens, maman, tu as vu M. Lozart.

– Qui te donne cette pensée, Marthe ?

– C'est que moi-même je l'ai aperçu ce soir comme je rentrais de faire une commission, répondit Marthe.

– Toujours cet homme acharné après elle ! s'écria Bertrande. Qui donc nous en débarrassera !...

Anselme Granger arriva. En voyant Fernande, un nuage passa sur son front. En même temps il se sentit intimidé. Marthe, elle aussi, éprouva un certain embarras, ce qui ne l'empêcha pas de lui présenter sa petite main.

L'aspect sérieux et un peu austère d'Anselme, nous l'avons déjà dit, sans inspirer d'antipathie à Fernande, la faisait se tenir dans une certaine réserve avec lui. De son côté, il n'osait se livrer en sa présence à la verve expansive qui lui était naturelle. Il en résultait une certaine contrainte qui disparaissait dès que l'un était absent.

Ce soir-là, sous les impressions diverses de satisfaction et d'inquiétude qu'ils éprouvaient, la glace se fondit. Fernande fut charmante pour le sculpteur, et lui, gagné par cet accueil bienveillant, redevint ce qu'il était ordinairement : spirituel, original et spontané dans ses répliques toujours justes et précises. Il ne fut pas difficile à Fernande de découvrir dans le cœur de sa fille pour le sculpteur le sentiment de tendre sympathie pour Gaston de Cambrée qu'elle y avait vainement cherché, en même temps que l'amour profond, ineffable, du premier pour Marthe.

Quelques semaines auparavant, alors qu'elle croyait encore que le bonheur était dans la richesse et le luxe, cette découverte lui eût été très pénible ; après le miracle de transformation opéré dans son esprit, elle en ressentit une sincère satisfaction. Le mariage de Marthe avec Anselme, dont Bertrande n'était plus à lui faire l'éloge, lui parut la conclusion naturelle de tout ce qui avait eu lieu. Ici point d'intervalle immense dans la naissance des deux époux, pas de récriminations ni de reproches à craindre dans l'avenir, lorsque les années modifient les sentiments et les caractères. Point de ces froissements douloureux que le monde fait souvent souffrir à ceux qu'il considère comme ayant usurpé une place qui ne devait pas être la leur.

Le mariage de sa fille et de Gaston, qui avait occupé son esprit quand elle croyait encore que l'argent aplanit tous les obstacles, était un songe éphémère que le duc de Vancouleurs avait commencé à dissiper, et sa raison avait fait le reste. Celui de Marthe et d'Anselme pouvait être une réalité heureuse.

Le temps s'écoula rapidement pour cette petite réunion de quatre personnes diversement émues, mais toutes unies désormais par les liens d'une douce et mutuelle affection ; et quand Fernande se leva pour se retirer, il était plus de onze heures.

– Mais votre voiture n'est pas là ! dit Bertrande qui avait regardé parla fenêtre.

– Je n'ai plus de voiture, répondit Fernande.

– Comment allez-vous faire pour regagner votre hôtel ?

– Je n'ai plus d'hôtel.

Bertrande ne comprenait pas.

– Si madame veut, dit Anselme qui pressentit peut-être la vérité, je vais aller lui chercher une voiture.

– Merci, monsieur Anselme ; mais j’accepterai volontiers votre bras pour me reconduire chez moi. Du reste, il n’y a pas loin.

– Je suis à vos ordres, madame.

Quelques minutes après, Fernande et Anselme s’arrêtaient en face d’une maison de modeste apparence.

– C’est ici ma demeure actuelle, dit simplement la jeune femme. Merci pour la peine que je vous ai donnée, monsieur.

Elle frappa, et la porte retomba sur elle avant que le sculpteur surpris pût lui rien dire.

Le lendemain de bonne heure, Fernande arrivait chez Bertrande. Marthe était allée faire une course en voiture.

– Comment trouvez-vous M. Anselme, madame ? demanda sa tante.

– Très-bien, et je comprends que Marthe s’y soit attachée, répondit Fernande avec franchise.

– Ils s’aiment depuis longtemps déjà tous les deux, continua Bertrande. Ils n’en savaient rien ni l’un ni l’autre que je l’avais découvert, moi. J’ai vu cet amour grandir dans leur cœur et je n’y ai pas mis d’obstacles. Ai-je eu tort ?

– Non, car je crois Anselme digne d’elle.

– Lui, c’est la loyauté et la droiture même, et il aime Marthe plus que tout au monde. Mais jamais il n’avait osé lui en faire l’aveu avant qu’une circonstance récente n’eût fait faire explosion au sentiment de respectueuse tendresse qui remplissait son cœur.

– Quelle circonstance ? demanda Fernande.

– Anselme vient d’obtenir le grand prix de Rome...

– Le grand prix de Rome ! répéta la première.

– Oui, et, sous l’empire de l’émotion qu’il éprouvait à la pensée de se séparer de Marthe, il n’a pu maîtriser son amour. J’étais là. Alors, moi, qui savais combien ils s’aimaient tous deux, que deux êtres n’avaient jamais été mieux faits l’un pour l’autre, que leur bonheur à venir dépendait de leur union, j’ai uni leurs mains, je les ai fiancés et bénis, convaincue que vous ne me désavoueriez pas.

– Comment ! vous ne m’avez donné ma fille que pour me la reprendre aussi vite ? s’écria Fernande d’un accent douloureux. Je ne pourrai pas jouir du bonheur de l’avoir toute à moi pendant quelque temps ?

– Si je me suis crue autorisée à fiancer Marthe et Anselme, je ne me reconnais pas le droit de les autoriser à se marier, madame. A ’vous seule il appartient. Anselme va s’éloigner. Il se rend à Rome pour y passer trois années d’études et de travail, et c’est pour atténuer ce que cette séparation a de cruel pour eux que j’ai cru pouvoir les fiancer. Pendant trois ans vous garderez votre fille près de vous pour la chérir, et, quand son fiancé reviendra plus célèbre encore, vous achèverez leur union.

– Et pendant ce temps que deviendrez-vous, Bertrande ?

– Je retournerai au village, répondit-elle avec un sanglot.

– Bertrande, s’écria la mère de Marthe après un moment de silence, j’approuve tout ce que vous a suggéré votre cœur bon, honnête et prudent. Vous aviez bien le droit, vous qui avez servi de véritable mère à ma fille, qui l’avez faite ce qu’elle est, oui, vous aviez bien le droit d’assurer son bonheur en la fiançant à celui qu’elle aime ! Chaque jour me rapproche davantage de Marthe, et celui où nous ne nous quitterons plus n’est pas éloigné, j’espère. Mais vous, Bertrande, vous ne retournerez pas au village. Vous resterez avec nous toujours, et nous vivrons ensemble toutes les trois, en attendant le retour d’Anselme, à moins que nous n’allions le rejoindre à Rome pour l’encourager au travail par la présence de celle qu’il aime.

Bertrande tendit sa main, amaigrie par l’âge et le travail, à Fernande, qui la serra dans les siennes avec effusion.

– Merci, madame, dit-elle d’un accent profondément émue, car je trouve dans cette perspective la plus douce récompense à mon affection et à mon dévouement pour Marthe que je puisse désirer.

En ce moment, Marthe revint. Elle s’aperçut, aux doux rayonnement qui éclairait le visage de ses deux mères, qu’une explication qui les rendait heureuses venait d’avoir lieu.

Quelques jours après cet entretien, Fernande Murciani demanda une audience au préfet de la Seine.

– Monsieur le préfet, lui dit-elle lorsqu’elle eut été introduite dans le cabinet de ce magistrat, je possède une somme de deux millions que je

voudrais affecter à une œuvre de bienfaisance.

– Une somme de deux millions ! répéta le préfet en cherchant à percer du regard le voile de Fernande pour s’assurer qu’il n’avait pas affaire à un pauvre cerveau malade.

– Oui, monsieur le préfet, auxquels j’ajouterai une rente annuelle de soixante-sept mille cinq cents francs, ajouta Fernande. (C’était l’intérêt du prêt hypothécaire qu’elle avait fait au duc de Vancouleurs.)

Le préfet s’agita sur son siège comme un homme qui veut bien s’assurer qu’il n’est pas le jouet d’une hallucination ou d’un rêve. Il regarda la fenêtre, leva les yeux au plafond, changea deux fois de place un presse-papier en bronze doré sur un socle de marbre noir et enfin ramena son regard sur cette mystérieuse interlocutrice, qui paraissait toute jeune et qu’on devinait charmante.

– C’est en votre nom que vous me faites cet offre, madame ? demanda-t-il enfin.

– Oui, monsieur, répondit Fernande toujours impassible.

– Voulez-vous avoir la bonté de me dire à qui j’ai d’honneur de parler ?

– A Valentine Murcian.

Et comme le-préfet paraissait chercher dans ses souvenirs où il avait déjà entendu prononcer ce nom, Fernande ajouta :

– Mais je suis connue sous le nom de Fernande Murciani.

En même temps, et par ce sentiment de coquetterie féminine qui n’abandonne jamais les femmes, elle releva son voile.

– Ah ! vous êtes Mme Fernande Murciani ! s’écria-t-il en s’oubliant à regarder dans les yeux cette femme étrange dont la beauté et le luxe avaient ébloui tout Paris, et dont la vente inexplicable de tout ce qu’elle possédait et sa retraite du monde l’étonnaient et l’intriguaient au dernier point.

En effet, le préfet, comme toute la société du reste avait ouï parler de ce qu’on regardait comme une cruelle nécessité ou un désir immodéré et extravagant de faire parler d’elle d’une autre manière qu’on ne l’avait fait jusque-là. En entendant la proposition qu’elle lui faisait, il se demanda s’il n’allait pas avoir l’explication de se qui occupait tant de gens en ce moment.

Il s'écoula un assez long instant pendant lequel Fernande supporta sans embarras le regard obstiné du préfet, qui eût été impertinent s'il n'eût exprimé avant tout le sentiment d'admiration qui le captivait.

– Deux millions, reprit-il enfin, c'est une bien grosse somme !

– Ils sont déposés à la Banque, monsieur le préfet. Quant à la rente, je vous en remettrai l'acte hypothécaire passé par M^e Hurier, notaire, avec transfert de ma part à la Ville de Paris.

– Vous avez sans doute, madame, une volonté d'affectation spéciale de cette somme ? demanda le préfet.

– Oui, monsieur.

– Voulez-vous, je vous prie, avoir la bonté de me la faire connaître ?

– Je désire qu'une partie du capital soit employée à construire dans les meilleures conditions de salubrité et d'agrément un vaste établissement pour recevoir autant d'enfants abandonnés à l'Assistance publique, que-le permettront le reste du capital placé sur l'État et la rente de soixante-sept mille cinq cents francs dont je viens de parler.

– Ah ! madame ce que vous faites là est admirable de simplicité et de véritable esprit de charité ! s'écria le préfet en s'inclinant profondément.

Cette femme du demi-grand monde lui apparaissait par cet acte sublime, non plus seulement comme réhabilitée, mais comme une sainte. Mais quel était donc le mobile d'une détermination héroïque si soudaine ? le magistrat voulut le savoir ; il reprit :

– Vous m'avez dit, madame, avec une verte franchise qui vous étiez. Je ne vous connaissais pas personnellement, mais je vous avouerai avec la même franchise que j'avais souvent entendu parler de vous.

Fernande fit un signe de tête comme quelqu'un qui n'ignore pas le bruit qu'elle a fait et qu'elle fait encore.

– Y aurait-il indiscretion de ma part à vous demander la cause d'un acte aussi magnifiquement charitable ? Un prêtre dirait peut-être que la 'grâce vous a soudainement éclairée ; mais je crois à une cause plus naturelle.

– Et vous avez raison, monsieur le préfet, répondit Fernande ; il y a, dans ma détermination une cause toute naturelle, que vous comprendriez, j'en suis certaine, si je vous la disais. Mais cette cause m'est personnelle, et vous voudrez bien me pardonner de ne pas vous la faire connaître.

Le préfet considéra de nouveau cette jeune femme charmante qui s'exprimait avec une précision si nette et montrait en même temps une volonté si énergique. Il s'inclina en souriant, tout en se pinçant les lèvres.

– Je n'insisterai pas, madame, et ne chercherai point à pénétrer votre secret, ce qui me serait facile cependant. Je ne demande même pas que vous me fassiez un mérite de ma discrétion.

– Monsieur le préfet, je ne vous en suis pas moins reconnaissante, interrompit Fernande en retirant du fameux portefeuille rouge en cuir de Hussie quelques papiers qu'elle déposa sur le bureau. Voici les titres en règles du don que je destine à la Ville de Paris. Ayez la bonté, je vous prie, d'en prendre connaissance.

Le préfet examina les titres avec attention.

– C'est parfaitement en régie, dit-il, et tout a été prévu. A la première séance du conseil municipal de Paris, je lui ferai part de vos généreuses intentions. Sans doute, madame, ajouta-t il, comme Fernande se levait, vous désirez être au moins la directrice de l'établissement de bienfaisance dont vous serez la fondatrice ?

– Non monsieur, le préfet, cette respectable position ne peut m'appartenir. Mais si vous voulez la réserver quelque temps avant de la donner, je me permettrai d'appeler votre attention sur une grande dame, digne de l'occuper, et qui sera assez dévouée et assez charitable pour accepter cette mission.

Le préfet fit un signe d'assentiment.

– Seulement, reprit Fernande, si vous voulez bien me le permettre, je nommerai cet établissement : *l'Asile des petits enfants*.

– C'est un droit qui vous appartient, répondit le préfet, et tout le monde s'inclinera devant ce vœu.

Il reconduisit Fernande à la porte du salon d'attente et donna l'ordre à l'huissier de l'accompagner jusqu'à la voiture qui l'avait amenée.

« Quelle charmante créature que cette Fernande Murciani, pensait le préfet en revenant dans son cabinet, et comme elle est au-dessus de sa réputation ! Mais, sous cette enveloppe merveilleuse, que d'intelligence et d'énergie ! »

Puis il ajouta en se frappant le front comme pour forcer ses souvenirs :

« Valentine Murcian ! j'ai certainement entendu ce nom déjà... »

Albert Lozart, après avoir échoué d'une manière ridicule dans sa tentative pour s'emparer de Fernande et la garder dans ses griffes, était revenu chez lui en proie à un accès de folie furieuse, mais sourde et concentrée tout ensemble.

Impérieux et emporté, il ne pouvait employer la douceur et la persuasion pour arriver à ses fins, pas plus avec les femmes qu'avec les hommes, et cela avait réussi souvent. Parmi ceux-ci, il y en avait qui cédaient à cette volonté obstinée qui finit par s'imposer. Ceux qui résistaient le faisaient par inertie, opposition molle et fuyante qui amenait la fatigue chez lui.

Les femmes lui résistaient plus difficilement encore. Il est vrai que, à part Marthe, qu'il croyait emporter du coup, et l'habile et sagace Fernande Murciani, il n'avait recherché que des conquêtes faciles.

Ajoutons qu'en affaires politiques, aussi bien que de finances et d'industrie, il avait le coup d'œil juste, profond et vif, et que, s'il avait soutenu parfois des entreprises véreuses, il était d'autant plus coupable que sa conviction était faite d'avance.

La déconvenue qu'il avait éprouvée avec Marthe, la conclusion ridicule de sa tentative contre Fernande, le terrible soufflet qu'il avait reçu de Gaston de Cambrée, et le mépris dédaigneux du jeune marquis qui achevait de le jeter hors des bornes, avaient amassé dans son cœur une immense quantité de rancune et de haine contre ces trois personnes. La soif de la vengeance n'était pas moins grande. Il méditait de l'assouvir avec cette force de conception dont il était capable, et sa vengeance visait non-seulement les trois personnes ci-dessus, mais encore toutes celles qui leur étaient chères.

Persuadé que le mariage de Marthe et de Gaston avait été comploté par Fernande et accepté par la duchesse de Vancouleurs, il pensait qu'en frappant le marquis de Cambrée il atteindrait tout le monde du même coup.

Le plan d'Albert Lozart était donc de provoquer Gaston de Cambrée, de l'amener sur le terrain et de le tuer. Confiant dans sa force musculaire et son adresse, il ne doutait pas du résultat du duel. Mais, quoique brave, il n'était pas homme à négliger les chances favorables. Il voulait donc faire surgir une provocation qui jetât le marquis hors de lui et mît les torts de son côté,

comme jadis pour Charles Marot ; alors il aurait le choix des armes, et c'était ce qu'il voulait.

Une chose intriguait passablement l'ancien reporter. C'était la vente que faisait Fernande de son hôtel et de ses meubles. Il en attribuait la cause à la nécessité où elle était de réaliser la dot de sa fille, dot qui devait être énorme pour que la famille de Vancouleurs si fière, passât outre à son origine. Cela vint appuyer dans son esprit la croyance que le mariage était bien et dûment accepté de tout le monde.

Cependant, par calcul, il se tenait tranquille encore. Il voulait laisser s'assoupir tout à fait l'affaire de l'enlèvement de Marthe, la scène de la villa de Colombes et, en dernier lieu, sa mésaventure chez Fernande. Lozart craignait tout autant le ridicule que la justice. Il se montrait rarement en public et paraissait se concentrer dans la rédaction de son journal. M^{me} Marnichon vint le voir un matin.

– J'ai été chez Zélie hier, dit-elle. Elle est surprise que vous ne l'ayez pas encore payée.

– Je n'ai point oublié ses services ni ceux de Georget, répondit-il, et je compte bien les en récompenser. Mais je suis très-occupé depuis quelque temps.

– C'est donc ça qu'on ne vous voit plus à l'Opéra ?

– Qui t'a dit cela ?

– Je n'ai pas eu besoin qu'on me le dise, je l'ai vu moi-même.

– Tu vas donc à l'Opéra maintenant ? demanda Albert Lozart d'un ton gouailleur.

– Tu veux me rappeler que j'y allais plus souvent jadis ! répondit la Marnichon.

On a dû remarquer que chaque fois que le directeur cherchait à l'humilier, elle le tutoyait.

– Oui, j'y vais quelquefois, mais ce n'est pas à toi que je le dois. J'ai pour voisin un premier violon de l'orchestre. Il a une fille toute jeune, fort jolie et, comme il est veuf, il me la confie pour la conduire au spectacle et me donne des billets.

– J'admire la confiance de ce papa, répartit Lozart en riant. Sa fille est en bonnes mains.

– En meilleures mains que tu ne crois, dit la Marnichon. C’est ainsi qu’en huit jours j’ai été deux fois à l’Opéra. Je ne t’y ai pas vu. En revanche, j’ai aperçu ton ami intime.

– Quel ami ? demanda Lozart.

– Le marquis de Cambrée.

– Le marquis de Cambrée !... Gaston de Cambrée va à l’Opéra ?

– Pourquoi pas ?... Sa stalle même touche presque la tienne.

– Ah ! oui ! s’écria Albert Lozart Cela est bon à savoir. Je m’explique pourquoi il ne va plus chez Bertrande le soir, ou du moins tous les soirs.

– Tu sais cela ?

– Je m’en suis assuré. Il ne serait donc plus question de son mariage avec Marthe ?

– Plus que jamais ; c’est du moins mon opinion. Mais il y a dans la maison un jeune sculpteur très-épris d’elle aussi.

– Un brun, joli garçon, qui accompagnait M. de Cambrée à Colombes ?

– Précisément. On ne veut pas, je crois, lui causer trop de chagrin et, comme il doit aller passer trois ans à Rome, on désire le laisser partir avant le mariage.

– Eh bien ! je l’ai vu un soir, vers minuit, donnant le bras à Fernande. Ils paraissaient très-intimes, et je me suis figuré qu’elle travaillait pour son compte.

– C’est encore bien possible. Faute de la fille on se rabat sur la mère. J’en connais qui l’ont fait, et il faut convenir qu’entre Fernande et Marthe beaucoup hésiteraient à choisir. Mais le moment d’une liaison complète n’est pas encore venu. Il faut que la jeune fille soit marquise de Cambrée auparavant.

– Si jamais elle le devient !... répondit l’ancien reporter d’un ton sinistre. Ainsi ce freluquet de marquis de Cambrée va tous les soirs à l’Opéra ? reprit-il au bout d’un instant en suivant une pensée absorbante.

– Je le suppose. Du reste sa mère, la duchesse de Vancouleurs, a reparu, elle aussi, dans sa loge où on ne la voyait plus depuis longtemps.

– Ah ? la duchesse aussi se montre à l’Opéra ? dit Lozart.

– Qu’y a-t-il là de surprenant ?

– Rien, absolument rien. Seulement on disait les de Vancouleurs complètement ruinés,

– S'ils le sont on ne s'en aperçoit guère. Mm0 de Vancouleurs avait l'autre soir pour plus de cent mille francs de diamants sur sa personne.

– Tiens ! elle qui n'en portait plus ! – Ecoute, ajouta Albert Lozart qui avait besoin de se recueillir avant de mettre à exécution ce qu'il méditait. Fais en sorte de savoir quel rôle ce sculpteur joue auprès de Marthe et de Fernande. Quant à Zélie un jour ou l'autre je lui enverrai un petit mot pour lui dire de venir, que je lui règle son compte. Est-ce tout ce que tu avais à m'apprendre ?

– Mais je n'avais rien à vous dire. Comme je ne vous voyais ni n'entendais parler de vous, j'étais sérieusement inquiète, voilà tout.

– Oui, je comprends ! dit Albert Lozart. Et il acheva sa pensée dans un éclat de rire ironique.

Après le départ de Mme Marnichon, l'ex-reporter se promena à pas lents dans son cabinet, les traits contractés et la figure d'une pâleur de mort. Enfin il tenait sa vengeance ! La présence du marquis de Cambrée à l'O – péra allait lui fournir l'occasion du scandale public, éclatant, qu'il désirait. Le tout était maintenant de l'amener à quelque démonstration qui lui donnât l'avantage, à lui, le véritable provocateur.

Nous laisserons le directeur du *Moniteur général des grandes entreprises industrielles et financières* à ses sinistres projets, pour nous transporter dans le modeste appartement qu'occupait Fernande, rue de l'École-de Médecine. Cet appartement, composé de six pièces seulement, ressemblait à un intérieur bourgeois. Plus rien de ce luxe éblouissant qui brillait dans son hôtel de l'avenue Montaigne, plus de personnel nombreux de domestiques. Des meubles en acajou, quelques tapis indispensables, des glaces à cadres unis, dorés ou seulement vernis, tout était à l'avenant. Elle n'avait gardé qu'Agathe, dont il lui était pénible de se séparer, mais qui devait la quitter cependant à la fin de son mois.

Fernande s'était levée de bonne heure. Elle s'était coiffée et habillée elle-même et, au moment où la duchesse de Vancouleurs entra, assise à son secrétaire, elle achevait de régler ses comptes.

– Je t'attendais, Jeanne, dit-elle à la duchesse.

- Tu vois que je suis exacte, ma chère Fernande, répondit celle-ci.
- Oui tu es bonne, et ton affection pour moi n'est pas un de ces caprices qui cessent selon les circonstances.
- Oh ! tu ne me fais pas l'injure de penser que ton opulence et ton luxe y étaient pour quelque chose !
- Non, certes, ma belle duchesse...
- Et je t'avouerai, Fernande, que j'aime mieux venir te voir dans ce modeste appartement que dans ton merveilleux hôtel de l'avenue Montaigne. Mais dis-moi, ajouta Mme de Vancouleurs : le bruit court que, gravement compromise dans la faillite Suptow, tu as été forcée de te défaire de tes meubles et de vendre ton hôtel.
- Il n'en est rien, répondit Fernande.
- C'est que, si l'on disait vrai, tu pourrais avoir besoin des cinquante mille écus que tu m'as prêtés.
- Rassure-toi, Jeanne ; le monde se trompe. La modeste existence que je veux mener désormais est toute volontaire, et je n'y suis point contrainte par la mauvaise fortune.
- M. de Vancouleurs a trouvé au dernier moment les quinze cent mille francs qu'il lui fallait et, grâce à cette heureuse circonstance, je pourrai te rembourser.
- Je te répète que je n'ai nullement besoin de cet argent.
- Dont je te paierai l'intérêt, selon nos conditions, sans quoi je ne l'aurais pas accepté.
- C'est convenu. Je vivrai avec ce revenu ; il me suffira. J'aurais voulu vivre du travail de mes mains, mais hélas ! J'en ai perdu l'habitude et ne le pourrais plus.
- Mon Dieu ! Fernande, que tout ce que tu fais me paraît étrange ! Es-tu bien sûre de ne pas le regretter un jour ?
- J'espère que non. Mais ne devines-tu pas la raison de tout ce bouleversement qui se fait dans mon existence ?
- C'est pour ta fille. Il n'y a que l'amour maternel pour faire de ces miracles.
- Oui, Jeanne, c'est pour elle et rien que pour elle. C'est pour mon enfant que dans un jour maudit j'ai lâchement abandonnée et que, dans sa

clémence, le ciel m'a rendue belle et vertueuse, que je me débarrasse de mes richesses mal acquises ; c'est pour me rendre digne de ma fille, pour qu'elle puisse m'appeler sa mère sans rougir, que je veux faire oublier Fernande Murciani et son passé. Et tu me comprends, n'est-ce pas, toi qui m'as dit quelquefois combien tu étais fière de ton fils, ce modèle d'honneur, de loyauté et de distinction, que c'était pour lui que tu allais t'enlerrer jeune encore et dans tout l'éclat de ta magnifique beauté au fond de la province, afin de permettre au duc, ton mari, de réparer la brèche faite à votre fortune ?.

– Oui, oui, c'est vrai.

– Moi, Jeanne, je n'ai pas joui, par ma faute et mon égoïsme insensé, des premiers sourires, des premières caresses de mon enfant ; je n'ai pas soutenu ses pas chancelants, je ne l'ai pas entendu bégayer ses premiers mots, et c'est là ma punition aujourd'hui. Le remords qui me déchire. Aussi, il n'y a rien que je ne fasse pour réparer mes torts, apaiser mes regrets cuisants. Et pour cela je ne veux rien garder de ce qui me rappelle mon passé. Ce que j'ai pu rendre, je l'ai rendu. Le reste, je l'ai employé ou je vais l'employer en œuvres de bienfaisance.

Pour toute réponse, Jeanne de Vancouleurs entoura de ses bras Fernande Murciani et la serra sur son cœur avec passion, pendant que ses grands yeux noirs si fiers s'emplissaient de larmes.

– Mais, reprit Fernande après cette douce étreinte, j'ai une grâce à te demander. J'ai remis à la Ville de Paris une somme de deux millions et le titre d'une rente de plus de soixante mille francs. Cette somme et la rente sont destinées à la fondation et à l'entretien d'un établissement pour recevoir les pauvres petits enfants abandonnés ou que la mère est dans l'impossibilité d'élever. Le préfet de la Seine m'a offert d'être la directrice de cet établissement ; j'ai refusé pour des raisons que tu comprends parfaitement. J'ai même exigé que le nom de la donatrice demeurât inconnu du public.

– Comment ! c'est toi cette généreuse personne dont tout le monde parle sans la connaître ? s'écria la duchesse de Vancouleurs.

– Veux-tu, ma bonne Jeanne, accepter d'être la directrice de cet asile ? demanda Fernande sans lui répondre ? En refusant à M. le préfet, j'ai

réservé cette position à ton intention.

– Oui, répondit la duchesse de Vancouleurs avec énergie, oui j’accepte de grand cœur et je ferai tous mes efforts pour que mon dévouement soit à l’égal de ta générosité et de cette haute marque de confiance.

– Merci, Jeanne, merci pour ces petits êtres dont beaucoup devront de vivre à ta sollicitude tendre et éclairée, répondit à son tour Fernande avec une expression de profonde reconnaissance.

Quelques minutes après, la duchesse de Vancouleurs partit. Mais le lendemain elle revenait les traits altérés, blanche comme une figure de cire, le regard animé d’un sentiment de fierté et de profonde douleur en même temps. Elle portait haut la tête, et un sourire triste, amer et dédaigneux à la fois, crispait les coins de sa bouche.

– Qu’as-tu donc, Jeanne ? demanda avec empressement Fernande, frappée du changement survenu dans la physionomie de la duchesse depuis la veille.

– J’ai, répondit M^{me} de Vancouleurs d’une voix altière, que le marquis de Cambrée, ce fils que j’adore et dont tu me disais hier encore que j’étais si fière, part aujourd’hui pour la Belgique, où il va se couper la gorge pour moi avec un misérable.

– Avec qui ? Son nom ? s’écria Fernande avec une extrême vivacité.

– Albert Lozart, le directeur du *Moniteur*...

– Lozart ! Je m’en doutais. Mais je puis faire arrêter cet homme !

Et Fernande apprit en quelques mots à la duchesse que c’était lui l’auteur de l’enlèvement de sa fille.

– Une plainte de moi déposée au parquet, et le procureur de la République envoie une dépêche à la station frontière et les gendarmes s’emparent de lui à la descente de voiture. Je cours chez Bertrande : il faut qu’elle m’accompagne. Viens avec moi.

– Non, répondit la duchesse demeurant froide et impassible ; non, mon fils doit se battre. Il faut qu’il venge l’outrage fait à sa mère.

– Mais, ignores-tu donc à qui ton fils a affaire ?

– Non, Lozart est bien connu. C’est un spadassin, un duelliste.

– C’est le meurtrier du père de Marthe.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria la duchesse en se voilant de ses mains mignonnes.

– Tu vois bien qu'il faut empêcher ce duel à tout prix ! reprit Fernande avec animation.

– Non, te dis-je ; ce n'est pas possible, répondit M^{me} de Vancouleurs avec force. Ah ! tu ne sais pas ce que les lois de l'honneur ont d'inexorable ! Il n'y a que le sang qui puisse laver l'injure faite à une mère, à une sœur. Gaston doit se battre pour venger celle faite à sa mère, et il se battra. Que Dieu lui soit en aide !

– Mais que s'est-il donc passé ? demanda Fernande dans la plus vive émotion.

La duchesse de Vancouleurs lui raconta rapidement ce qui va suivre, passant toutefois sur certaines choses qui auraient pu blesser son amie et l'humilier.

– Jeanne, dit Fernande lorsque la duchesse eut fini, je comprends que M. de Cambrée doive se battre. Nous adresserons nos vœux au ciel pour lui, et il ne serait pas juste s'il ne le protégeait pas.

Après une journée de fièvre, passant de la haine à la colère, d'un désir immodéré de vengeance à une pensée de temporisation dans le but de la rendre plus complète, Albert Lozart était allé à l'Opéra sans projet bier arrêté.

Il pouvait être dix heures quand il y arriva. La salle était comble. On donnait la reprise de Faust, et tout ce que Paris comptait de distingué dans toutes les classes de la société avait voulu assister à la soirée.

La duchesse de Vancouleurs était dans sa loge. Sa toilette somptueuse mais sévère, comme il convenait à une femme qui n'était plus de la première jeunesse, était remarquablement distinguée. Elle étincelait de pierreries et de diamants, que faisaient ressortir encore la couleur sombre du velours et de la soie et sa chevelure, noire et brillante comme l'aile du corbeau. Nulle femme ne l'approchait en beauté et en distinction.

Nous l'avons dit déjà, Jeanne de Honceville tenait à se montrer en public le front haut et fier, dans tout l'éclat du luxe et de sa beauté, après les bruits de désastre qui avaient couru sur la fortune des de Vancouleurs.

Gaston de Cambrée occupait un fauteuil presque contigu à celui du directeur du Moniteur général des grandes entreprises, etc. Il était mis avec élégance.

Albert Lozart saisit tous ces détails d'un coup d'œil. A cette vue son sang reflua vers son cœur. Sa face devint d'une pâleur livide. Un tremblement convulsif agita ses mains, et ses doigts se crispèrent. Il tenait enfin l'occasion de la provocation qu'il voulait amener et résolut de ne pas la laisser échapper.

Impassible comme un marbre, le marquis de Cambrée n'avait répondu que par un sourire dédaigneux, au regard chargé de haine que lui avait effrontément lancé Albert Lozart en entrant, et il avait continué de suivre avec intérêt le deuxième acte de la pièce, qui tirait à sa fin. Lorsque le rideau fut baissé, il parut interroger du regard la duchesse de Vancouleurs. Un signe imperceptible de sa mère lui répondit sans doute, car il se rassit tranquillement.

– La salle est brillamment garnie ce soir, dit un monsieur qui se trouvait auprès de Gaston.

– On parle d'un nouveau ténor et on a voulu sans doute juger de ce qu'il en était, répondit son voisin.

– Quelle est donc cette femme en robe de velours foncé, qui a de si beaux diamants ? reprit le premier en désignant du regard la mère du marquis de Cambrée.

– C'est la duchesse de Vancouleurs.

– Eh bien ! c'est sans contredit la personne qui a l'air le plus crânement aristocratique de toute l'assemblée, dit le premier. Elle n'est plus jeune, mais elle est bien belle encore.

– Il ne manque plus, pour la faire mieux ressortir, que la présence de son amie intime, dit Albert Lozart en prenant part à la conversation.

– Quelle amie ? demanda le premier.

– Une beauté bien connue, mais d'un caractère tout opposé : Fernande Murciani.

A ces mots, et au nom qui les suivait, Gaston de Cambrée tressaillit. Néanmoins, il eut assez d'empire sur lui pour paraître calme et indifférent.

– Fernande Murciani ! répéta celui qui avait prononcé le nom de la duchesse ; quel rapport peut-il y avoir entre cette reine de beauté et la fière M^{me} de Vancouleurs ?

– Je vous le demanderai moi-même, mais il en existe, répondit l'ancien reporter. Cependant on comprendra facilement cette singulière liaison, si ce qu'on dit est vrai.

– Et que dit-on ?...

– Vous savez que Fernande n'est pas aussi jeune qu'elle le paraît, et qu'elle a une fille de seize ans.

– Mais non ; je n'en savais rien du tout.

– Vous n'ignorez toujours pas, continua Albert Lozart, que les de Vancouleurs sont au trois quarts ruinés, malgré l'étalage que la duchesse vient faire ici de ses diamants ?

– Je l'ai entendu dire.

– Mme Murciani est parvenue à amasser une grosse fortune par les moyens que vous connaissez.

– Ma foi ! je ne la blâme pas d'avoir profité de la générosité de ses amants, interrompit l'un des interlocuteurs.

– Eh bien ! il est, dit-on, question de réparer le désastre de la fortune des de Vancouleurs au moyen d'un mariage riche. Le marquis de Cambrée épouserait la fille de Fernande Murciani.

A cette imputation, Gaston se dressa comme sous une décharge électrique. Il fut prêt à crier à Albert Lozart qu'il mentait. Par un effort suprême de volonté, il put se contenir encore. En ce moment d'ailleurs, le rideau se levait pour le troisième acte, les conversations cessaient, et le silence se faisait complet dans toute la salle.

Gaston de Cambrée éprouvait une émotion facile à comprendre. Ses doigts se crispaient autour de sa petite jumelle. Ils se connaissaient trop bien, Albert Lozart et lui, pour ne pas voir dans cette conversation, qu'il devait entendre parfaitement à moins d'être sourd comme une borne, une intention évidente de provocation. Mais en même temps elle venait éclairer quelques incidents bizarres de ses entretiens avec Fernande qu'il n'avait jamais bien compris. Les contradictions singulières dans les actes et les paroles de la jeune femme, les questions qu'elle lui avait adressées, ses

invitations d'aller voir Marthe après l'empressement qu'elle avait mis à lui apprendre qu'elle était sa fille, tout cela le portait à croire que la pensée d'un mariage entre lui et sa fille avait bien pu occuper sa pensée.

L'intention de Gaston était certainement de tirer vengeance des odieuses assertions d'Albert Lozart. Mais le nom de sa mère venait d'être prononcé, et il voulait éviter un scandale où elle se fût trouvée mêlée. Par une volonté surhumaine, il demeura impassible et muet comme la tombe, cherchant bien comment il pourrait faire naître une explication entre lui et le directeur, sans que la duchesse de Vancouleurs y parût intéressée. Lorsque le rideau baissa sur le troisième acte, dont il n'avait pas entendu une seule note, il se tourna vers sa mère, qui lui fit l'invitation impérieuse de venir la trouver.

– Savez-vous, messieurs, dit Albert Lozart après son départ, quel est ce grand jeune homme qui était auprès de nous ? C'est le marquis de Cambrée, le fils de la duchesse de Vancouleurs, le futur de M^{lle} Murciani.

– Ce n'est pas possible !

– C'est la vérité.

– Mais il n'a pas entendu ce que vous venez de dire tout à l'heure !

– Oh ! oui ! Mais voulez-vous avoir la preuve de ce que je vous dis ? Suivez-moi au foyer ; nous allons trouver le marquis et la duchesse ensemble.

Les deux voisins acceptèrent, curieux de voir ce qui allait arriver.

– Que s'est-il donc passé auprès de toi ? demanda M^{me} de Vancouleurs à son fils en lui prenant le bras.

– Mais rien, je t'assure, répondit Gaston encore tout ému.

– Mon ami, tu me trompes, dit la duchesse. Ce Lozart t'a insulté.

Au même moment, l'ancien reporter parut. Lui aussi était pâle et ému. Il marcha droit à eux et salua profondément, mais d'un air ironique sur lequel il n'y avait pas à se méprendre.

– Madame la duchesse aurait-elle la bonté dit-il, de me donner l'adresse de son amie, M^{me} Fernande Murciani ?

En accolant devant témoins le nom de M^{me} de Vancouleurs à celui de la courtisane la plus connue de Paris, Lozart savait bien qu'il lui faisait la plus mortelle injure.

La duchesse se recula de trois pas, toisa le directeur de la tête aux pieds, et, l'écrasant sous un regard de mépris, lui tourna le dos.

– Mon fils, tu sais ce qui te reste à faire ! dit-elle à Gaston en regagnant sa loge.

– Parfaitement, ma mère. Mais tu la connais donc ? répondit-il.

– Je connais non plus Fernande Murciani, mais Valentine Murcian, qui vient de donner plus de quatre millions pour fonder l'asile des Petits-Enfants, répondit Mme de Vancouleurs.

Gaston revint à son fauteuil d'orchestre. Il s'assit tranquillement, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé. Son air était si indifférent, que ses voisins, témoins de la scène du foyer et de la conversation qui l'avait précédée, se demandaient si le marquis de Cambrée avait conscience de l'injure, certainement préméditée, qu'Albert Lozart venait de faire à la duchesse sa mère.

La pièce s'acheva sans autre incident. L'ancien reporter était évidemment mis mal à l'aise par le flegme imperturbable de Gaston. Comme on se levait, le jeune marquis de Cambrée se dressa tout à coup en face d'Albert Lozart et lui dit de manière à être entendu de tous ceux qui les entouraient :

– Monsieur Lozart, vous êtes un misérable et un lâche !

Et lorsque l'attention fut attirée par ces paroles dites d'une voix vibrante, il jeta ses gants l'un après l'autre à la figure de l'ancien reporter.

– Très-bien, monsieur de Cambrée ! répondit celui-ci en demeurant impassible à son tour. Demain, je vous enverrai deux de mes amis.

– J'y compte bien ! répondit Gaston.

Et il alla rejoindre sa mère, qui l'attendait dans sa loge.

La duchesse avait très-bien vu Gaston lancer ses gants à la face d'Albert Lozart. Elle ne lui en dit pas un mot au retour, mais pendant tout le temps elle garda sa main dans les siennes, en la serrant avec force. Au moment où il l'embrassait à la porte de sa chambre, elle lui dit en l'embrassant elle-même, avec la chaste tendresse d'une mère :

– Mon fils, j'exige que tu me tiennes au courant de tout.

– Oui, ma mère, répondit-il.

Le lendemain, dès sept heures du matin, le marquis de Cambrée, après avoir recommandé au domestique spécialement attaché à son service de dire

aux personnes qui viendraient le demander qu'on le trouverait au café de la Rotonde, se faisait annoncer chez son ami intime, le duc de Merfeuil.

M. de Merfeuil, qui, comme lui était garçon, était encore au lit. Il reçut Gaston sans le faire attendre. En peu de mots le marquis de Cambrée lui apprit la scène de l'opéra.

– C'est un duel à mort, dit-il en terminant, et je viens te prier de me servir de témoin. Acceptes-tu ?.

– Tu n'en doutes pas, sans doute 1 répondit le duc en sautant en place. Mais tu as affaire à un duelliste de profession, et il te faut un autre témoin.

– Il est trouvé. Habille-toi ; pendant cela, j'irai le chercher et nous viendrons te prendre.

Gaston se fit porter rue Saint-Jacques, chez Anselme. Le sculpteur se disposait à se rendre à son atelier..

– C'est pour aujourd'hui ou demain, lui dit-il seulement.

Sans doute qu'Anselme avait été prévenu qu'un jour ou l'autre Gaston aurait besoin de ses services, car il répondit aussitôt, sans paraître étonné :

– Marquis, je suis à vos ordres.

Les deux jeunes gens revinrent chez M. de Merfeuil, et tous les trois se rendirent au Palais-Royal. Les témoins d'Albert Lozart y étaient déjà. Gaston de Cambrée se retira. Le marquis avait prévenu M. de Merfeuil et Anselme Granger qu'il n'y avait pas d'arrangement possible. Les témoins de l'ancien reporter avaient reçu le même avertissement de sa part, et de plus l'ordre de ne faire aucune concession sur le choix des armes, qui Lui appartenait.

Les choses marchèrent donc rapidement. Mais comme il s'agissait d'un combat à mort, il fut convenu qu'on se rendrait à l'étranger. On choisit la Belgique, et on désigna Jeumont, la gare où l'on devait se réunir.

Tout étant ainsi arrêté, les témoins allèrent rendre compte du résultat de leur mission à leurs mandants. Ceux de Gaston le trouvèrent chez M. de Merfeuil en compagnie du docteur Milet, qu'il avait été chercher.

Chacun de ces messieurs ayant quelques dispositions à prendre, il se séparèrent, pour se retrouver à la gare du Nord au dernier départ du soir.

Anselme alla prévenir Marthe et Bertrande de ne pas s'étonner de son absence. Fernande se trouvait avec elles. Voyant à son air et à son regard

qu'elle était instruite du duel, il lui apprit à la dérobée où en étaient les choses.

Fernande, connaissant la force d'Albert Lozart sur l'escrime, était dans une mortelle inquiétude. Elle retourna chez elle, espérant que la duchesse y viendrait. En effet, dans l'après-midi elle arriva.

Nous ne rapporterons pas la conversation palpitante d'émotion qui eut lieu entre les deux amies ; nous dirons seulement que Jeanne de Ronceville fit passer dans l'âme de Fernande un peu de ses sentiments héroïques de fierté et de fermeté.

– Eh bien ? dit-elle en rentrant à Gaston, qui lisait tranquillement un journal au salon en attendant le diner.

– Nous partons ce soir pour la Belgique, répondit-il.

– Vous allez donc en Belgique ?

– Oui cela vaut mieux.

– Je comprends, dit la duchesse en étouffant un soupir. Puis elle ajouta d'une voix lente et grave : Je connais ton courage, mon fils, et ton sang-froid aussi. Je n'ai de crainte que dans la générosité de ton caractère, qui te portera à ménager un adversaire qui n'en a aucune. Quand vos fers seront croisés, songe à ta mère publiquement insultée par un misérable.

Gaston serra tendrement sa mère dans ses bras. Peu après le duc de Vancouleurs entra. Il venait dîner avec eux, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Il était gai et paraissait content. La réforme de son train de maison marchait bien et M^e Hurier, n'espérant plus de pots-de-vin, donnait ses soins avec son incontestable habileté à l'arrangement de ses affaires. Il ignorait la scène de l'Opéra et le duel de Gaston. La joie de ce père qui plaisantait avec son fils, ce beau jeune homme qui le lendemain, à la même heure, pouvait n'être plus qu'un cadavre, avait quelque chose de poignant pour la duchesse.

Enfin le duc se leva et atteignit un porte-cigare.

– Veux-tu me conduire jusqu'au boulevard des Italiens où j'ai affaire ? demanda-t-il à Gaston. Nous fumerons un cigare en marchant.

– Je ne puis pas t'accompagner ce soir, répondit son fils.

– » – Alors ce sera pour une autre fois, reprit le duc.

Mme de Vancouleurs suivit son mari dans la pièce voisine.

– Rentrerez-vous tard, monsieur ? lui demanda-t-elle.

– Pourquoi cette question, madame la duchesse ? demanda à son tour M. de Vancouleurs visiblement surpris.

– C’est que je désire avoir un entretien très-sérieux avec vous.

– Je regrette d’avoir donné rendez-vous à l’un de mes amis au club, sans quoi j’eusse été immédiatement à vos ordres. Allez-vous à l’Opéra, madame ?

– Oh ! non, non, pas ce soir ! répondit la duchesse avec un frisson.

– Eh bien ! je compte rentrer de bonne heure, et je serai tout à votre disposition.

Et le duc la quitta.

– Ah ! que la joie et la quiétude de ton père m’ont fait de mal pendant le dîner ! dit la duchesse en rentrant.

– Il vaut mieux que mon père ne sache rien encore.

M^{me} de Vancouleurs et son fils restèrent une heure en tête-à-tête, ne parlant-pas d’un duel inévitable, mais se disant de ces choses adorables qui émanent de l’amour maternel et de la tendresse filiale les plus vrais.

Tout à coup Gaston se leva ; il entoura sa mère de ses deux bras, la pressa avec transport sur sa poitrine, et, lui donnant un long baiser sur le front, il lui dit d’une voix dont il ne put cacher l’émotion :

– Sois grande et forte comme une de Honceville doit l’être, et crois bien que le bon droit ne succombera pas.

Il s’éloigna rapidement, laissant la duchesse pâle comme une morte et presque inanimée sur son siège. A la porte de l’hôtel sa voiture stationnait avec tout ce qui pouvait être nécessaire dans la circonstance. Le duc de Merfeuil, Anselme Granger et le docteur Milet l’attendaient à la gare. Il monta avec eux dans un compartiment spécial, et le train partit.

A Jeumont, ils se trouvèrent en présence d’Albert Lozart, de ses deux témoins et du docteur Fignoux, ce médecin complaisant qui avait donné ses soins à Marthe après son enlèvement de l’auberge des Trois-Pigeons. Ces huit personnes, après avoir conféré quelques instants, se divisèrent par groupes de deux ou trois et se rejoignirent dans une direction convenue, à deux kilomètres de la gare. Les témoins firent choix d’un champ entouré de

haies vives assez fourrées et assez élevées pour masquer la vue de ceux qui se trouvaient en dehors, et dont l'herbe avait été tondue rase la veille.

Ce fut Albert Lozart, qui paraissait connaître ce champ, qui l'avait indiqué en disant :

– La place me paraît bonne.

– Excellente, répondit l'un de ses témoins.

Et il ajouta, en s'adressant à ceux du marquis de Cambrée :

– Vous convient-elle, messieurs !

– Parfaitement, répondirent-ils.

— Albert Lozart était calme, mais une joie féroce perçait dans son regard.

– Gaston de Cambrée, sans aucune affectation de sa part, paraissait indifférent à ce qui se passait.

Le premier, comme plus gravement insulté, avait eu le choix des armes. Il avait opté pour l'épée de combat, à poignée fermée.

— Habits bas, messieurs ! dit l'un de ses témoins aux deux adversaires.

Ce témoin devait avoir assisté à plus d'un duel, soit pour son compte soit pour celui d'autres, car il paraissait aussi tranquille que s'il se fût trouvé dans une salle d'armes pour assister à un assaut.

Gaston et Lozart retirèrent pardessus, habit, gilet, et ne gardèrent que leur chemise et leur pantalon.

Pendant ce temps, Les témoins fixaient les places et mesuraient les distances. Les deux épées, qu'on avait apportées dissimulées dans un de ces vêtements disgracieux à la mode appelés ulsters, furent examinées avec soin et placées pointe à pointe dans l'intervalle laissé entre deux raies tracées profondément sur la terre.

Gaston de Cambrée et Albert Lozart s'approchèrent lentement de la ligne assignée à chacun d'eux ; ils se baissèrent et saisirent chacun son arme. Ils se relevèrent et se mirent en garde, la pointe d'une épée appuyée à celle de l'autre.

Les témoins se reculèrent de cinq pas de chaque côté. Les médecins se tenaient un peu plus loin.

– Allez, messieurs, dit le duc de Merfeuil.

Et le combat s'engagea.

Le duc de Vancouleurs rentra de bonne heure, comme il l'avait dit. Sans trop savoir pourquoi, l'entretien que lui avait manifesté le désir d'avoir avec lui M^{me} de Vancouleurs l'intriguait fort et lui causait une vague inquiétude. Il fallait, en effet, que ce qu'elle avait à lui dire fût important, car c'était la première fois peut-être qu'elle lui avait fait une pareille demande.

Il trouva la duchesse dans la même position où son fils l'avait laissée deux heures auparavant, et fut frappé de sa pâleur et de l'altération de ses traits.

– Me voici à vos ordres, madame la duchesse, dit-il.

– Je vous remercie, monsieur ; mais veuillez vous asseoir, je vous prie.

M. de Vancouleurs obéit machinalement.

– Vous n'avez rien appris concernant le marquis de Cambrée ? demanda la duchesse.

– Non, madame ; serait-ce du ministère des affaires étrangères ?

– Non, monsieur ; il s'agit pour lui et pour nous de quelque chose de bien autrement grave que d'être nommé attaché d'ambassade.

– Mon Dieu, madame, votre air, ce ton, m'impressionnent je ne sais pourquoi. Un danger menacerait-il Gaston ?

– Votre fils, monsieur le duc, est en ce moment en route pour la Belgique, répondit M^{me} de Vancouleurs.

– La Belgique ? répéta le duc ; et que va-t-il y faire ?

– Se battre en duel pour venger l'insulte faite à sa mère.

– Se battre en duel, Gaston mon fils ? s'écria le duc en se levant d'un bond.

– Oui, monsieur.

– Vous ne m'en avez rien dit, et vous le saviez pourtant, madame ! interrompit M. de Vancouleurs d'un ton amer de reproches.

– Gaston savait que vous auriez voulu l'accompagner, et il m'a suppliée de n'en rien faire.

– Sans doute que je l'aurais accompagné, pour agir selon les circonstances, dit le duc en marchant à grands pas dans le salon, en proie à une violente agitation. Vous me direz quel outrage on a osé faire à la duchesse de Vancouleurs ? ajouta-t-il tout à coup en s'arrêtant devant sa femme.

– Un insolent a osé, hier soir, au foyer de l’Opéra, alors que j’étais au bras de Gaston, me demander à haute voix, de manière à être entendu de plusieurs personnes, l’adresse de M^{me} Fernande Murciani, répondit la duchesse en redressant sa tête hautaine.

Au nom de son ancienne maîtresse, le duc était demeuré un moment interdit ; mais il n’avait guère tardé à retrouver sa présence d’esprit.

– Mais cet homme avait une raison pour agir ainsi ? dit-il, l’esprit inquiet encore.

– Sans doute : celle de forcer Gaston à se battre avec lui.

– Et pourquoi cela ?

– Mon Dieu ! monsieur le duc, pour un homme qui passez votre temps au cercle, au café et. dans le monde, je suis étonnée que vous n’ayez pas entendu parler des poursuites stériles d’Albert Lozart pour cette beauté si connue.

– Albert Lozart ! il s’agit d’Albert Lozart ! s’écria le duc.

– Oui, répondit M^{me} de Vancouleurs, et j’ai lieu de penser qu’il croit Gaston son rival.

– Et c’est alors qu’il a injurié la mère pour forcer le fils à se battre avec lui !

– Précisément...

– Ah ! s’écria le duc en se couvrant la figure.

Puis il se dégagea et reprit d’un ton amer :

– Albert Lozart, madame, est celui qui tua jadis le pauvre Charles Marot, le fils de votre ancien joailler. Ah ! que ne m’a-t-on dit plus tôt que c’est ce misérable qui vous a insultée ? Il m’appartenait autant qu’à votre fils de vous venger, et moi, j’aurais tué Albert Lozart !

Et le duc, comme s’il faiblissait, se laissa tomber sur un siège.

– Votre fils, monsieur le duc, était présent lors de l’injure ; nul ne pouvait prendre sa place.

– C’est vrai, oui, c’est bien vrai ! répéta le duc en reprenant sa promenade, mais lentement, la tête courbée et les mains jointes derrière le dos. Le duel aura lieu demain matin, et nous serons toute la journée sans en connaître le résultat.

– Non, monsieur. Il est convenu que dès que le combat sera terminé Gaston m’enverra un télégramme.

– Et si, si.., observa le duc sans oser achever.

– Si un malheur est arrivé, interrompit la duchesse les lèvres frémissantes, ce sera le duc de Merfeuil.

– Oui, mieux vaut cela, répartit le duc ; l’incertitude nous tuerait.

– Demain matin, à six heures, je serai dans la galerie des ancêtres. J’y attendrai la fatale dépêche, dit Jeanne de Ronceville en se levant.

– Nous l’attendrons ensemble, madame la duchesse, répondit le duc.

Et chacun se dirigea vers son appartement respectif sans se retourner.

La nuit parut une éternité au duc et à la duchesse de Vancouleurs. Ils ne se couchèrent ni l’un ni l’autre, tantôt se laissant choir sur un siège, brisés de fatigue et d’émotion, tantôt se promenant à pas lents par la chambre. Les heures lentes à venir, trop vite écoulées ensuite, tintaient comme des glas à leurs oreilles. Parfois ils se croyaient sous l’empire d’un cauchemar, et leur esprit se peuplait de fantômes sanglants. Puis le sentiment de l’affreuse réalité leur revenait plus intense et plus terrible.

Enfin le jour vint, jour triste et morne, car un brouillard épais enveloppait tout Paris de son linceul grisâtre. A six heures, M. et M^{me} de Vancouleurs se retrouvèrent dans la galerie des ancêtres. Le duc prit la main de sa femme et la pressa doucement dans les siennes. Depuis bien des années il ne lui avait donné pareille marque d’affection. Il conduisit la duchesse à l’un de ces fauteuils à siège bas et allongé, si commodes, en usage autrefois, et lui-même prit une chaise à côté d’elle.

En ce moment le marquis de Cambrée devait se rendre sur le terrain. Peut-être était-il déjà aux prises avec son terrible adversaire. Le duc et la duchesse étaient en proie à de mortelles angoisses. Ils n’osaient ni l’un ni l’autre se communiquer leurs pensées. Le silence n’était troublé que par le bruit monotone et régulier du balancier d’une grande horloge en laque noire avec incrustations d’arabesques en bronze doré accrochée au lambris, et le roulement sourd de quelques voitures matinales dans la rue de l’Université.

Dans leurs cadres sculptés et dorés, les vieux chevaliers du quinzième siècle, puis une nombreuse lignée de maréchaux, d’évêques, d’hommes en costumes de cour, de grandes dames hautaines et fières comme Jeanne de

Ronceville, étaient graves et attentifs, les regards fixés sur le duc et la duchesse de Vancouleurs.

Sept heures sonnèrent d'une manière lugubre à la grande horloge.

– Ce doit être fini ! dit le duc en se levant, incapable de maîtriser son émotion.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria la duchesse en s'affaissant sur son siège et en se voilant de ses deux mains.

M. de Vancouleurs s'assit auprès de sa femme et lui prit de nouveau la main, qu'elle lui abandonna.

La crainte mutuelle de perdre un fils adoré, le dernier des de Vancouleurs, rapprochait peu à peu deux êtres qui, bien qu'unis par le prêtre depuis vingt-cinq ans, n'avaient jamais connu l'intimité du cœur.

Le duc se prit à parler avec une surexcitation fiévreuse de l'enfance et des jeunes années de Gaston, comme on rappelle avec amour celles des personnes aimées et qui ne sont plus, et la duchesse se joignit à lui.

L'horloge inexorable tinta huit heures.

– Rien encore ! s'écria le duc.

– Ah ! c'est trop souffrir ! murmura la duchesse.

Enfin retentit un violent coup de marteau, un coup officiel, comme en frappent les fonctionnaires publics, quelque modestes qu'ils soient. D'un bond, le duc et la duchesse furent à la fenêtre, pâles, hâletants et vivant à peine. M. de Vancouleurs avait passé son bras autour de la taille de la duchesse pour la soutenir.

L'employé du télégraphe, car c'en était bien un qui venait de frapper, entra dans la grande cour de l'hôtel.

Ah ! ce fut un terrible moment qui s'écoula depuis son entrée jusqu'à l'instant où il parut à la porte de la galerie, conduit par un domestique. Et pendant qu'il ouvrait méthodiquement sa sacoche, le duc et la duchesse, muets comme deux statues et prêts à défaillir, attendaient.

Enfin l'employé prit la dépêche et la présenta à la duchesse de Vancouleurs, à qui elle était adressée.

– Donnez, donnez, Jeanne, murmura le duc, qui se croyait plus fort que sa femme.

Mais M^{me} de Vancouleurs voulait apprendre la première son bonheur ou son malheur. Elle s'empara de la dépêche, déchira l'enveloppe, et la feuille bleuâtre du papier télégraphique apparut. La duchesse y jeta un regard rapide et tomba sans connaissance.

Le duc lui arracha la dépêche des mains plutôt qu'il ne la prit.

Elle ne contenait que trois mots et la signature :

« Sain et sauf.

GASTON. »

Jeanne de Ronceville, si ferme dans la douleur, n'avait pu résister à l'explosion de bonheur qu'elle venait d'éprouver.

Le duc fit un geste impérieux à l'employé et au domestique, fort intrigués de cette scène palpitante et dramatique, d'avoir à se retirer ; puis il prit la duchesse dans ses bras et la porta sur un canapé.

Quand elle revint à elle au bout de quelques instants, M. de Vancouleurs pressait sa femme sur son cœur, ses lèvres s'appuyaient avec tendresse sur son front, et des larmes brillaient dans ses yeux.

Désormais, la réconciliation était complète entre les deux époux, et tous les deux, jeunes encore, commençaient une affection réciproque plus tendre que l'amitié.

Aux premières passes, Albert Lozart avait reconnu qu'il avait affaire à un rude adversaire, habile et entièrement maître de lui. Il avait usé de tout ce que lui donnait d'expérience une longue pratique des salles d'armes ; il n'avait jamais pu le mettre en défaut.

Le marquis de Cambrée n'attaquait pas. Il se bornait à parer sans précipitation, presque avec mollesse, mais, aussitôt la parade, la pointe de son épée menaçait la poitrine de son adversaire. Cette absence de toute riposte agaçait et impatientait Albert Lozart. Son sang-froid, inaltérable jusqu'alors, commençait à s'épuiser. Il réunit toute sa science dans un coup terrible : cent fois, dans les salles d'escrime, ce coup lui avait réussi. Par malheur pour lui, le marquis de Cambrée le connaissait. Il para avec la lame de son épée, à dix pouces de la poignée, celle-ci ramenée à la hauteur de

l'œil, pendant que la lame, dirigée de haut en bas, pénétrait tout entière dans la poitrine de son adversaire.

Albert Lozait s'était enfoncé lui-même. Il tomba foudroyé.

L'ancien reporter n'emporta aucun regret.

Le soir, Gaston de Cambrée, ses deux témoins et le docteur Milet rentrèrent à Paris. Le marquis trouva un ordre du ministre des affaires étrangères qui l'attachait à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Il partit après avoir été témoin des rapports affectueux qui avaient remplacé pour son père et sa mère les relations glaciales qui avaient existé entre eux jusque-là.

Deux jours après, Fernande Murciani fit connaître à Bertrande et à Marthe, en présence de la duchesse de Vancouleurs et d'Anselme, ce qu'elle avait fait pour se rendre digne de sa fille.

– Fernande Murciani n'est plus, dit-elle : Il n'y a plus que Valentine Murcian, ta mère.

Marthe se jeta dans ses bras, et la mère et la fille se pressèrent longtemps sur le cœur l'une de l'autre.

– Ah ! si les mères qui abandonnent leurs enfants savaient de quel bonheur ineffable elles se privent, comme la pensée ne leur en viendrait jamais ! dit Fernande après ce moment d'effusion.

– Et maintenant, mes enfants, ajouta Fernande en unissant les mains de Marthe et d'Anselme, je consacre vos fiançailles que Bertrande a déjà faites.

A partir de ce jour, Bertrande et Marthe habitèrent avec Valentine Murcian, qui avait choisi son appartement en prévision de cette réunion.

Mais un fait important vint à se produire pour Marthe. Une lettre du frère de Bertrande l'informait que des démarches avaient été faites au village, de la part de l'Assistance publique, pour savoir ce qu'était devenue la petite Marthe Murcian.

Le préfet de la Seine ne s'était pas trompé lorsqu'il avait cru se rappeler le nom de Valentine Murcian. Un de ses amis, notaire à Paris, lui avait dit, quelques jours avant son entretien avec Fernande, que M. Marot, ancien joaillier au Palais-Royal, et qui venait de mourir, laissait une fortune considérable à des collatéraux, à charge par eux de payer une somme de deux cent mille francs à l'enfant naturel d'une nommée Valentine Murcian.

Cet enfant, garçon ou fille, devait être né à une époque qui se rapportait parfaitement à celle de la naissance de Marthe.

L'identité de la jeune fille fut facilement établie, et elle fut déclarée légataire de la somme à elle attribuée par son grand-père naturel.

Faut-il dire enfin que la Marnichon, arrêtée et convaincue de tentative de séduction et d'excitation à la débauche, fut condamnée à cinq ans de réclusion ?

La rusée Zélie et Gorget, son mari, furent punis moins rigoureusement. Ils perdirent seulement ; par la mort imprévue d'Albert Lozart, le salaire des services ignobles qu'ils lui avaient rendus. Cette perte ne les en molesta pas moins profondément.

Deux mois après, Valentine Murcian, sa fille et Bertrande Gossieux partirent pour Rome. Elles allaient rejoindre Anselme Granger, qui avait dû s'y rendre plus tôt pour profiter de la bourse qui lui était acquise.

Valentine Murcian, transformée, épurée, si oh peut se servir de cette expression, par l'amour maternel, jouit d'un bonheur ineffable et sans mélange auprès de sa fille qu'elle adore et qui remplit toute sa vie. La vie fastueuse qui fut la sienne pendant ses plus belles années lui apparaît comme un songe brillant mais plein d'illusions éphémères. Si parfois son sein se gonfle sous un soupir, ce n'est point de regret. C'est qu'il existe encore à son insu un vide laissé dans son cœur par son amour pour Gaston de Cambrée trop vite étouffé.

Elle reçoit chaque semaine une lettre très-affectueuse et très familière de M^{me} de Vancouleurs. La duchesse a pris à cœur son rôle de directrice de « l'Asile des petits enfants » et y consacre tout son temps. Elle a toujours ignoré les relations de Fernande avec le marquis de Thomay et les ignorera toujours.

Bertrande, récompensée de son admirable dévouement, a rajeuni de quinze ans. Elle ne se ressent presque plus de ses douleurs rhumatismales. Elle assiste avec autant de curiosité que de dévotion aux pompes religieuses de la Ville éternelle et surveille le ménage.

L'époque du mariage de Marthe et d'Anselme Granger a été fixée au retour du sculpteur à Paris. Marthe sera alors dans sa vingtième année. Le temps qui s'écoule pour les deux jeunes gens est peut-être le plus heureux

de leur vie, car leur amour est fondé sur les qualités physiques et morales les plus précieuses, et ils ont l'un dans l'autre la confiance la plus absolue.

Après les travaux de la journée, ils se retrouvent le soir en commun avec Valentine Murcian et Bertrande Gossieux, ayant assez de liberté pour se communiquer leurs pensées et leurs impressions et ne pas désirer davantage que ces doux épanchements. Aussi la vie passe-t-elle d'une manière charmante pour ces quatre personnes.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Une grande demi-mondaine, par Alfred Giron

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65427291>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. UNE GRANDE DEMI-MONDAINE
3. PREMIÈRE PARTIE FERNANDE MURCIANI
4. DEUXIÈME PARTIE LE CRI DU SANG
5. TROISIÈME PARTIE LA LIQUIDATION
6. À propos de cette édition numérique